L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE.

T. I.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT.

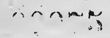

Pl. 1.
'ΑΛΗΘΕΥΕΙΝ 'ΕΝ 'ΑΓΑΠΗ.

L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE,

PAR GASPARD LAVATER.

NOUVELLE ÉDITION, corrigée et disposée dans un ordre plus méthodique; précédée d'une Notice historique sur l'Auteur; augmentée d'une Exposition des recherches ou des opinions de La Chambre, de Porta, de Camper, de Gall, sur la physionomie; d'une Histoire anatomique et physiologique de la face, etc.; par M. MOREAU (de la Sarthe), Professeur à la Faculté de médecine de Paris;

Ornée de plus de 600 gravures, dont 82 coloriées et exécutées sous l'inspection de M. VINCENT, peintre, membre de l'Institut.





PARIS,
DEPÉLAFOL, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 21.
1820.

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Chargé de donner mes soins à cette nouvelle édition de l'ouvrage de Lavater sur la physiognomonie, et d'en surveiller la publication, j'ai long-temps hésité pour savoir si je lui ferais subir des changemens que le temps, les connaissances acquises auraient peut-être commandés, ou si je me bornerais à l'accompagner de quelques notes, en respectant l'ordonnance générale des matières, et laissant le texte dans toute son intégrité. J'ai préféré ce dernier parti, d'abord parce qu'il eût été possible que ces changemens n'eussent pas été du goût de tous les lecteurs, et que d'ailleurs mes occupations ne m'auraient sans doute pas permis de me livrer à un pareil travail. Je dois donc déclarer, qu'à l'exception de quelques notes courtes, semées çà et là dans tout le cours de l'ouvrage, et toutes signées des lettres initiales suivantes (J. P. M.), cette édition est à-peu-près telle qu'elle a été publiée en 1807, enrichie des recherches savantes de M. *Moreau, de la Sarthe,* professeur à la Faculté de médecine de Paris.

Cependant je ne dois pas laisser ignorer combien cette nouvelle édition l'emporte sur celle de 1807, non-seulement pour la beauté du papier et des caractères, ainsi que pour l'exécution typographique, mais aussi pour les soins que j'ai pris de revoir le texte avec la plus scrupuleuse attention, et de faire disparaître une foule d'incorrections, d'inexactitudes et de fautes de toute espèce dont fourmillait l'édition de 1807.

On se ferait difficilement une idée de la négligence avec laquelle cette édition, surveillée cependant par des hommes d'un mérite reconnu, avait été exécutée. Sous ce rapport, celle que l'on donne aujourd'hui ne redoute aucune espèce d'examen, et le lecteur attentif qui voudra comparer les deux éditions, ne pourra se refuser à accorder la préférence à cette dernière.

Je dois également dire un mot des gravures et des vignettes, qui, pâles et sans effet dans l'édition de 1807, sont dans celle-ci d'une grande beauté d'exécution, et ne contribueront pas peu, je pense, à jeter le plus vif éclat sur un ouvrage aussi piquant par son objet, qu'il est intéressant et varié dans ses détails.

J.-P. MAYGRIER,

Docteur en médecine, professeur particulier d'accouchemens, des maladies des femmes, etc.

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE BOMBELLES,

MESTRE DE CAVALERIE, CHEVALIER DES ORDRES DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, DE SAINT-LAZARE ET DE SAINT-LOUIS, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE A LA DIÈTE DE L'EMPIRE, etc. etc.

MONSIEUR,

En plaçant votre nom à la tête de mes Essais physiognomoniques, je ne viens pas briguer une protection. Si l'ouvrage est mauvais, il n'en mérite aucune; s'il est bon, il n'a pas besoin d'être protégé.

Je ne demande non plus ni grace ni faveur. Ce n'est pas même pour avoir occasion de vous

dire publiquement des choses flatteuses que je prends la liberté de vous adresser cette épître.

Mais de tous les Français que j'ai l'avantage de connaître, vous êtes celui que je me flatte d'intéresser le plus, en écrivant un livre qui a pour but d'exciter l'homme à connaître et à aimer ses semblables. J'ai donc cru devoir faire hommage de cet écrit à un penseur éclairé que j'honore, à un ami des hommes qui m'est cher.

Si le souvenir de mes traits et celui de ma franchise à votre égard ne sont pas effacés de votre esprit, vous serez convaincu de la sincérité avec laquelle je fais profession d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
JEAN-GASPARD LAVATER.

Zurich, le 23 août 1781.

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE COMTE HENRI LE XLIII

DE REUSS.

C'est sous vos auspices, Monsieur le Comte, que je fais paraître le troisième tome de mes Essais sur la Physiognomonie. Je vous dois cette marque de mon dévouement, en reconnaissance des agrémens infinis et de la douce satisfaction que votre société instructive et celle de votre respectable épouse m'ont procurés, pendant le voyage que nous fîmes, il y a deux ans, dans quelques-unes des contrées les plus intéressantes de la Suisse. A qui d'ailleurs puis-je mieux adresser cette partie de mon ouvrage, qu'à vous, Monsieur le Comte, qui possédez si éminemment ce tact précieux qu'exige l'étude de la science physiognomonique, ce tact que je vous ai reconnu en mille occasions, et que vous déployez avec toute

la chaleur et toute la force du vrai génie? C'est d'après une conviction personnelle et sans aucune flatterie que je vous parle : le langage adulateur n'est pas le mien. Si vous pouviez douter de ma sincérité, j'ajouterais ingénument un autre motif qui m'engage à mettre votre nom à la tête de ce volume. Je voudrais par-là vous inviter à tempérer l'ardeur de votre génie par le calme de l'observation. En étudiant l'homme dans tous ses détails, en appréciant chaque partie séparée de sa physionomie, vous fortifierez encore davantage cet heureux coup d'œil qui saisit avec tant de sagacité les beautés de la nature et de l'art; vous multiplierez vos jouissances, et vous découvrirez de plus en plus dans vos semblables de nouvelles perfections physiques, intellectuelles et morales, qui seront dignes d'attacher et de récréer un cœur aussi sensible que le vôtre. Puisse la lecture de mon ouvrage vous être de quelque utilité à ces différens égards! Puisse-t-elle vous rappeler le souvenir de ma vénération et de ma gratitude!

JEAN-GASPARD LAVATER.

Zurich, le 1er mai 1787.

PREMIÈRE PRÉFACE

DE

LAVATER.

L'ouvrage que je présente au public n'est qu'une suite de fragmens : il en sera de même de cette préface ; je ne la donne que comme un fragment. Il m'eût été impossible d'y rassembler tout ce que j'avais à dire.

Je ne sais ce qui est plus téméraire, de nier qu'il y ait une expression dans les traits du visage, ou de vouloir prouver cette vérité à ceux qui la nient. Et cependant j'ai écrit sur la science des physionomies ; mais ce n'est point pour ceux qui la rejettent : non, c'est au sage, c'est à l'ami de la vérité que je consacre mes Essais.

Préparé à tout ce qu'on peut attendre du préjugé et des passions, je soutiendrai leurs attaques avec calme et fermeté, convaincu que j'aime et cherche la vérité, et que, j'ose ajouter, je l'ai souvent trouvée. Pour en convenir avec moi, et pour me lire, il faut aussi aimer et rechercher la vérité.

Sujet à l'erreur, j'ai pu me tromper sans doute, m'égarer et marcher d'un pas chancelant dans une route peu frayée jusqu'ici ; mais du moins il ne m'arrivera jamais de persister dans mes opinions, si l'on

me démontre par des expériences, par des faits, que ces opinions sont fausses. Quant aux objections qui ne seront pas appuyées sur ces fondemens, je n'en tiendrai aucun compte; elles ne peuvent en imposer qu'aux ignorans ou aux esprits serviles.

Qu'on les juge comme on voudra ces Essais physiognomoniques, personne ne les jugera avec plus de sévérité que moi-même, et personne ne peut sentir mieux que moi combien il me manque pour être le restaurateur de cette science humaine et divine.

Mais qu'on se garde bien de confondre le physionomiste et la science des physionomies! On pourrait attaquer ce que je vais en dire, sans qu'elle cessât pour cela d'être une science vraie en elle-même, fondée dans la nature.

Celui qui, après avoir lu mon ouvrage, contesterait encore cette dernière proposition, douterait ou affecterait de douter de tout ce qu'il n'aurait pas inventé lui-même.

Lecteur à qui j'offre mes Essais, ne les lisez donc pas à la hâte et sans attention. Placez-vous en idée auprès de moi; figurez-vous que je vous communique mes observations, que je vous fais part des sensations que j'éprouve: tantôt observant de sang-froid, tantôt parlant avec chaleur d'une vérité de sentiment, sans soumettre d'avance mes observations, mes sentimens ou mes expressions à la censure d'un froid journaliste.

Lisez et jugez-moi comme vous le feriez si nous

lisions cet ouvrage à côté l'un de l'autre. Lisez-le deux fois, si vous voulez en bien juger; et, si vous vous proposez de le réfuter publiquement, lisez-le au moins une fois.

Je ne vous dis pas de le lire sans prévention pour ou contre moi, pour ou contre la science dont je m'occupe : ce serait trop exiger peut-être; mais lisez avec toute l'attention, toute la réflexion dont vous êtes capable. Et si, avec de pareilles dispositions, vous n'apprenez point dans cet écrit :

A mieux connaître et vous-même, et vos semblables, et notre commun créateur;

Si vous n'êtes point excité à bénir Dieu de votre existence et de celle de tels et tels hommes placés autour de vous;

Si vous ne découvrez pas une nouvelle source de plaisirs doux et purs, convenables à la nature humaine;

Si vous ne sentez naître en vous plus de respect pour la dignité de cette nature, une douleur plus salutaire de sa dégradation, plus d'amour pour certains hommes en particulier, une vénération plus tendre, une joie plus vive à l'idée de l'auteur et des modèles de toute perfection;

Si, dis-je, vous ne retirez aucun de ces avantages, hélas! c'est donc en vain que j'ai écrit, et je me suis laissé séduire par la plus ridicule chimère : publiez alors que je vous ai trompé, jetez mon livre au feu, ou renvoyez-le moi; je vous rendrai l'argent qu'il a coûté.

Je ne promets point, car il y aurait de l'extravagance dans cette promesse, je ne promets pas de donner en entier l'immense alphabet qui servirait à déchiffrer la langue originale de la nature, écrite sur le visage de l'homme et dans tout son extérieur ; mais je me flatte d'avoir au moins tracé quelques-uns des caractères de cet alphabet divin, et d'une manière assez lisible pour qu'un œil sain puisse les reconnaître par-tout où il les retrouvera.

Je déclare ici formellement que je ne veux ni ne puis écrire un traité complet sur la science des physionomies. Je me borne à de simples essais, et les fragmens que je donne ne sauraient composer un ensemble.

Vérité, variété et richesse dans les observations, clarté, précision, énergie, voilà ce qu'il faudrait réunir dans un ouvrage comme celui-ci. Je ne puis me flatter d'y avoir toujours réussi, mais voici au moins ce que j'ose promettre :

D'employer tous mes efforts pour que l'intérêt du livre aille toujours en croissant ;

De ne donner pour certaines que des observations que j'aurai laissé mûrir, et dont je serai sûr moi-même ; de ne présenter les hypothèses que comme hypothèses, les visages d'individus que comme visages d'individus ;

De n'avancer aucune proposition sans être persuadé qu'elle pourra soutenir l'examen le plus sévère ; en sorte que l'observateur impartial et sage, retrouvant dans la nature les vérités que je lui annonce,

s'écriera quelquefois : Les voici! je les ai vues, je les ai reconnues!

Oh! combien je désire parvenir à ce but! mais qui ne sent combien il est difficile d'y atteindre!

Il me reste encore un souhait à former, et puissé-je le voir rempli! c'est qu'on s'attache moins à juger mon ouvrage que la science même; que celle-ci devienne moins un sujet d'entretien qu'un sujet de méditation; qu'on la soumette à un examen attentif, au lieu de hasarder sur elle des jugemens précipités.

Respectables inconnus de diverses nations, devant qui j'ose paraître sous un costume étranger, je rougis en pensant aux imperfections de mon ouvrage. Mais, si vous pesez les difficultés de l'entreprise; si vous considérez que l'étude des physionomies ne pouvait être pour moi qu'une étude accessoire, vous serez trop équitables pour ne pas excuser les défauts de cet écrit, et peut-être y trouverez-vous des choses qui ne sont pas indignes de votre attention, quoique vous puissiez attendre infiniment davantage d'un écrivain plus habile et plus maître de son temps.

DEUXIÈME PRÉFACE.[1]

PLEIN d'espérance et de joie, mais en même temps agité de craintes et d'inquiétudes, je commence enfin le troisième volume de mes ESSAIS PHYSIOGNOMONIQUES.

Pourquoi, me dira-t-on, ces craintes et ces inquiétudes? Avez-vous peur de ne pas répondre à la haute idée qu'on peut avoir prise d'un ouvrage aussi important que le vôtre? Ou bien, craignez-vous vos lecteurs? leur rang et leur savoir vous en imposent-ils? L'une et l'autre de ces considérations agissent sur mon esprit, je n'ai pas honte de l'avouer. Je ne suis point de ces auteurs hardis qui se présentent audacieusement devant le public; je sens toute ma faiblesse, toute mon insuffisance, et je ne me dissimule point l'extrême disproportion qui se trouve entre mes forces et le travail que j'ai entrepris. Ce n'est pas là cependant ce qui m'intimide et m'embarrasse le plus.

[1] Cette préface avait été placée par LAVATER au commencement de son troisième volume. Nous avons cru plus convenable de la réunir à la précédente, et de la mettre au commencement de l'ouvrage, parce qu'elle renferme plusieurs réflexions importantes, qui tiennent à l'ensemble des considérations préliminaires et de l'introduction.

Fixer l'esprit de mon lecteur, placer les objets que j'ai à lui offrir à son point de vue, en sorte qu'il puisse les saisir, c'est là la difficulté, et cette difficulté m'épouvante.

Pour être bien entendu, *il faut bien écrire*. L'auteur doit former son lecteur; et c'est toujours à lui qu'on s'en prend du peu d'impression qu'il fait sur celui-ci. Encore s'il ne s'agissait que de plaire au public, que de remporter ses suffrages et ses éloges, peut-être y aurait-il moyen de réussir; mais produire des effets, et précisément tels effets, voilà le but que je me propose, et il n'est pas facile de l'atteindre.

Car comment se flatter de rendre également bien ce que l'on pense, et sur-tout ce que l'on sent? Quelle tâche pour un auteur qui voit et qui sent, de mettre son lecteur à portée de voir et de sentir comme lui! Cette tâche, toujours si pénible lorsque la science dont on traite a l'homme pour objet, combien ne doit-elle pas l'être en particulier pour l'écrivain physionomiste!

La difficulté augmente lorsque je considère le siècle dans lequel j'écris; un siècle où tout le monde se pique de savoir; où tous ceux qui ne sont pas auteurs eux-mêmes s'érigent en critiques des auteurs; un siècle où l'art étouffe la nature; où l'on dédaigne les jouissances pures et paisibles que celle-ci procure, pour courir après des plaisirs faux et factices; un siècle où tout est artifice et prestige, et où l'on préfère à la beauté simple et naïve, le clinquant de la parure et l'afféterie des ornemens.

Quel siècle plus défavorable aux travaux du physionomiste, de l'enfant de la nature, qui prétend écrire, non comme auteur, mais en qualité d'homme; non pour le public, mais pour l'humanité? Quels succès peut-il se promettre? Quels chemins se frayera-t-il pour parvenir à la connaissance du cœur de l'homme, et pour s'en rendre maître? Est-il sûr de faire des impressions profondes et durables, traversé, comme il est, par une foule d'auteurs, et sans cesse contrarié par les goûts à la mode?

Il lui faut des momens heureux pour la composition de ses ouvrages, mais quels sont ceux qu'il choisira? Attendra-t-il ces momens de tranquillité et de calme, qui sont si rares dans une vie courte, pleine de troubles et de soucis? momens que tous nos efforts et nos désirs ne préparent point, et ne ramènent pas non plus quand ils sont une fois passés; momens qui sont un présent du ciel, et que tout l'or du monde ne peut racheter; momens dont le fou se rit, qu'un froid pédant méprise, et qui ne sont connus que de ceux qui savent en jouir. Le physionomiste devancera-t-il l'aurore pour se livrer à son travail? Le reprendra-t-il à la fin du jour, lorsqu'après avoir rempli les devoirs d'une vocation pénible, il aurait besoin de chercher du délassement dans le sein de sa famille ou dans la conversation d'un ami? Prodigue de sa santé et de son repos, consacrera-t-il à l'étude les heures de la nuit? Y destinera-t-il ces momens où l'ame, ravie dans une espèce d'extase, dégagée en quelque sorte des sens et de la matière, se complaît dans une douce

rêverie, ou poursuit une méditation profonde? Oui, ces momens délicieux où l'homme se sent élevé au-dessus de lui-même; ces momens dont un seul fait naître en nous plus d'idées, de désirs, de joie, de pressentimens et d'espérances, que des jours et des semaines entières d'application n'en sauraient produire; voilà les momens que le physionomiste doit saisir pour parler de l'homme, pour le peindre et pour le décrire. Mais osera-t-il se livrer à son enthousiasme? Aura-t-il le courage de confier au papier une faible copie des sentimens épurés et sublimes qui pénètrent son cœur? S'il hasarde d'articuler quelques-unes de ses pensées, n'aura-t-il pas la douleur de les voir méconnues, mal jugées, dédaignées, et le dépit peut-être d'avoir jeté ses perles devant des pourceaux?

Les faibles progrès que je puis avoir faits dans l'étude de l'homme et dans celle de la science physiognomonique, me deviennent quelquefois à charge. Je m'afflige en voyant qu'on ne fait aucun cas des sentimens honnêtes et vertueux que je voudrais exciter. Je m'afflige, lorsqu'au lieu de les embrasser, on se contente de juger, de critiquer ou d'admirer les supports accessoires dont je me sers pour les étayer. Je m'afflige quand je vois que l'on prend pour dernier but ce qui, dans mes idées, n'est que simple moyen. Mais que dirai-je de tant de critiques injustes que l'on se permet, de tant de jugemens téméraires que l'on prononce contre le prochain, et dont je me regarde comme la cause, quoique très-innocente? Con-

çoit-on à cette pensée toute l'amertume de mon ame? Quoi, je donnerais occasion à une si cruelle malignité, moi qui n'avais d'autre intention que de démontrer, ou du moins de faire pressentir l'excellence de la divinité dans l'homme, le plus beau et le plus parfait de ses ouvrages; moi, qui recherchais dans les traits du visage le langage de la vérité; moi, qui retrouvais dans la physionomie l'expression de la bonté, de la bienfaisance et de la sagesse infinie du père des humains; moi, qui espérais d'ouvrir et de répandre par-tout de nouvelles sources de félicité et de joie!

Voilà ce que j'avais à dire, non par forme de plainte ou d'accusation, mais uniquement pour soulager mon cœur d'un poids qui l'accablait. Qui que tu sois, lecteur, quelle que soit ta figure, sous quelques traits que ton ame se peigne sur ton visage; que mon livre soit posé devant toi sur une table dorée ou sur un modeste pupitre, que dans un cercle de curieux tu y jettes les yeux en passant, ou qu'en ton particulier tu le feuillettes d'une main rapide; crois-moi, ce ne seront ni les clameurs du faux préjugé, ni les soupirs d'une dévotion peu éclairée, qui me détourneront de ma route. Je sais que je cherche des vérités importantes, que je les trouve souvent, et que je rapporte fidèlement celles que je découvre. Sont-ce les ris moqueurs ou de pieux gémissemens qui doivent m'arrêter, quand je rends de bonne foi ce qui m'a été donné?

Mais ce qui m'attriste le plus, ce qui, dans les

heures de ma solitude, remplit souvent mon cœur d'angoisse et de peine, c'est que je n'atteins pas le grand but auquel je tendais. *Le sentiment de notre propre dignité; les prérogatives glorieuses de la nature humaine, et les sujets de satisfaction qui en résultent; le caractère de la divinité empreint dans l'homme; une nouvelle source de sensations délicieuses qui jaillit pour lui,* voilà ce que peu de lecteurs cherchent, ou pensent seulement à chercher dans mon ouvrage. La plupart ne le regardent que comme un passe-temps; et en vérité je suis trop fier pour leur en servir, et mon livre est beaucoup trop coûteux pour un usage aussi frivole.

Je cherche bien plus que le simple amusement de mes lecteurs. Je veux leur inspirer du respect pour l'humanité; je veux leur montrer, et dans l'ensemble et dans chaque partie de notre être, la sagesse de Dieu, sa bonté et sa vérité; les convaincre que dans l'homme tout est expression, vérité, révélation, clef de ses facultés présentes et futures. La science dont je leur donne des leçons est un ruisseau qui se change souvent en torrent rapide; je voudrais y jeter des pierres sur lesquelles ils puissent poser leurs pieds, et passer de l'un à l'autre rivage. Leur tendre la main, leur prêter un appui pour assurer leur marche, c'est tout ce que je puis faire; mais je ne suis point le maître de partager les flots avec une verge miraculeuse, ni d'introduire à pied sec toute une armée dans le pays où coulent le lait et le miel. Hommes! je veux réunir mes efforts aux vôtres, pour

apprendre à connaître l'homme ; je veux vous faire sentir combien il y a de bonheur et de gloire à l'être.

Si l'incertitude de mes succès est capable de m'attrister souvent, mon ame aussi se remplit d'espérance et de joie, quand j'entrevois la probabilité de ramener quelques-uns, et peut-être un assez grand nombre de mes lecteurs, ne fût-ce aussi que successivement, et après que la première fermentation sera passée. Oui, je me flatte encore de répandre de plus en plus le sentiment sacré que l'homme doit avoir de sa propre dignité. Mon courage renaît, mes forces se raniment, mon cœur se rouvre à la joie, lorsque, la plume à la main, méditant mon sujet, ou prêt à commenter une estampe, je me laisse aller à ces idées consolantes : « Mon ouvrage sera pourtant pour bien des lecteurs plus qu'un simple passe-temps. Que cent d'entre eux le regardent comme tel, à la bonne heure ; c'est encore un avantage que d'avoir occupé leur loisir : qui sait à quoi l'ennui les aurait portés ? pourvu que d'un autre côté j'en trouve dix que j'engage à réfléchir, à sentir, à agir d'après moi ; pourvu que dans cette dixaine il s'en trouve un seul qui se réjouisse davantage de son existence ; un seul qui parvienne à sentir avec plus de force *combien est vrai dans toutes ses œuvres, celui qui a fait toutes choses ;* un seul qui remporte la conviction que la plus petite particule est de la plus grande importance dans la liaison de l'ensemble, et sert encore à manifester la sagesse et la puissance du créateur. »

D'autres idées également consolantes se présentent à mon esprit et me promettent un nouveau genre de satisfactions. « Ici, je me figure un jeune homme studieux, auquel un protecteur bienveillant a prêté mon livre. Il ne se contente pas de le feuilleter à la hâte ; il le médite avec attention, il y trouve des vérités, et se réjouit de les avoir trouvées, ou bien il découvre un endroit faible, des idées informes qui n'ont pas été développées avec assez de clarté, et il exerce son jugement à compléter, à éclaircir, à rectifier ce qui m'est échappé. Un de ses amis se joint à lui ; il s'arrête ou se laisse entraîner avec lui ; il l'anime ou le retient ; il lui enseigne ou apprend de lui à observer l'homme, à le connaître, à l'aimer et à l'apprécier.

» Là, je vois des époux qui, par une connaissance plus approfondie de leurs physionomies, redoublent l'un pour l'autre de tendresse et d'estime, découvrent l'un dans l'autre un nouveau trésor de qualités qu'ils n'avaient point aperçu jusqu'ici.

» Je me représente un instituteur, un père de famille, qui commence à observer plus attentivement ses élèves ou ses enfans ; qui examine de plus près la forme et la structure de leur corps, les contours de leur visage, leurs traits et leurs gestes, leur démarche et leur écriture ; qui partage à chacun, avec plus de discernement et de choix, la tâche qu'il peut remplir, qui n'exige de chacun que ce qu'il est en état de fournir.

» Je me représente l'adolescent qui cherche à former des liaisons d'amitié, l'homme fait qui veut se

choisir une compagne selon son cœur et selon la situation où il se trouve ; un père qui se propose de donner un gouverneur à ses enfans ; un homme en place qui veut s'attacher un sujet capable de le soulager dans son travail ; un ministre qui a besoin d'un secrétaire discret et fidèle ; peut-être un prince qui veut placer à la tête de ses états un ministre dont le désintéressement, l'intégrité et l'habileté méritent sa confiance ; ce même prince qui apprend à mieux distinguer dans la suite celui qui le sert avec zèle, de celui qui trahit ses intérêts. Toutes ces personnes, guidées par notre science, se réconcilieront avec elle, en éprouveront les salutaires effets, et reconnaîtront que l'extérieur de l'homme n'est pas trompeur. »

Quand je me repais de ces douces espérances, qui certainement ne sont pas toutes illusoires, mes inquiétudes se calment, le trouble cesse, mon courage renaît, je revis à la joie, je reprends la plume, et je couche sur le papier mes pensées, mes sensations, mes observations, mes expériences et mes hypothèses ; je me sens pressé d'écrire, et en suivant ma vocation, je tâche d'intéresser, d'une manière utile et agréable, l'esprit et le cœur de chaque lecteur qui cherche la vérité, et de tous ceux qui, sans se laisser détourner par l'approbation ou la critique du grand nombre, sont capables de voir et de juger par eux-mêmes. C'est pour vous que j'écris, lecteurs équitables et sages, mais malheureusement trop rares ! c'est vous dont je réclame la patiente indulgence.

Montrez-moi mes erreurs, mais n'oubliez pas non plus de mettre à profit les vérités utiles que je propose.

Je suis obligé de resserrer une infinité de choses dans ce volume. On verra à la fin combien il me resterait encore à dire, on comprendra de plus en plus que la science des physionomies offre à ceux qui la cultivent un champ immense. Chacun des chapitres qui vont suivre pourrait devenir aisément le sujet d'un volume entier. La nature humaine est une mine inépuisable, dont les produits sont également précieux et importans. Je prévois que sur toutes les matières dont je vais m'occuper, le lecteur désirera d'en savoir davantage, mais je n'écris point une bibliothèque. J'ai dû me prescrire des bornes; cent autres iront plus loin que moi. Je dirai encore un mot sur ce sujet à la fin du volume, et je termine cette préface en ne recommandant à mes lecteurs ni moi, ni mon ouvrage, mais une attention calme et réfléchie.

A Zurich, le 1er juin 1784.

NOTICE

SUR LAVATER.

La vie et les ouvrages de Lavater, qui sont le sujet de cette Notice, fournissent un beau chapitre aux annales de la vertu, à la morale en action; un autre chapitre, un peu long, à l'histoire des erreurs de l'esprit humain; et quelques pages aux archives des sciences de la philosophie. Historien et non panégyriste de Lavater, nous ne craindrons pas de le montrer sous ces trois points de vue, et de réunir tout ce que sa vie privée et son existence littéraire peuvent offrir d'intéressant et d'utile, relativement à l'histoire des sciences et à la connaissance du cœur humain. Mais ce que l'on veut sur-tout connaître au commencement de son célèbre ouvrage sur les physionomies, c'est la physionomie même de l'auteur. Il semble que l'on soit généralement porté à penser que les traits de son visage, l'expression muette de son buste, ou de son portrait, doivent retracer l'histoire de sa vie, le montrer tout entier, et laisser voir le ressort de son ame, le mobile de son talent, les traces de son bonheur et de ses chagrins, en un mot, l'empreinte bien conservée de ses passions dominantes et de ses plus chères affections.

Ou la doctrine de Lavater n'est pas fondée, ou le portrait bien ressemblant de l'auteur devrait dire toutes ces choses à l'observateur qui connaît un peu la langue physiognomonique, et serait la meilleure histoire, le meilleur éloge d'un homme encore plus aimable, plus vertueux que célèbre, et également digne d'amour, de reconnaissance et d'admiration. Parle, si tu veux que je te juge, disait un ancien sage.

Si tu veux que je te juge, dirait-on avec plus de sagesse, fais que je te voie dans un moment de repos, dans le silence des passions, lorsque, sans effort pour rien montrer ou pour rien dissimuler, tu laisses ta physionomie pure et calme, comme la surface d'une onde paisible, réfléchir l'image de ton ame.

Dans cet état, ton portrait, ta simple silhouette, te fera juger, dira ta vie à ton insu, et je découvrirai dans quelques traits de ton visage les motifs de mes reproches, de mon mépris, de mon estime ou de mon admiration.

Lavater s'est jugé lui-même sur de semblables pièces, et, consultant son portrait et différentes silhouettes, il a fait avec l'impartialité la plus philosophique, le commentaire très-étendu, l'interprétation la plus détaillée de sa propre physionomie.

Nous avons cru devoir placer au commencement de ces recherches historiques, ce fragment de Lavater, qui peut-être n'aurait pas inspiré autant d'intérêt si on ne l'avait pas séparé du reste de l'ouvrage.

Ainsi, avant de parler de Lavater, nous allons en quelque sorte le voir, le faire apparaître, et interpréter, d'après ses observations, tous les détails, toutes les nuances de sa physionomie.

Nous suivrons ensuite avec abandon l'histoire simple et naïve de l'auteur de ce commentaire, qui nous sera déjà connu en grande partie, et qui n'a pas été seulement un savant recommandable ou un écrivain éloquent, mais un homme vertueux et sensible, un apôtre plein de ferveur, et l'ami le plus sincère et le plus ardent de son pays et de l'humanité.

On trouvera sûrement plus d'abondance que de correction dans ce récit; et nous avouerons avec franchise que nous n'avons pas cherché à éviter les reproches que l'on pourrait faire à ce sujet. Nous n'avons pas voulu composer un tableau; nous avons essayé seulement de réunir quelques esquisses,

et de rassembler, pour mieux faire connaître LAVATER, des matériaux de tout genre, comme dans les mémoires historiques, des articles de différentes mains, des traits épars : recueil qui offrira peut-être quelque chose du désordre qu'ont répandu sur la vie et dans les ouvrages de l'excellent pasteur de Zurich une sensibilité plus vive qu'éclairée, une imagination active, ardente même, et souvent abandonnée à tous les écarts du délire et de la superstition.

Thomas a remarqué, en parlant de Fontenelle et de d'Alembert, qu'ils avaient imprimé à leurs éloges historiques un caractère particulier, et que la différence de leur manière venait de celle de leur ame.

Pourquoi ne pas donner plutôt à ce genre d'ouvrages, à l'éloge historique d'un savant, à des recherches ou à une notice sur sa vie et sur ses écrits, la physionomie, le caractère du savant même qui en est l'objet ?

On est porté à faire cette remarque en jetant un coup d'œil rapide sur la vie de LAVATER, dont les événemens n'inspireraient pas un aussi grand intérêt, si leur récit formait une notice historique régulière, ou un éloge solennel et académique. L'abandon et même un peu de négligence conviennent peut-être mieux du moins, pour le point de vue que nous avons choisi, que la régularité et la correction.

Nous ne voulons pas toujours admirer; il nous faut quelquefois des émotions moins sérieuses, plus douces, plus sympathiques.

Les plus beaux sites, les lieux où la magnificence de la nature s'associe à la régularité, ne peuvent manquer de fixer les regards et la prédilection de l'amateur des jardins, et de l'habile paysagiste. Mais un spectateur moins éclairé et plus sensible préférera sans doute un site agreste, inculte, sauvage, rempli d'accidens et d'irrégularités. Il en est ainsi de la nature morale. Des événemens plus touchans que remarquables; la vie d'un homme que l'on veut faire connaître sans effort pour le faire admirer; que l'on montre avec ses vertus, ses fautes et

ses erreurs; l'exposition un peu négligée d'une vie où paraissent tour à tour, et souvent presque à la fois, l'élévation et les faiblesses de l'humanité, intéressent à la manière du site agreste et simple; plaisent moins peut-être à l'esprit que de grands événemens, mais touchent plus sûrement les cœurs, et y laissent de profondes impressions.

Tel est le genre des événemens de la vie de Lavater, dont le récit un peu détaillé, sera placé à la suite de quelques réflexions générales et du commentaire ingénieux que l'auteur a donné de sa propre physionomie.

Les sources où nous avons puisé sont assez nombreuses, et la vie ainsi que les ouvrages de Lavater ont été le sujet d'un grand nombre d'articles nécrologiques, et de notices ou d'éloges plus ou moins recommandables.

M. Meister, dont l'hommage doit être distingué dans cette foule de biographies et de panégyriques, n'a même presque rien laissé à désirer sur la connaissance du caractère littéraire et moral de Lavater. Il l'a présenté sous son véritable point de vue, et sans cesser un instant de concilier les devoirs de l'historien et la fidélité du peintre avec les ménagemens de l'amitié et l'enthousiasme de l'admiration (1).

M. Gessner fils a publié sur Lavater, dont il est gendre, une biographie plus étendue que la notice de M. Meister. L'un des hommes qui ont le mieux apprécié Lavater, et qui lui ont ac-

(1) La notice de M. Meister a été insérée, d'abord en 1802, dans l'Almanach Américain, avec un portrait en pied de Lavater au milieu de ses livres. Cette même notice a ensuite été imprimée, avec quelques altérations, dans les Archives littéraires de l'Europe. Nous nous serions bornés à la placer à la tête de cette édition, sans le désir d'ajouter quelques détails que l'auteur a négligés, et qui n'entraient pas dans le plan qu'il s'était tracé. Cependant, pour ne point laisser à nos lecteurs le regret de ne pas trouver à la tête de cet ouvrage le meilleur article biographique dont l'auteur a été l'objet, nous avons employé, du moins en grande partie et par fragmens, la notice de M. Meister, assurés par ses amis qu'il ne désapprouverait point cet emprunt, et cette association de son admiration et de nos hommages.

cordé une estime plus éclairée, M. Stapfer, ancien ministre plénipotentiaire de la Suisse à Paris, a donné avant MM. Meister et Gessner une notice pleine d'intérêt et de sensibilité, qui a été insérée dans le Publiciste. Il a bien voulu nous communiquer des détails touchans, des renseignemens particuliers très-précieux, et sur-tout des vues générales tirées de l'Histoire littéraire et philosophique du nord de l'Europe, souvent liée avec le sujet et la nature des ouvrages de Lavater par des rapports que nous aurions ignorés sans des instructions aussi utiles et des communications aussi importantes. Nous aurons souvent occasion de citer cette source estimable.

Lavater a laissé lui-même un grand nombre de mémoires où l'on peut chercher et choisir plusieurs traits propres à le faire connaître. Enfin ses amis, et toutes les personnes qui ont vécu dans son intimité, et pour lesquels il était un sujet si intéressant d'observation, ont conservé de tendres souvenirs et une foule de détails dont plusieurs méritent d'être recueillis.

Entourés de matériaux si nombreux, placés, en quelque sorte, au milieu d'une multiplicité de faits qui semblaient avoir un droit égal à notre intérêt et à notre attention, et voulant parler avec quelque détail des ouvrages de Lavater, il nous était impossible de ne pas donner beaucoup d'étendue à cette notice.

Nous avouerons, d'ailleurs, qu'une grande partie de ce qu'elle contient de plus intéressant, vient des renseignemens qui nous ont été donnés de vive voix par les personnes que Lavater a le plus aimées; heureux d'avoir pu ainsi nous enrichir et nous instruire par les regrets de la tendresse et les souvenirs de l'amitié!

PREMIÈRE PARTIE.

Portrait de LAVATER *par lui-même, et considérations générales.*

LAVATER avait une physionomie très-agréable, animée surtout par une expression sentimentale, qui lui donnait sur les femmes un ascendant dont il usait pour leur faire aimer leurs devoirs et pour les porter à la pratique de toutes les vertus domestiques.

Sa taille était svelte, sa démarche singulièrement légère. *Tous ses pas,* dit M. Meister, *semblaient pour ainsi dire coulés, tant il appuyait peu;* et *Lemière* eût dit que, même en marchant sur la terre, on sentait qu'il avait déjà des ailes pour voler dans les cieux.

On a fait un grand nombre de portraits de LAVATER, qui lui ressemblent plus ou moins; celui que l'on estime le plus a été peint par Dijoy. Une simple silhouette, bien exacte, est toutefois plus significative que ses portraits les plus estimés, et c'est principalement sur les traits, sur les linéamens d'un profil que porte le commentaire physiognomonique de LAVATER.

« CETTE silhouette, qui n'est pas aussi exacte que je l'aurais » désiré, est pourtant plus vraie que tous les portraits que l'on » a faits ou que l'on pourrait faire de ce visage.

» La copie ne sera jamais ni tout-à-fait méconnaissable, ni » tout-à-fait ressemblante; telle qu'on la voit ici, elle pourrait » être le sujet de plusieurs observations; mais commençons par » caractériser l'original par quelques traits.

» Mobile et irritable à l'excès; doué de l'organisation la plus » délicate, il compose un ensemble très-singulier, et qui con- » traste dans un grand nombre de ses parties.

» Un enfant pourra le conduire, et dix mille hommes ne » pourront l'ébranler : on obtiendra de lui tout ce que l'on vou- » dra, ou l'on n'obtiendra rien; et par cette raison, il est à

»la fois l'objet de la haine la plus active et des plus tendres af-»fections. Avec un caractère comme le sien, il doit passer »tantôt pour un esprit faible, tantôt pour un esprit opiniâtre; »et cependant il n'a ni faiblesse ni opiniâtreté.

»Tout blesse, tout irrite sa sensibilité extrême. Le moindre »poids l'oppresse, et son élasticité naturelle l'empêche d'être »brisé ou renversé au milieu des chocs les plus violens et des »tempêtes les plus orageuses. Par un effet de ce caractère, il se »livre d'abord, et pour la cause la plus légère, à des emporte-»mens, et presque aussitôt, après une simple réflexion, il se »calme et s'adoucit.

»Cette flexibilité en fait un homme presque toujours con-»tent; c'est elle qui le met en état de recevoir promptement »des impressions et de les rendre avec la même facilité. Ce qu'il »doit apprendre, il le sait d'abord, ou il ne le saura jamais. Il »se plaît dans des spéculations métaphysiques très-élevées, et »son intelligence ne va pas jusqu'à comprendre la plus simple »mécanique.

»Son esprit s'occupe avec plaisir d'idées abstraites et géné-»rales. Il rejette tout ce qui est obscur et confus, et veut tou-»jours arriver par l'analyse aux premiers principes. Sa mémoire »est à la fois des plus heureuses et des plus faibles. En repas-»sant trois fois un discours très-long, qu'il aura écrit ou dicté »lui-même, il pourra le débiter ensuite avec l'intérêt et la »chaleur que demande le sujet; mais à la fin il est probable »qu'il hésite. Il fera de très-longs récits, et de vingt noms pro-»pres un seul sera à peine resté dans sa mémoire. Les objets »auxquels il a fortement donné son attention ne lui échappent »jamais. Il a quelque talent pour la poésie. Son imagination »est, dit-on, extravagante, déréglée, prodigieusement *excen-»trique*, et en conséquence très-décriée. Il est vrai qu'aban-»donnée à elle-même, cette imagination se livrerait à des ex-»cès, prendrait un vol trop haut; mais elle est retenue par »deux gardiens sévères, le bon sens et un cœur honnête.

»Cet homme passe pour rusé; il n'est qu'étourdi : toute son

» ame est toujours dans ses yeux et sur ses lèvres. On le croit
» intrigant : il assure cependant que lorsqu'il a cru s'être rendu
» coupable du moindre artifice, il a toujours été le premier à
» en convenir et à s'accuser de ses fautes.

» Rarement on verra autant d'activité réunie à une tranquil-
» lité aussi grande, tant de vivacité naturelle à autant de mo-
» dération. Jamais on ne l'empêchera de poursuivre et d'achever
» une entreprise qu'il aura sérieusement formée. Mais en même
» temps il se soumet aveuglément aux décrets de la Providence;
» il est incapable de nuire ou de commettre une injustice. Il ne
» s'abandonnera point à des sentimens ni à des projets de ven-
» geance. Il est à la fois timide à l'excès et courageux jusqu'à
» l'intrépidité.

» La crédulité est son plus grand défaut, ct il ne s'en corri-
» gera jamais. Que vingt personnes le trompent de suite, il
» n'en accordera pas moins sa confiance à la vingt-unième.
» Mais l'homme qui lui en a imposé une seule fois, lui devient
» pour toujours suspect. Ses impressions sont ineffaçables.
» Dans sa jeunesse, son embarras pour s'exprimer avait passé
» en proverbe, et aujourd'hui il passe pour un homme éloquent.
» Il sait beaucoup de choses, et il est le moins savant de tous
» les savans de profession. Rien, dans ses connaissances n'est
» acquis; tout lui est en quelque sorte donné; tout chez lui est
» intuition, et ce qu'il a bien conçu ne sort plus de son esprit,
» parce qu'il examine chaque objet sous toutes les faces, le
» pèse, le compare, le retient, et semble se l'identifier; toute
» idée nouvelle lui déplaît, s'il ne peut l'accorder avec l'en-
» semble de ses idées. La béatitude éternelle ct le simple trait
» d'une silhouette se tiennent et vont de pair dans son amc. Il
» rapporte tout à un but unique; et ce but, il le voit, il le re-
» trouve dans toutes les situations.

» Avec du penchant à la légèreté, il est constant, il mêle à ses
» sentimens religieux une douce mélancolie. Sa sensibilité ex-
» trême n'altère pas sa *sérénité naturelle*, et sa *bonne humeur*
» le quitte rarement un demi-jour de suite. Il aime et n'a jamais

» été amoureux. Aucun de ses amis ne s'est détaché de lui. Son » caractère profond le ramène sans cesse aux grands préceptes » qu'il s'est tracés, et dont il a fait pour son usage la loi » suivante :

Sois et parais ce que tu es. Que rien ne soit grand ou petit à tes yeux. Sois fidèle dans les moindres choses. Donne ton attention à l'objet qui t'occupe dans le moment, comme s'il était l'objet unique de toutes tes pensées et de toutes tes actions.

Simplifie toujours les objets dans les actions indifférentes, et sur-tout au milieu des agitations et des tourmens de la crainte et de la douleur. Dans le moment présent, borne-toi, si tu peux, à ce qui est le plus près de ton être. Reconnais Dieu en toutes choses, dans le vaste système des astres comme dans le grain de sable. Rends à chacun ce qui lui est dû. Donne ton cœur à celui qui gouverne les cœurs. Sois exact et juste dans les moindres détails. Espère, étends ton existence dans l'avenir. Sache attendre. Apprends à jouir de tout, et à te passer de tout.....

» Jugeons maintenant la silhouette sur elle-même, et comme » si nous ne savions rien de l'original.

» Un caractère poétique, beaucoup de sentiment et encore » plus de sensibilité, une *bonhomie* qui va jusqu'à l'impru- » dence ; voilà ce qu'il n'est guère possible de refuser à ce » profil.

» L'expression poétique, c'est-à-dire, une imagination fé- » conde, à laquelle se joint un sentiment prompt et délicat ; on » la retrouve sur-tout dans le contour et la position du front, » et plus particulièrement encore dans l'arc presque impercep- » tible de ce nez de *furet*.

» La *bonhomie* se peint dans toutes les parties du visage par » des contours doucement courbés et qui n'ont rien de tran- » chant. Le même caractère reparaît encore plus distinctement » dans cette lèvre qui avance, trait commun à tous les enfans » en bas âge.

» Le long intervalle qui sépare le nez de la bouche, devient » l'indice du *défaut de prudence* et de la *précipitation*.

» Le contour inférieur, depuis la lèvre inférieure jusqu'à » l'extrémité du menton, promet un homme appliqué, ami de » l'ordre.

» Le dessin de cette partie n'est pas tout-à-fait exact; car la » lèvre inférieure est trop fortement prononcée, et l'enfonce- » ment au-dessus du menton devrait rentrer un tant soit peu » davantage; mais, tels que nous les voyons ici, ces traits annon- » cent dans l'original un caractère fixe, un esprit juste, et qui ne » néglige point les plus petits détails, quoique, d'un autre côté, » l'expression qu'ils produisent soit affaiblie et même énervée » par l'alongement de toute cette section du visage et de celle » qui avoisine le nez.

» Tout ce visage exprime un heureux abandon : il plane sans » effort; il respire librement; il a un air de gaieté franche; il » est aux aguets. Mais nous convenons qu'il serait infiniment » difficile de rassembler ces différens caractères dans une seule » définition.

» Sans connaître l'original, et à juger de la silhouette par » le manque total des lignes droites et tranchantes, et par les » traits alongés du milieu, je dirais avec une pleine certitude » que j'y aperçois beaucoup d'imagination, un sentiment vif » et rapide, mais qui ne conserve pas long-temps les premières » impressions; un esprit clair, qui cherche à s'instruire, et qui » s'attache à l'analyse plutôt qu'aux recherches profondes; » plus de jugement que de raison; un grand calme, avec beau- » coup d'activité et de facilité. Cet homme, dirais-je encore, » n'est pas fait pour le métier des armes, ni pour le travail du » cabinet. Un rien l'oppresse : laissez-le agir librement; il n'est » que trop accablé déjà. Son imagination et sa sensibilité trans- » forment un grain de sable en montagne; mais, grace à son » élasticité naturelle, une montagne souvent ne lui pèse pas » plus qu'un grain de sable.

» Lorsque la nature relâche les traits, l'art pour l'ordinaire

» les offre encore plus lâches dans l'imitation qu'il en fait; et de
» même aussi ce que la nature a resserré, l'art le resserre encore
» davantage. L'art ajoute ou retranche presque toujours; rare-
» ment observe-t-il les dimensions et les proportions que pres-
» crit la nature.

» L'estampe ci-jointe en est une preuve (*voyez* pl. 1). Elle
» présente l'image de celui dont nous venons de tracer le ca-
» ractère, et dont on a déjà vu la silhouette. Vous l'aurez déjà
» deviné, c'est l'auteur même de cet ouvrage. L'esquisse de son
» caractère, faite par lui-même, est à peu près dans le cas de
» son portrait : elle en a le mérite et les défauts, c'est-à-dire,
» l'un et l'autre sont exacts à plusieurs égards, et à d'autres
» ils laissent encore beaucoup à désirer. L'original y est, à la
» vérité, très-reconnaissable, mais il s'en faut bien que la res-
» semblance soit parfaite. Le portrait est dessiné plus qu'en
» profil : il présente le visage un peu tourné en dehors, et
» par conséquent n'admet pas une comparaison exacte avec
» la silhouette.

» Il annonce plus de *sagesse* et de *pénétration*. Pourquoi ?
» parce que l'angle au-dessous du nez est plus obtus. D'un autre
» côté, on retrouve dans cette image beaucoup moins d'*ex-*
» *pression poétique*, parce que le bas du visage n'avance pas
» en saillie comme dans la silhouette.

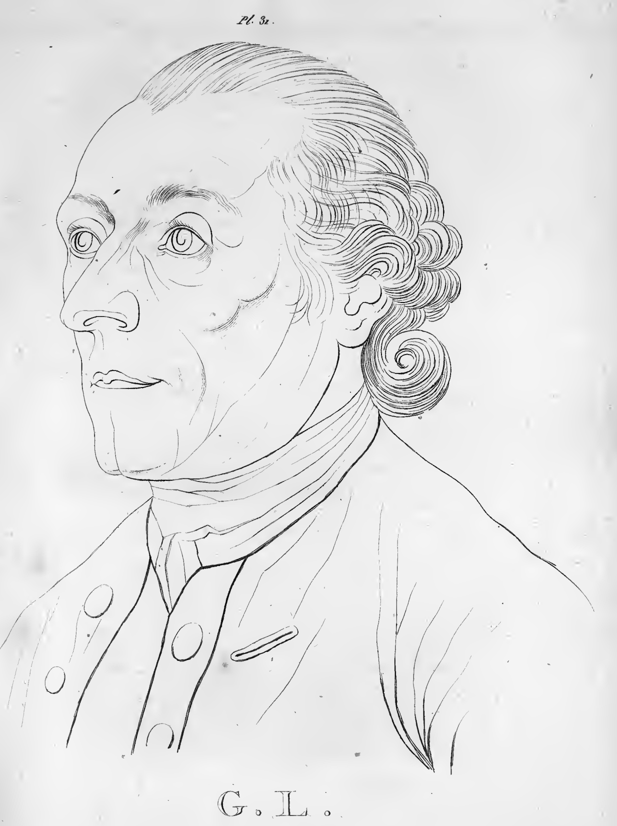
» Ici l'ensemble exprime plutôt le *calme* de l'esprit que son
» activité.

» La narine dénote de la sensibilité et des désirs modérés.

» La mâchoire ne rend pas assez la vivacité du caractère.

» Une douce et tendre affection se peint dans l'œil et dans la
» bouche.

» Encore le même portrait (*voyez* pl. 31), mais qui présente
» les trois quarts du visage; celui-ci, reconnaissable dans chaque
» trait séparé, ne l'est presque plus dans l'ensemble : son alon-
» gement vers le bas en dérange toutes les proportions. La
» forme principale est dérangée; le haut de la tête, et parti-
» culièrement le côté droit du front, ne s'accorde point avec la



G. L.


Pl II.

» position du nez ; les yeux ne sont pas assez raccourcis. A cela » près, cette attitude et cette manière de dessin seraient infi- » niment caractéristiques pour la physiognomonie. Le nez est » plus mâle, mais il a moins de finesse. La bouche a plus de » précision ; on y trouve une grande expression de bonté, » mais elle est trop enfantine. L'os de l'œil (1) est mieux pro- » noncé ici, tandis que la surface du front manque de vérité. » Tout est renforcé dans ce visage : c'est là plutôt un œil hagard » que l'œil attentif d'un observateur : avec un tel regard, on a » plutôt l'air de suivre des visions que de s'attacher à des réa- » lités. D'ailleurs, quoique cette estampe annonce dans l'original » moins d'esprit que la précédente ; quoiqu'on y remarque une » teinte de froideur et même de fadeur, elle promet cependant » un caractère doux et paisible, qui ne veut de mal à personne, » qui n'est sujet ni à des caprices, ni à des emportemens ; un » caractère enfin, plutôt fait pour recevoir des impulsions que » pour en donner. En général, ce portrait n'a pas les mêmes » mœurs, le même goût, ni la même originalité que le premier.

» Ce parallèle peut servir de leçon aux peintres en portrait, » qui, la plupart du temps, s'appliquent à rendre fidèlement » chaque trait séparé, sans se mettre en peine de l'effet que » produira l'ensemble. Je les comparerais à ces auteurs, qui, » pour dépeindre un caractère moral, en copient plusieurs traits » avec beaucoup de vérité, et composent ensuite un tout où il » est impossible de reconnaître l'original. Nous reprendrons » bientôt ce sujet, et nous le traiterons en détail dans les frag- » mens sur le portrait.

» Mais, je le répète encore, pour bien étudier la physiogno- » monie, il faut revenir aux silhouettes. Choisissez-en pour cet » effet de bien exactes ; coupez-les de plusieurs lignes horizon- » tales, perpendiculaires et obliques ; puis cherchez les rapports » de ces lignes ; et, après un petit nombre d'essais faits avec » soin, vous avancerez à pas de géant.

» Nous allons soumettre à cette épreuve un profil, par le moyen

(1) Lavater a voulu désigner la portion orbitaire de l'os frontal. J. P. M.

» des lignes qui le partagent (*voyez* pl. 2, fig. 1). Observez, » en premier lieu, la déviation de la ligne (*aaa*), du parallé» lisme des lignes perpendiculaires (*iii* et *hhh*). Remarquez, » en second lieu, l'angle que forme la ligne (*ddd*) avec la » ligne (*aaa*), et principalement avec la section inférieure. » Troisièmement, observez le triangle caractéristique qui résulte » des lignes (*ddd, ff* et *hhh*); et faites attention sur-tout à la lon» gueur et au rapport des deux côtés de l'angle droit (*h-e*), » qui détermine la position du front. Quatrièmement, consi» dérez la distance de la ligne horizontale (*eeee*), à celle qui » traverse la pointe du nez (*ffff*); et finalement, la distance » de cette dernière ligne à celle qui coupe le point milieu de la » bouche (*ggg*).

» Analysez ainsi les profils qui diffèrent le plus entre eux, » et vous serez étonné à quel point la nature est toujours fidèle, » toujours vraie, et toujours régulière.

» Pour simplifier l'opération, il suffira de détacher le quarré » irrégulier qui fixe les extrémités du contour depuis la racine » des cheveux. Appliquez ensuite, si toutefois vous connaissez » à fond l'original de ce profil, appliquez, dis-je, ce quarré sur » un profil de la même grandeur, mais d'un caractère entière» ment opposé; et, en rapportant la ligne perpendiculaire (*hhh*) » à la même hauteur des cheveux du front, vous découvrirez » les contrariétés et les contrastes les plus frappans. Votre sur» prise augmentera si vous répétez cet essai sur un profil dont » le caractère connu tient le milieu entre les deux précédens.

» L'expérience deviendra encore plus aisée et plus simple, si » vous la bornez au triangle qui détermine le haut du profil (*ddd*, » *ff*, *hh*). On verra, et on le croira à peine, combien la seule » différence de trois côtés de ce triangle exprime de choses. »

Tel est le portrait que Lavater a fait de lui-même, avec une grande impartialité.

Nous y joindrons le parallèle du peintre et de Diderot, par M. Meister, qui, malgré la grande différence d'opinions qui paraît séparer les deux termes de cette comparaison, a saisi

entre eux des rapprochemens et des rapports très-remarquables. «Le plus sensible de ces rapports, dit M. Meister, celui qui » me fit trouver tant de charmes dans mes liaisons avec LAVATER » et Diderot, fut le caractère d'enthousiasme et de bonté qui » distinguait également leur ame et leur génie; tous deux ont » beaucoup écrit, et tous deux eurent des talens très-supérieurs; » tous deux eurent dans leur genre, une éloquence entraînante, » originale; et surent se créer une langue analogue au caractère » de leur imagination; tous deux, sans peut-être s'en douter » eux-mêmes, eurent besoin de faire secte, et eurent les qualités » les plus propres pour y réussir; tous deux avaient reçu de la » nature l'avantage d'un extérieur plein de noblesse et d'inté- » rêt; si l'un avait la plus belle tête de philosophe, celle de » l'autre aurait pu servir de modèle pour la figure d'un » apôtre (1). »

Si Diderot n'avait pas eu le malheur d'être athée, la sensibilité de son ame eût été plus variée et plus brillante; la suite de ses idées plus ferme, plus liée, plus étendue; il eût moins écrit sans doute; mais ses productions auraient eu plus de grandeur et plus de maturité. Il eût obtenu plus d'admiration, mais peut-être eût-il mérité moins de reconnaissance; le cours entier de sa vie eût été à-la-fois moins célèbre et moins utile.

Le théologien, comme le philosophe, pensait que l'existence de l'être suprême, et l'immortalité de l'ame ne pouvaient être établies par les méthodes du raisonnement; mais, grace au secours du sentiment et d'une raison supérieure à toutes nos abstractions systématiques, d'une foi plus élevée encore, il n'en avait pas moins acquis la conviction la plus parfaite de ces vé-

(1) Parmi les portraits de LAVATER, ceux qui ont été gravés par *Lips* sont les plus estimés. Le portrait que nous avons placé dans cette nouvelle édition, est une copie fidèle, mais perfectionnée sous le rapport de l'expression, de celui qui se trouve dans l'édition in-4°, et dont LAVATER a donné l'interprétation physiognomonique. Plusieurs compatriotes de l'auteur ont été frappés de la ressemblance de ce portrait, et l'ont avoué avec un sentiment de surprise et d'admiration.

rités si consolantes, où le philosophe s'obstinait à voir uniquement l'abus sacrilége qu'en firent dans tous les temps, l'hypocrisie et l'ignorance, la tyrannie et l'esclavage, le fanatisme et la superstition.

L'un et l'autre aimèrent passionnément les beaux-arts, et plusieurs de leurs écrits prouvent avec quelle sagacité l'un et l'autre en avaient médité les principes; mais tous deux ne cessèrent de porter dans leurs jugemens sur les productions de l'art, un esprit de système et des préventions de faveur; l'un jugeait de tous les tableaux en poète dramatique, et l'autre en observateur de la physionomie. Le philosophe et le théologien furent tourmentés du désir de propager les opinions qu'ils croyaient utiles aux hommes, mais bien plus encore du besoin de secourir l'indigence et de consoler le malheur. Lorsqu'il s'agissait d'arriver à ce dernier but, il n'en coûtait pas plus à l'athée de recourir aux hommes les plus dévots, qu'il n'en coûtait au pasteur de s'adresser aux mondains, aux incrédules les plus incrédules.

Si Diderot fut doué par la nature d'une plus grande force de tête et de talent, je crois que Lavater le fut d'une plus grande puissance d'action et de volonté, d'une ame plus douce et plus ardente, plus énergique et plus expansive; mais chez l'un et l'autre il y eut peut-être une si grande surabondance de ressources et de moyens, que cet excès de richesses dut nuire à leur sage distribution, et les empêcha souvent d'en faire le choix le plus convenable et l'emploi le plus heureux.

Ces rapports et ces différences qu'expose M. Meister dans ce parallèle, sont si frappans, que l'on en découvrirait peut-être une partie dans l'expression des portraits de Diderot et de Lavater. C'est dans le dessein d'essayer cette comparaison, et d'exercer insensiblement nos lecteurs aux recherches physiognomoniques, que nous ajoutons ici, sous forme de supplément, un portrait fort ressemblant de Diderot; nous engageons le lecteur à comparer ce portrait avec celui de Lavater; l'œil le moins exercé ne pourra méconnaître quelques-uns des rap-



DIDEROT

ports que M. Meister a remarqués, et sur-tout les différences.

Il est d'abord facile de voir, même en oubliant que l'on connaît le caractère moral des originaux de ces portraits, que l'ensemble de ces visages prévient, attire l'observateur, qu'il excite une douce sympathie, qu'il exprime un heureux abandon et une candeur originelle, que la sagacité et l'expérience n'ont pu altérer.

En voyant le premier, on dira peut-être, voilà un poète; en voyant le second, on dira sûrement, voilà un savant et un philosophe.

Ce que ces portraits ont de commun, ce sont principalement, 1° les contours doucement courbés, qui n'ont rien de tranchant, signe de franchise et de bonhomie; 2° l'absence des lignes droites, caractère d'une imagination vive, d'un sentiment prompt, mais peu durable, et d'une nature d'esprit moins propre à un travail régulier, qu'à des compositions isolées et à des ouvrages d'inspiration.

L'ensemble du visage de Lavater semble avoir plus de finesse que celui de Diderot; et cependant quelques traits isolés expriment le contraire; ainsi la lèvre supérieure qui avance un peu, dénote la franchise, la candeur; et l'étendue de l'espace qui se trouve entre cette lèvre et les narines, indique l'imprudence même, et une crédulité sans bornes.

La légère saillie de la bouche dans le portrait de Diderot annonce aussi beaucoup d'abandon, mais un peu de cynisme et une véhémence d'impulsion que la raison et la sagesse désapprouvent. L'œil de Diderot paraît avoir beaucoup plus d'expression; il est plus perçant; il embrasse un espace très-étendu. Son regard est le regard de la pensée. L'œil de Lavater paraît moins sûr; il cherche, il hésite; il essaie peut-être une observation délicate et difficile; son regard a quelque chose de vague et d'incertain.

Dans Lavater, le contour qui s'étend de la lèvre inférieure à l'extrémité du menton, caractérise l'amour de l'ordre, qu'on ne retrouve pas dans le portrait de Diderot. La différence des

deux professions est d'ailleurs bien marquée dans ces deux portraits; la décence, la dignité du sacerdoce et l'habitude des observations physiognomoniques, ont donné à l'ensemble du visage de LAVATER un air de circonspection, de prudence et même de finesse, qui contraste avec les traits particuliers dont nous avons remarqué l'expression dans Diderot. Des habitudes différentes ont plutôt augmenté que diminué l'expansion de ses traits, qui font le caractère principal de la physionomie, qui donnent à l'ensemble du portrait un air si ouvert, exprimant si bien la franchise habituelle de la pensée et du sentiment.

Dans le discours préliminaire, placé à la tête de cette nouvelle édition, on n'a pas craint d'appeler LAVATER, le Fénélon de l'Helvétie. En effet, sans refuser d'apercevoir la distance qui, sous le rapport du talent littéraire, sépare l'estimable pasteur de Zurich du célèbre archevêque de Cambrai, on ne peut méconnaître, dans la vie et le caractère de ces deux écrivains, plusieurs traits de ressemblance assez frappans.

L'imagination de LAVATER n'était pas, sans doute, aussi réglée, aussi éclairée que celle de Fénélon; mais elle n'était pas moins vive, moins brillante, et devait également son éclat et sa chaleur à une ame tendrement pénétrée et remplie des vertus les plus actives, d'une charité douce, d'une commisération affectueuse, et d'un désir passionné de contribuer, par tous les moyens, à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Fénélon et LAVATER furent également doués des avantages les plus propres à les favoriser dans l'exécution de leur projet d'étendre et d'affermir la félicité publique et l'empire de la vertu; une éloquence naturelle, une physionomie aussi séduisante que leurs discours; un charme secret répandu dans toutes leurs actions, un extérieur aimable et dont l'attrait était dû à une expression habituelle de bonté et de sensibilité, tels étaient ces avantages naturels que possédaient également Fénélon et LAVATER, et qu'ils employèrent avec tant de succès pour éclairer les esprits et diriger les cœurs. Tous deux se livrèrent de bonne heure à cette touchante mission, et lui consacrèrent l'aurore

de leur jeunesse, les prémices de leur talent, les premiers développemens de leur sensibilité.

Fénélon annonça par des succès prématurés son brillant et glorieux avenir : dès l'âge de dix-neuf ans il prêcha avec distinction, et enleva tous les suffrages. Alors il dut beaucoup aux conseils et aux excellentes leçons de l'abbé *Tronson*, supérieur de Saint-Sulpice, qui acheva de former son cœur et son esprit dans la retraite et le silence.

Des circonstances analogues se retrouvent dans la vie de Lavater. Ses premiers succès dans la prédication et les lettres datent de sa plus grande jeunesse, et il fut peut-être encore plus redevable aux conseils du célèbre pasteur *Spalding*, chez lequel il fit une retraite de quelques mois, que Fénélon ne l'avait été aux instructions utiles du maître que nous avons nommé, et dont la postérité doit conserver le souvenir.

Fénélon et Lavater se ressemblent d'ailleurs bien plus par les qualités du cœur et l'amabilité du caractère que par la nature des talens et la direction de l'esprit; tous deux cherchèrent moins à prouver la religion qu'à la faire aimer; tous deux embellirent la vertu de tout le charme du sentiment; ils en étendirent ainsi l'empire avec leur réputation, à laquelle les gens du monde se plurent à contribuer; et si l'on a dit dans le temps que Fénélon fut l'homme à la mode, *le Saint de la cour*, le même éloge pourrait convenir à Lavater, que ses vertus et ses talens firent rechercher et aimer dans la société; que les étrangers les plus distingués visitaient continuellement, et qui voyagea lui-même, non-seulement en Allemagne et en Suisse, mais dans plusieurs autres parties de l'Europe, principalement en Danemarck, où il séjourna assez long-temps chez son respectable ami le comte de Bernstorf, premier ministre.

Mais, ce qui rapproche sur-tout Fénélon et Lavater, c'est cette ame active que des vérités sévères et abstraites ne pouvaient satisfaire, qui voulait une croyance passionnée et l'union de la pensée et du sentiment, disposition d'esprit qui causa la même erreur, qui fit de l'auteur de Télémaque un élève de

madame Guyon, un *mystique* affectueux, et de l'auteur des Essais physiognomoniques, un illuminé enthousiaste, croyant aux thaumaturges de toute espèce, aux révélations et au commerce avec les intelligences (1).

Ces rapprochemens entre LAVATER et Fénélon sont frappans, et souvent ils ont été remarqués. Ils sont indiqués dans les vers suivans mis au bas de l'un de ses portraits, dessiné par Lips, et placé dans l'Almanach américain à la tête de l'excellente notice que M. Meister a publiée :

A la cour de Louis c'eût été Fénélon,
Platon dans le lycée, et saint Jean dans Sion.
Tes feux, amour divin, nourrirent son génie,
Tes mêmes feux, hélas! ont consumé sa vie.

L'auteur du Tableau de Paris après avoir long-temps considéré LAVATER, et reconnu la bonté céleste, la philantropie fervente qui animait tout son être, lui dit : Si je ne savais pas que Fénélon a été un saint évêque, je vous croirais descendu de lui en ligne directe; éloge touchant, mérité, et auquel le vénérable pasteur de Zurich avoua qu'il était plus sensible qu'à tous les témoignages de bienveillance et de considération dont jusqu'alors on l'avait honoré.

Plusieurs personnes ont cru même découvrir quelque ressemblance entre la physionomie de LAVATER et celle de Fénélon. Madame de Staël, se promenant un jour avec lui, M.*** et une dame allemande très-célèbre, s'arrêta tout-à-coup, et s'écria avec une surprise mêlée d'enthousiasme : « Comme notre cher » LAVATER ressemble à Fénélon ! ce sont ses traits, son air, sa » physionomie : c'est véritablement Fénélon; mais, ajouta-t-elle, » *Fénélon un peu Suisse.* » Plusieurs autres personnes, dont l'opinion est une autorité, ont aussi été frappées de l'analogie des caractères de Fénélon et de LAVATER. On nous a assuré que l'un de nos littérateurs les plus éclairés, M. Suard, parlait souvent de cette ressemblance.

(1) Voyez la seconde partie de cette notice.

M. Ramond, dans les notes qu'il a jointes à sa traduction du Voyage de W. Coxe en Suisse, s'exprime ainsi sur le caractère aimable de Lavater, dans ce passage, qui rappelle nécessairement l'idée d'un rapprochement avec Fénélon.

« J'ai vu sans émotion plusieurs hommes célèbres; je n'ai » point trouvé dans leur commerce l'espèce d'enchantement » que leur nom seul inspire : Lavater seul a surpassé mon attente. » Il n'existe point d'homme peut-être dont l'imagination soit » aussi brûlante et la sensibilité aussi profonde; il entraîne, il » subjugue : son langage est d'une naïveté populaire, et cependant d'une éloquence à laquelle il est impossible de résister. » Ses manières sont négligées; mais une sorte de grace, qui réside » moins dans l'arrangement des formes que dans leur simplicité » et dans l'à-propos du geste, les rend tout-à-fait séduisantes. Sa » figure n'est pas régulière, mais elle semble cacher quelque » chose de plus grand et de plus beau : on voit son ame à travers » ce voile; son regard est d'une vivacité et d'une franchise qui » inspirent à-la-fois la crainte et la confiance. Je l'ai vu dans » l'intérieur de sa maison, au milieu de ses affaires comme » dans ses délassemens; par-tout je l'ai trouvé simple, grand, » intéressant. On a beau critiquer son système et son ouvrage, » les doutes cessent quand on l'entend, et l'on ne peut être son » ami sans devenir son disciple. »

Lavater, considéré principalement comme orateur chrétien, pourrait donner lieu à d'autres comparaisons plus ou moins exactes. Sa négligence, son habitude d'improviser, ne permettent pas de le rapprocher, sous aucun rapport, de nos grands orateurs sacrés, de Bourdaloue ou de Massillon. Ce fut moins peut-être un célèbre prédicateur, qu'un apôtre sans art, qu'un missionnaire sans cesse animé du plus saint dévouement pour la grande famille du genre humain. C'est une charité aussi fervente, une philantropie aussi vive, qui lui ont fait dire :

« Tout ce qui tient à l'humanité est pour nous une affaire » de famille : tu es homme, et tout ce qui est homme hors de

» toi est comme une branche du même arbre, un membre du » même corps.

» J'ai vu les hommes les plus pervers, je les ai vus dans le » moment du crime, et toute leur méchanceté, tous leurs blas» phèmes, tous leurs efforts pour opprimer l'innocence, ne pou» vaient éteindre sur leur visage les rayons d'une lumière divine, » l'esprit de l'humanité, les traits ineffaçables d'une perfecti» bilité éternelle : on aurait voulu écraser le coupable, et l'on » aurait encore embrassé l'homme. »

Lavater semblait changer tout son être et l'agrandir lorsqu'il prêchait; il avait alors, m'ont dit ses parens, ses amis, et même ses adversaires, une autre physionomie. Inspiré par un enthousiasme divin, laissant réagir sur son ame ce peuple dont il était entouré, il obéissait sans effort à ses impressions, et paraissait moins alors un prédicateur qu'un prophète (1). Tous les grands traits de son éloquence venaient plutôt de la ferveur de son zèle, de la sensibilité profonde de son cœur, que de la supériorité de son esprit et de la force de son imagination. Né un peu plus tôt, dans une autre religion et sous un autre climat, il se serait consacré aux missions comme le fameux Bridaine, dont il n'avait d'ailleurs ni la véhémence méridionale, ni le fanatisme. Il parlait sur-tout pour le peuple; et paraissant tout-à-coup à la cour et devant les grands, il aurait trouvé dans l'impression de cette circonstance nouvelle le fameux exorde :

« Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans » les temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la » pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai an» noncé aux bons habitans des campagnes les vérités les plus ef» frayantes de ma religion : qu'ai-je fait? malheureux! j'ai con» tristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu.

» C'est ici où mes regards ne tombent que sur des grands, sur

(1) Ce fut à l'occasion de ces momens d'inspiration et de triomphe qu'on lui adressa deux vers allemands très-connus, et dont voici le sens : « Il semble » ennoblir la foule qui l'écoute, et devenir lui-même un immortel. »

» des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante ou » sur des pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici seulement » qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force » de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un » côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu » qui vient vous juger (1)! »

LAVATER aurait mis, sans doute, un peu plus de modération dans l'expression de ces vérités sévères.

« La plus énergique de ses expressions, dit M. Meister, avait » encore une sorte de douceur. Il y avait, si j'ose m'exprimer » ainsi, il y avait de l'amour le plus tendre et le plus divin » dans toutes ses pensées, dans toutes ses paroles, dans tous » les accens de sa voix; et c'est ce qui rendait son éloquence » si vraie et si touchante. On le voyait toujours si profondément » persuadé de tout ce qu'il disait, et le désir qu'il avait » d'en convaincre les autres était si vif, si pressant, que » l'incrédulité même perdait en quelque sorte le courage » de lui résister. A ces grandes dispositions naturelles pour » être éloquent, il joignait un principe de l'application la plus » heureuse; c'était de dire précisément à chacun, et dans chaque » occasion, ce qu'un autre n'aurait pu dire à la même personne » de la même manière. Dans toute autre circonstance, ce ca- » ractère d'individualité dont il tâchait de donner l'empreinte » à tout ce qu'il écrivait comme à tout ce qu'il disait, en aug- » mentait sans doute beaucoup l'effet pour le moment (2). »

(1) Bridaine, cité par l'abbé Maury dans les Principes d'éloquence.
(2) Notice sur LAVATER, O. C. p. 193.

Nota. C'est le défaut ordinaire des panégyristes d'exalter outre mesure les talens et les qualités des auteurs dont ils sont chargés de faire l'éloge, et surtout de chercher à établir entre leur héros et d'autres personnages justement célèbres des points de comparaison, dont leur imagination fait souvent tous les frais. Comment, d'ailleurs, Lavater pourrait-il ressembler également et à Fénélon, ce prélat si pieux, qui fut un modèle de toutes les vertus religieuses et à Diderot, cet ardent philosophe, qui fut le chef des athées et le père de l'incrédulité. J. P. M.

DEUXIÈME PARTIE.

De la vie et des ouvrages de Lavater.

Lavater naquit à Zurich le 15 novembre 1741, c'est-à-dire, vers le milieu du dix-huitième siècle, et mourut le second jour du dix-neuvième, âgé de cinquante-neuf ans.

Son enfance, sans offrir aucun trait bien remarquable, laissa voir très-sensiblement quelle serait la direction principale de son caractère et de son esprit. En effet, pendant ses premières années, Lavater manifesta son goût pour le merveilleux : son imagination, encore peu exercée, et qui ne pouvait se complaire à la contemplation, recherchait avec avidité toutes les sensations physiques un peu mystérieuses, les images singulières ou bizarres, l'escamotage, en un mot, les tours de gobelets et les miracles de la foire.

Lorsque sa raison fut un peu développée, il forma le vertueux dessein d'honorer, par son zèle et par ses travaux, la profession à laquelle on le destinait. L'éducation théologique que l'on donnait alors à Zurich n'était pas très-propre à le favoriser dans ses louables intentions : on visait bien plus alors à faire des ministres *orthodoxes* que des ministres utiles. Toute l'instruction, depuis l'époque de la réforme, était rapportée à la controverse. On voulait former des *champions* polémiques, de redoutables adversaires à opposer aux catholiques romains; et l'on négligeait entièrement de donner aux jeunes ecclésiastiques des instructions sur leurs rapports avec le peuple, sur la manière de consoler l'infortune, de développer, d'affermir ou de rappeler la vertu, et d'exercer enfin la partie la plus touchante de leur ministère. Lavater sentit le vide d'une semblable instruction. Il puisa, à la vérité, dans les écoles de Zurich et dans ses liaisons avec le vieux professeur Zimmermann, une orthodoxie qui est restée inébranlable; mais il chercha de bonne heure à lier la morale la plus usuelle à la reli-

gion. Ce fut dans ce dessein qu'avec son ami Hess il prit dans la suite une part si active aux travaux de la société ascétique de Zurich, dont le but était de rendre à-la-fois la religion plus aimable, plus utile, en s'occupant moins des dogmes et de la théorie, que de la pratique et des applications. « M. Meister » nous apprend que LAVATER termina ses études en théologie » au moment où toute la jeunesse de Zurich était sous le double » charme de l'enthousiasme poétique excité par la Messiade de » Klopstock, et de l'esprit de patriotisme et de liberté qu'avait » réveillé l'éloquence de J.-J. Rousseau. Ces dispositions avaient » été développées avec un succès tout particulier par l'empire » qu'exerçaient alors sur l'opinion publique, en Suisse et dans » une grande partie de l'Allemagne, Bodmer et Britinguer. Ce » qui cependant, à Zurich, n'avait produit jusqu'alors que de » mauvais vers et de ridicules sermons, engagea LAVATER et ses » jeunes amis à composer et à répandre un pamphlet plein » d'énergie et de feu contre un bailli qui s'était rendu coupable » de plusieurs vexations plus ou moins graves (1). Encore sous » la tutelle d'une famille intimement liée avec les premiers » magistrats de la république, d'un père vénérable, mais » pusillanime, d'une mère remplie d'esprit, mais capri- » cieuse, exigeante et sévère, LAVATER déploya dans cette cir- » constance un courage d'esprit, une prudence de conduite, » une fermeté de caractère, qui durent donner dès-lors les plus » hautes espérances pour le succès de tout ce qu'il oserait en- » treprendre pour l'avenir. Peut-être même la politique d'un » grand nombre de magistrats de Zurich se félicita-t-elle alors » en secret qu'un homme d'un esprit aussi actif, aussi entre- » prenant, se fût voué, du moins essentiellement, au soin de

(1) LAVATER s'exposa beaucoup par cette démarche. Alors l'aristocratie helvétienne était dans toute sa force, et un écrit qui l'attaquait pouvait appeler sur son auteur, et de la manière la plus arbitraire, les proscriptions les plus redoutables. LAVATER ne fut point arrêté par cette considération : l'injustice et la persécution avaient soulevé son ame ; il se dévoua avec le courage du citoyen et la résignation du martyr.

»régler les affaires de l'autre monde; ce qui ne lui laisserait »plus guère le temps de s'occuper de celui-ci.

»Pour apaiser l'effervescence d'une imagination si vive »et si mobile, on crut qu'aucun moyen ne serait plus conve-»nable que les voyages, et l'on se pressa de faire partir pour »Berlin notre jeune réformateur et ses amis Hess et Fuessli, »celui qui, depuis, est devenu un de nos premiers peintres »d'histoire. Ils furent recommandés très-particulièrement au »professeur Sulzer, l'auteur de la Théorie des beaux-arts, et »au pasteur Spalding, regardé comme un des théologiens les »plus sages et les plus modérés de l'Allemagne.

»C'est chez ce dernier que Lavater et Hess vécurent quelques »mois dans une espèce de retraite philosophique, dont l'heu-»reuse influence contribua beaucoup à donner à son esprit le »genre de culture dont il était susceptible. Ce séjour perfec-»tionna sur-tout son talent littéraire, et l'on ne saurait nier que »les premiers écrits sortis de sa plume, à cette époque, ne »portent l'empreinte d'un goût plus sûr, plus épuré, que ceux »qu'il a publiés dans des temps postérieurs. Son style dans la »suite prit sans doute un caractère plus énergique, plus ori-»ginal; mais il perdit sous le rapport de l'élégance et de la »correction (1).»

Les opinions de Lavater furent encore plus modifiées que son style pendant le séjour qu'il fit à Berlin.

A cette époque, le marquis d'Argens, Voltaire et tous les beaux esprits français que le grand Frédéric appela à sa cour, avaient mis la philosophie à la mode, et faisaient craindre tous les jours qu'il ne s'opérât une révolution funeste dans la religion et les mœurs nationales. Deux classes d'adversaires se formèrent pour résister à l'influence de ces novateurs étrangers : l'une sévère, intolérante, ne voulait rien accorder, et se composait de tous les hommes qui, plus zélés qu'éclairés, rappellent toujours les mœurs antiques et les anciennes insti-

(1) Notice sur Lavater, O. C., p. 184 et suiv.

tutions, dans des temps et dans des circonstances où ce qu'ils regrettent et veulent rétablir n'est plus en harmonie avec les habitudes nouvelles et les progrès des lumières et de la civilisation. Une autre classe, plus éclairée, était en quelque sorte intermédiaire aux philosophes français et aux théologiens allemands les plus opiniâtres; cédant beaucoup pour ne pas tout perdre, elle paraissait même disposée à laisser doucement remplir l'intervalle qui séparait encore la religion réformée de la philosophie, et consentait à associer aux dogmes théologiques la tolérance et les lumières de la raison.

Trois hommes du mérite le plus distingué étaient à la tête de ce parti de la sagesse : c'était le vertueux Spalding, le savant Teller, et le philosophe Eberhart, auteur de l'Apologie de Socrate.

Lavater revint à Zurich avec ses idées de modération, de tolérance philosophique, qu'il arrangea comme il put avec son orthodoxie. A son retour, il eut l'occasion de développer ces dispositions libérales et pacifiques.

Crugoth, savant théologien, mais étranger aux vues des réformes qui se préparaient, et plus tolérant par son caractère personnel que par ses opinions, avait publié, sous le titre *Du Chrétien dans la solitude*, un ouvrage très-orthodoxe; mais si remarquable par la tolérance et la modération, que quelques personnes soupçonnèrent l'auteur de penchant à la réforme, et de philosophie.

Un autre théologien très-instruit, le docteur Barth, s'éleva contre cette indulgence peu orthodoxe, et opposa ce qu'il lui plut d'appeler *Le vrai Chrétien* au *Chrétien dans la solitude*. Lavater crut devoir attaquer cet ouvrage, et adressa à l'auteur deux lettres, dans lesquelles il le rappelle à des principes moins rigoureux, à une douceur plus chrétienne. Dans les écrits qu'il a publiés jusqu'en 1770, il professa la même doctrine, et laissa voir un penchant décidé pour une théologie *mitigée* et libérale. Dans la suite, le savant qu'il avait attaqué fut au-delà de cette théologie ; il essaya de démontrer que la doc-

trine des chrétiens était un mélange de la doctrine de Platon et d'orientalisme ; et après avoir attaqué la religion dans des ouvrages remarquables, sur-tout par l'étendue et la variété des connaissances et la force de l'imagination, il déshonora la philosophie par la licence de ses mœurs et de sa conduite.

Par une disposition contraire, LAVATER s'éloigna de la philosophie, se livra même quelquefois à un zèle peu compatible avec la tolérance ; et, trompé sans doute par ses opinions, il contribua, avec toute la chaleur du fanatisme, à l'exil de M. Meister, dont l'ouvrage sur l'Esprit des Religions, publié à cette époque, donna des craintes aux ministres et aux magistrats de Zurich.

Le savant estimable qui fut l'objet de cette persécution n'en méconnut jamais le motif, plaignit LAVATER bien plus qu'il ne le blâma; et, devenu plus tard son ami, son admirateur, il a, après sa mort, jeté des fleurs sur sa tombe, et consacré à sa mémoire un hommage dont l'envie elle-même ne pourrait soupçonner la sincérité (1).

Depuis 1769, LAVATER a publié un grand nombre d'écrits, et il faudrait, dit son estimable ami, « composer un volume »entier pour esquisser seulement l'analyse de tous les ouvrages »de théologie polémique, ascétique et morale, qui suivirent »ses premières productions, sans compter une foule de ser»mons, ou détachés, ou formant des suites plus ou moins »volumineuses. »

Un autre compatriote de LAVATER, que nous citons toujours avec tant de reconnaissance, M. Stapfer, a eu la bonté de nous donner le catalogue, par ordre chronologique, de cette foule d'écrits, dont quelques-uns seulement paraissent, il faut l'avouer, mériter l'estime et le souvenir de la postérité. Nous croyons devoir rapporter ici en entier la lettre qui accompagnait cette liste, et qui, sans blesser la vérité, montre LAVATER sous les rapports les plus favorables.

« J'AI l'honneur, Monsieur, de vous présenter une note que

(1) M. Meister, O. C., p. 186.

»j'ai faite, en consultant divers ouvrages de bibliographie »écrits en allemand. Je crois que vous y trouverez une énu»mération aussi complète que vous pouvez le désirer des »livres de LAVATER un peu marquans, soit par leur volume, »soit par le bruit qu'ils ont produit dans le temps.

»Il serait, je crois, à propos de dire dans la bibliographie »que l'auteur a toujours attaché un prix très-subordonné à sa »réputation comme écrivain, ne considérant les productions »de sa plume que comme des moyens de porter l'attention de »ses contemporains sur des matières qu'il leur croyait profi»tables, ou même salutaires, sans égard pour la renommée »littéraire qui pouvait en résulter. La seule chose qui lui tenait »au cœur, c'était que ses ouvrages opérassent l'effet momen»tané auquel il visait.

»Il y a eu dans ses opinions, et dans les écrits où il les a »développées, beaucoup d'erreurs; mais il est digne de re»marque qu'elles ne l'ont jamais rendu ridicule, tant la per»suasion où on était de sa bonne foi et de l'excellence de ses »intentions, de la supériorité qu'on était obligé de lui accorder »comme philantrope et orateur chrétien, le rendait invulné»rable dans l'opinion. C'est cet amour inépuisable des hommes, »et même de ses ennemis, qui a désarmé jusqu'aux personnes »les plus insensibles à la beauté de son caractère et à la pureté »de son ame. On peut lui appliquer ce qui a été dit d'une »femme coupable de grande faiblesse : Il lui a été beaucoup »pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé. J'ai entendu le fa»meux Lichtenberg, qui avait écrit avec le plus de force et de »méchanceté contre LAVATER et ses Essais physiognomoniques, »dire, en parlant de lui : Je ne le considérais que comme un »charlatan ridicule; mais, quand je l'ai vu, il m'a désarmé »malgré moi, et je lui ai trouvé un charme irrésistible. »

Les ouvrages de LAVATER, où l'on reconnaît plus particulièrement la perfection de style, qu'il dut à son séjour à Berlin, sont ses Chansons helvétiques et des Vues sur l'Éternité.

Les Chansons helvétiques ont été imprimées à Berne, et

ont eu un grand nombre d'éditions (1). C'est celui de tous les ouvrages poétiques de l'auteur qui a été le plus généralement accueilli.

Son illustre compatriote Haller avait peint la nature physique dans son poème sur les Alpes : on avait admiré dans ses éloquentes descriptions l'élévation des idées, la magnificence des tableaux, et cette heureuse association du savoir avec la poésie, de l'esprit le plus éclairé, de l'imagination la plus forte, avec un cœur profondément sensible et pénétré des plus nobles sentimens. En parlant de la nature morale, Lavater a presque obtenu les mêmes succès. Son style n'a pas, il est vrai, la pureté et l'élégance de Haller; mais ses poésies ont un si haut degré de chaleur et d'énergie ; elles expriment si bien et d'une manière si naïve et si touchante, si conforme aux mœurs nationales, les sentimens du patriotisme helvétique, qu'elles sont devenues populaires, et que les pâtres des Alpes les chantent en conduisant leurs troupeaux sur le sommet des plus hautes montagnes, ou dans les solitudes les plus reculées des vallons.

Les Vues sur l'éternité ont été publiées sous forme de lettres (2).

Ces Vues offrent l'esquisse et l'exposition détaillée des motifs d'un poème sur ce vaste sujet, vers lequel Lavater reportait sans cesse son imagination active et ses profondes méditations.

On trouve dans cette esquisse une grande liberté de pensées, et un essor, un abandon qui a quelquefois l'incorrection et le charme de la négligence. Ces considérations générales offrent en outre des conjectures ingénieuses, une philosophie douce et sensible, le germe de conceptions très-élevées et très-

(1) 1767, 1768, 1774 ; et une nouvelle édition, 1789.

(2) Zurich. Le 1er vol. en 1768, le 2e en 1769, le 3e en 1773, in-8°. — Il y a eu quatre éditions. La 2e, des deux premiers volumes seulement, en 1773; la 3e, en 3 vol. 1777, in-8°; et une 4e, 1782.

poétiques. Lavater, pour qui la liberté et la facilité des esquisses avaient un grand charme, essaya trois autres poèmes ; savoir, une nouvelle Messiade, Joseph d'Arimathie, et le Cœur humain, en six chants.

La nouvelle Messiade est une espèce d'épopée historique et didactique, publiée avec un grand luxe de gravures. Joseph d'Arimathie est un ouvrage du même genre. Peu de poètes ont fait autant de vers, sur-tout des vers hexamètres, que Lavater ; car, outre ses grands poèmes et toutes ses pièces fugitives, les inscriptions qui se trouvent dans son immense recueil de dessins et de gravures, sont presque toutes de cette mesure. Il avait une manière de versifier qui a dû le tromper souvent. Il pesait et mesurait ses vers avec la plus scrupuleuse exactitude, mais il n'était pas toujours assez attentif à la mélodie naturelle des sons (1). Parmi ses autres ouvrages en vers, dont nous ne prétendons pas donner une énumération complète, on compte principalement des drames religieux, l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, en vers, pour la jeunesse de Zurich ; les Actes des Apôtres, distribués en plusieurs chants, avec figures (2) ; enfin des cantiques sacrés, que l'on estime, et que M. Meister ne croit pas beaucoup au-dessous des Chansons helvétiques.

« On ne peut donner trop d'éloges à Lavater pour ce dernier » ouvrage, qui déjà semble avoir dans sa patrie l'influence et » l'autorité de ces chants antiques et populaires, que l'on » trouve toujours d'accord avec les mœurs des nations ; liés à » d'importans souvenirs, comme les plus anciens monumens, » qui n'offrent pas toujours des données aussi instructives sur » l'origine et l'histoire morale des nations. Les autres ouvrages » de Lavater, ceux de ses plus illustres contemporains, seront » peut-être oubliés ou perdus par la suite dans la nuit des

(1) Remarque de M. Meister, O. C., p. 187, *note*.

(2) 1er vol., 1783 ; 2e vol., 1784 ; 3e vol., 1785 ; et un 4e vol., 1786, grand in-8°.

»temps. Les Chansons helvétiques survivront, la tradition les »conservera; et, à une époque très-éloignée, elles seront re- »dites par les bergers, sur les montagnes et dans les vallons de »la Suisse, comme le sont aujourd'hui les chants d'Ossian sur »les cimes de Morven et dans les vallées de la Calédonie.

»En 1769, Lavater traduisit la Défense de la religion chré- »tienne, qui fait partie de la Palingénésie de Charles Bonnet. »L'épître dédicatoire de cet ouvrage était adressée au célèbre »Mendelshon, et Lavater essayait, dans cette épître, de con- »vertir le philosophe juif au christianisme, ou de lui faire dé- »clarer les raisons qui pouvaient le faire résister aux argumens »victorieux que Bonnet oppose à l'incrédulité. Mendelshon, »un peu surpris d'une attaque aussi indiscrète, fit une réponse »pleine de sens et de force. Lavater répliqua (1), mais d'une »manière faible; et, dans cette discussion, l'opinion même »des théologiens se déclara entièrement pour Mendelshon, »contre lequel Lavater ne pouvait lutter qu'à forces très-iné- »gales sous le rapport du style, de la philosophie et de l'érudi- »tion. Dans une autre circonstance, son zèle le porta trop »loin, et lui dicta ses deux sermons sur l'empoisonnement du »vin employé à la sainte communion (2), démarche vraiment »imprudente, qui fut occasionée par un accident dont la na- »ture n'a jamais été bien connue, mais qui n'eut jamais les »couleurs tragiques que l'imagination ardente de Lavater lui »supposa, et qui mirent tout le canton de Zurich dans la plus »violente agitation. Les personnes qui burent de ce vin furent »en effet très-incommodées, mais on a lieu de croire que »la négligence dans le soin des vases fut la seule cause de cet »événement. »

Lavater, comme nous l'avons déjà dit, a publié beaucoup d'autres ouvrages relatifs à la religion, dont nous croyons devoir désigner une partie; savoir, des recueils de sermons,

(1) 1770.
(2) Leipsick, 1777.

et des livres ascétiques pour toutes les classes de la société, des odes sacrées, des prières et des maximes pour les enfans, des drames, des épopées religieuses (1), un ouvrage sur la divine origine de la religion chrétienne (2), des sermons sur le livre de Jonas (3), d'autres écrits sur l'existence du diable et sur son influence (4); sur le suicide (5); enfin, des Méditations sur les Evangélistes (6), la collection des sermons prêchés à Bremen (7) et à Copenhague (8).

Diacre, ensuite pasteur de l'église de Saint-Pierre, membre du consistoire suprême de Zurich, Lavater ne paraît pas s'être jamais écarté dans sa croyance des dogmes de la communion helvétique; cependant il fut accusé, ou du moins soupçonné, de tenir en secret au catholicisme romain. La calotte qu'il portait, contre l'usage des prêtres de sa communion, avait l'air de cacher une tonsure; ses liaisons avec les Jésuites, et principalement avec le P. Sailer, de Munich, des poëmes en l'honneur du culte catholique, paraissaient autoriser ces soupçons, et MM. Nicolaï et Biesler, de Berlin, accusèrent publiquement Lavater d'infidélité à sa communion.

Lavater répondit avec chaleur à ses adversaires. Son esprit, sa raison, tenaient en effet à la religion réformée; mais son cœur et son imagination le faisaient pencher pour la communion romaine.

La simplicité de la religion réformée, cette absence d'images et de cérémonies, cette nudité du culte, cette austérité qui dédaigne le luxe et la magie des beaux-arts, ne parlaient point assez à une ame active et avide d'émotions. Sans méconnaître

(1) La Flagellation de Jésus, 1775, in-8°; et 1776, même format.
(2) Zurich, 1776.
(3) 1773 et 1782, in-8°.
(4) 1778. Francfort et Leipsick.
(5) 1783.
(6) Un vol., 1789; et 2 vol. in-8°, 1790.
(7) 1790, in-8°.
(8) 1793.

la vérité des dogmes de la communion helvétique, il désirait peut-être en secret quelque chose de la pompe, de la magnificence et de la dignité plus imposante des temples et des cérémonies du culte catholique. Peut-être aussi LAVATER, dont l'esprit avait un goût décidé pour les choses merveilleuses et incompréhensibles, se trouvait-il trop resserré dans les dogmes de la religion réformée. Accoutumé à descendre au fond de son ame, à s'y perdre dans les extases et l'illumination, le vague, l'obscurité mystérieuse d'une croyance extraordinaire, avaient pour lui cet attrait que la mélancolie paraît trouver dans la nuit et dans la solitude. Les causes les plus occultes, les plus enveloppées; tout ce qui était caché, inconnu, placé hors de la portée des sens; tout ce qu'il ne pouvait comprendre, ne lui parut jamais difficile à croire. Il y avait pour lui une sorte de volupté intellectuelle dans l'incertitude de la pensée et dans les croyances pleines de secrets, dans la perspective illimitée de tous les possibles; dans cette vue de l'infini, qui, semblable à l'espérance, donne des émotions si vives aux imaginations mobiles et passionnées.

Avec ces dispositions, LAVATER devait avoir un penchant secret, ou du moins un grand respect, pour la communion romaine, qui conserve un plus grand nombre de mystères, et qui demande à la raison des sacrifices dont malheureusement il fut quelquefois si prodigue pour des objets de croyance moins respectable. Cependant il resta inviolablement attaché à sa communion. Si la force de ses principes l'empêcha de changer de religion, il ne put pas toujours se défendre de l'exaltation de ses idées et du délire de son imagination. Les opinions les plus absurdes, les théories les plus mensongères, les paradoxes les plus contraires à la raison, tout ce qui pouvait exciter l'activité de ses rêveries et flatter son goût pour le merveilleux, fut tour à tour, et quelquefois simultanément, l'objet de sa croyance. A la vérité, les erreurs, les écarts de son imagination, étaient presque toujours liés avec la bonté de son cœur; et on aurait dit qu'il ne se trompait que parce qu'il ne pouvait pas

séparer sa pensée de ses sentimens, ou plutôt parce que ses pensées mêmes avaient toujours la chaleur des sentimens et des passions. Un jour il donna, dans sa maison et au milieu de sa famille, un exemple remarquable de cette disposition d'esprit.

Un malheureux se présente à lui et réclame ses secours : il ne pouvait rien donner dans ce moment, les ressources de sa bienfaisance étaient entièrement épuisées. Il s'adresse à madame Lavater, qui malheureusement se trouve dans la même situation. Prions, dit alors Lavater; il se met lui-même aussitôt en prière, et la piété fervente demande un miracle en faveur de la charité. Ce qu'il demandait avec tant de foi et d'ardeur, il l'obtint; et après avoir long-temps prié, il trouva dans son secrétaire une somme d'argent qu'il n'avait pas d'abord aperçue, dont il attribua aussitôt l'envoi à la Providence, et dont il fit l'emploi pour lequel il l'avait si vivement désirée.

Dans une autre circonstance, Lavater crut pouvoir sauver un ami mourant, par le pouvoir des prières.

Ses vœux et ses espérances furent trompées; mais sa foi n'en fut point altérée.

Si des actions semblables pouvaient paraître un instant ridicules, leur intention, leur liaison avec des sentimens si généreux, changeraient bientôt le point de vue, substitueraient l'attendrissement à la plaisanterie, et arrêteraient sur les lèvres du philosophe le moins indulgent le sourire du mépris et le murmure de l'improbation. Ajoutons, avec M. Meister, que lorsqu'on a bien étudié le caractère de Lavater, il est facile de concevoir « combien cette ame ardente avait besoin d'une » conviction intime, surnaturelle, de toutes les vérités dont elle » faisait ses délices, et combien il était facile, avec son imagi- » nation, de se persuader qu'il obtiendrait, qu'il avait peut-être » obtenu déjà les secours célestes qu'il invoquait avec une foi » si candide et si fervente.

» J'ai souvent admiré, ajoute M. Meister, dans l'abandon » de ses sentimens les plus familiers, la force et l'adresse avec la- » quelle son esprit composait la chaîne des raisonnemens les plus

»philosophiques pour y surprendre le sentiment ou l'opinion »qui l'était peut-être le moins, mais dont le charme avait vi- »vement préoccupé sa pensée, et que la séduction de sa logique »et de son éloquence était dans le moment très-propre à faire »partager.

» C'était un vrai bonheur pour lui que le bienfait d'une ré- »vélation divine, d'une inspiration céleste; il n'avait pas assez »des forces, des ressources naturelles de son esprit et de son »cœur, pour faire tout le bien qu'il désirait répandre autour »de lui. Des secours mystérieux, des sciences occultes, des puis- »sances invisibles, des miracles enfin, semblaient seuls pou- »voir satisfaire tous les vœux de cette ame bienfaisante.»

Il faut rapporter à ces dispositions du caractère de Lavater sa doctrine sur les miracles, sur le pouvoir de la prière, sur l'homme-dieu; son adoption des opinions les plus singulières; son faible trop connu pour les thaumaturges de toute espèce: les Gessner, les Mesmer. Il crut découvrir dans Cagliostro un magicien, un être surnaturel et chargé d'une *mission diabolique*. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il fut le chercher à Bâle. Les folies que ce charlatan débitait avec une audace inconcevable; la naissance et l'existence extraordinaire qu'il s'attribuait, son prétendu séjour sous les pyramides d'Egypte; les miracles et les révélations dont il citait des exemples; toutes ces absurdités parurent plus merveilleuses que ridicules à Lavater. La réception bizarre que lui fit l'imposteur, loin de le désabuser, ajouta à la haute idée qu'il s'en était faite.... « Si vous êtes le plus instruit de nous deux, lui dit Cagliostro »avec un ton brusque et farouche, vous n'avez pas besoin »de moi; si c'est moi qui suis le plus savant, je n'ai pas besoin »de vous.»

Lavater, que ce début ne découragea pas, écrivit le lendemain à l'ange des ténèbres qu'il venait combattre : D'où viennent vos connaissances? comment les avez-vous acquises? en quoi consistent-elles? Cagliostro donna pour toute réponse

ces paroles mystérieuses et insignifiantes : *In verbis, in herbis, in lapidibus*. Cette conduite incivile et bizarre, l'aspect barbare, la physionomie un peu sauvage de Cagliostro, ne firent qu'ajouter à l'opinion que LAVATER s'était formée de ses pouvoirs surnaturels. Persuadé qu'il était véritablement un envoyé de Satan, le bon ministre de Zurich eut avec lui des débats très-vifs. Il aurait sacrifié sa vie au bonheur de triompher de cet ennemi de Dieu et des hommes.

Des erreurs aussi extraordinaires, des aberrations, des écarts d'imagination aussi graves, n'empêchèrent point LAVATER de se livrer à des observations délicates, difficiles, à ses recherches sur la physionomie, qui ont tant contribué à sa renommée, et dont il publia les premiers résultats dans une dissertation présentée à la société de Zurich.

S'engager dans cette carrière, c'était se livrer à l'étude des rapports du moral et du physique de l'homme par des routes parsemées des faits les plus propres à exciter à la fois l'intérêt et la curiosité.

Comment et à quelle époque un sujet aussi piquant de recherches a-t-il fixé l'attention de LAVATER ? quels hommes l'ont précédé dans cette carrière peu fréquentée, et quel est le degré de confiance que tout lecteur philosophe doit accorder à ce nouveau genre d'observations ? Telles sont les questions qui se présentent naturellement, lorsque l'on vient à parler du fameux ouvrage que l'auteur donna sous le nom modeste de *Fragmens de Physiognomonie*, pour propager la connaissance des hommes et la bienveillance envers nos semblables.

LAVATER nous apprend lui-même comment il lui vint dans la pensée de se livrer à ce genre d'étude. Nous n'avons pu nous dispenser de faire entrer dans cette notice l'historique de ses premiers essais sur la physionomie. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il ne s'était occupé, en aucune manière, d'objets relatifs à la physiognomonie. Sa mobilité extrême, sa sensibilité, qui avait toujours quelque chose de la vivacité de l'instinct et de

la promptitude du pressentiment, lui avaient fait seulement éprouver quelquefois, à la vue de certains visages, des répulsions et des sympathies très-fortes, des impressions rapidement suivies de jugemens sur le caractère des personnes, et la nature de leur esprit ou de leurs passions. Il osa même d'abord avouer ces décisions physiognomoniques, qui s'offraient d'abord à son esprit avec les apparences d'une espèce de révélation; mais la crainte de paraître téméraire ou ridicule, le rendit ensuite plus circonspect, et il fut pendant plusieurs années sans oser exprimer de semblables jugemens : néanmoins, pendant tout ce temps, il consacrait une partie de ses loisirs au dessin, pour lequel il avait eu un penchant décidé dans sa jeunesse. Il fut surpris quelquefois de la ressemblance étonnante et significative de quelques profils, ou même de quelques parties de profils, de quelques traits auxquels, dans la suite, il attacha isolément différens degrés de valeur et de signification, qu'il comparait avec le plus grand soin. Il fut frappé de cette *analogie physiognomonique*, notamment en dessinant les traits d'un de ses amis mourant, dont il voulait conserver l'image ; le profil de cet ami, le nez sur-tout, lui parut avoir la ressemblance la plus remarquable avec les traits correspondans du portrait du célèbre Lambert, dont l'expression l'avait jadis vivement frappé. Il devint toujours dans la suite de plus en plus attentif à saisir de semblables rapports; et il avoue qu'il était souvent conduit par cette observation à remarquer une ressemblance morale entre les personnes, au moins dans certaines parties de leur caractère. Un jour, étant à Brug à une fête publique, chez Zimmermann, il porta un jugement décisif, et par une sorte d'impulsion physiognomonique, sur le caractère d'un homme qu'il démêla dans la foule, sous les fenêtres de l'appartement où il se trouvait. Zimmermann, qui connaissait cet homme, fut frappé de ce jugement, et demanda à son ami, avec autant de surprise que d'admiration, sur quoi pouvait porter une décision aussi rapide et aussi exacte ? Sur la tournure du cou de cet homme, dit Lavater; et voilà, ajoute-

t-il en rapportant lui-même cette anecdote (1), l'époque de mes recherches physiognomoniques.

Ces recherches l'ont ensuite occupé le reste de sa vie; et il leur consacra tout le temps que lui laissaient les devoirs de sa profession, et qu'il semblait avoir trouvé le secret d'augmenter par l'ordre, je dirais presque l'économie avec laquelle il réglait toutes les heures de sa journée. Les premiers résultats de cette longue suite de recherches furent publiés dans une dissertation que Zimmermann fit imprimer.

Le grand travail qui parut ensuite, et dont cette première dissertation offrait à peine l'esquisse, doit être regardé, suivant la remarque de M. Meister, comme le plus remarquable des ouvrages de Lavater, ou du moins comme celui auquel il doit sa plus grande célébrité dans les pays étrangers, et celui par lequel il a véritablement acquis quelques titres à la gloire d'avoir agrandi les connaissances humaines (2).

On n'avait rien écrit encore sur cette matière de plus approfondi; c'est au moins l'aperçu d'un système fort ingénieux; c'est le résultat d'une immensité d'observations très-curieuses, très-nouvelles, et souvent d'une vérité frappante. Aussi ce travail et le désir si naturel d'étendre et de perfectionner les bases d'un art dont il pouvait se regarder, pour ainsi dire, comme le créateur, occupèrent-ils une grande partie de ses loisirs, depuis l'âge de vingt-cinq ans, et l'engagèrent dans des dépenses qui

(1) Fragmens de Physiognomonie, petit in-fol., 1er vol., et nouvelle édition, 1er vol. — 1er article, ou Essais de l'auteur.

(2) La première édition de cet ouvrage parut en 1772, sous ce titre : *De la Physiognomonique*, Leipsick, 2 vol. in-8°. Une autre édition, beaucoup plus étendue, fut publiée avec le titre de *Fragmens physiognomoniques pour propager la connaissance des hommes et la bienveillance envers leurs semblables.* — 1er vol., 1775; 2e vol., 1776; 3e vol., 1777; et 4e vol., 1778. — Cette édition, que nous avons sous les yeux, et que nous comparons soigneusement avec les traductions françaises et anglaises, leur est beaucoup inférieure sous le rapport des gravures. Il y a eu aussi un abrégé assez étendu de l'ouvrage de Lavater, publié en allemand, par Mich. Armbrusler, 2 vol. in-8°, Zurich, 1783 et 1784.

consommèrent malheureusement presque toute sa fortune. Il ne se borna pas à publier son ouvrage en allemand, il en fit faire sous ses yeux une édition en français, d'après un nouveau manuscrit, avec des dessins plus soignés, plus nombreux, et avec le projet sans doute de donner une plus grande publicité à ses travaux, au moyen d'une langue dont un si grand nombre de causes assurait dès-lors l'universalité. Les vœux de la bienfaisance s'étaient associés à ses projets de l'amour de la gloire; et LAVATER, qui aimait bien plus la vertu qu'il ne désirait la renommée, se proposait de donner aux pauvres tout le produit de cette édition française, pour les frais de laquelle il fit tant de sacrifices. Sa charité, toujours si active, fit l'avance des bienfaits dont les profits qu'il espérait devaient lui fournir les moyens: mais une suite d'événemens malheureux lui fit perdre ce bénéfice, dont il prodiguait aussi les à-compte à l'infortune, et même partie des frais qu'il avait faits pour cette entreprise (1). Deux traduc-

(1) L'édition française de l'ouvrage de LAVATER a été publiée sous le titre de *la Physiognomonie*, ou l'Art de connaître les hommes et de les faire aimer. La Haye, 1783, 3 vol. petit in-fol.

M. Lavater fils, docteur en médecine, publia un quatrième volume en 1802, avec un avertissement dont nous croyons devoir rapporter les passages suivans:

« J'ai la consolation de voir enfin terminer cet ouvrage qui fut pour mon père la source, à la vérité, des plus vifs chagrins, mais aussi des plus douces jouissances; un ouvrage qui ne donne pas moins de renommée à sa sagacité, à son esprit observateur, au courage de s'ouvrir encore dans les sciences une carrière nouvelle, qu'il n'honora ses vertus chrétiennes, son amour de l'humanité, et qui lui doit assurer, sous tous ces rapports, une gloire immortelle, une récompense plus inaltérable encore.......

» Ce n'est pas ici le lieu de montrer par quelles voies ces destinées conduisirent le défunt jusqu'au dernier terme de sa vie; de retracer la marche sublime de sa sensibilité, son admirable patience durant des années d'inexprimables douleurs; mais on pourrait en faire un tableau qui, dans sa simplicité, ne serait pas moins frappant que les prodiges des plus beaux temps des patriarches d'Israël. — Je n'ajouterai qu'un mot. Sa confiance dans le secours du ciel ne fut point trompée; sa mort a mis le sceau à l'intégrité de son caractère. Son souvenir, béni de tous les siens, en est aussi devenu la

tions de l'ouvrage de Lavater sur la physionomie ont été publiées en anglais; savoir, l'une petit in-fol., et dans laquelle on pourrait peut-être reprocher au traducteur de n'avoir point cherché à perfectionner l'arrangement des matières, et de n'avoir point essayé de remplir, par des notes et des additions, les lacunes de la science des physionomies, dans l'état où Lavater l'a présentée ; l'autre traduction, in-8°, ne contient qu'une partie du texte et des gravures : elle a été faite sur l'édition allemande; elle est en général peu estimée.

Avant la publication de l'ouvrage de Lavater, on avait fait sans doute des remarques sur la physionomie. L'expression muette et éloquente des passions, les traces profondes de cette expression, quand elle est fréquente ou prolongée, les révélations, les aveux silencieux et involontaires, et l'empreinte des affections dominantes; en un mot, le rapport des penchans impérieux et des habitudes avec les traits du visage, ont dû frapper, dans tous les temps, les observateurs à qui la nature avait accordé beaucoup de finesse et de sagacité.

Zopire, chez les Grecs, eut la réputation d'un très-habile physiognomoniste. Il dit un jour, dans une grande assemblée, qu'il découvrait dans les traits de Socrate tous les signes d'un caractère violent, des penchans les plus grossiers; et Socrate avoua qu'il était né avec ces dispositions, mais qu'il en avait triomphé par l'éducation.

Hippocrate doit être regardé comme un très-habile physiognomoniste : il reconnut, dans quelques circonstances et avec une grande sagacité, les signes, vainement dissimulés, de plusieurs passions (1). Mais il s'attacha presque exclusivement à

bénédiction la plus précieuse. Toujours présente à mon cœur, puisse l'image de sa vie y réveiller quelque étincelle de l'énergie avec laquelle il sut aimer, souffrir et servir l'humanité ! »

(1) Principalement à la cour d'un roi de Macédoine, dont il guérit le fils après avoir découvert, par son tact physionomique, que sa maladie était occasionée par un amour caché et malheureux. On a cité un trait semblable de sagacité dans Érasistrate, et on a même cru pouvoir le mettre sur la scène.

la physiognomonie médicale ; et nul observateur n'a mieux saisi, mieux décrit, mieux apprécié dans la suite toutes les modifications si variées de l'homme malade ; cette foule d'altérations et de changemens du visage, qui tous ont une signification particulière ; la nature, le caractère de chaque douleur, de chaque impression, en un mot, la multiplicité des symptômes, auxquels s'attachent tant d'espérances ou d'inquiétudes, de crises heureuses ou de dangers, depuis l'annonce d'une légère hémorragie salutaire , jusqu'à la décomposition des traits, que l'on a appelés depuis la *face hippocratique*, et qui semble déjà avoir quelque chose des horreurs de la mort, dont elle est le sinistre présage.

Aristote a écrit d'une manière directe sur la physiognomonie. Sur ce sujet, comme sur toutes les matières qu'il a traitées, il paraît s'être emparé du dépôt des connaissances acquises, pour en déduire des règles, des résultats, des principes ; il semble plutôt faire des révélations, ou dicter des lois, que tenter des recherches ou des observations.

Son Traité mérite toutefois d'être consulté et même étudié ; il y procède en partant comme du principe le plus fécond de la liaison intime et réciproque du moral et du physique de l'homme, qu'il expose dans une maxime que Montaigne semble avoir voulu traduire dans ce passage : « Tout ceci s'entend de »l'ame et du corps, unis par une étroiste *cousture*, et s'entre-»communiquant leur fortune (1). »

L'objet de la physiognomonie, la nature des signes qui en forment le langage, la signification attribuée aux caractères tirés de la couleur de la peau, des mouvemens ou de la configuration des parties, de l'aspect des chairs, des qualités différentes des cheveux : tels sont les sujets qui sont ensuite traités dans la Physiognomonie d'Aristote. Ils amènent différentes applications et plusieurs *signalemens* des caractères plus ou

(1) *Quod animæ sequantur corpora et ipsæ secundùm se ipsas non sunt impassibiles à motibus corporis.* V. Op. C.

moins remarquables; ces considérations sont toujours générales, étendues même souvent aux animaux : un dernier article seulement est consacré à l'examen particulier des signes physiognomoniques dans l'homme.

Quoique réduit à un petit nombre de pages, le Traité de la Physiognomonie par Aristote, paraît contenir un grand nombre de faits et de résultats. Ses jugemens, ses décisions auraient peut-être besoin, il est vrai, d'être discutés; et un commentaire sur ce traité par Lavater eût été un ouvrage aussi curieux qu'utile (1).

Depuis Aristote, les philosophes et les grands écrivains n'ont guère parlé de la physiognomonie que dans des fragmens et des passages que l'on doit plutôt regarder comme des autorités qui sont favorables à cette science, que comme des découvertes dues à ses progrès, et dignes de figurer dans son histoire.

Quelques-uns de ces sages se sont cependant expliqués d'une manière si positive et en même temps si piquante, qu'il est impossible de ne pas associer leur souvenir et leur nom aux travaux de Lavater. Tels sont principalement Marc-Aurèle, Antonin, Montaigne et Bacon.

« Ton discours, dit Marc-Aurèle, est écrit sur ton front; je »l'ai lu avant que tu aies parlé; un homme plein de franchise »et de probité répand autour de lui un *arôme* qui le caracté»rise; on le sent, on le devine; toute son ame, tout son carac»tère se montre sur son visage et dans ses yeux. »

Et Montaigne : « J'ai lu parfois entre deux beaux yeux, des »menaces d'une nature maligne et dangereuse; il y a des »physionomies favorables, et, en une presse d'ennemis vic»torieux, vous choisirez incontinent parmi les hommes incog»neus, l'un plutôt que l'autre, à qui vous rendre et fier votre

(1) On a publié séparément le Traité de la Physiognomonie attribué à Aristote, avec plusieurs autres ouvrages anciens sur le même sujet, sous le titre de *Scriptores Physiognomonici veteres*.

» vie; et non proprement par la considération de la beauté.... Il » semble qu'il y ait aucuns visages heureux et d'autres malen- » contreux; et crois qu'il y a quelque art à distinguer les vi- » sages débonnaires des niais, les sévères des rudes, les mali- » cieux des chagrins, les dédaigneux des mélancoliques, et » telles autres qualités voisines. Il y a des beautés non fières » seulement, mais aigres; il y en a d'autres douces, et encore » au-delà fades. »

Pour Bacon, il ne se borne pas à de simples réflexions; il appelle la physiognomonie parmi les sciences; et, malgré son alliage avec la magie et les pratiques superstitieuses du quinzième siècle, il reconnaît que ce genre de recherches est appuyé sur l'observation; qu'il est utile, qu'il faut le perfectionner et lui donner un rang dans l'histoire de la nature.

Parmi les auteurs qui ont traité spécialement de la physiognomonie, et que l'on peut regarder, avec Aristote, comme les prédécesseurs de Lavater, on compte principalement Porta, La Chambre, Pernetti, Claramnotius, qui n'ont fait aucun usage du dessin (1), et qui ne paraissent pas avoir fait par eux-mêmes des recherches suivies et des observations.

Poersens, Buffon, Lebrun et même La Chambre, n'ont pas écrit sur la physiognomonie proprement dite, objet particulier des travaux de Lavater, mais sur la physionomie en mouvement, sur la pathognomonique, c'est-à-dire, l'expression et le caractère des passions.

Par ce coup-d'œil rapide et superficiel de l'histoire de la physiognomonie, il est facile de voir qu'il restait beaucoup à faire à Lavater; que s'il n'a pas ouvert la carrière où il s'est engagé, il l'a seul parcourue et éclairée dans tous les sens, et

(1) Porta a joint, à la vérité, des planches à son texte; mais plutôt pour faire saisir les rapports de quelques visages humains avec ceux de différens animaux, que pour faire connaître, par une heureuse application du dessin, les rapports déliés et subtils des traits du visage avec les habitudes dominantes et le caractère du cœur et de l'esprit des différens individus.

que, si l'on veut être juste, il est impossible de ne pas avouer que ce sont ses propres découvertes, et les résultats de ses observations qu'il a recueillis, qu'il a mis en œuvre; enfin qu'avant lui, attendue plutôt que placée dans le tableau des connaissances humaines, la physiognomonie ne consistait guère qu'en fragmens dispersés dans le vaste champ de la philosophie, ou confondus avec les vaines formules de la métoposcopie (1), de la chiromancie (2), et toutes les pratiques superstitieuses du quinzième siècle.

Ce qui d'ailleurs distingue LAVATER de tous ses prédécesseurs, c'est d'avoir séparé les symptômes des passions, des signes et de l'empreinte des penchans et des habitudes; c'est d'avoir substitué à des maximes trop générales des observations particulières, et d'avoir perfectionné et étendu ces observations par d'heureuses applications des beaux-arts; c'est sur-tout de faire porter ses recherches sur la différence et la combinaison des contours et des lignes, des portraits et des silhouettes, et d'assigner à chaque partie, à chaque division de la physionomie des valeurs que l'expérience peut seule faire reconnaître, et dont l'expression révèle souvent par un seul trait le talent ou la vertu que l'on n'aurait pas d'abord supposé, et qui semblait même incompatible avec d'autres traits dépourvus de grace et de noblesse.

Cette manière de procéder, qui lui est propre, l'a conduit à traiter toujours la physiognomonie comme une science dont la fin est d'individualiser, autant qu'il est possible, et qui, ne pouvant parler qu'aux yeux avec précision, emprunte nécessairement son langage du dessin, et n'emploie les mots que comme des auxiliaires ou comme une traduction approximative, et peu fidèle de cette langue *pittoresque* LAVATER fut favorisé, dans ses recherches et ses études, par une foule de circonstances; non-seulement il dessinait, mais il était parvenu à

(1) L'art de deviner les caractères par le front.

(2) L'interprétation des lignes de la main.

faire du dessin une espèce d'écriture physiognomonique ; il avait profondément réfléchi sur le point de vue particulier sous lequel il lui importait de considérer les bustes, les statues, les tableaux, les portraits et les simples silhouettes. La nature vivante dans les différens états, ses représentations plus ou moins fidèles, tout rentrait pour lui dans les études de la physionomie ; il profitait même, comme il l'a avoué, des fautes de ses graveurs et de ses dessinateurs. Lorsqu'il eut publié ses premiers essais, la curiosité fit sans cesse circuler sous ses yeux une foule d'originaux et de copies de toute espèce ; et l'on peut dire que, pendant plus de vingt-cinq ans, les sujets d'observation venaient, en quelque sorte, solliciter ses regards, ses interrogations physiognomoniques, et réclamer ses décisions.

D'abord il se trompa souvent, comme il l'a avoué avec beaucoup de franchise ; et même, lorsqu'il eut acquis plus d'expérience et de lumières, il tomba quelquefois dans des erreurs très-graves, quand le témoignage de ses sens était trop vivement influencé par son imagination. On a sur-tout cité le trait suivant, comme un des exemples les plus remarquables de ses mécomptes physiognomoniques :

Un homme, aussi stupide que féroce, fut condamné, pour cause d'assassinat, à être rompu vif à Hanovre ; Zimmermann fit dans cette circonstance ce que le célèbre peintre Lebrun avait exécuté à l'égard de la fameuse duchesse de Brinvilliers : il se procura le profil de ce criminel, au moment où on le conduisait au supplice, et l'envoya à son ami Lavater, avec une lettre dont le style était très-propre à exciter sa curiosité.

Lavater, depuis quelque temps, désirait vivement et attendait un portrait du célèbre Herder. Il s'imagine tout-à-coup voir, par quelques mots à double sens de la lettre de son ami, que le profil en question est celui qu'il désire ; il relit plusieurs fois la lettre, s'arrête à sa première idée, s'abandonne tout entier à ses préventions, et, ne voyant plus en quelque sorte qu'avec le regard d'un esprit préoccupé, il ne manque pas de

découvrir les indications des qualités les plus sublimes, des penchans les plus nobles dans le profil, qu'il examine et commente avec une sorte d'exaltation (1).

Lorsque de semblables préoccupations ne trompaient pas Lavater, ses jugemens et ses décisions, fondés sur des observations bien faites, dictés par un tact délié et un coup-d'œil plein de sagacité, manquaient rarement d'exactitude. Ils avaient même souvent quelque chose d'extraordinaire et de merveilleux.

On verra, dans notre discours préliminaire, qu'il avait jugé Mirabeau sur un simple profil, et sans aucune donnée sur l'original. Nous devons à l'amour de la vérité, de dire que ce trait, sur les détails duquel nous n'avions pas été bien informés, n'est pas exact. Lavater avait, relativement à Mirabeau, toutes les préventions que peuvent donner une différence passionnée d'opinion et l'esprit de parti. Il en parlait souvent, mais avec amertume et injustice. Un de ses amis, lui ayant montré un simple profil de l'homme célèbre qu'il traitait si mal, le fit un peu revenir de son opinion, et lui arracha l'aveu de ses préventions sur plusieurs points. Dans la suite, on lui adressa, immédiatement après la mort de Mirabeau, son masque en plâtre; il le reconnut, et en fit un commentaire, dans lequel l'inspection physiognomonique laissa encore parler à la passion le langage de l'injustice. Ce commentaire était renfermé dans une lettre écrite à madame ***, et dont voici quelques fragmens :

« Ce masque est différent de tous les portraits que j'ai vus; » je ne savais pas d'abord d'où il venait, ni à quelle personne » il appartenait; mais j'aurais parié que ce ne pouvait être que

(1) Nous devons faire remarquer que ces silhouettes et ces portraits, que l'on adressait à Lavater, étaient souvent très-peu exacts, et que, dans le cas dont il s'agit, Zimmermann, dont la conduite n'était pas toujours très-franche, chercha peut-être à tromper son ami, qui eut souvent à se plaindre, dans d'autres circonstances, de sa malicieuse duplicité.

»le visage de Mirabeau. Je me l'étais figuré, d'imagination, à-»peu-près ainsi..... On voit tout de suite l'homme d'une force »épouvantable, d'une audace d'airain, d'une richesse inépui-»sable, d'une *détermination* méprisante. » Il ajoute ensuite, se livrant tout entier à l'esprit de parti : « Et moi je vois, en »outre tout cela, par l'habitude physiognomonique, qu'il n'y »a que de l'extraordinaire, et non de la grandeur dans le vi-»sage; dans le nez et dans le front, je ne vois que de la force »sans repos, sans profondeur, sans calme....

»Je trouve même un trait qui indique décidément cette exal-»tation qui passe pour du génie, etc. (1). »

Lavater donna, il y a environ vingt ans, une preuve plus décisive de sagacité et d'expérience physiognomonique à l'auteur du Tableau de Paris, dans une espèce de scène que nous croyons devoir conserver avec sa forme dramatique.

M. MERCIER.

« M. Lavater, j'arrive il y a à peine quelques instans.... »Regardez-moi bien; j'ai fait le voyage de Paris à Zurich, »pour vous voir, pour livrer ma figure à vos observations.... »Devinez qui je suis....

LAVATER.

» Je vous ai déjà regardé avec beaucoup d'attention. Plu-»sieurs traits vous caractérisent.... D'abord vous écrivez.... »Vous vous livrez peut-être, par profession, aux travaux lit-»téraires. Oui, vous êtes sûrement homme de lettres...

M. MERCIER.

» Il est vrai.... Mais dans quel genre?...

(1) Lavater donna à cet article, qui n'a jamais été imprimé, et qui n'est connu que de quelques personnes, le titre suivant :

Portrait de Mirabeau, sur l'inspection d'un masque en plâtre, par Lavater.

LAVATER.

» Je ne sais; cependant il me semble que vous êtes philo-»sophe, que vous saisissez les ridicules, que vous avez du »courage, de l'originalité, beaucoup de trait dans l'esprit; que »vous pourriez bien être l'auteur du Tableau de Paris, dont »je viens de finir la lecture. »

Ce dernier trait ne pouvait venir que des souvenirs de Lavater, qui avait été vivement et récemment frappé de la lecture du Tableau de Paris, et qui tout-à-coup crut entrevoir quelque analogie entre la physionomie originale de M. Mercier et la nature de cet ouvrage.

Les visites que Lavater recevait n'étaient pas toujours aussi agréables, et ne lui permettaient pas de s'expliquer avec la même franchise. Souvent sur les plus beaux visages, et entre deux beaux yeux, il découvrait, comme Montaigne, *des menaces d'une nature maligne et dangereuse ;* et alors il était obligé de répondre à de pressantes sollicitations par des lieux communs, et quelquefois même il refusait d'émettre son jugement sous différens prétextes.

Sa première impression, qu'il ne savait pas dissimuler, le trahit plusieurs fois dans ces circonstances embarrassantes et douteuses; et il se trouvait alors forcé, par la franchise de son caractère, de laisser entrevoir sa décision.

L'anecdote suivante montre Lavater dans une de ces situations. Elle est aussi une nouvelle preuve de la sagacité et de l'exactitude de ses jugemens, quand son imagination lui permettait d'être un observateur attentif et paisible (1).

Quelque temps avant les premiers troubles de la révolution, M. le comte de *** conduisit à Zurich sa jeune épouse qu'il aimait tendrement, et sur la physionomie de laquelle il voulait

(1) Nous sommes redevables de ce fait à M. Bourdois de la Mothe, docteur en médecine de la faculté de Paris, qui, médecin de M. le comte de ***, a vu le billet écrit de la main de Lavater, et connu toutes les particularités de cette anecdote.

avoir l'opinion de LAVATER, persuadé qu'elle ne pouvait être que favorable, et lui révéler de nouveaux motifs d'amour et d'enthousiasme.

Madame de *** passait alors pour une des plus belles femmes de Paris, et réunissait tout l'attrait des graces à la beauté la plus régulière.

Comment sous des dehors aussi agréables deviner un caractère, ou plutôt comment, séduit, entraîné par le prestige de tant de charmes, ne pas supposer le plus beau caractère moral, les qualités et les inclinations les plus aimables?

LAVATER ne s'y laissa pas tromper, et sa première impression à la vue de madame de ***, fut loin d'être favorable; il dissimula cependant, et refusa de s'expliquer, avec beaucoup d'adresse et d'urbanité.

M. le comte de ***, dont cette circonspection excitait la curiosité, revint seul trouver LAVATER, fut pressant jusqu'à l'importunité, lui déclara qu'il avait fait uniquement le voyage de Zurich pour avoir son opinion sur sa jeune épouse.

LAVATER, ainsi pressé, et croyant d'ailleurs que les révélations qu'il avait à faire pouvaient engager à des efforts vertueux, et arrêter, ou du moins modérer le développement des dispositions les plus fâcheuses, consentit à donner à M. de *** son opinion par écrit.

Cette décision était loin de s'accorder avec les vœux et les espérances qui la faisaient demander avec tant d'empressement. LAVATER déclarait que, malgré toute la séduction des graces et de la beauté, les traits de madame de *** lui avaient offert les caractères physiognomoniques les plus alarmans; les signes des penchans les plus dangereux, et d'une nature morale à laquelle il importait d'opposer promptement les efforts généreux de la vertu et la puissance de l'éducation.

M. le comte, irrité d'un jugement aussi contraire à son amour, refusa d'y croire et revint à Paris, persuadé que ce LAVATER, qu'il avait visité avec tant de vénération et de confiance, n'était qu'un imposteur ou un dangereux visionnaire.

Les premiers événemens de la révolution ne tardèrent pas alors à se succéder. M. le comte de*** émigra avec son épouse; dès ce moment, l'opinion de Lavater fut malheureusement et trop complétement justifiée.

Madame de***, dont les premiers égaremens avaient à peine été soupçonnés à Paris, s'abandonna à toute la véhémence de son caractère; se livra tout-à-coup, sans gradation et sans mesure, à tous les vices, même à ceux qui sont le plus nuisibles à la beauté; trompa son mari, ses amans, devint joueuse et intrigante, enfin oublia toute espèce de décence, et, en quelques années, dégrada, flétrit son ame et ses charmes dans les excès de la prostitution la plus honteuse.

Lavater, dans une autre circonstance, donna une preuve bien plus remarquable et plus authentique de l'exactitude des résultats auxquels ses observations pouvaient le conduire.

Un jeune abbé appelé Frickt, de la plus grande beauté, d'une physionomie en apparence aussi touchante que gracieuse, vint de Strasbourg à Zurich, visiter une famille que la plus tendre amitié unissait à ses parens. La beauté de ce jeune homme frappa tout le monde. Lavater n'en porta pas moins un jugement physiognomonique sévère. Ce jeune homme, dit-il, renferme en son sein une passion cruelle, et dont le dénoûment sera tragique. On se récria généralement contre Lavater à cette occasion. Mais bientôt le jeune Frickt prit soin de le justifier; il assassina un malheureux conducteur de voitures, pour lui voler quelques louis; et avoua dans son interrogatoire que, dominé par un penchant impérieux au meurtre, il lui avait cédé plusieurs fois; que récemment la crainte seule d'être découvert l'avait empêché d'assassiner les hôtes qui l'avaient accueilli avec tant d'amitié.

Sans être médecin, Lavater découvrait quelquefois, par sa grande habitude des études de la physiognomonie, les altérations physiques intérieures, et les signes d'une atteinte mortelle de la maladie, ou d'une altération profonde de l'organisation.

Alors, comme à la vue des signes des penchans vicieux, des empreintes du crime, son ame était vivement émue, et ses regards retenaient à peine l'expression du jugement qu'il avait porté en secret. Voici un exemple de l'une de ces décisions physiognomoniques.

Une dame vint à Zurich visiter Lavater, auquel elle présenta sa fille, le priant de dire sans aucune retenue ce qu'il pensait de sa physionomie. Lavater fut vivement ému en regardant cette jeune demoiselle avec attention, mais il refusa d'émettre aucun jugement physiognomonique. La mère, étonnée, inquiète, le pressa en vain ; il consentit seulement à donner son opinion dans un billet cacheté, en exigeant que ce billet ne serait ouvert que dans six mois.

Cette dame partit, en faisant cette promesse, et perdit sa fille quelque temps après son retour. A l'époque indiquée, elle ouvrit le billet de Lavater, et n'y lut que ces mots :

« Je pleure et je prie avec vous; quand vous ouvrirez cette »lettre, vous serez déjà la plus malheureuse des mères. »

Le premier aperçu de Lavater, comme celui de tous les observateurs très-exercés, avait sur-tout une profondeur, une justesse et une pénétration physiognomonique, que souvent il se reprochait en secret. Voici un exemple de la sûreté et de la promptitude de ce jugement, que rapporte M. Gessner, et qui, dans le temps, fit une sensation assez vive.

Un seigneur suédois, de la plus belle figure et de la tournure la plus imposante, voulut, en passant à Zurich, voir et entretenir Lavater : il se fit présenter chez lui.

Lavater le reçoit, mais, à sa première vue, il ne peut se défendre d'une prévention défavorable, qu'il dissimule et qu'il se reproche à mesure que la conversation intéressante et les manières distinguées de l'étranger affaiblissaient cette première impression. Rentré au sein de sa famille, il raconte ce qu'il vient d'éprouver, et les reproches qu'il se fait de sa décision, à laquelle il veut s'efforcer de ne pas croire. Le lendemain, il retrouve dans la société la même personne ;

semblable impression, et même plus forte, plus décidée, et paraissant avoir tous les caractères de ces pressentimens secrets et de cet instinct subit qui ne trompent jamais. Il revient dans sa maison, et fait part à sa famille de ce qu'il a ressenti de nouveau à la vue de l'étranger dont la veille il avait reçu la visite.

Quelques jours après il fut mandé par le bourgmestre pour donner des renseignemens sur le seigneur suédois, et apprit qu'il était un des assassins de Gustave III, à qui la république ne voulait pas permettre de faire un plus long séjour sur son territoire.

Nous sommes loin de conclure de tous ces faits, dont nous pourrions multiplier les citations, que LAVATER et sa science soient infaillibles; de grandes difficultés, des objections très-fortes, peuvent leur être opposées.

Lichtenberg en a réuni un grand nombre dans une dissertation où l'on retrouve presque à chaque page ce trait philosophique, ce mélange original et piquant de plaisanterie et de raison, que l'on admire dans Swift, Rabelais et Voltaire.

«Jamais, dit-il au commencement de cette dissertation, on »n'a fait plus d'efforts que de nos jours pour violer l'asile de la »pensée et les plus secrets mouvemens du cœur.» Dans ses plus fortes objections, il cherche sur-tout à restreindre un principe de Leibnitz dont LAVATER fait souvent, il est vrai, des applications peu mesurées. Voici quelques-uns des traits les plus forts de l'attaque qu'il dirige ensuite contre la physiognomonie avec une grande connaissance de la nature de ce genre de recherches.

I.

«Les causes extérieures et involontaires modifient plus sou»vent et plus profondément le visage que les causes morales; »produisent des altérations, des déformations, telles que les »stigmates de la petite-vérole, qui peuvent en imposer; en sorte »que l'on croira voir quelquefois le signe de la raillerie dans le »résultat d'un mouvement convulsif des lèvres, et l'air de la »fausseté dans l'effet d'une cicatrice.

II.

»Les observations physiognomoniques ne méritent guère de »confiance que lorsqu'elles portent sur des empreintes pro»fondes de passions habituelles, lorsque l'on peut dire que les »hommes qui les offrent en sont comme marqués; et alors l'ab»sence de ces signes ne peut pas même prouver celle du défaut »des qualités qu'ils annoncent, et dont plusieurs causes peu»vent empêcher la révélation.

III.

»Souvent on observe en vain les hommes les plus dangereux, »qui ont fait une étude approfondie de l'art de dissimuler, »que l'habitude du grand monde a polis, presque effacés, et »qui savent d'autant mieux envelopper leur ame, qu'ils sont »plus ambitieux, qu'ils ont reçu une éducation plus soignée, »et qu'ils vivent constamment dans une société très-imposante. »J'ai vu, ajoute M. Lichtenberg, des exemples extraordinaires »de cette dissimulation dans les cours, sur-tout à celle d'An»gleterre, où le *spleen* semble étendre un voile sur tous les vi»sages. Les muscles de la face, chez les courtisans et chez les »grands, sont comme une gelée dans laquelle on chercherait »aussi vainement une empreinte durable, que des signes d'or»ganisation dans un verre d'eau.

IV.

» Il y a une franchise de crime et d'habitudes vicieuses qui »dépend du défaut d'éducation, qui modifie puissamment la »physionomie, mais dont l'expression est presque toujours au»delà des dispositions qu'elle annonce, tandis que le cœur »d'un scélérat plus raffiné ride à peine quelques fibres de son »visage.

V.

» Il suffit de ne pas modifier ses lèvres par l'habitude du »sourire, pour avoir un air de contrainte, et même d'un »homme dangereux et peut-être même d'un conspirateur.

VI.

» Il est moins difficile de lire la beauté morale : cependant, » lorsque les poètes attribuent la beauté à la vertu, et la lai- » deur au vice, c'est moins par un sentiment d'analogie que » pour produire un double effet, que pour parler en même » temps aux yeux et à l'esprit.

VII.

» La vertu a sans doute quelque influence sur la beauté, » mais moins que le climat; et si l'on adopte les principes de » Winckelmann, on aura bien de la peine à croire que le plus » honnête allemand puisse jamais, à force de vertu, égaler en » beauté quelque mauvais sujet de Naples.

VIII.

» Un grand criminel n'est souvent qu'un malheureux que » l'énergie de son caractère disposait indifféremment au crime » ou à la vertu, qui fut entraîné par les circonstances; et l'on » sait bien, en général, que l'occasion fait le larron et le grand » homme. L'énergie de caractère peut donc avoir et donner » une physionomie douteuse; et lorsqu'un homme attire votre » attention par une semblable physionomie, vous ne devez pas » le condamner, vous lui devez une supposition favorable (1). »

Ces remarques de Lichtenberg sont moins de véritables objections que l'aperçu des principales difficultés que présente l'étude de la physionomie, à laquelle peut-être il ne faut pas donner d'abord trop d'extension, et qu'il ne faut pas moins regarder comme l'observation difficile, délicate, mais réelle, de ce que peut offrir de visible, d'*écrit*, l'influence intime et réciproque du moral et du physique de l'homme.

Lavater a d'ailleurs répondu avec beaucoup d'étendue aux

(1) La dissertation de M. Lichtenberg a d'abord été publiée dans l'Almanach de Gottingue. L'auteur en a donné ensuite plusieurs éditions, toujours revues et augmentées.

objections de son adversaire. Zimmermann se mêla dans la suite de cette querelle, et y mit beaucoup d'aigreur. M. Lichtenberg, qui avait commencé son attaque avec dignité, irrité sans doute par les procédés de l'un de ses adversaires, changea de manières, et se déshonora en publiant sous un titre indécent une espèce de parodie de la Physiognomonie, dans laquelle il se permit les plaisanteries les plus amères et les plus déplacées (1).

La grande irritabilité de Lichtenberg, que Zimmermann se plut à exciter, et l'hypocondrie qui empoisonna une partie de son existence, doivent être regardées comme les véritables causes de cette diatribe qui fit beaucoup de sensation en Allemagne, mais dont l'auteur ne mérita jamais d'être comparé, sous aucun rapport, avec ces écrivains méprisables dont la louange ou la satire tient toujours à un intérêt personnel, qui vivent d'adulation et de calomnie, et trahissent sans cesse, par métier, leur conscience et leur opinion.

On a compté aussi Nicolaï parmi les adversaires de Lavater.

D'autres écrivains, plus ou moins célèbres, ont essayé d'attaquer la physiognomonie, tantôt d'une manière sérieuse, tantôt avec l'arme de la plaisanterie et du ridicule; quelques-uns ont même été jusqu'à mettre la physiognomonie sur la scène ou dans les romans; et un professeur de Weimar, M. Mucus, publia un Voyage physiognomonique, dans lequel on a remarqué beaucoup d'imagination, d'esprit et de gaieté (2).

Aujourd'hui il reste encore plusieurs préventions contre Lavater; son ouvrage que peu de personnes ont étudié, et qu'on feuillette en général, sans suite, sans attention, ne paraît souvent présenter que des paradoxes piquans ou téméraires :

(1) La Physiognomonie des queues.

(2) On a publié en outre plusieurs ouvrages anonymes contre Lavater, et sous des titres bizarres. L'un des plus célèbres fut donné sous le titre des *Breloques*. Il contenait des objections présentées avec beaucoup d'indécence, et des personnalités. Zimmermann y répondit.

on prononce alors hardiment sur ces apparences, et l'on ne voit pas que, pour avoir le droit de condamner l'auteur, il faudrait avoir réfuté au moins quelques-unes de ses observations; faire moins d'attention au texte qu'au dessin, qui est la seule langue physiognomonique; entendre cette langue, et se rappeler que tout ce qui tient à des observations délicates et suivies, ne sera jamais entièrement repoussé par les sages qui n'ont pas fait avec le même soin ces observations difficiles.

Il existe d'autres préjugés et d'autres préventions contre Lavater, qui viennent d'une source différente; on rappelle les erreurs, les égaremens de son imagination, ses croyances superstitieuses, et l'on prétend qu'avec une telle disposition d'esprit, il était impossible de se livrer avec succès à des recherches aussi délicates que celles de la physiognomonie.

Il est facile de détruire ce préjugé..... Dans Lavater, il faut distinguer deux personnes; celle de l'homme religieux, superstitieux même et enthousiaste, et celle de l'observateur. Quelquefois, sans doute, la personne de l'enthousiaste a pu réagir sur celle de l'observateur, et nuire à l'exactitude de ses observations. Le célèbre naturaliste Swammerdam offre un exemple de cette singulière association. On lui doit les plus belles découvertes sur l'histoire naturelle et la physiologie des insectes, qu'il étudia avec autant de patience que d'adresse et de sagacité; ce qui ne l'empêcha point de devenir le disciple de la Bourignon, et de se livrer, au milieu de ses travaux, aux écarts les plus extravagans de l'illumination. Cette folie ne l'a point privé de la gloire que lui ont acquise ses découvertes, et n'a fait naître aucune prévention défavorable contre la science qu'il a cultivée. Pourquoi serait-on moins juste envers Lavater? Sa science, ses travaux, ses expériences, ne sont pas moins fondés sur la nature que la science et les recherches de Swammerdam; ils ont seulement pour objet une nature plus noble, plus difficile à reconnaître. Il faut peut-être en recevoir et en appliquer les résultats avec plus de circonspection; mais on ne peut les repousser sans injustice, ni

refuser à l'auteur le rang qu'ils lui ont mérité dans l'histoire des progrès de l'esprit humain, parce que son nom se trouve aussi dans l'histoire de ses erreurs.

Ce qui donne sur-tout un grand poids et une sorte de crédit moral à Lavater, c'est sa prédilection particulière pour la physiognomonie, cette prédilection qui l'attacha presque exclusivement à cette science, et en fit, pendant plus de trente années, l'emploi de toutes ses connaissances acquises et l'exercice du genre de savoir auquel il rapporta, comme à un centre d'efforts et de pensées, toutes les facultés de son esprit.

Il faut, suivant la remarque de Fontenelle, un homme tout entier à chaque branche des mathématiques, pour la cultiver avec une certaine étendue. Cette condition est également de rigueur pour cultiver une branche quelconque des sciences physiques ou morales. Lavater fut l'homme de la physiognomonie, non-seulement parce qu'il s'y livra presque sans partage, et en lui consacrant tout le temps qu'il ne devait pas à sa profession, mais parce qu'il réunissait les qualités les plus propres à son étude: l'association si rare de la patience et de l'imagination; sa vive sensibilité, cause de ses erreurs et de ses découvertes; sa manière de procéder si rapide, et qui ferait croire souvent que son esprit agissait plutôt par instinct que par réflexion; enfin son tact fin et délicat, l'usage continu de son sens physiognomonique, la contemplation habituelle de phénomènes si déliés, si difficiles à saisir et à décrire, que l'on est étonné qu'il ait pu transmettre les résultats de ses observations.

La flexibilité extrême des talens de Lavater, la fécondité de son esprit, enfin l'activité infatigable de son imagination, jointes à l'habitude du travail, qui ne le fatiguait jamais, lui permirent d'ailleurs de concilier ses études de choix avec les travaux exigés par sa profession, et avec le désir de contribuer aux progrès de l'étude de l'homme moral par d'utiles observations. Ces circonstances expliquent comment, malgré son goût exclusif pour les études de la physionomie, il a pu donner plusieurs autres ouvrages.

Les principaux sont plusieurs recueils d'observations faites sur lui-même, sur ses bonnes et mauvaises qualités, ses défauts, les mouvemens de son ame, ses actions et leurs motifs; espèces de matériaux pour des confessions ou des mémoires dans le goût de ceux de J.-J. Rousseau et de Marmontel.

LAVATER a publié ces observations diverses sous différens titres (1). Deux de ses ouvrages, composés de plusieurs volumes, intitulés à la manière allemande, l'un Ponce-Pilate, l'autre Bibliothèque manuelle, renferment le développement le plus complet de ses opinions particulières en théologie et en morale. Lors du retour de Copenhague, il publia la relation de son voyage. Il composa en outre, suivant le besoin et les circonstances, un grand nombre de sermons et d'instructions populaires. Parmi ses ouvrages inédits, plusieurs sont relatifs à la physionomie, principalement la dissertation qu'il a consacrée avec plusieurs dessins à l'étude physiognomonique du lord Chatam, père du fameux Pitt.

La plupart des portraits et des dessins de tout genre qu'on a de LAVATER, et qui font partie du cabinet et du portefeuille curieux qu'il laisse pour héritage à sa famille (2), renferment en outre plusieurs articles inédits de physiognomonie, puisque la plupart sont chargés de notes, de remarques et d'interprétations.

(1) Journal secret d'un observateur de lui-même. Leipsick, 2e édition, 1772, in-8o.

Fragmens du Journal d'un homme qui s'observe lui-même. Leipsick, 1773.

Méditations sur moi-même.

(2) Ce portefeuille est presque la seule richesse que LAVATER ait laissée à ses enfans ; « et si son riche cabinet physiognomonique, dit M. Meister, ne trouve pas un acheteur disposé à le payer ce qu'il avait toujours cru pouvoir l'estimer, son intéressante famille risque de n'avoir pour fortune que l'éclat de sa renommée et la bénédiction de ses vertus. » V. Op. C., p. 190.

TROISIÈME PARTIE.

Quelques traits de la vie privée et du caractère de Lavater.

Nous avons terminé ce que nous avions à dire sur les principaux ouvrages de Lavater. Après avoir montré l'écrivain, voyons l'homme; reprenons quelques-uns des événemens de sa vie privée ; indiquons les principaux traits de son caractère les plus propres à donner des émotions touchantes à la sensibilité, et des sujets de méditation ou de regret à la philosophie et à la raison.

De plus petits détails, des faits en apparence sans intérêt, pourraient figurer dans ce point de vue, véritable tableau de genre, que les panégyristes et les biographes n'ont pas assez apprécié en France.

La vie d'un homme qui n'a point vécu sans laisser quelques traces de son existence, l'histoire des mouvemens de son ame, le compte qu'il se rend à lui-même, cette foule de matériaux que pourrait fournir à la philosophie en action un seul individu qui aurait pu se voir glisser dans la vie, qui aurait su s'interroger et se décrire ; tout cela devrait-il passer pour minutieux ou pour frivole? Comment alors procéder au perfectionnement, je dirais presque à la création de la science de l'homme moral, qui doit se former comme les sciences physiques par l'expérience et l'observation? Les notices et les éloges historiques où l'on devrait trouver tant de faits de ce genre, en renferment à peine un petit nombre(1). L'historien est

(1) M. Moreau a fait cette remarque dans son Discours sur la vie et les ouvrages de Vicq-d'Azyr, dont nous croyons devoir rapporter ici le passage suivant :

« On doit regretter que les détails de la vie privée, et les rapports de l'homme et de l'écrivain n'entrent pas ordinairement dans les éloges historiques. L'élévation et la haute éloquence ont éloigné, suivant la réflexion de Thomas, cet ordre de considérations de l'oraison funèbre, ainsi que plusieurs traits d'une simplicité touchante, capables de révéler par un seul mot tout un caractère, et presque toujours au-dessus des plus grands effets

trop sacrifié au panégyriste, et la plupart de ces biographies incomplètes et malheureusement inexactes, ne servent pas autant qu'elles auraient pu, qu'elles auraient dû, la philosophie, la saine métaphysique, parce qu'elles ne montrent toutes qu'une face des objets et toujours la même face.

Les biographies de Plutarque, ou même les biographies des trois principaux poètes de l'Angleterre, par *Johnson*, offrent beaucoup plus de ressource relativement à ce point de vue philosophique.

M. Gessner a donné, sur le plan de ces biographies, une vie de Lavater, que l'on trouvera sans doute trop volumineuse (1), et dans laquelle il a plutôt cherché à réunir un grand nombre d'objets, qu'à faire un choix et une distribution philosophique des matériaux qu'il a eus à sa disposition.

Quelques-uns des traits rapportés dans la troisième partie de cette notice sont tirés de cet écrit.

Lavater manifesta de bonne heure la noblesse de ses sen-

de l'art des orateurs. Il est possible, sans doute, d'user d'une plus grande liberté pour les notices historiques ; mais il ne faudrait pas, comme on le fait ordinairement, se borner aux traits qui peuvent répandre de l'intérêt et de l'agrément, mais se proposer de contribuer par des observations aux progrès de la connaissance de l'homme moral ; recueillir ainsi des matériaux pour une philosophie en action ; et jetant avec ce dessein un regard pénétrant sur la vie privée des savans les plus illustres, en faire ressortir tous les faits qui intéressent le moraliste, l'occasion des travaux et des découvertes, les exemples d'une impulsion première ; et par une sorte d'instinct, de talent et de grandeur, ceux d'une impulsion communiquée, et dépendante de certaines circonstances qu'il importe de faire connaître ; l'influence du siècle sur le savant, et celle du savant sur son siècle ; la manière de travailler ; toutes les particularités du régime intellectuel et moral ; la différence des procédés d'étude et d'expérience ; enfin, la liaison que l'on peut apercevoir entre la nature des affections et celle des ouvrages, et les rapports des pensées et des sentimens. » (*Voyez* le Discours sur la vie et les ouvrages de Vicq-d'Azyr, placé au commencement de ses œuvres, recueillies et publiées par J. J. Moreau (de la Sarthe), avec gravures. 6 vol. in-8° et atlas.

(1) Cet ouvrage a été publié en allemand, 3 vol. in-8° avec figures.

timens et ses penchans vertueux. Dans l'intervalle de 1754 à 1762, sa sensibilité et l'activité de son imagination furent vivement excitées, l'une par la mort d'un frère qu'il chérissait tendrement, et l'autre par l'effet d'un tremblement de terre qui arriva à cette époque. Il se reportait très-bien, par ses souvenirs, jusqu'à ses premiers temps, jusqu'à ses premières émotions; et il aurait pu dire, comme Rousseau, que de ses premiers sentimens il datait, sans interruption, la conscience de lui-même. Il fit son portrait à cette époque, et commençait déjà à prendre l'habitude d'observation intérieure, et de contemplation, qui ont si fortement tranché depuis dans l'ensemble de son caractère. Il avoue qu'il était un assez mauvais écolier, et que la crainte de l'humiliation était le mobile le plus puissant de ses travaux et des premiers développemens de ses facultés. Il était à-la-fois d'une timidité extrême, et d'une audace inconcevable, lorsque l'indignation que lui faisait éprouver la vue d'une injustice excitait son courage et sa colère : alors sa résistance ou son attaque allait jusqu'à la furie, et ne connaissait aucun moyen de répression. Il donna un jour la preuve de cette réaction généreuse, et osa seul résister à un pédant qui voulait injustement punir un de ses camarades. M. Gessner a fait dessiner LAVATER dans cette situation violente, et osant menacer, au milieu de ses jeunes amis, le maître redoutable dont il paraît braver la force et la vengeance.

Dans un âge plus avancé, LAVATER donna presque le même exemple de courage dans une affaire beaucoup plus importante, et où son dévouement patriotique lui fit courir un si grand danger (1). Après son retour de Berlin, où, par suite de cet événement, il fut forcé de se retirer pendant quelques mois, il continua ses études théologiques avec un nouveau zèle et dans une meilleure direction. Ce fut après ce retour qu'il prit une part si active aux travaux de la société ascé-

(1) Voyez la 2e partie de cette notice.

tique. Son mariage et sa nomination au diaconat, dans la maison des Orphelins, datent du même temps, c'est-à-dire, de l'intervalle de 1765 à 1769. Un peu plus tard, il fut jeté dans une profonde tristesse, par la mort de son ami Hess, qu'il chérissait bien tendrement, qui, depuis l'enfance, avait toujours été de moitié dans ses sentimens ou ses pensées, et duquel enfin il aurait pu dire comme La Boetie de Montaigne: « Nous nous embrassions par nos noms, et nous nous trou» vions si preins, si cognus, si obligés entre nous, que rien ne » nous fut plus proche que l'un à l'autre. » Heureusement Lavater était encore assez jeune pour former une nouvelle liaison intime; et toute l'amitié qu'il avait eue pour Hess, il la reporta sur Feminguer qui en était digne, et auquel il eut aussi le malheur de survivre. Ses liaisons avec le médecin Zimmermann ne furent pas aussi intimes : il eut souvent à se plaindre de cet ami prétendu, dont il paraît que les qualités morales n'égalaient pas les lumières. Lavater se plaignit souvent de sa fausseté, de ses tours perfides, et revenait toujours au premier signe de bienveillance.

En 1770, la grande disette dont la Suisse eut tant à souffrir, donna une belle occasion à Lavater de développer sa charité et son ardente philantropie. Quelque temps après il fit, pour sa santé, un voyage aux eaux de Ens, où il trouva Gassner, avec lequel il eut de fréquens entretiens. Il lui écrivit dans la suite : « Je crois en grande partie à votre prophétie ; » toutes les parties de votre système sont bien liées, et j'avoue » que tous les maux éventuels et mobiles viennent de Satan ; » qu'il est loin de ma pensée de nier Satan, et de refuser ma » croyance aux saintes Écritures, etc., etc. »

Dans son voyage avec le célèbre prédicateur Zollikofer, il eut une entrevue avec l'empereur Joseph I[er]. Ce prince, qui voyageait sous le nom de comte de Falkenstein, devait passer à Waldshut; Lavater s'y rendit pour le voir; ayant été reconnu dans la foule par M. Demerle, son compatriote, qui accompagnait l'empereur, il fut averti, par un signe, d'avancer, et

présenté à sa majesté impériale. « M. LAVATER, lui dit l'empe»reur, vous êtes un homme dangereux; vous entrez dans le »cœur de l'homme, et il faut être sur ses gardes quand on »paraît à vos yeux. — L'honnête homme, répondit LAVATER, n'a »point à me craindre; et si j'avais le savoir dont votre excel»lence me fait honneur, je chercherais plutôt la vertu que le »vice, parce que je suis moi-même un pauvre pécheur, à qui »il siérait mal d'être sévère. »

«Alors, ajoute LAVATER, »qui raconte toutes les particularités de cette entrevue, « alors l'empereur me tira à part, et nous »commençâmes un entretien assez long sur la physiognomonie.

»Comment, me dit l'empereur, vous est-il venu dans la »pensée de vous occuper de l'étude des physionomies, et de »faire votre ouvrage? En dessinant, répondis-je, souvent je fus »frappé de l'analogie de certains traits du visage, de la simili»tude des formes de différentes parties, des nez, par exemple, »des fronts, etc.; je parvins ensuite à lier quelques observations »sur le rapport de ces ressemblances physiques avec les ressem»blances de quelques points du caractère; je méditai, non sur »les symptômes passagers des émotions, mais sur la trace »constante des passions, sur leur empreinte et l'accord de la »beauté morale et de la beauté physique. — Mais, reprit l'em»pereur, n'avait-on pas tenté quelque chose de semblable avant »vous? — Je puis assurer votre excellence, dit alors LAVATER, »que presque tous mes prédécesseurs n'ont fait que copier »Aristote, qu'ils n'ont pas observé par eux-mêmes, et que »d'ailleurs ils ont fait, pour la plupart, *les devins*, et confondu »souvent la physiognomonie avec la chiromancie et la méto»poscopie. — Et comment avez-vous donc traité la chose, »M. LAVATER? — Je me suis plus occupé de la physionomie en »repos, que de la physionomie en mouvement; je n'ai pas »seulement observé les formes, j'ai remarqué en outre tous les »degrés de courbure, d'inclinaison; j'ai assigné des valeurs à »chaque partie prise séparément, je me suis souvent décidé »plutôt par un trait que par l'ensemble, et je me suis bien

» gardé de répéter, sans examen, les assertions des anciens et » les opinions populaires. Ainsi, par exemple, on a dit, d'une » manière trop générale, que les fronts élevés et grands indi- » quent la paresse : il y a de ces fronts qui, comme celui de » Jules César, annoncent la force et l'activité; je m'attachai à » reconnaître toutes ces nuances, et à faire des distinctions plus » exactes.

» L'empereur, ajoute Lavater, m'écoutait avec beaucoup » d'attention, sourit, se détourna un peu et me laissa voir son » profil, que je n'avais encore pu apercevoir. Il reprit : Je vous » accorde beaucoup de choses, M. Lavater; les passions fortes, » les affections vives doivent avoir des traces..... Mais l'*honné- » teté*, comment la reconnaîtrez-vous ?.... Il faut être sur vos » gardes; car vous êtes loin de connaître tous les arts de la » dissimulation.....

» J'avoue, repartit Lavater, que les chiffres de l'honnêteté » sont peut-être plus difficiles à reconnaître que les traces les » plus légères de l'intelligence : cependant l'honnêteté tient » elle-même à la force, à la sagesse et à la bonté, qui se voient, » qui donnent un accord, une harmonie de trait, que l'expé- » rience et l'habitude font aisément reconnaître. L'empereur me » fit encore d'autres remarques, dit Lavater, et écouta mes » réponses avec autant de bienveillance que d'attention. »

Les recherches de Lavater sur les physionomies n'amenèrent pas toujours pour lui des rencontres et des événemens aussi agréables. Dans l'édition allemande, il avait laissé tomber quelques mots sur la physionomie des cordonniers : l'honorable corporation se plaignit; et la ville de Zurich, qui n'avait pas assez de la belle humeur athénienne pour tolérer une liberté aristophanique, força le philosophe à adresser une lettre d'excuse à MM. les membres de la confrérie de saint Crépin. Cette lettre fut publiée dans le Musée allemand, à l'insu de l'auteur, qui prit le parti de s'en plaindre. Mais il se refusa à l'idée que cette misérable querelle de cordonniers venait de plus loin, et

que des ennemis plus importans avaient excité ces plaisans adversaires.

Voici, nous écrit l'ami de Lavater, qui nous a communiqué le fait, voici comme il s'expliquait, à ce sujet, dans une lettre dont je vous adresse le fragment, où vous trouverez un des principaux traits de son caractère.

« Je vous le répète, mon cher B***, je tiens pour impossible » que, parmi toutes ces personnes qu'on me désigne pour me » vouloir du mal, une seule soit réellement mon ennemie. » Qu'on en pense ce que l'on voudra, mais je déclare que j'ai » assez de fierté pour croire qu'il n'est pas un seul individu, une » seule des personnes qui me connaissent personnellement, ou » qui, sans cela, ont quelque connaissance des hommes, dont » je sois véritablement haï. On peut sans doute rester indifférent pour moi; on peut être d'un avis contraire; on peut me » trouver faible, me contredire, me plaindre, gémir sur moi » peut-être, et dire : C'est dommage pour lui..... Mais on ne » laissera point s'allumer contre ma personne et mon caractère » une flamme haineuse (1). Pauvre Lavater! ajoute son ami, » pauvre Lavater! tu présumais trop bien, comme Rousseau trop » mal, des hommes! Le mot de l'Antigone de Sophocle : *Je ne saurais haïr*, semble avoir été dit pour toi. Pardonnez, monsieur, cet épanchement, etc., etc. »

Ces désagrémens passagers, ceux que procurèrent à Lavater des critiques plus ou moins fondées, furent bien rachetés par la réputation que lui donna, sur-tout chez l'étranger, son grand ouvrage sur les physionomies.

Cette réputation contribua beaucoup à augmenter ses liaisons, et le mit en rapport avec les hommes les plus recommandables par leurs talens ou par leurs distinctions sociales; il vit ainsi se multiplier les sujets de ses observations, et agrandir la sphère de ses moyens de bienfaisance.

Lorsque le grand-duc et la grande-duchesse de Russie firent

(1) Dans la suite, les événemens forcèrent Lavater à changer d'opinion.

un voyage en Suisse, ils voulurent le voir, le traitèrent avec la plus honorable distinction, et, à sa sollicitation, retirèrent de l'abîme du malheur une des familles les plus respectables de Zurich.

Lavater, ayant rejoint les princes à *Schaffouse*, pour demander l'avancement du frère de l'un de ses amis, alors au service de Russie, fut de nouveau reçu avec la plus grande bienveillance; il vit avec eux les cataractes du Rhin. « Quelle » image de la vie! » lui dit la grande-duchesse, à la vue de la chute bruyante et rapide de ces eaux..... « Oui, dit Lavater; » mais ces rochers, au milieu desquels ce torrent se précipite, » demeurent, sont inébranlables; image de la puissance et de » l'existence immortelle de vos majestés.

» Non, reprit la grande-duchesse, le torrent usera les rochers, » et le fleuve de la vie aura bientôt entraîné ce qu'il vous plaît » de leur comparer. »

Ce fut, je crois, à-peu-près dans le même temps que Lavater connut le célèbre Meiners, et qu'il fit sa propre épitaphe, dont voici le sens :

« *Passant, celui de qui vient cette poussière fut trop haï* » *et trop aimé.* »

Lavater, dans la destinée duquel il semblait qu'il était de tout croire, ajouta foi à Mesmer, aussi-bien qu'à Gassner; et, lors de son voyage avec le comte de *Reuss*, il donna complétement dans toutes les folies du magnétisme.

Des événemens qui marquent dans la vie, se succèdent alors assez rapidement. Il fut nommé membre du consistoire, et pasteur de l'église de Saint-Pierre, nouvelle dignité qui n'ajouta à son bonheur que parce qu'elle donna plus d'étendue à l'exercice et aux moyens de sa charité. A-peu-près dans le même temps, il perdit sa belle-mère et maria son fils. M. le prince de Montbeillard lui offrit une place, qu'il ne put accepter; mais il eut souvent l'occasion d'entretenir le prince, et lui exposa une opinion assez singulière qu'il s'était faite sur les progrès de l'athéisme.

« Cette dangereuse opinion de l'athéisme, disait-il au prince, » deviendra générale ; l'état de la civilisation, l'empire qu'ob- » tiennent tous les jours sur le sentiment le raisonnement et la » philosophie, fera prévaloir ce dogme affreux. Cette révolution » tient même aux progrès et à la direction des lumières. Eh ! » que Satan emporte plutôt les lumières, » répondit M. de Montbeillard, qui était tout à la fois un franc militaire et un prince très-chrétien. LAVATER croyait d'ailleurs que l'empire de l'athéisme serait passager, que Dieu aurait recours à de nouvelles manifestations pour se faire connaître, et que la révélation et les miracles étaient sur le point de recommencer pour éclairer et sauver les hommes.

Des motifs que nous ignorons engagèrent LAVATER à faire un voyage en Danemarck, où il paraît qu'il ne fut pas jugé très-favorablement par les hommes les plus éclairés de la nation.

Dans un âge déjà assez avancé, et à cette époque de la vie où l'organe intellectuel n'est plus assez flexible pour prendre des habitudes nouvelles, LAVATER suivit un cours du célèbre métaphysicien Fichte. Un de ses compatriotes les plus éclairés, qui l'examina avec beaucoup de soin pendant tout le temps des leçons, m'a dit plusieurs fois qu'il était très-piquant de voir ainsi en présence, et avec le dessein de s'entendre et de s'apprécier, deux hommes qui avaient le plus exercé les facultés opposées de leur esprit. LAVATER cherchait vainement à entendre et à suivre les abstractions de Fichte à force d'imagination. Fichte, à son tour, faisait de vains efforts pour intéresser LAVATER, et placer quelques images au milieu de sa profonde métaphysique. C'étaient deux étrangers qui, ne sachant pas un mot de la langue propre à chacun d'eux, voulaient communiquer et s'entendre sans interprète.

Les dernières années de la vie de LAVATER, qui se lient, sous plusieurs rapports, avec les révolutions française et helvétique, furent les plus fécondes en événemens remarquables et en traits où se développèrent, de la manière la plus généreuse, la beauté et l'énergie de son caractère.

On trouvera dans presque toutes les pages de l'histoire de ces temps, si malheureux pour la Suisse, le nom, l'héroïsme du vénérable pasteur de Zurich; sa charité et sa sensibilité profonde pour les infortunés de tous les partis, ses réclamations hardies contre l'oppression, enfin une résistance courageuse dans des temps où l'héroïsme lui-même laissait voiler les images de la vertu et de la liberté.

« Son influence politique, » nous écrivait M. Stapfer dans une lettre dont nous avons déjà cité un passage, » son influence » politique parut à diverses époques, et mit son caractère dans » le plus beau jour. En 1796, il défendit les insurgés des bords » du lac de Zurich contre les mesures violentes auxquelles le » gouvernement n'était que trop disposé, et empêcha que les » chefs ne fussent condamnés à mort. En revanche, il s'éleva en » 1798 et en 1799, avec la plus grande force, contre les mesures » oppressives du gouvernement français et du directoire helvé- » tique, contre l'abus de la démocratie, et l'injustice à laquelle » les anciens patriciens étaient en butte. (1).

» Déporté en 1799 par le gouvernement helvétique, il ne » prêcha à Zurich, que les armées autro-russes occupaient, et où

(1) « Pour conjurer cette terrible tempête autant qu'il était encore en son pouvoir de le tenter, il ne s'adressa point, dit M. Meister, à ceux qui n'étaient que les aveugles instrumens d'une force étrangère; c'est au principal auteur de nos maux, c'est à R*** même, qu'il ne craignit pas de faire parvenir directement les réclamations les plus justes, et en même temps les plus fermes et les plus hardies, contre l'impolitique et perfide oppression dont le gouvernement français venait d'accabler un peuple faible, mais libre, le plus ancien de ses alliés, et qui n'avait cessé de mériter la confiance, l'estime et la paix, dont il jouissait depuis plusieurs siècles avec autant de gloire que de loyauté. Cet écrit n'obtint, il est vrai, de l'homme, si puissant alors, auquel il était adressé, qu'une réponse remplie de sophismes et d'un persiflage plus méprisable encore : cependant, rendu public sans l'aveu de l'auteur, il appela sur le sort de la Suisse le plus vif intérêt, et peut-être lui doit-on la plus grande partie des mesures qui depuis ont adouci notre infortune; qui nous permettent du moins d'entrevoir encore dans l'avenir des destinées moins rigoureuses. »

»dominait l'esprit de réaction le plus violent, il ne prêcha »que la modération, la tolérance, le support mutuel et l'oubli »du passé. Cette conduite, vraiment évangélique, lui valut »l'estime de tous les partis. La manière franche dont il s'était »prononcé pour la réforme des abus et pour quelques prin- »cipes de la révolution, contre le système exclusif des anciennes »aristocraties suisses, jusqu'à composer des poèmes en faveur »de la liberté et de l'égalité des droits, ne le priva point de la »considération dont il jouissait parmi les partisans de l'ancien »régime, soit que son caractère angélique le garantît même »de la haine de l'esprit de parti, soit que le courage qu'il dé- »ploya contre le directoire lui eût fait pardonner ses opinions, »soit enfin qu'il fût couvert de l'égide de sa célébrité et de la »considération des étrangers. On peut dire de Lavater, comme »de Malesherbes, qu'il défendit les droits du peuple contre le »despotisme de l'autorité, et les anciens dépositaires de l'au- »torité contre les injustices populaires.»

Si la conduite de Lavater fut respectée par les patriciens, elle ne le défendit pas aussi bien de la vengeance et des ressentimens des révolutionnaires.

«On ne sait que trop», dit M. Meister dans un passage de sa notice, que nous croyons devoir rapporter ici en entier, «on »ne sait que trop sous combien de rapports Lavater devint »la victime de son courage, et quel coup imprévu, mais di- »rigé probablement par les mêmes fureurs qu'avaient déjà »suscitées contre lui la vengeance et l'esprit de parti, dut pré- »cipiter enfin, à travers tant de souffrances, le terme fatal de »sa noble et vertueuse carrière. Il a cherché lui-même à cou- »vrir le motif et l'auteur du plus noir assassinat, de tous les »voiles de la prudence et de la charité chrétienne (1); mais »ce qu'on ne saurait trop rappeler, c'est l'exemple vraiment »mémorable de patience, de résignation, de constance et de

(1) On se croit obligé seulement de dire que ce ne fut pas un soldat français qui lui porta le coup mortel.

» sérénité d'esprit, qu'il ne cessa d'offrir, pendant plus de » quinze mois de douleurs presque continuelles, et très-souvent » les plus vives, les plus aiguës qu'il soit possible d'éprouver : » il n'est aucun léger intervalle entre les fréquens redoublemens » de ce long et cruel supplice, qu'il n'ait tâché d'employer d'une » manière utile; c'est dans cet état de martyre qu'il put trouver » encore le moyen d'esquisser le plan de différens ouvrages, et » d'en achever plusieurs. Il n'a cessé, pendant tout ce temps-là, » de recevoir les amis et les étrangers qui venaient le voir, et » de les entretenir encore avec la plus grande liberté d'esprit, » quelquefois avec toute l'énergie de son éloquence, souvent » même avec cette gaieté douce et piquante, originale et facile, » à laquelle son caractère n'était nullement étranger. Il m'a » dit plus d'une fois : Graces au ciel, j'ai toujours eu le bonheur » de croire à l'immortalité de l'ame ; mais je n'en eus jamais » encore une conviction plus claire et plus profonde que dans » mon état actuel. En effet, toute l'existence morale dont il jouis- » sait au milieu de tant de maux qui ne cessaient de déchirer et » de consumer ses forces physiques, est au moins l'exemple le » plus frappant que j'aie jamais vu du pouvoir de la pensée, » et de l'influence consolante et miraculeuse d'une piété sin- » cère, dans les plus violentes épreuves de la vie.

» La veille même de sa mort, il dicta encore, d'une voix » déjà presque éteinte, à la plus jeune de ses deux filles, digne » émule d'Antigone par la tendresse et la douceur de ses soins, » des vers qui finissent par cette prière si touchante et si re- » marquable dans sa situation :

» O Dieu ! que tout redoublement d'angoisse nous unisse plus » intimement avec toi ! Que la fin de chaque jour nous trouve » plus heureux, et de notre existence et de la tienne ! »

Lavater avait une constitution physique très-heureuse, et un genre de beauté dont l'attrait consistait dans les habitudes et les formes les plus propres à montrer son ame. Nous pensons que l'on nous saura gré de placer ici une description détaillée de sa personne, qui nous est adressée par un de ses com-

patriotes qui l'a beaucoup connu, beaucoup aimé, et auquel nous avons les plus grandes obligations pour cette notice.

« Monsieur, les différens portraits de LAVATER qui se trou-»vent dans son ouvrage, et qui ont été parfaitement copiés »dans votre édition donnent, certes, une idée complète de »ses formes; mais l'imagination des lecteurs n'a-t-elle pas »quelquefois la fantaisie de connaître après les contours, les »couleurs, et sur-tout l'*animation* de l'ensemble, pour com-»pléter le portrait de l'homme qui l'intéresse? Il me semble »que oui, et j'ose hasarder une esquisse.

»La taille de LAVATER était au-dessus de la moyenne, svelte, »élancée, et de belle proportion. Sa fibre était sèche, nerveuse, »et son tempérament bilieux. Une vie ardente et *acérée* l'ani-»mait, lui donnait des forces inépuisables pour le travail, et »une *hilarité* qui perçait même à travers la mélancolie que »devait souvent avoir en partage l'apôtre de la vertu et de »l'humanité. Il n'abusa jamais de cette vie de feu pour aucune »sensualité grossière; et jamais prince ni héros n'observa plus »constamment que lui, jusque dans les plaisirs et les abandons »de l'amitié, la dignité de l'homme. Une extrême propreté, »une salubrité inaltérable, étaient très-sensibles à ceux qui »l'approchaient, et l'on respirait dans son atmosphère comme »dans celle d'un enfant.

»La forme et le teint de sa tête paraissaient le produit de »l'un des beaux cieux de l'Italie; et c'est dans les têtes véni-»tiennes des grands maîtres qu'il en faudrait chercher de sa »classe. Les chairs étaient sèches sans maigreur, et pâles sans »*maladivité*. Ses cheveux châtains étaient soyeux et bouclés »avec grace. La forme superbe et harmonieuse de son grand »front sphérique renforçait toutes les expressions de son œil. »Quel œil! une prunelle transparente et pure, d'un brun clair, »toujours un peu retenue sous de grandes paupières, lançait »des regards qui frappaient l'homme le plus vulgaire: sa con-»stante expression était une noble sérénité; et, animé par »quelque sentiment d'amour, cet œil devenait de la plus at-

» trayante beauté. L'excellent portrait en regard du titre de » votre édition, a, comme tous les portraits de LAVATER, le dé- » faut d'offrir des narines qui respirent ordinairement la colère » et les plus fougueuses passions, et d'avoir aussi le cartilage » de la pointe durement coupé, tandis que (comme le prouve » la silhouette) il n'y avait rien de pareil dans le nez du phy- » siognomoniste. Sa bouche était très-fendue, ses lèvres minces, » et d'une finesse d'expression qu'aucun portrait n'a su at- » teindre; la plupart des peintres ne voient rien dans cette foule » de lignes serpentines et délicates des lèvres, qui varient en » tant de manières l'expression du caractère le plus signifiant » de la face humaine. Le sourire de cette bouche avait cette » délicatesse, ce charme d'expression qui, pour le ravissement » des ames intelligentes, se découvre quelquefois sur le visage » d'une femme accomplie, et qu'alors on appelle un sourire » céleste. Cet organe transmettait aussi, avec une voix parfaite, » les pensées et les affections de son ame si pure. Elle n'avait » pas un son rauque ou aigre; mais elle était mélodieuse sans » être efféminée; elle insinuait la persuasion; elle était déchi- » rante dans l'expression de la douleur et de la pitié, et elle » s'élevait jusqu'aux accens les plus sonores et les plus majes- » tueux quand elle servait à l'orateur sacré.

» C'est ainsi que mes profonds regrets me retracent l'image » de cet excellent mortel, tel que je l'ai vu pour la dernière » fois dans l'automne de sa vie. »

La digne épouse de l'auteur de ce portrait physique a retracé avec le même degré d'intérêt et de sensibilité l'esquisse d'un portrait moral, dans une lettre qu'elle a bien voulu nous adresser, et que nous rapporterons, ainsi que la précédente, sans nous permettre aucun changement de style; persuadés que nos corrections nuiraient trop à la force des couleurs, dont la nuance, quelquefois étrangère, ne donne que plus d'agrément et d'expression.

«Tous les hommes sauront reconnaître dans LAVATER la célé- » brité que son ouvrage sur la Physiognomonie lui a valu : mais

»son existence morale, mais sa vie privée! il n'y a qu'un petit »nombre d'hommes qui les ont connues, parce que la subti-»lité des nuances de ses sentimens était imperceptible pour »ceux qui ne sentent et ne voient qu'à demi : il semble que la »nature, en formant cet amant de la vertu, se soit servie d'une »matière toute particulière.

»Lavater avait le talent de faire aimer la vertu, en levant »le voile formidable sous lequel les préjugés et l'ignorance l'ont »si souvent présentée.

»L'amour de Lavater pour cette divinité se répandait sur »toutes ses actions; il ne pouvait *jamais rien entrer* dans son »cœur, de ce qui abaisse les mortels : il fut tout amour et »bonté, et il ne fit rien sans amour et bonté; son langage fut le »vrai tableau de ses pensées sublimes : en lui tout était har-»monieux. Comme il était touchant ! quand il répétait avec »son son de voix mélodieux, ces paroles à son épouse : «Je »t'aimai comme fille, je t'aimai plus comme ma promise, bien »plus comme ma femme, et bien plus encore comme mère.» »Comme je bénis le ciel ! (disait-il à la mère de son épouse) »et comme je vous aime d'avoir donné le jour à celle que j'aime, »et qui m'aime aussi !

» Avec quelle grace et quelle douceur ne savait-il pas mon-»trer à ceux qui l'entouraient, la route du bonheur! Je l'en-»tendais dire un jour à son secrétaire, qui avait une grosse »voix : «Mon cher ami, pour vous faire aimer davantage, vous »me feriez bien plaisir de tâcher d'adoucir votre organe.

»Je fus un jour chez Lavater, avec la mortification dans le »cœur, lui faire l'aveu de la basse faiblesse d'avoir entendu »dénigrer son caractère dans un cercle, sans prendre sa dé-»fense. Au lieu de recevoir des reproches si bien mérités, il »me serra la main et me dit, avec une douceur angélique : «Cet aveu m'est cher, parce qu'il prouve un grand pas de fait »dans le chemin droit et bon.

»Lavater ne répondit jamais aux écrits calomnieux de ses

»antagonistes; mais il cherchait les occasions de se venger par »les bienfaits.

» Le malheur fut pour Lavater le titre le plus imposant : sa » sensibilité pour les infortunés était le plus puissant mobile de »ses actions; et, quand il avait l'occasion de préparer des »patiens condamnés à la mort, il les fléchissait devant sa »douce et insinuante vertu; quand leur ame était épurée, et »qu'ils commençaient à se sentir dignes du titre d'homme, il »les appelait ses frères, ses chers convertis; il couvrait d'espé»rance le supplice et les horreurs de la mort. »

Il serait difficile de rien ajouter à ces deux descriptions, ni à celle que Lavater a faite de lui-même dans le commentaire ingénieux et piquant de sa propre physionomie.

Le portrait auquel on peut rapporter ce commentaire, et qui se trouve à la tête de cet ouvrage, aura sans doute inspiré le plus vif intérêt à nos lecteurs; il offre le point de vue le mieux choisi, le plus propre à faire connaître tout Lavater. Quelques esquisses que l'on a dessinées à différentes époques, ont eu seulement pour objet de le représenter dans différentes situations : tels sont les deux desseins que l'on distinguera sûrement parmi les vignettes de son ouvrage. On s'arrêtera sans doute à la vue de ces images chéries; on voudra sans doute les interpréter, ou les interroger sur la pensée ou le sentiment de l'original au moment où elles furent esquissées.

En considérant la statue de La Fontaine, par Julien, dit un de nos littérateurs philosophes (1), on s'est demandé de laquelle de ses compositions l'*inimitable* paraît occupé; est-ce bien, comme on l'assure, de la fable du Renard et des Raisins? Pourquoi ne serait-ce pas aussi de l'apologue, toujours si vrai, de l'Huître et des Plaideurs?.... Non, sa pensée paraît plus profonde : c'est de l'apologue du Loup et de l'Agneau, ... du Paysan du Danube....

(1) Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts de l'Institut. Voyez sa notice historique sur la vie et les ouvrages de Pierre Julien, in-8°, page 21.

Semblables doutes naîtront, semblables questions seront faites, à la vue des différens portraits de Lavater, parce que sa physionomie est toujours si expressive, qu'il est impossible de ne pas avoir le désir de connaître la nature de cette expression, et la situation qui la détermine.

Le premier des dessins que nous croyons devoir rappeler ici, peint bien cette situation. Lavater, tout entier à une contemplation physiognomonique, observe, avec la double expression de l'attention et de la sagacité, le buste de quelque personnage fameux; il vient de deviner, de reconnaître quelles passions, quels penchans, quel ordre de qualités intellectuelles ont imprimé à ces traits un caractère permanent, inaltérable; et le plaisir du pressentiment se mêle à la profondeur de l'observation.

Lavater, dans l'autre dessin, est représenté dans une habitation champêtre à ***, où il prenait les eaux. Le feu de la composition paraît dans ses regards, anime tous ses traits..... De grandes images, des idées majestueuses, sont venues l'assaillir dans cet asile solitaire; il s'occupe sans doute de poésie, ou bien il s'abandonne à une contemplation religieuse, peut-être aux écarts de l'illumination.....

Lavater a réuni, comme Rousseau, différentes qualités qui paraissent s'exclure; l'amour de l'ordre, une patience minutieuse, l'activité de l'esprit, et la vivacité de l'imagination.

Il paraît qu'il avait beaucoup contribué par ses efforts à cette association, si rare et si difficile.

Il était parvenu, avec le temps et par l'empire qu'il savait prendre sur lui-même, à régler habituellement l'emploi de toutes les heures, et, pour ainsi dire, de tous les instans de sa journée. On est même porté à croire qu'il n'avait pas seulement pour objet d'augmenter ainsi la durée du temps; il cherchait en outre à modérer, par cette régularité et cette économie des heures, la mobilité et la fougue naturelle de son caractère. Du reste, cette conduite explique comment il a pu exécuter des travaux aussi nombreux, se vouer sur-tout à un genre d'ob-

servation où le génie ne pouvait suppléer la durée; remplir scrupuleusement tous ses devoirs, entretenir une correspondance très-étendue, et recevoir les visites nombreuses que lui attiraient sa célébrité et sa bienfaisance. Il y avait dans son esprit une souplesse, une élasticité qui ne lui laissaient jamais montrer dans la société la moindre gêne et le moindre embarras. Il paraît que sa conversation inspirait en général beaucoup plus d'intérêt que ses écrits. Il portait dans le commerce du monde un esprit facile et un vif désir de plaire, joint à un tact juste, délicat, qui lui donnait de grands avantages. Malgré les préventions de ses systèmes, l'indulgence et la crédulité de son caractère, il jugeait en général avec une grande sagacité, les hommes qui se présentaient à lui, et démêlait promptement ce qui pouvait leur plaire ou les blesser. Il arrêtait, suivant la remarque judicieuse de l'un de ses amis, il arrêtait le développement de ses opinions secrètes ou favorites, juste au point où il voyait que pouvait atteindre la conception des personnes auxquelles il s'adressait, ou leur goût, ou même leur indulgence. On conçoit à peine le nombre, la variété de ses liaisons d'amitié et de ses correspondances.

« Il en avait formé plus qu'aucun autre de ses contemporains, dit M. Stapfer, avec de vieux savans et de jeunes femmes, avec des Moraves et des philosophes, avec les premiers magistrats de sa patrie et les plus pauvres servantes de son quartier, avec de grands princes et les plus malheureux mendians. S'agissait-il d'un acte de bienfaisance et d'humanité, c'est avec la plus grande confiance qu'il écrivait aux premiers souverains de l'Europe. Entraîné toujours par le sentiment, il ne répondait pas avec moins de scrupule à l'ouvrier le plus obscur, lorsqu'il croyait pouvoir le consoler ou le servir, qu'au premier ministre de Danemarck, le respectable comte de Bernstorf, qui, jusqu'à la fin de sa vie, l'honora d'une affection toute particulière. »

Pendant toute sa vie, Lavater sentit beaucoup plus qu'il ne pensa, et, lorsqu'il pensait, il avait encore l'air de sentir. De

là, sans doute, cette foule d'erreurs, d'aberrations, d'égaremens qu'on lui a reprochés avec trop d'amertume, et qui tenait au même principe que son éloquence naturelle, ses idées neuves, ses observations si délicates, et ses belles actions.

Le fonds de sensibilité de Lavater était si riche, que son exaltation religieuse, ses liaisons de famille et sa charité ne lui suffirent pas toujours. Sa vertu, le sentiment impérieux de ses devoirs, le préserva constamment des intrigues amoureuses et des séductions dont il était sans cesse environné; mais il était porté, sans s'en douter, à l'amour idéal et platonique, et lisait avec un goût très-vif, avec un choix passionné, tous les romans où cet amour est mis en action. Un de ses amis, qui a parcouru plusieurs des ouvrages de ce genre, qui étaient dans sa bibliothèque, en a trouvé tous les passages les plus forts notés de sa main, et offrant ainsi des traces de l'intérêt ou du plaisir que le grave pasteur avait pris à ces tableaux du délire et des écarts du sentiment.

Ces dispositions rendirent toujours Lavater très - indulgent pour les femmes galantes; il les traitait affectueusement, les nommant *ses chères pécheresses*, et les rappelait à la vertu avec la voix du sentiment. Quelquefois il mit aussi un peu de chaleur platonique dans son amitié pour plusieurs femmes qui ne méritaient pas ce culte épuré et ces hommages angéliques.

La sensibilité et l'exaltation de Lavater, loin de diminuer avec l'âge, parurent augmenter. Les portraits qu'on a faits de lui dans ses dernières années, ont quelque chose d'*inspiré*, de prophétique. Il prenait insensiblement la physionomie de ce qu'il croyait être, et il paraît qu'il mourut dans l'intime persuasion qu'il était l'apôtre saint Jean. Rien d'ailleurs de plus héroïque, de plus exemplaire que les derniers momens qui précédèrent cette mort. On en pourra juger par l'extrait d'une lettre écrite à cette époque par M. Meister à madame de....., qui fut imprimée dans le Publiciste sans l'aveu de l'auteur, et que Lavater lut par une suite de cette publication, en reconnaissant aisément la plume amie qui l'avait écrite.

« Notre bon LAVATER, depuis un an, n'a pas passé un jour, » une heure, un instant sans douleur, et depuis plusieurs mois » dans de plus grandes souffrances encore; car la plaie qu'il » reçut le jour où les Français reprirent Zurich, est toujours » ouverte. Au milieu de ses longs supplices, il conserve sa pré- » sence d'esprit, toute son activité, toute la sérénité habituelle » de son caractère.

» C'est dans cet état qu'il a eu la force et le courage de se » faire conduire à l'église, et d'une voix encore aussi distincte » que touchante et pathétique, il a prononcé un discours..... » Si vous l'aviez entendu, vous auriez cru voir saint Jean lui- » même, tel que nous l'aurait peint Raphaël, prêchant encore, » du bord de sa tombe, cette charité sainte dont son ame était » si profondément embrasée; ses longs regards pleins de feu, » de confiance et d'amour, perçant à travers la pâleur mortelle » répandue sur tous ses traits, semblaient pénétrer déjà les » cieux ouverts pour le recevoir. Ce n'était plus un mortel suc- » combant sous le poids de ses longues douleurs, c'était un » ange descendu des demeures célestes, et près d'y remonter : » aussi jamais bénédiction pontificale n'a-t-elle fait verser plus » de larmes pieuses que celle de cette main étendue sur la foule » qui l'écoutait avec autant d'admiration que de recueillement » et de regrets. C'est ainsi qu'il commença :

» Mes frères, je ne pourrai vous dire que peu de mots, et » c'est d'une voix mourante que je vais occuper votre attention. » Mes maux augmentent de jour en jour, la mort pèse sur ma » poitrine brisée ; ces paroles, je le sens, sont les dernières que » je vous adresserai, écoutez-les comme si elles sortaient de » mon tombeau, etc. »

P. S. LAVATER a laissé une épouse qu'il chérissait tendrement, deux filles, dont une a été mariée à M. Gessner, fils du célèbre auteur des Idylles, et un fils, médecin, éditeur du quatrième volume des fragmens de physiognomonie, et auteur d'un Traité d'anatomie à l'usage des peintres.

Ses recherches et ses études sur la physionomie, quelque jugement que l'on en porte, forment, avec ses bonnes actions, le meilleur de ses titres au

souvenir de la postérité. Il ne paraît pas d'ailleurs que ce genre d'observations, qui inspire un intérêt si général, soit cultivé d'une manière particulière, dans aucune partie de l'Europe, de façon à donner un successeur à Lavater.

Le docteur Gall, auquel on serait peut-être porté à accorder ce nom, s'est frayé une route tout-à-fait différente : il borne ses recherches au crâne; Lavater les étend à toutes les parties du corps, et sur-tout aux différens traits de la physionomie. Il n'y a jamais que deux termes dans son observation : le signe physiognomonique, et l'état du cœur ou de l'esprit, qui correspond à ce signe. M. Gall, au contraire, a trois termes : le signe, la cause organique annoncée par ce signe, et les effets moraux et intellectuels dépendant de cette cause; il s'occupe moins d'ailleurs de physiognomonie que de recherches systématiques sur le cerveau, auxquelles il mêle quelquefois des faits curieux et des observations anatomiques dont il sait tirer des conséquences très-ingénieuses. (*École de Médecine de Paris*, 13 *avril* 1806.)

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

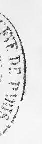
Les recherches de Lavater sur l'art de connaître les hommes par leur physionomie, forment un des ouvrages d'histoire naturelle et de philosophie dont la lecture excite le plus l'intérêt et la curiosité. Écrites avec chaleur, accompagnées de gravures non moins expressives que le texte, elles attachent à-la-fois les yeux, l'esprit, le cœur; et cela, dans l'examen des objets que l'homme a le plus grand besoin et le plus grand désir de connaître; dans l'observation toujours si piquante des rapports de la physionomie et des passions; dans l'exposition pittoresque, dans la révélation involontaire et silencieuse des replis du cœur humain, des secrets les plus cachés, et des mystères les plus profonds de la pensée et des affections.

Dans ces recherches, l'homme est lui-même le sujet de ses contemplations : ce n'est plus une nature étrangère ou éloignée qu'il interroge ; c'est une nature prochaine, réagissante et passionnée, qu'il observe, qu'il étudie sous le point de vue le plus curieux, le plus fécond en applications.

Le philosophe, dans cet examen, réunit l'intérêt de l'observation au charme des pressentimens, le témoignage d'un sens exercé aux élans de la pensée, aux prévisions d'une sage conjecture. Il voit ce qui est digne d'amour ou de mépris; éclaire, rectifie les sympathies et les aversions; multiplie les occasions de la pitié et de l'attendrissement; ou, interprétant les lignes, les contours d'un portrait, d'un simple profil, il devine l'ame, la destinée d'un grand homme; il trace le portrait moral, l'histoire toute entière d'un personnage illustre, dont il ignore le nom, la renommée, et sur lequel il porte néanmoins un jugement auquel la postérité ne pourra manquer de souscrire.

Ces interprétations pleines de sagacité, ces commentaires ingénieux, Lavater les a tentés souvent avec succès : c'est ainsi, par exemple, que sur un portrait de Mirabeau qu'on lui adressa, il jugea ou plutôt il devina cet homme célèbre, qu'il n'avait jamais vu.

Avec cette apparence de merveilleux qui séduit toujours, avec des droits d'ailleurs plus fondés à l'intérêt et à l'attention des lecteurs, le goût raisonné des recherches physionomiques devrait être généralement répandu : et cependant, sur ce point important, comme dans plusieurs autres circonstances, on préfère l'empirisme à la science; on juge au hasard des différentes physionomies, ou l'on refuse de croire à leurs témoignages; et l'ouvrage de Lavater, quoique très-célèbre, est peu répandu, du moins *en France*, où il n'est guère connu que de nom, même par ceux qui l'accablent d'éloges ou de censures.



Les défauts et la forme incommode de la traduction française, en quatre volumes petit in-folio, imprimée en Hollande, ont pu contribuer à mettre cet ouvrage hors de la portée du plus grand nombre des lecteurs.

Le prix de cette traduction est d'ailleurs excessif, et la concentre nécessairement dans les grandes bibliothèques ou dans les cabinets des curieux et des riches amateurs.

Ajoutons que l'auteur de cette traduction n'est pas français; qu'il manque en général d'enthousiasme, de chaleur, de mouvement, même de correction ; et que, dans un idiome qui n'était pas sa langue naturelle, il n'a pu trouver ces nuances, ces détails d'expression, ces teintes délicates et presque imperceptibles, qu'exige un sujet aussi difficile à traiter que l'étude de la physionomie.

Il faut aussi remarquer que l'on trouve dans l'ouvrage de Lavater des lacunes à remplir, quelques défauts à corriger, et un désordre, une confusion qu'il importe de faire disparaître dans une traduction où, sans rien retrancher du texte original, on cherche moins à rendre servilement ce texte, qu'à présenter les pensées et les observations de l'auteur sous le rapport le

plus favorable, et dans un cadre qui en augmente le prix, par un rapprochement heureux et des liaisons indispensables.

On dirait que Lavater a invité lui-même ses traducteurs à user d'une semblable liberté. Les faits qu'il a publiés sont, en quelque sorte, présentés dans l'ordre de leur découverte; il les a donnés au public sous la forme de fragmens isolés, qu'il ne pouvait pas réunir, parce qu'il les publiait à différentes époques.

Les forces d'un seul homme, dit-il, *sont trop bornées, et sa vie trop courte, pour une entreprise aussi vaste que la mienne; je laisse à ceux qui viendront après moi le soin de perfectionner mon ouvrage.*

Nous n'avons pas conçu le projet de remplir une tâche aussi glorieuse et aussi difficile. Nous nous bornons à donner une édition de Lavater plus correcte, avec un rapprochement de tous les sujets analogues qui sont dispersés et placés au hasard dans l'édition imprimée en Hollande. Nous donnons en outre cet ouvrage sous un format plus commode, et avec des articles sur des sujets que Lavater avait omis ou traités d'une manière trop superficielle, parce qu'il n'était ni physiologiste, ni médecin, ni même naturaliste. Ces nombreuses additions sont presque toutes le résultat de nos recherches sur la liaison de la physionomie avec les différens états de la sensibilité.

Nous avons conservé toutes les planches correspondantes au texte de Lavater, et nous avons fait terminer toutes celles qui n'auraient pas été assez expressives sans l'effet des ombres et des nuances. Nous avons fait graver les autres planches au trait, afin d'arriver à un degré d'exactitude et d'expression que n'ont pas toujours les gravures terminées, et dans la persuasion qu'en général le simple trait est préférable dans les ouvrages de ce genre, où la direction des lignes, la disposition, la correspondance des parties, sont des objets essentiels qui disparaissent souvent dans le volume des ombres (1).

(1) Nous sommes redevables de cette remarque à M. Vincent, peintre, et

Lavater exprime souvent cette préférence, qu'il accorde aussi aux simples traits et aux silhouettes, et n'emploie les gravures achevées, dans plusieurs cas, que pour en faire sentir les défauts et l'infidélité.

Nous avons ajouté plusieurs planches qui se rapportent à nos additions; savoir, principalement celles qui sont relatives à l'anatomie de la face et aux caractères des passions; les dessins tirés des recherches de Camper, Blumenbach, Gall; plusieurs portraits de personnages célèbres, etc.

Nos additions les plus étendues se rapportent presque toutes à des observations d'histoire naturelle et de physiologie appliquées à la poétique des beaux-arts. Les plus importans sont: 1° l'article sur la structure, les usages et les caractères des différentes parties de la face dans l'homme; 2° des notices tirées des recherches de Camper et de Blumenbach sur les différences nationales, et sur les traits les plus remarquables de la physionomie chez les différens peuples; 3° plusieurs remarques sur les passions, tirées de Lachambre, ou entièrement neuves; 4° le fragment de Diderot sur l'expression; 5° l'exposition de la doctrine de Gall; 6° les observations les plus curieuses d'Engel sur les physionomies imitées; 7° des extraits d'Hogarth et de Winckelmann sur le caractère des figures idéales, et quelques considérations dans lesquelles, appliquant les interprétations physiognomoniques à la beauté, on cherche dans les élémens du beau idéal la révélation des beautés morales, des qualités les plus sublimes, et d'un degré d'élévation dans la condition de l'humanité.

Nous avons placé ces divers supplémens dans le corps de l'ouvrage, en les rapportant soigneusement aux différentes parties du texte avec lesquelles ils ont quelque analogie. Nous n'avons pas eu toutefois le projet, ni même le désir d'une concurrence téméraire, et nous avouons que, redevables de ces

membre de l'Institut, qui s'est chargé de revoir tous les dessins et toutes les gravures que contient cet ouvrage.

pièces de rapport aux études relatives à notre profession (1), nous n'avons jamais perdu de vue la leçon donnée par Apelles à cet ouvrier qui, fier d'avoir bien jugé de la chaussure, osa prononcer ensuite sur toutes les parties de la figure et des draperies.

Les considérations qui viennent d'être exposées sont relatives à l'intérêt général que présentent les recherches de Lavater, et à celui que peuvent leur donner une édition plus soignée, une meilleure distribution des matières, et des additions tirées de l'étude de l'homme physique, et propres à lier davantage les observations physiognomoniques avec les sciences, la peinture, la poésie, et tous les arts, toutes les professions qui ont pour objet d'observer, d'interroger ou d'imiter la nature vivante et passionnée.

Osons maintenant jeter un coup-d'œil sur la carrière que nous devons parcourir; voyons de loin les masses, les grands ensembles auxquels l'analyse et les observations doivent ensuite s'attacher successivement. Cette première vue nous conduira à tracer notre plan, à exposer notre cadre, à y placer même quelques esquisses, et à faire connaître la composition d'un tableau dont tous les détails appartiennent à Lavater, qui en avait trop négligé l'ordonnance et la distribution.

Ce plan, que nous allons tracer rapidement, présentera dans toute son étendue l'art de connaître les hommes par leurs physionomies; en classant les nombreux articles que comprend cette nouvelle édition, il les unit, les enchaîne, et, sans rien leur faire perdre, il ajoute à leur prix par les avantages des rapprochemens et de la situation. Lavater, trop occupé de ses observations, et naturellement disposé à l'enthousiasme, avait dû négliger cette méthode, cette liaison, sans lesquelles ses recherches ne peuvent former un ensemble, ni faire accorder à leur auteur toute la gloire qu'il a méritée.

(1) La médecine, celle de toutes les professions où l'on a le plus d'occasions de s'exercer aux recherches physionomiques, et d'acquérir les connaissances qui peuvent favoriser ou compléter ces recherches.

En isolant, sous le titre de Fragmens, les différentes parties de son ouvrage, il a isolé aussi et dispersé ses droits à la célébrité.

Pourrait-on nous reprocher de les avoir réunis? N'est-ce pas ajouter à leur force, à leur éclat, et consacrer à la mémoire de Lavater le monument le plus honorable et le plus glorieux?

L'homme, observé relativement à la physionomie, présente d'abord deux points de vue bien distincts : celui de la physionomie en mouvement, et celui de la physionomie en repos.

A la physionomie en mouvement répondent l'observation et le tableau des caractères des passions et des divers états de l'esprit.

La physionomie en repos, plus difficile à observer, révèle le caractère moral et les habitudes constantes et naturelles, ou les révolutions et les dérangemens passagers de l'organisation.

L'étude de la physionomie en mouvement doit précéder celle de la physionomie en repos, et ce n'est qu'après avoir observé les orages des passions, le travail de la pensée, la physionomie en mouvement, en convulsion même, que l'on pourra, lorsque l'ame est tranquille, reconnaître la trace de ses agitations antérieures, dans les traits, les proportions, le développement, les rapports et l'attitude des différentes parties du visage.

Cette physionomie en repos, cette empreinte des sentimens habituels ou des facultés dominantes de l'esprit, ne s'efface point pendant le sommeil, se conserve même après la mort; et Racine a dit avec raison, en parlant du farouche Étéocle,

> Son visage, où la mort a répandu ses traits,
> Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

Les différentes physionomies en repos, considérées relativement aux habitudes de l'ame, dont elles trahissent le secret, sont ou naturelles et régulières, ou altérées.

Les physionomies altérées sont les plus faciles à reconnaître : elles dépendent des passions violentes, des penchans crimi-

nels, des habitudes dépravées, de tous les sentimens dont l'expression hideuse et déformatrice semble annoncer qu'il n'est pas de véritable beauté sans vertu, sans noblesse, sans amour, et que le crime et le vice, toujours contraires à la nature, pervertissent à la longue et dégradent les plus belles physionomies.

Les passions douces et aimantes, les sentimens paisibles, les facultés de l'esprit les plus silencieuses, n'ont pas cette expression du crime ou de la corruption; elles laissent cependant des traces assez profondes, quand elles sont dominantes, et donnent à la physionomie un caractère difficile quelquefois à distinguer, mais que l'observateur un peu exercé parvient aisément à reconnaître. On ne doit pas, sans doute, commencer ses observations et ses études physiognomoniques par ces traits si délicats, par ces traces si légères, des impressions de la sensibilité : il faut s'élever du simple au composé, et de l'observation de l'effet déformateur des passions honteuses et féroces, jusqu'aux pressentimens qui font reconnaître les empreintes adoucies et les caractères presque imperceptibles des habitudes morales et intellectuelles les moins orageuses. L'observation des physionomies altérées doit donc précéder celle des physionomies régulières, parce qu'elle est plus facile, et que l'art de voir s'y trouve éclairé par des répulsions antipathiques, qui souvent nous servent mieux que les avertissemens de la prudence ou les conseils de la raison. Les physionomies qui expriment seulement des différences physiques, et que nous appellerons physionomies organiques, se présentent également à notre examen, dans un état naturel, ou avec des caractères de bouleversement et d'altération.

Les physionomies organiques naturelles annoncent les diversités qui dépendent du tempérament, de l'âge, du sexe, des variétés nationales.

Les physionomies organiques altérées, dépendent du dépérissement, de la décrépitude, ou de certaines maladies dont les principaux symptômes consistent dans l'altération de la physionomie.

On peut aussi étendre l'étude de la physionomie aux différentes applications dont elle est susceptible, et à des rapprochemens que nous réunissons sous le titre de PHYSIOGNOMONIE COMPARÉE.

Tels sont les points de doctrine physiognomonique auxquels on peut rattacher, avec quelque avantage, les recherches de Lavater, et que l'on doit alors ranger sous les titres suivans :

1° DE LA PHYSIONOMIE EN MOUVEMENT, ou des caractères des passions.

2° DES PHYSIONOMIES ALTÉRÉES par les penchans déformateurs, par les habitudes dépravées ou criminelles, par les aberrations du sentiment.

3° DES PHYSIONOMIES EN REPOS, naturelles et régulières, et de l'expression permanente des habitudes du cœur et de l'esprit.

4° DES PHYSIONOMIES ORGANIQUES, avec altération.

5° DES PHYSIONOMIES ORGANIQUES, sans altération.

6° DE LA PHYSIOGNOMONIE COMPARÉE.

7° DES APPLICATIONS DE LA PHYSIOGNOMONIE.

Les différentes parties de l'ouvrage de Lavater, que l'on peut toutes ranger sous ces titres, forment une suite d'observations et de tableaux que nous croyons pouvoir appeler *les Études de la physionomie*. Il est déjà facile d'apercevoir toute l'étendue et toute l'importance de ces Études. En effet, l'art de connaître les hommes par leurs physionomies ne se borne pas à découvrir, dans les traits du visage, les différentes habitudes morales ou intellectuelles, qu'il est toujours si piquant de reconnaître ou même de soupçonner : cet art est beaucoup plus vaste, et embrasse tous les rapports de l'homme extérieur et de l'homme intérieur; la science de l'expression dans toute son étendue; la recherche de toutes les traces, de tous les signes, de tous les caractères des qualités physiques et morales de l'organisation.

Cette distribution par *Études*, que nous préférons aux divisions ordinaires des ouvrages en livres et en chapitres, nous paraît plus propre à indiquer la nature des connaissances phy-

siognomoniques : elle rappellera que ces connaissances, dont la philosophie doit apprécier le degré de certitude, ne s'allient pas à des démonstrations rigoureuses ; qu'elles ne sont encore que des essais qu'il faut perfectionner, et qu'elles ont pour base des observations infiniment délicates, des interrogations timides et embarrassées de la nature, et des recherches dans lesquelles on doit moins peut-être aux vues profondes de la raison, qu'aux aperçus rapides du sentiment.

Ces Etudes sont au nombre de treize, dont nous allons successivement indiquer le titre et les sujets. Elles sont précédées d'une introduction très-étendue, et de deux Études préliminaires sur l'histoire anatomique et l'expression isolée de chacune des parties qui sont le sujet principal de la physionomie.

Ire ÉTUDE.

De la physionomie en mouvement, ou des caractères des passions.

La physionomie en mouvement est un tableau varié et vivant, où se peignent, avec autant de force que de délicatesse, tous les mouvemens du cœur, toutes les opérations de l'esprit. L'homme jouit, souffre; il veut, il désire, il entre en fureur; il hait, il aime; il craint ou brave le danger. Toutes ces émotions, tous ces sentimens, sont exprimés sur son visage; chaque mouvement de l'ame est rendu par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression est impérieuse, involontaire, et peint au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

L'observation de cette physionomie en mouvement est une des parties principales de l'histoire physiologique des passions, et la plus belle application de l'histoire naturelle et de l'anatomie à la peinture et à tous les autres arts d'imagination.

Sa variété et son étendue dans l'homme dépendent de la structure admirable de la face, dont les moyens d'expression répondent à la richesse des affections et des pensées.

En effet, non-seulement chaque partie, chaque région du visage prend un caractère dans les passions; mais des muscles isolés et délicats, un assemblage de vaisseaux, des fibres, des nerfs qui semblent avoir quelque chose de la mobilité de l'esprit et de la délicatesse du sentiment, obéissent séparément à chaque émotion, et l'expriment avec autant d'énergie que de fidélité. Rien de semblable ne s'observe dans les animaux. Dans le singe même, un voile épais et musculaire recouvre les joues; tous les muscles sont volumineux, peu distincts les uns des autres, peu variables dans les différens individus, et plus disposés à produire des convulsions, des secousses, des grimaces, qu'à exprimer les mouvemens délicats et le jeu passionné de la physionomie.

Les passions, considérées relativement à leurs effets physiques et à leur expression, sont, 1° CONVULSIVES et cruelles; 2° OPPRESSIVES; 3° EXPANSIVES, c'est-à-dire accompagnées d'un doux épanouissement et d'une heureuse dilatation dans tous les organes.

Les opérations de l'esprit doivent occuper un tableau séparé, et ne pas être confondues, même sous le rapport de l'expression, avec les affections morales.

Il faut donc étudier successivement dans leurs rapports avec la physionomie, les passions convulsives et farouches, les passions oppressives, les passions expansives et les opérations de l'esprit.

A l'aide de cette distribution analytique, le travail de Lavater sur la physionomie en mouvement forme, dans cette nouvelle édition, un tableau unique, partagé en quatre grandes divisions, ou masses principales.

§ I. *Des passions en général, et des passions convulsives en particulier.*

Sous le titre de passions en général, nous rangeons divers exercices physionomiques par lesquels Lavater prépare l'œil et l'esprit de l'observateur, en faisant reconnaître les traits les plus déliés et les plus fugitifs d'un grand nombre de passions,

dont il oppose et combine les expressions différentes, pour en mieux faire ressortir les caractères.

Ces exercices consistent principalement dans des examens rapides, et dans des interprétations ingénieuses d'un grand nombre de têtes entières ou de profils, d'après Lebrun et Chodowiecki.

Les observations des physionomistes et les effets du dessin ne pouvant se plier rigoureusement à ce qu'exige l'analyse philosophique du cœur et de l'esprit, les nouveaux éditeurs ont réuni sous un même titre différentes observations générales sur les passions et le tableau particulier des passions convulsives.

Ils ont en outre rapporté à ces passions convulsives et spasmodiques plusieurs sentimens pénibles qui semblaient appartenir à la classe des passions oppressives et douloureuses.

Les passions décrites dans cette première section sont, la crainte et la frayeur, les combinaisons et les modifications variées de ces deux sentimens, la fureur, en général, la fureur théâtrale, la fureur d'un être fort, et celle de l'homme faible et pusillanime, celle d'un idiot battu de verges, la fureur avec épuisement, la douleur convulsive; un dessin du Laocoon, et son interprétation physiognomonique d'après Lessing, sous la forme de supplément, par les nouveaux éditeurs.

§ II. *Des passions oppressives.*

Les passions oppressives et concentrées sont accompagnées d'un resserrement pénible; on dirait que le principe du sentiment abandonne la surface du corps, et se retire de la circonférence vers le centre. Le pouls alors est petit, serré; la peau se décolore; la région du cœur est douloureuse; quelquefois il y a frisson, palpitation, tremblement et angoisse.

Lavater a décrit, avec toutes leurs nuances et leurs mélanges, ces différentes passions, vers l'observation desquelles sa mélancolie et son exaltation le portaient avec une sorte de prédilection.

Ses descriptions, ses tableaux peignent donc, avec toutes leurs nuances et dans tous leurs degrés, les passions oppressives, le repentir de la faiblesse, le remords du crime, la douleur concentrée; l'affliction, d'après Raphaël; la mélancolie et la tristesse profonde d'une femme qui embrasse un monument funéraire; une tristesse pleine de noblesse et de fierté; une tristesse extrême, avec stupeur; la tête de Niobé.

Cette série est terminée par l'opposition d'une douleur avec défaillance, et d'une douleur avec résignation : situation qui nous est offerte par le groupe de Calas et de sa fille, dans la prison, tiré de la grande estampe de Chodowiecki; situation que Lavater décrit d'une manière si touchante, qui fait à elle seule un drame tout entier, qui excite, qui laisse de si longs, de si profonds souvenirs.

§ III. *Passions expansives.*

On réunit sous ce titre les tableaux variés de l'attendrissement, de la pitié, de la clémence, du désir, de l'espoir, de l'amour et de son recueillement mélancolique dont l'expression est si tendre; de la dévotion, qui est aussi une espèce de tendresse et d'amour; de la piété, de la ferveur, de la contemplation, de l'extase, etc.

Il serait inutile de faire remarquer que ces descriptions détaillées de Lavater, ces tableaux variés des passions, avec toutes leurs nuances, seront plus utiles aux artistes, et principalement aux peintres et aux acteurs, que l'ouvrage de Lebrun, qui n'a rendu que le moment de chaque passion, son expression la plus forte, et qui a négligé ses degrés et ses combinaisons.

§ IV. *Des facultés intellectuelles.*

Dans l'article consacré aux opérations de l'esprit, qui modifient sensiblement la physionomie, on retrace les caractères généraux de l'attention; les caractères d'une attention excitée par le désir, et de l'attention avec étonnement, d'après Raphaël et le Guide; les caractères de la méditation, et du re-

cueillement qui dégénère en mélancolie; de l'imagination, de l'inspiration poétique ; des émotions, des passions de l'esprit, telles que la curiosité, l'étonnement, la surprise. Quelques articles tirés de Lachambre, d'autres entièrement neufs, et un grand nombre de remarques avec figures, tout ce que les tableaux des plus grands maîtres peuvent fournir à l'histoire physiognomonique des passions, forment, dans cette première Étude, des additions et des supplémens qui nous ont paru indispensables.

IIe ÉTUDE.

Des caricatures et des physionomies altérées par les penchans déformateurs, par les habitudes criminelles ou dépravées, les aberrations du sentiment.

« J'ai vu dans les faubourgs, dit le philosophe Diderot, des »enfans charmans de visage. A l'âge de douze à treize ans, ces »yeux pleins de douceur étaient devenus intrépides et ardens; »cette agréable petite bouche s'était contournée bizarrement; »ce cou si rond s'était gonflé de muscles; ces joues larges et »unies étaient parsemées d'élévations dures. Ils avaient pris la »physionomie de la halle et du marché : à force de s'irriter, »de s'injurier, de se battre, de crier, de se décoiffer, pour un »liard, ils avaient contracté, pour toute leur vie, l'air de l'in»térêt sordide, de l'impudence, de la colère. »

Tels sont, en général, les effets des passions convulsives, des habitudes violentes, haineuses, des penchans grossiers, des sentimens méprisables, sans noblesse et sans dignité.

Il suffira de placer quelques-unes de leurs expressions habituelles sur les plus beaux visages, pour les altérer, les défigurer, les enlaidir.

Ainsi, imaginez quelques-unes de ces expressions déformatrices sur les plus belles figures, et vous serez surpris de voir jusqu'à quel point le moral peut agir sur le physique et gâter l'ouvrage de la nature.

Supposez, par exemple, que dans les figures admirables de l'Antinoüs les deux angles de la bouche se relèvent en même temps, et que les yeux sont bien ouverts; vous aurez une physionomie cynique, et vous craindrez que les regards de votre fille, de votre femme, de votre sœur, ne s'arrêtent sur cette figure (1).

On pourrait donc admettre, dans l'histoire des passions, une classe d'affections déformatrices, d'habitudes morales et de penchans, dont l'expression souvent renouvelée imprime des caractères de réprobation et de laideur : caractères expressifs, faciles à reconnaître, et par l'observation desquels on se prépare à des études et à des recherches qui exigent plus d'expérience, de délicatesse et de sagacité.

Suivez cette méthode, cette progression, si vous voulez être physionomiste; commencez votre cours au milieu des hommes qui ont le moins de civilisation, et le plus de franchise et de véhémence dans leurs sentimens.

Cherchez les scènes publiques; allez dans les hôpitaux, les prisons, les marchés, sur les théâtres, où les hommes sans éducation s'occupent fortement de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, et tourmentent, bouleversent leurs physionomies par l'impression violente d'un petit nombre de passions, dont ils n'ont pas appris à modérer la force ni à retenir l'expression.

J'ai suivi cette marche que je conseille. Lorsqu'après avoir lu l'ouvrage de Lavater, je voulus faire un cours pratique de physiognomonie, je ne commençai point mes observations dans les salons et les cercles : mon début aurait eu trop de difficultés. Je fus me placer, non pas, à la vérité, sans danger, au milieu de ces hommes égarés ou cruels, dont les crimes étonneront la muse de l'histoire : j'observai leurs visages altérés, en convulsion, et toutes les variétés de la déformation, de la *laideur acquise* qu'y développait insensiblement l'impression sans cesse renouvelée des passions haineuses et violentes. Je par-

(1) Voyez Œuvres complètes de Diderot, édition de Naigeon, vol. XIII.

vins aussi quelquefois à distinguer la férocité originelle de la cruauté par effervescence, par impulsion, et je comparai tous ces hommes, devenus tout-à-coup si méchans, si atroces, aux brigands de profession, aux voleurs, aux assassins, que je visitai et interrogeai également, avec le dessein d'en faire le sujet d'observations physiognomoniques et philosophiques.

De ce théâtre orageux, de ce spectacle qui remplit si souvent mon ame de la plus affreuse mélancolie, je passai à des scènes moins fortes, mais dont les personnages devaient encore à des sentimens violens et condamnables des caractères physionomiques et une laideur d'expression, dont il était facile de deviner la cause et d'entendre le langage.

Pendant quelques mois, j'ai observé ces hommes de la dernière classe de la société, devenus tout-à-coup des spéculateurs; ces riches d'un jour; ces *joueurs* imprudens et avides; ces agioteurs, tour-à-tour ruinés et enrichis, et passant continuellement de l'espérance et de la joie la plus vive aux angoisses de la douleur, des regrets et du désespoir.

Les agitations de l'ame avaient sensiblement perverti les traits de tous ces hommes méprisables, et amené une déformation de physionomie, des caractères de laideur, qui répondaient évidemment à l'égoïsme impitoyable, à l'avidité sordide, à l'avarice insatiable, aux joies convulsives, aux regrets pusillanimes, au désespoir insensé; on aurait dit que toutes ces figures remarquables par une laideur significative, avaient été disposées pour *servir* aux observations du physionomiste peu exercé, et pour lui apprendre à lire les premiers caractères d'une langue dont l'étude plus avancée présente de si grandes difficultés.

Nous réunissons sous un même titre, et dans cette deuxième Étude, tous les articles de Lavater qui peuvent ainsi apprendre à lire les premiers caractères de la langue physiognomonique, et convaincre de la réalité des rapports de la beauté morale et de la beauté physique.

Ces tableaux physiognomoniques, plus faciles à observer,

présentent des figures altérées par l'ivrognerie, la débauche, la paresse, l'avarice, la cruauté, l'habitude du brigandage. Le dessin de chacune de ces physionomies est commenté, et amène des réflexions où l'ame sensible et vertueuse de Lavater se montre toute entière, paraît souvent oppressée par ce spectacle de la dégradation humaine, et s'abandonne à d'éloquentes réflexions sur la connexion intime de la vertu et de la beauté.

La même Étude est terminée par un long article sur les caricatures d'après Hogarth, dont Lavater a pris les dessins les plus expressifs et les plus analogues aux recherches physiognomoniques.

III[e] ÉTUDE.

De la physiognomonie en général, et des rapports entre la beauté morale et la beauté physique.

Les Études précédentes montrent les nuances, les divers caractères de la physionomie en mouvement, et l'état violent, la déformation, l'air suspect, qui révèlent les penchans criminels, dont l'expression farouche pourrait être comparée aux teintes rembrunies et sinistres qui distinguent plusieurs espèces d'animaux et de végétaux vénéneux, et en font connaître de loin la perfidie et le danger.

Ces deux Études sont en quelque sorte l'alphabet de la langue physiognomonique.

Dans l'étude des physionomies extérieures reposées et calmes, on cherche, on signale, on devine et on soupçonne des traits et des caractères bien plus difficiles à saisir. Cette Étude embrasse d'ailleurs une grande variété d'objets, savoir : plusieurs points de vue généraux, et les rapports si marqués, si consolans, de la beauté morale et de la beauté physique; les différentes physionomies intellectuelles et morales; les physionomies considérées dans les femmes et les enfans; les physionomies idéales, relatives aux différentes mythologies; la physiogno-

monie comparée, c'est-à-dire, une suite de rapprochemens entre les différentes physionomies des animaux et celles de plusieurs hommes; les physionomies organiques ou médicales; enfin les applications les plus immédiates de la physiognomonie à la peinture.

Tous ces différens points de vue de la physionomie sont développés dans une suite d'Études qui se succèdent, et forment avec les précédentes un tableau unique, un ensemble d'où résulte un corps de doctrine et une véritable science.

Dans cette troisième Étude, on offre les développemens de ces considérations préliminaires; plusieurs exercices physiognomoniques; le commentaire d'un grand nombre de profils très-significatifs; des preuves multipliées de la liberté et de la flexibilité de l'organisation de l'homme; des exemples frappans de l'effet de plusieurs traits physiognomoniques que l'on n'aperçoit pas d'abord, et sur la vérité desquels les interprétations de Lavater ont quelquefois toutes les apparences d'une espèce de révélation, qui s'explique par l'expérience consommée de l'auteur dans ce genre de recherches et d'observations.

Ces premiers aperçus conduisent à un très-beau fragment sur l'harmonie entre la beauté morale et la beauté physique. Là se développent toute l'éloquence, toute la chaleur et tout le zèle apostolique du Fénélon de l'Helvétie. Les charmes les plus puissans de la beauté, sa grâce la plus touchante; les causes les plus irrésistibles, les motifs les plus vrais, de l'admiration, de la bienveillance, de l'amour, sont trouvés dans l'expression simple, constante, involontaire, des sentimens nobles et des affections tendres, libérales et généreuses.

Le fragment sur Socrate, qui peut être regardé comme la suite des précédens, termine cette Étude, et offre un bel exemple de l'accord qui existe entre la philosophie et les études de la physionomie.

IVe ÉTUDE.

Des différentes expressions de l'esprit, ou des physionomies intellectuelles.

Cette Étude, comme la précédente, est presque toute en exemples : voici une énumération rapide des sujets qui s'y trouvent rapprochés selon leur analogie.

Plusieurs exemples des différens degrés d'intelligence que présentent diverses physionomies, et qui conduisent à pouvoir juger, au premier coup d'œil et avant qu'un homme ait parlé, de la nature et de la qualité de son esprit.

Signes d'une grande médiocrité.

Sottise et orgueil.

Marques d'une attention habituelle, mais avec un esprit borné et incapable de sortir du cercle étroit de la chicane et des affaires.

Physionomies où domine l'habitude de l'attention et de l'observation philosophique.

Plusieurs portraits de Locke et de Haller.

Expression de la force et de la fécondité des pensées. Portraits de Spalding et de Raynal.

Caractères admirables de l'élévation, de la noblesse des conceptions ; de cette force de tête, de cette rapidité d'aperçus qui font le génie dans les sciences.

Plusieurs portraits de Newton.

Quelques additions. Les têtes de Buffon, de Lavoisier, etc.

Physionomie de l'invention poétique; de la force et de l'exercice régulier et sublime de l'imagination.

Têtes d'Homère.

Portraits de Shakespear, de Milton, de Goethe, etc.

Plusieurs additions.

Physionomies où dominent l'originalité, la pénétration, la vivacité, la flexibilité.

Portraits de Voltaire à différentes époques de sa vie.

Portrait d'Erasme.

Portrait de Beaumarchais.

Lignes et contours qui sont la marque invisible de la mollesse d'esprit, de l'aptitude marquée à la poésie légère, aux frivolités de l'esprit.

Ve ÉTUDE.

Des différentes expressions du cœur, ou des physionomies morales.

Dans la IVe Etude on cherche à saisir, à démêler les principaux signes des directions particulières et des habitudes dominantes de l'esprit. On peut également découvrir les traces durables des mouvemens habituels du cœur dans les traits du visage; et il est des physionomies remarquables, soit par une expression quelquefois incertaine et vague de plusieurs affections morales, soit par l'expression plus significative d'une affection dominante qui, sans cesse reproduite, devient avec le temps le trait le plus distinctif de la physionomie.

C'est principalement dans l'observation de toutes ces nuances que brille le talent de Lavater : rien de plus *délicat*, de plus profond que ses *remarques* sur la physionomie morale en général, placées au commencement de cette Étude. On *trouve* la même perfection de dessin et de description dans une *galerie* de portraits, tous consacrés à faire ressortir plusieurs caractères physiognomoniques. La première partie de cette galerie offre, avec un commentaire pour chaque figure, les têtes des personnages de l'antiquité les plus célèbres.

D'autres portraits, placés dans la même galerie, sont présentés comme des modèles de l'expression d'une ame très-élevée et pleine de courage, de la fermeté et de l'ardeur guerrière, de la bienveillance, etc.

Les têtes rapportées à l'élévation de l'ame sont principalement celles de César, de Henri IV et de Frédéric.

Les têtes qui répondent à la fermeté et à l'ardeur guerrière, ou même à la force et à l'âpreté du caractère, sont celles d'Alexandre, de Charles XII, de Thomas Morus, d'un Transteverin, etc., etc.

VIe ÉTUDE.

Exposition et critique du système de Gall sur la cause et l'expression des différences de l'esprit et des passions.

Des faits nombreux, des observations presque merveilleuses, des exemples qui paraissent décisifs, ont été employés pour appuyer le système du docteur Gall sur la physionomie du crâne, et sur ses rapports avec les divers états des organes de la pensée et du sentiment.

On n'a rien négligé pour multiplier et rectifier les recherches relatives à cette théorie : l'auteur a formé une collection très-nombreuse, soit en nature, soit moulés en plâtres, de crânes d'hommes illustres, de personnages extraordinaires dans tous les genres, d'artistes, de poëtes, de fous, de voleurs, et de quelques animaux remarquables par l'énergie de certains penchans et de diverses qualités. Sur tous ces monumens il prétend lire distinctement et retrouver l'histoire des différens personnages dont ils proviennent, ou du moins reconnaître les traits principaux de l'esprit ou du caractère, dans la configuration de ces diverses pièces, qu'il observe et qu'il interroge avec une sagacité admirable.

On expose les principes et les conséquences de cette doctrine, sans partialité ni prévention; on lui oppose ensuite une série d'objections tirées des résultats les plus concluans de l'anatomie et de la physiologie, de l'examen particulier du cerveau, et des rapports du physique et du moral de l'homme.

VIIe ÉTUDE.

De la physiognomonie considérée dans les femmes et dans les divers âges.

Chez les femmes la physionomie n'est jamais entièrement reposée.

Les muscles de la face, ces faisceaux élégans dont le mouvement rapide et le jeu si animé expriment toutes les nuances du sentiment et de la pensée, ont plus d'action que de volume; les traits du visage n'ont point un caractère permanent, comme dans l'homme, et ne révèlent pas avec autant de franchise la direction de l'esprit et la nature des sentimens. L'agitation qui succède efface les traces de celle qui a précédé, et qui n'est pas assez prolongée pour imprimer un caractère durable : la nature même de l'organisation de la femme contribue à cette différence.

Ce sont les angles, les saillies, les contours fortement prononcés, qui font les traits physiognomoniques : chez la femme tout est arrondi, du moins pendant la jeunesse; un tissu délicat, expansible, élastique, efface tous les angles, unit toutes les parties par les transitions les plus douces. Les muscles sont d'ailleurs plus mobiles, moins long-temps livrés à la même contraction, et ne modifient pas assez fortement la physionomie pour lui donner cette expression habituelle qui permet de découvrir la passion dominante, la nature des penchans, l'emploi des facultés, les directions du cœur et de l'esprit.

Chez les enfans la physionomie est encore plus mobile; elle est en outre moins développée. Cependant elle est déjà très-significative; et il est étonnant, dit Rousseau, combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expression. Leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le sourire, le désir, l'effroi, naître et passer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre visage.

Cette grande mobilité, ce jeu si rapide n'instruisent, chez les femmes comme chez les enfans, que du moment présent, que de l'émotion qui se fait éprouver dans l'instant; et la physionomie, quoique très-expressive, n'offre pas de caractères physiognomoniques. Cependant Lavater a appliqué ses principes et ses observations à un grand nombre de femmes et d'enfans; il est parvenu à démêler dans leurs traits les signes d'un caractère déjà formé, ou la nature des penchans et des affections qui doivent se développer. Nous rapprochons dans cette septième Étude toute cette partie, la plus difficile de la langue physiognomonique. Plus de trente planches et leurs explications et interprétations composent cette Étude. Parmi les sujets qu'elles représentent, on distingue celui d'une des plus agréables vignettes de cette division de l'ouvrage, les caractères de la noblesse et de la vertu chez une femme de l'esprit le plus élevé; la douceur du caractère chez une autre femme; la même femme sous quatre faces différentes; *une mère* et sa fille; la belle *Cenci*, avec des observations du plus grand intérêt sur sa physionomie; la tête poétique d'une femme; les têtes de Laïs et d'Artemise; plusieurs portraits de femmes, considérés sous le rapport de l'expression, et d'une manière générale.

Le portrait de la pudeur et un portrait analogue.

Une figure de femme que Lavater regarde comme trop peu *individualisée*.

Le portrait très-significatif d'une femme d'un esprit supérieur.

Un grand nombre de portraits, de profils, de groupes d'enfans figurent dans la même Étude.

Tout le monde a lu dans Clarisse les remarques pleines de finesse de miss Howe sur la physionomie que devaient avoir au collége Solmes, Hickmann et Lovelace.

« Je me représente, dit-elle, Hickmann comme un grand » élancé, la chevelure aussi plate que la physionomie, qui était » harcelé et pincé de tous les autres, et qui retournait au logis » le doigt dans l'œil, pour s'en plaindre à sa mère. Lovelace,

»au contraire, était un franc vaurien, aux cheveux crépus, »plein de feu, de caprice et de méchanceté, allant à la picorée »dans les vergers; escaladant les murailles; courant à cheval, »sans selle ni bride; un indomptable petit mutin, qui donnait »des coups de pieds, des coups de poing, et qui en recevait; »qui ne rendait justice à personne, et qui ne la demandait pas »pour lui; qui, ayant la tête cassée dix fois par jour, disait, c'est »l'affaire d'un emplâtre, ou qu'elle se guérisse toute seule, et »ne cherchait qu'à faire plus de mal encore, s'exposant à avoir »les os brisés ou à le mériter.

»Solmes, je m'imagine, devait être un sale et vorace petit »garçon, qui tournait sans cesse autour de ses camarades pour »trouver quelque chose à escamoter, et qui mendiait volontiers, »de toutes les mains, la moitié de leur tartine.»

Lavater cherche aussi et devine dans l'enfant, dans l'écolier, l'homme fait, avec son allure arrêtée, sa tournure, son caractère, sa direction, l'objet de ses travaux et de ses sentimens.

Cette septième Étude présente des conséquences et des applications d'un grand intérêt, relativement à l'éducation (1).

VIII[e] ÉTUDE.

Des physionomies idéales, et de l'analyse physiologique de la beauté.

Le génie poétique et les beaux-arts ne se bornent pas à imiter servilement la nature : ils l'embellissent quelquefois; ils changent ses aspects, la combinaison, le théâtre, les acteurs, les effets; ils donnent des formes à la pensée, animent, personnifient les abstractions, et deviennent créateurs d'un monde où l'imagination se plaît à s'égarer au milieu de la féerie, des prestiges et des illusions.

(1) Les planches sont au nombre de 8 ou 10, et plusieurs forment de très-jolis tableaux.

L'homme lui-même change de physionomie dans ces inventions poétiques, présente les caractères extérieurs d'une condition au-dessus de l'humanité, et apparaît avec un ensemble de beautés physiques ou de beautés morales, dont l'effet s'augmente chez tous les peuples, par sa liaison avec les idées religieuses, les préjugés de l'éducation et les passions factices.

Ainsi que le monde physique, ce monde idéal se divise en ancien monde, qui répond à la mythologie grecque, et en nouveau monde, qui se rapporte à la religion des chrétiens.

Un grand nombre de gravures et d'articles ont été consacrés par Lavater à l'examen physiognomonique des physionomies idéales qui se rapportent à ces deux principaux systèmes de religions : ce sont sur-tout les fragmens et les planches consacrées aux études physiognomoniques sur Apollon, Mars, Hercule; sur plusieurs figures antiques; sur diverses figures idéales d'après Raphaël; sur un Satan réalisant la pensée de Milton, par Fusely; sur un grand nombre de Christs; sur un Jésus entre les larrons, et sur les descentes de croix; sur la figure du prophète Élisée, et sur celles des prophètes en général; sur plus de vingt têtes d'apôtres; sur saint Paul devant Félix; sur différentes têtes de saint Jean; sur sainte Cécile, d'après Raphaël; sur une foule de Vierges et de Madeleines; sur plusieurs têtes d'anges; sur l'ange et Marie, etc., etc.

Les physionomies imitées, la partie exécutive de l'art dramatique, ont pour objet, ainsi que les physionomies idéales, de donner des émotions plus ou moins fortes, par l'image des passions et des sentimens.

Elles diffèrent des physionomies d'une nature supérieure et plus qu'humaine, parce qu'elles sont moins éloignées de la nature : plus vives et plus animées, ce sont des représentations dans lesquelles le peintre est lui-même le tableau, et n'emprunte aucun secours étranger pour produire ses effets quelquefois si touchans et si pathétiques.

Il est facile d'apercevoir la liaison de cet art avec la peinture et les études de la physionomie; Diderot ne craint pas

même d'affirmer qu'un comédien qui ne se connaît point en peinture ne peut pas être un grand artiste.

Lavater n'a fait qu'indiquer cette belle et importante application de la physiognomonie. On a rempli cette lacune par des articles tirés de la Mimique d'Engel, et des ouvrages du même genre les plus estimés.

La beauté et l'expression sont les deux termes vers lesquels tendent sans cesse les grands artistes, soit dans les physionomies idéales, soit dans les physionomies imitées.

Les études de la physionomie doivent nécessairement comprendre ces deux points essentiels de la partie des beaux-arts. Lavater a laissé sous ce rapport, dans son bel ouvrage, un vide que l'on a cherché à remplir, dans la nouvelle édition, par le fragment de Diderot sur l'expression, par une analyse physiologique de la beauté, ainsi que par des applications entièrement neuves de la physiognomonie à l'examen du beau idéal, et des sentimens que l'on éprouve à la vue des types d'une nature perfectionnée et dégagée de tout ce qui rappelle la condition misérable et les besoins de l'humanité.

Toute la partie de la doctrine d'Hogarth et de Winckelmann, la plus élevée, la moins contestée, la plus philosophique, est fondue et développée dans cette Étude (1).

IXe ÉTUDE.

De la physiognomonie comparée, et des idées de Porta sur les ressemblances qui existent entre certaines figures d'hommes et certaines figures d'animaux.

Tout dans la nature est rapport et harmonie; chaque apparence externe est le signe d'une propriété : chaque point de la

(1) Cette analyse physiologique de la beauté, que l'on chercherait en vain dans tous les traités d'anatomie à l'usage des peintres, est une des parties les plus essentielles de l'application de l'anatomie et de la physiologie aux beaux-arts.

superficie d'un corps annonce l'état de sa profondeur et de sa structure : chaque trait de la beauté annonce une vertu; chaque trait de la laideur, un vice ; et tous les êtres parlent, dans leur physionomie, une langue que l'on se rend aisément familière par l'expérience et l'observation. Mais ce sont principalement les animaux dont les traits, les caractères, les voix ont ces significations si expressives qui révèlent la nature de chaque espèce.

« Chaque espèce, dit Bernardin de Saint-Pierre, a des traits » qui expriment son caractère : aux yeux étincelans et inquiets » du tigre on distingue sa férocité et sa perfidie ; la gourmandise » du porc s'annonce par la bassesse de son attitude et l'incli» naison de sa tête vers la terre. »

Nous remarquerons encore que chaque animal exprime dans ses traits quelques passions dominantes, telles que la cruauté, la ruse, etc.

Ce genre d'observation n'a point échappé à Lavater. Nous plaçons au commencement de cette huitième Étude la traduction de son fragment sur la physionomie des animaux en général. On a rapproché du même fragment les articles sur la physionomie de l'éléphant, sur celles du singe, du lion, du cheval, de la chauve-souris, et de plusieurs autres espèces choisies, soit parmi les mammifères, soit parmi les oiseaux, les reptiles, les poissons, ou même les insectes.

Un Napolitain doué d'une grande sagacité, Jean-Baptiste Porta, a indiqué entre toutes ces figures d'animaux et certaines figures d'hommes, des rapprochemens qu'il a fait ressortir dans des espèces de caricatures. Il a composé sur ce sujet un livre dont les gravures représentent des têtes d'hommes ressemblant à des têtes de chien, de cheval, de mouton, de porc et de bœuf; il avait cru démêler une analogie remarquable entre la physionomie de Platon et celle d'un chien de chasse.

On expose à la fin de cette huitième Étude la doctrine de Porta, avec les figures de la belle édition italienne, et les dessins au trait des tableaux que Lebrun a consacrés à la partie la

plus saillante de ces rapprochemens du physionomiste napolitain entre les figures humaines et les figures des animaux.

X^{e} ET XIe ÉTUDES.

Des physionomies organiques.

La langue physiognomonique est d'une richesse, d'une variété inépuisables. Non-seulement elle révèle les secrets les plus cachés du cœur et de l'esprit; elle instruit encore, et par des caractères faciles à reconnaître, des divers états physiques, de la force ou de la faiblesse de la constitution, de toutes les modifications des tempéramens; de tout ce qui annonce les différences de l'âge, du sexe ou les variétés nationales; la nature de plusieurs maladies à leurs différentes époques; d'un grand nombre de dispositions dangereuses, qu'il est important de signaler dès le moment de leur première apparition. Ces différens objets sont réunis dans les Xe et XIe Études, sous le titre de Physionomies organiques sans altération, et de Physionomies organiques avec altération.

On trouve dans Lavater, pour répondre à ces deux titres, plusieurs articles auxquels on ajoute un grand nombre d'articles nouveaux.

Les tableaux et les descriptions des divers tempéramens, et des principales variétés de la constitution physique de l'homme, occupent le premier article, qui a beaucoup d'étendue.

On trouve dans cet article plusieurs expositions pittoresques des attributs extérieurs des quatre tempéramens, le sanguin, le lymphatique, le bilieux et le mélancolique, avec un tableau qui a pour sujet quatre personnages doués chacun de l'un de ces quatre tempéramens, et manifestant leur émotion, suivant la différence de constitution qui les caractérise, à la vue d'une scène attendrissante. Six autres planches, accompagnées des interprétations qui s'y rapportent, présentent, réunies dans

le même article, des modèles d'un grand nombre de tempéramens mixtes, d'un tempérament lymphatique vu isolément, et de plusieurs autres variétés de constitution physique, etc.

Un second article est consacré à l'exposition des principaux traits physiognomoniques qui caractérisent les femmes, les enfans, et les révolutions des âges en général.

Les caractères des races humaines et des variétés nationales sont le sujet d'un troisième article, et la dixième Étude est terminée par deux additions, tirées de Camper et de Blumenbach, sur les principales différences que présentent les traits du visage et la forme de la tête, dans les quatre grandes variétés de l'espèce humaine.

L'Étude XI[e] n'a point toute l'étendue que son titre semble annoncer : autrement elle serait un traité général des symptômes de toutes les maladies.

Les articles que nous y réunissons, sont la description, les simples profils ou les portraits d'idiots, de mélancoliques, de maniaques, d'aliénés de tout genre, etc., etc.

Un petit tableau suivi de son explication termine cette série : il a pour sujet un hypocondriaque, et sa femme qui tomba insensiblement dans le même état de démence, par imitation.

Les additions ont pour objet la physionomie de plusieurs affections lentes et habituelles qui se manifestent par des changemens très-prononcés dans les traits du visage.

Les scrofuleux, le phthisique, les malades attaqués de jaunisse ou de maladies lentes des organes du ventre, sont les principaux sujets de ces additions, qui sont terminées par un dessin du tableau de l'hydropique.

XIIe ÉTUDE.

Des rapports particuliers de la physiognomonie et de la peinture.

La connaissance des hommes par la physionomie est, sans doute, de tous les points de vue de l'étude de l'homme, celui qui intéresse plus vivement le peintre, le sculpteur, l'acteur, le poète, etc. On pourrait la regarder comme la physiologie spéciale des artistes, des poètes épiques et dramatiques.

« L'ame d'un homme passionné, dit le philosophe Diderot, » vient se peindre sur son visage en caractères clairs, évidens, » auxquels nous ne nous méprenons jamais. Sur son visage? que » dis-je? sur sa bouche, sur ses joues, dans ses yeux, en chaque » partie de son visage. L'œil s'allume, s'éteint, languit, s'égare, » se fixe, et une grande imagination de peintre est un recueil » immense de toutes ces expressions. »

En effet, tous les grands peintres, les Raphaël, les Léonard de Vinci, Lebrun, Le Poussin, ont tous été d'habiles, de profonds physionomistes. Non-seulement ils ont rendu les traits les plus délicats et tous les détails du tableau des passions humaines; mais ils ont exprimé en outre tous les caractères de la physionomie en repos, toutes les marques distinctives des personnages qui respirent dans leurs admirables compositions, et dont l'imagination de tout spectateur qui n'est pas étranger à la langue physiognomonique, peut aisément faire l'histoire toute entière, et retrouver toute la vie, toute la destinée.

Cette connaissance, cette expression de tout ce qui peut relever le caractère moral, est même peut-être plus indispensable pour le peintre d'histoire que pour les poètes épiques et dramatiques.

Ces derniers ont des narrations, des scènes, des actes, et en général des moyens de développement très-étendus.

Le peintre ne peut faire qu'un seul récit, qu'une seule scène; et il faut que, par le moyen de la composition et de l'expres-

sion, ce récit, cette scène, soient un drame tout entier, et qu'en montrant les personnages dans un seul moment de leur vie, la poésie muette du pinceau fasse retrouver les causes, les suites de ce moment unique; tout ce qui s'y rapporte, la longue suite de pensées et de sentimens qu'il doit exciter dans les ames actives et passionnées.

Toutes les parties de l'ouvrage ont donc une liaison intime et directe avec la peinture; elles doivent puissamment contribuer aux progrès de l'éducation des artistes, si la composition et l'expression sont les parties les plus essentielles de la peinture transcendante, si la composition et l'expression font seules les peintres épiques et dramatiques.

Nous avons cru néanmoins réunir sous le titre de RAPPORTS PARTICULIERS de la physiognomonie avec la peinture les deux grands articles dans lesquels Lavater traite spécialement des silhouettes et de l'art du portrait.

Cette Étude présente un grand intérêt, par les heureuses applications que l'auteur fait de sa doctrine à l'art poétique des peintres, et par le nombre, l'heureux choix, la belle exécution des profils et des portraits dont il donne le commentaire physiognomonique.

On a placé à la fin de cette Étude, et sous la forme d'addition, plusieurs remarques de M. Vincent, qui étaient indispensables, et qui rendront cette douzième Étude d'un grand prix pour les artistes.

XIIIe ÉTUDE.

Philosophie et histoire de la physiognomonie.

Suivant la remarque ingénieuse de Bacon, chaque science devrait être regardée comme une pyramide : des faits et des observations convenablement recueillis en forment la base et le corps : le sommet est occupé par la partie métaphysique et littéraire.

Adoptant cette remarque, nous rapprochons dans cette der-

nière Étude, et sur le sommet de l'édifice dont nous venons de tracer le plan, toutes les considérations générales et littéraires de Lavater qui n'ont pu entrer dans son introduction, soit par leur nature métaphysique, soit parce qu'elles supposaient des connaissances qui ne peuvent être acquises que par la lecture des autres parties de l'ouvrage.

Cette partie philosophique et littéraire est rangée sous les quatre titres suivans :

1° Passages des différens écrivains, avec les réflexions de l'auteur.

2° Réflexions générales sur l'étude de la physiognomonie.

3° et 4° Des moyens de concilier l'étude de la physiognomonie avec l'amour du prochain, et de la physiognomonie considérée comme base de l'estime et de l'amitié.

Sans vouloir admettre, avec quelques philosophes, que l'homme soit essentiellement méchant et pervers, on ne peut guère se refuser à voir que son étude, et sur-tout son étude physiognomonique, font moins souvent éprouver l'admiration et l'estime, que le mépris, l'indulgence ou la pitié.

Lavater a toujours repoussé cette triste, cette cruelle vérité; son ame, comme celle de Fénélon, était tout amour, philanthropie, charité; et jamais les observations du philosophe n'ont pu diminuer sa sensibilité, qui est demeurée vive, profonde, je dirais presque jeune, virginale, au milieu des recherches et des travaux les plus propres à la flétrir.

On pourra s'en convaincre dans les deux articles qui terminent son ouvrage, et partager peut-être son heureuse illusion, la respecter du moins; on le suivra avec attendrissement dans l'exposition des preuves qu'il se plaît à réunir pour démontrer que les études de la physionomie peuvent se concilier avec l'amour du prochain; que la physiognomonie peut être la base de l'estime et de l'amitié.

L'article sur l'étude de la physiognomonie pourrait être regardé comme la philosophie de l'art, comme le point de vue de la science le plus élevé et le plus vaste. L'auteur ne se borne

plus à faire part de ses observations, à en proclamer les résultats; il revient sur ses pas, jette de loin et de très-haut le coup-d'œil le plus pénétrant sur la carrière qu'il a parcourue; signale les écueils qu'il y a rencontrés; dévoile tous les secrets de l'art, et rassemble tous les conseils, tous les principes qui peuvent contribuer aux progrès de la science dont il a posé les bases.

Ces treize Etudes forment, par leur succession et leur enchaînement, l'art et la science de la physiognomonie. Elles sont précédées d'une première partie composée de notions élémentaires qui, sans faire directement partie de l'art de connaître les hommes par leurs physionomies, ouvrent le sanctuaire de cet art, et renferment toutes les données qui en préparent et favorisent la pratique.

Voici le titre et le sujet de ces notions, divisées en cinq grandes sections.

Ière SECTION.

Introduction et considérations générales.

Cette Introduction comprend tous les articles dans lesquels Lavater expose plusieurs vues générales et préliminaires sur l'étude de la physionomie: genre de considérations que l'on désigne ordinairement sous le titre de généralités, et dans lequel on montre de loin les sommités de la science que l'on peut apercevoir à l'entrée de la carrière qu'elle occupe, et dont l'observation sert en quelque sorte à reconnaître et à mesurer l'espace qui doit être parcouru.

Cette première Etude a beaucoup d'étendue, et comprend un grand nombre d'exercices physiognomoniques et d'essais qui intéresseront vivement les lecteurs, en les familiarisant sans effort avec un genre d'observations dans lequel on ne doit avancer qu'avec la plus grande circonspection et d'une manière graduée et analytique.

IIe SECTION.

Tableau anatomique et physiologique des organes qui sont le siége principal de la physionomie.

Le moral de l'homme se montre, se révèle, sans doute, dans toutes ses manières d'exister, dans toutes les parties de son corps; et, suivant l'expression de Buffon, son ame, l'excellence de sa nature, perce à travers ses organes matériels, et sa démarche ferme et hardie annonce sa noblesse et son rang.

Cependant quelques parties du corps, quelques organes peuvent être regardés comme le siége principal et le moyen particulier de la physionomie. Tels sont le front, les yeux, le nez, la bouche, en un mot, toutes les parties du visage, et même du crâne, dont les dispositions, la forme, les proportions, etc., doivent être regardées comme la partie fondamentale de la langue physiognomonique.

L'histoire anatomique et physiologique de ces divers organes, c'est-à-dire, l'analyse de la structure et du mécanisme de la tête, doivent nécessairement précéder toute recherche sur l'expression des passions et des habitudes morales.

Lavater avait omis cette introduction physiognomonique que nous présentons ici comme un supplément, qui, sous le double rapport des gravures et du texte, forme un ouvrage entièrement neuf, et dont toutes les parties, tous les détails ont été pris, pour les descriptions et les dessins, dans l'observation et l'imitation immédiates de la nature.

Les divisions de ce travail répondent, pour le texte et les gravures, aux différens aspects sous lesquels il faut considérer la tête de l'homme pour en développer et analyser la structure.

Un premier aspect comprend tout ce que cette partie du corps humain présente à notre étude, avant que le scalpel de l'anatomiste ait pu conduire à un examen plus approfondi et

plus détaillé. On pourrait donner à ce premier point de vue le nom d'histoire naturelle de la tête.

La partie osseuse est le sujet d'un second aspect au développement duquel on consacre deux gravures et des détails, des remarques dont l'ensemble forme le tableau du siége de la physionomie passive.

Le troisième aspect est consacré à l'histoire du siége de la physionomie active ou musculaire, et le quatrième et le cinquième aux vaisseaux de la face, qui jouent un si grand rôle dans les effets éloquens et caractéristiques des différentes passions.

Dans un sixième aspect, on suit toutes les divisions, tous les détails du réseau nerveux qui anime les différentes parties du visage.

Toutes les descriptions, les dessins employés dans cette première Etude, ont été soumis aux observations de M. Dupuytren, chef des travaux anatomiques de l'Ecole de médecine de Paris. Ils ont même été exécutés en grande partie par ses conseils, et d'après des préparations qu'il a dirigées ou faites avec un zèle que lui inspiraient son amour pour les sciences naturelles, et l'amitié dont il nous a donné souvent d'autres témoignages.

IIe SECTION.

De l'expression particulière des différentes parties qui sont le siége principal de la physionomie.

Les articles qui répondent à ce titre sont dispersés dans les quatre volumes de l'édition petit in-folio. En les réunissant dans un seul et même article, on rassemble un grand nombre de données et de principes dont la connaissance, facile à acquérir, conduit à l'observation plus difficile de l'ensemble de la physionomie.

Cette section, qui comprend la partie la plus positive et la moins contestée de la doctrine de Lavater, a beaucoup d'éten-

due, et contient un grand nombre d'exercices physiognomoniques, dans lesquels on suit aisément l'auteur, à l'aide des planches expressives et éloquentes qu'il a prodiguées dans cette partie de son ouvrage.

IVe SECTION.

Des caractères tirés de l'ensemble du corps humain, ou de quelques-unes de ses habitudes, et principalement des gestes et de l'écriture.

Tout est lié dans l'homme; tout, dans son admirable structure, est rapport et harmonie, et chaque partie de son organisation offrirait, sans doute, à un observateur exercé des marques distinctives et des caractères physiognomoniques.

Persuadé de cette vérité qu'il a développée dans d'éloquentes réflexions sur l'homogénéité de la structure de l'homme, Lavater a considéré séparément les caractères que l'on peut tirer de la structure, des proportions du corps, des gestes, de l'écriture, etc.

Ce genre de recherches offre, ainsi que les Etudes précédentes, des vérités évidentes, des observations positives, et forme la partie la plus simple de la langue physiognomonique. Nous avons cru en conséquence devoir placer cette section dans les Etudes élémentaires; l'article sur les gestes offre un grand intérêt sous le double rapport du texte et des dessins. Il est formé, en grande partie, du résultat des observations ingénieuses d'Engel, qui a été pendant plusieurs années directeur des spectacles à Berlin : circonstance dont il a profité pour composer un excellent ouvrage sur l'art du comédien.

Tels sont les objets nombreux et variés qu'embrassent les Etudes de la physiognomonie liées entre elles, enchaînées et distribuées de manière à former cet ensemble de faits et ce corps de doctrine qui constituent une véritable science. Si dans leur exposition, que nous avons cru devoir placer à la tête de

cette nouvelle édition de Lavater, on trouvait un peu de monotonie et de sécheresse, il nous suffirait, pour éloigner tout reproche à ce sujet, de remarquer que ces défauts sont presque inséparables de tout abrégé, et que Pline n'a pas balancé à faire le premier livre de son Histoire naturelle avec les seuls titres des chapitres qui la composent.

En plaçant d'ailleurs le travail de Lavater dans un nouveau cadre, nous avons évité avec soin de rien changer au fonds des idées et de la doctrine de l'auteur.

Agir autrement, retrancher ou dénaturer, sous un prétexte quelconque, quelques pages de cet ouvrage immortel, ne serait-ce pas s'exposer à de justes reproches? Ne serait-ce pas se placer parmi ces compilateurs qui, appliquant leurs petites mesures aux conceptions vastes et élevées des grands écrivains dont ils se font, sans mission, les éditeurs, les abrégent, les mutilent ou les surchargent par de vaines additions : conduite aussi ridicule que coupable, et comparable à celle de ce brigand de l'Attique, qui plaçait les passans sur son lit de fer, coupait les jambes de ceux qui les avaient plus longues que ce lit, et les alongeait à ceux qui les avaient plus courtes.

Nous avons donc conservé, avec un respect presque religieux, toutes les parties de l'ouvrage de Lavater.

Assertions, conjectures, observations, pressentimens, expériences décisives, simples aperçus, vues hasardées, doutes, développemens quelquefois superflus, illusions même et erreurs, nous avons tout recueilli, tout conservé, et nous avons donné à cette immense collection le nom d'*Etudes*, comme on le donne aux esquisses des tableaux qu'un peintre n'a pu terminer, parce qu'en effet l'ouvrage de Lavater est une suite d'esquisses semblables, où l'on reconnaît la pensée toute entière, le génie de l'auteur et la fécondité de ses compositions.

On nous saura gré, sans doute, de cette conduite, et des motifs qui nous ont portés à ne pas retrancher une seule ligne, une seule vignette de l'ouvrage original.

Lavater inspire, au moins par sa personne, autant d'intérêt que par ses ouvrages. Il est, comme Rousseau, au rang du petit nombre des écrivains originaux, dont les erreurs, les défauts ont des droits au souvenir de la postérité, et ne peuvent être supprimés dans leurs portraits ni dans leurs ouvrages (1). On

(1) Cette manière de juger Lavater se rapproche beaucoup de l'opinion de l'auteur d'une excellente Dissertation sur l'histoire de la philosophie en Allemagne, insérée dans *la Revue*. Il est, dit l'auteur de cette dissertation, une science qui tenait à la psycologie par son objet, et aux beaux-arts par les secours qu'elle en tire : c'est la physionomique (autrement physiognomonie). Long-temps elle ne consista qu'en fragmens épars çà et là dans le vaste champ de la philosophie. Ce n'était que des idées jetées au hasard dans un petit nombre de livres, échappées au génie, qui les avait abandonnées dès leur naissance, et trop déliées pour être aperçues du commun des lecteurs. De nos jours, on a vu ces idées recueillies par un homme de génie, et, présentées dans leur ensemble, devenir un système régulier et mériter le nom de science. Les fragmens physionomiques de Lavater, que l'on peut en regarder comme les archives, sont sans contredit l'ouvrage le plus original, soit pour le fond, soit pour la forme, qui ait jamais été produit. C'est dans cet ouvrage que Lavater a montré tout ce qu'il pouvait être. Son style est plein d'énergie, de vigueur et d'originalité ; ses tournures sont hardies et piquantes : si les mots lui manquent, il les crée, et cela lui arrive souvent, car la langue allemande, riche pour tout autre, est pauvre pour lui, tant ses idées sont neuves et abondantes. On a beau dire que la partie systématique est un roman : cela se peut ; mais il n'y en eut jamais de plus attrayant, de plus propre à nous remuer par les plus puissans de tous les mobiles, l'amour-propre et la curiosité. D'ailleurs peut-on lire cet ouvrage avec un esprit dégagé de prévention, sans se dire à chaque page : Voilà ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, ce que l'expérience m'a prouvé mille fois ? Enfin ce qui doit le rendre cher aux gens de goût, et sur-tout aux artistes, c'est la profonde connaissance de l'art qui s'y montre par-tout ; c'est ce sentiment intime du beau, porté jusqu'à l'enthousiasme, je dirai presque jusqu'au délire, qui en a dicté toutes les pages. Si Raphaël eût été auteur, il est probable qu'il aurait écrit comme Lavater ; si Lavater eût été peintre, il aurait été un autre Raphaël. En un mot, la postérité, en lisant la physionomique, admirera le génie sublime qui en a conçu l'idée, et oubliera que son auteur, trop souvent trompé par une imagination ardente et par un cœur sensible, a cru à la continuité des miracles, aux rêveries des somnambulistes, à l'évocation des esprits, à Schrœpfer, à Gassner, à Mesmer, à Cagliostro, à tous les charlatans, imposteurs et thaumaturges de son siècle.

aime, on suit avec autant d'empressement la marche de leur esprit, le développement de leur ame que l'enchaînement des vérités qu'ils proclament. Leur histoire privée et la science se touchent, sont confondues, et chaque trait que l'on supprime sous ce double rapport, fait nécessairement naître des regrets, lors même qu'il paraît superflu dans l'ouvrage.

Quant à l'ordre que nous avons suivi, et qui suffira peut-être pour donner une forme presque nouvelle à l'ouvrage de Lavater, son principal avantage consiste dans la succession graduée et la distribution analytique des sujets d'Études que comprend l'ouvrage.

Suivant cet ordre, on va constamment du simple au composé, d'une observation aisée à une observation plus difficile, d'une connaissance acquise à une connaissance nouvelle, etc.

Ainsi, l'Étude des organes qui sont le siége principal de la physionomie, conduit naturellement à l'expression séparée de chacun de ces organes, et des caractères tirés de la forme générale, des mouvemens, et de quelques habitudes de l'homme. De semblables connaissances, de semblables observations sont faciles, et pourraient même être regardées comme une partie des sciences naturelles; elles amènent sans effort, sans passage brusque, le tableau des caractères des passions; tableau qui n'offre encore rien d'arbitraire, de contesté ou de douteux.

Au tableau des caractères des passions succède la partie la moins subtile, l'exposition des caractères saillans, des physionomies hideuses et expressives que détermine l'impression long-temps continuée des passions violentes, du crime et de la dépravation. Les autres Études de la physionomie s'enchaînent, se succèdent dans le même ordre, et l'on arrive graduellement jusqu'au caractère idéal, et aux expressions les plus délicates d'une dignité, d'une vertu, d'une perfection au-dessus de la condition humaine.

Les gravures et les vignettes de tout l'ouvrage de Lavater ayant été distribuées suivant cet ordre analytique, nous avons fait parcourir rapidement ce recueil à plusieurs personnes qui

n'avaient aucune confiance dans les oracles physiognomoniques. Ces incrédules ont changé aussitôt d'opinion, et en les faisant passer graduellement des physionomies les moins équivoques à la signification des traits les plus déliés, des caractères les plus délicats, nous les avons forcés à reconnaître que la physiognomonique était appuyée sur l'observation, quelle était une véritable science, et que les décisions de Lavater ne paraissaient souvent exagérées ou douteuses à ses lecteurs, que parce qu'il avait négligé de les conduire graduellement, en avouant toutefois que, pour apprécier ses jugemens, il faudrait peut-être avoir la sagacité de son coup-d'œil, une foule de connaissances qui lui étaient propres, qui ne pouvaient se transmettre, et dont il était redevable à son expérience consommée, et à l'habitude de l'observation.

La langue physiognomonique offre plusieurs styles, depuis la prose la plus simple jusqu'aux grandes difficultés de l'éloquence et de la poésie.

Pour connaître cette langue à fond, nous avons pensé qu'il fallait s'avancer dans son étude, sans franchir aucun espace intermédiaire.

Cette considération nous a fait adopter le plan qui vient d'être exposé. La science dont il indique les différentes parties, et qui n'avait peut-être point la forme d'une science sans cet enchaînement, ne doit pas être regardée comme une simple division de l'histoire naturelle. C'est un genre de connaissances mixtes, une physiologie transcendante, un ordre de considérations très-élevées, et dans lequel l'observation timide et attentive, l'imagination libre et audacieuse, les recherches utiles du savant, et les méditations sublimes du philosophe, rapprochées les unes des autres et presque confondues, s'éclairent et s'agrandissent par de mutuelles communications.

La physiognomonie n'est pas indiquée dans les tables encyclopédiques les plus modernes, qui ne sont, à la vérité, que des cartes provisoires de l'empire des sciences, qu'il faudra refaire à des époques plus éloignées, et qui seront toujours

moins irrévocablement fixées que les cartes géographiques, parce que les limites du monde physique sont assignables, et qu'il est impossible de marquer un terme aux progrès toujours croissans et à la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain.

Cette science de la physionomie peut être regardée comme une division d'une science plus étendue, qui a été exposée dans ces derniers temps par un médecin philosophe (1), sous le titre modeste de *Mémoires sur les rapports du physique et du moral de l'homme :* genre de savoir, point de vue de l'étude de l'homme, qui doit se trouver, dans le tableau des connaissances humaines, entre les sciences morales et les sciences physiques dont il remplit l'intervalle.

De cette place que nous assignons à la physiognomonie dans le tableau des connaissances humaines, résulte le nombre de ses rapports avec les différentes parties des sciences, de la littérature et des beaux-arts. Mais c'est principalement avec la philosophie distributive et l'histoire naturelle, avec l'anatomie, la physiologie, la médecine, avec toutes les parties des arts où dominent l'invention poétique et les richesses de l'imagination, que la physiognomonie a des rapports intimes et des liaisons directes.

La philosophie distributive ou analytique dirige, unit entre elles les recherches du physiognomoniste, et par un enchaînement méthodique, élève les résultats de ces recherches au rang des sciences d'observation. L'art d'étudier, de connaître

(1) M. Cabanis, membre de l'Institut, professeur à l'École de médecine de Paris. Son ouvrage, composé de faits connus, mais ordonnés, classés d'une manière nouvelle, a ajouté une science toute entière et une science du premier ordre, à la somme des connaissances humaines.

Ce nouveau genre de connaissances, que l'on peut appeler, avec M. Destut de Trecy, la physiologie philosophique, est une science miate, et présente un ordre de faits et de considérations qui intéresse également le médecin et le philosophe.

Voyez, pour le développement de ces réflexions, la notice que nous avons publiée dans la *Décade philosophique*, an XIII.

les hommes par leurs physionomies, enrichit à son tour la philosophie par des faits du plus grand intérêt, la ramène à une direction expérimentale, comble l'intervalle qui paraît la séparer des sciences exactes; et les rapports du physique et du moral de l'homme ne sont pas plus évidens, plus immédiats que cette liaison de la philosophie avec l'observation du tableau des caractères variés des différentes passions et des habitudes diverses de l'humanité.

L'histoire naturelle offre un grand nombre de données préliminaires qui sont indispensables au physiognomoniste, et pourrait elle-même être regardée comme une physiognomonie générale et universelle, puisqu'elle a pour objet de signaler les différentes productions de la nature, et de lier, autant qu'il est en son pouvoir, la connaissance de leurs caractères extérieurs avec celle de leur disposition interne et de leurs propriétés.

D'autres rapports plus nombreux unissent les études de la physionomie avec l'anatomie, la physiologie et la médecine.

Les Études de la physionomie ne sont même qu'une physiologie plus élevée, moins matérielle, se rapportant à un côté de la nature plus difficile à bien voir, à bien interroger, et à l'observation duquel il importe de se préparer par des recherches sur la structure des organes qui sont le siége principal de l'expression des passions.

La médecine n'est pas moins liée avec la physiognomonie. En effet, les variétés des tempéramens, toutes les différences de la constitution physique, les degrés de la sensibilité et de l'irritabilité, les symptômes des maladies, les changemens de l'organisation, les révolutions des âges, ne peuvent être bien reconnues que par une expérience consommée dans l'art d'interroger la physionomie, et sont même le sujet d'une physiognomonie particulière, qui ne peut pas plus se transmettre et s'enseigner que le goût éclairé et le coup-d'œil rapide d'un grand peintre (1).

(1) C'est cette partie de l'art que donne une expérience consommée et qui

Ajoutons que le médecin est celui de tous les hommes qui a le plus d'occasions de se livrer avec précision aux études des physionomies morales. Il voit de près, a dit un médecin philosophe, les maux et les faiblesses de l'humanité; le masque de l'hypocrisie, le voile même de la pudeur tombent souvent en sa présence.

Quel repli du cœur humain pourrait donc échapper au médecin observateur et philosophe? Ne voit-il pas les agitations les plus secrètes, les habitudes les plus honteuses, les affections les plus timides, les vices et les vertus se montrer à ses regards, s'exprimer dans les traits d'un visage dont une volonté languissante et sans énergie ne peut plus retenir les aveux ou faire taire le langage?

Il serait superflu, sans doute, de donner beaucoup de développement à la considération des liaisons de la physiognomonie avec les beaux-arts. Si la sculpture, la peinture sont, comme on l'a dit, l'art d'animer le marbre et la toile, comment rempliraient-elles leur objet sans la connaissance de l'expression, sans une étude tout-à-la-fois expérimentale et raisonnée de la physionomie? Pour l'artiste poète toute l'étude de la nature se réduit presque à cette observation des effets extérieurs, qui dépendent des mouvemens internes du cœur humain. C'est également à cette partie de la science de la nature que doit principalement s'attacher le grand poète : Homère ne l'avait pas négligée : il est peintre fidèle, habile physionomiste; et quand

n'est pas traditionnelle, qu'ont possédée à un si haut degré les praticiens les plus habiles, depuis Hippocrate jusqu'à Fizes, Bouvard, Fouquet, Corvisart, etc., etc.

Ce qu'il faut singulièrement regretter, dit à ce sujet Clerc dans l'Histoire naturelle de l'homme malade; ce qu'il faut singulièrement regretter quand la société perd un grand praticien, c'est cette multitude de connaissances non traditionnelles. J'en appelle à ceux qui, comme Lomnius, se sont attachés à décrire le plus scrupuleusement les maladies. Combien de choses qui étaient dans leur entendement et qu'ils n'ont jamais pu transmettre de vive voix, ni par écrit!

Voyez *Histoire naturelle de l'homme malade*, vol. I, p. 186.

il va faire parler ou agir ses héros, on devine leurs discours et leurs actions dans leur attitude, par le mouvement et le jeu de leur physionomie.

On peindrait, d'après le récit d'Homère, les héros que ses chants ont rendus immortels. Qui ne reconnaîtrait sur la toile cet Ulysse se levant pour parler à son tour, les yeux attachés sur la terre, les bras pendans avec l'air de l'embarras et de la crainte? Ne reconnaîtrait-on pas également Ajax, Agamemnon, Achille, Nestor? Et si les poèmes d'Homère sont peut-être les seuls que le pinceau puisse aisément traduire, n'est-ce point parce que l'auteur fut un observateur attentif de la nature animée, un habile physionomiste?

Les études de la physionomie tiennent en outre aux beaux-arts par les secours qu'elles en tirent, et l'on pourrait dire que la véritable langue du physionomiste, c'est la peinture, que cette langue est toute en images, qu'elle doit également s'adresser à l'œil et à l'esprit.

Pour terminer ces considérations générales et préliminaires, il nous resterait à présenter quelques réflexions sur le degré de certitude de la physiognomonie, sur l'exactitude de ses décisions, la vraisemblance de ses conjectures. Mais ce sujet ayant été traité avec beaucoup de développement par Lavater, nous n'avons pas cru devoir le faire entrer dans ce discours.

Nous terminons donc ici la vue rapide de la carrière immense que Lavater a ouverte et parcourue.

Etait-il utile de la rendre plus accessible, et de répandre davantage le goût des recherches physiognomoniques?

Nous croyons pouvoir répondre affirmativement à cette question.

Nous croyons servir l'humanité, la philosophie, la peinture, la sculpture et toutes les parties des beaux-arts, en donnant une édition de l'ouvrage de Lavater, disposée de manière à propager les connaissances physiognomoniques.

On avouera que ces connaissances, et l'emploi que l'on peut

en faire dans la société, ont des inconvéniens; que de semblables recherches peuvent détruire des illusions et des erreurs bien chères, conduire à des découvertes affligeantes, porter même quelquefois à une sombre mélancolie, et aller jusqu'à flétrir, accabler le cœur par l'indignation et le mépris : impressions cruelles que n'éprouverait pas un observateur moins éclairé.

Mais que d'intérêt, que de jouissances, de plaisirs, d'émotions agréables naissent de la même source, et en font oublier l'amertume passagère! Combien les recherches du physiognomoniste sont curieuses et piquantes! A quelle hauteur philosophique ne doivent-elles pas le placer! quels développemens elles donnent à sa sensibilité! quels mouvemens elles excitent dans son ame! Les autres hommes sont passifs, indifférens : le physiognomoniste seul prend une part constamment active au drame de la vie; lui seul paraît en reconnaître, à la première vue, le but, les motifs, le dénoûment; la société est pour lui une galerie de tableaux vivans qu'il juge, qu'il apprécie avec une intelligence et un tact comparables à la sagacité avec laquelle un observateur éclairé reconnaît ces nuances légères, ces traits fugitifs, cette foule de beautés de détail qui caractérisent les chefs-d'œuvre des grands peintres, que le spectateur vulgaire juge sur parole, qu'il regarde sans les voir et sans les apprécier. En un mot, le physiognomoniste connaît seul les caractères d'une langue que tous les hommes parlent avec la même éloquence, voit par-tout des harmonies et des rapports, jouit de la vertu dans la beauté, ne sépare point l'idée des sentimens généreux de l'impression des traits agréables, et mêle sans cesse à ses observations la bienveillance, l'entraînement, les communications de la plus douce sympathie, l'attendrissement et l'admiration.

Quels services ne rendent pas en outre les études de la physionomie lorsque, moins agréables qu'utiles, elles dissipent des séductions dangereuses, repoussent des caresses et des amitiés perfides, démasquent des hypocrites de vertu ou de sensibilité,

et arrêtent un crime, une action honteuse dont elles ont su deviner l'intention ?

Le marin doit reconnaître de loin les écueils des mers où il navigue, et le voyageur les dangers qu'il peut rencontrer dans les solitudes du désert.

La société a-t-elle donc moins de périls que les solitudes du désert ou les abîmes de l'Océan ? Pour y vivre ne faut-il pas de l'expérience ? trop souvent celle des infortunes, les leçons terribles du malheur ? Pourquoi ne pas assurer ce voyage de la vie en s'éclairant par des lumières moins péniblement acquises, par cette connaissance approfondie du cœur humain, à laquelle doivent nécessairement conduire les études de la physionomie ?

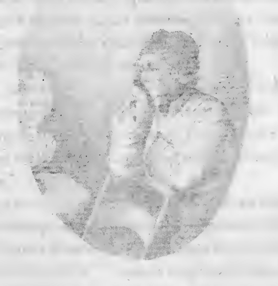
Ces applications directes et prochaines de la physiognomonie ne peuvent être révoquées en doute. Nous avons besoin du moins d'y croire. Pour donner cette nouvelle édition de Lavater, il fallait un but moral à nos efforts; il fallait supposer un grand degré d'importance et d'utilité à un travail aussi pénible que difficile, et que nous n'aurions pas entrepris sans la persuasion qu'il pouvait contribuer aux progrès des sciences et au bonheur de la société.

École de Médecine de Paris, ce 12 décembre 1805.

INTRODUCTION

ET

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.



Éternel, notre Dieu, que ton nom est digne d'être célébré par toute la terre! Tu fais briller ta gloire dans les Cieux, et la bouche même du faible nourrisson annonce ta puissance. Éternel, quand je contemple les Cieux, ouvrage de ta main, la lune et les étoiles dont tu as semé le firmament; je m'écrie : Qu'est-ce que l'homme pour que tu fasses attention à lui, et le fils de l'homme, pour que tu daignes en prendre soin? A peine, cependant, l'as-tu fait inférieur aux anges. Tu l'as couronné de gloire et d'honneur, et il couronne l'œuvre de tes mains. Toutes choses lui sont assujéties, les animaux qui paissent l'herbe des campagnes, les habitans de l'air, et tout ce qui nage dans les ondes.

Éternel, notre Dieu, Dieu éternel, que ton nom est digne d'être célébré par toute la terre!



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

SUR L'INTRODUCTION.

Dans l'étude de chaque science, presque toujours on porte d'abord sa vue sur des vérités générales qui doivent être détachées de l'ensemble, et dont la réunion forme une introduction indispensable, une sorte de prélude littéraire et philosophique.

S'arrêter d'abord à ces vérités, ce n'est pas s'écarter de la méthode analytique; c'est entrevoir seulement les points les plus lumineux de la science, quelques sommités que l'on aperçoit de loin à l'entrée de la carrière, et dont l'observation, remplie d'intérêt, donne ensuite le désir et le courage de se livrer à une étude suivie et détaillée.

Lavater, sans avoir le projet de donner un traité méthodique sur les études de la physionomie, a placé à la tête de son ouvrage quelques-uns de ces points de vue généraux dont nous parlons, et en a réuni le plus grand nombre sous le titre d'introduction.

Nous les avons rassemblés sous le titre d'Introduction et de Considérations générales. Il aurait fallu peut-être les abréger, et donner moins d'étendue à un vestibule dans lequel plus d'un lecteur trouvera qu'on le retient trop long-temps, et demandera avec impatience qu'on lui accorde l'entrée du temple où il doit être initié aux mystères de la physiognomonie.

Dans le dessein de prévenir cette impatience, que doivent né-

cessairement exciter une introduction trop longue et des généralités trop étendues, nous nous étions proposé d'abord de les abréger et de les réduire à un petit nombre de considérations principales. Mais avions-nous ce droit? N'aurait-ce pas été dénaturer, mutiler l'ouvrage de Lavater, sous le prétexte de le perfectionner? Cet écrivain dont les erreurs et l'exaltation inspirent tant d'intérêt; cet écrivain, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, est au rang du petit nombre des auteurs originaux, des ouvrages desquels on ne peut rien retrancher, parce que les parties de leurs écrits que l'on voudrait supprimer, font connaître l'homme, qu'elles tiennent à l'ensemble de ses pensées, et que rien ne peut en être retiré sans nuire à cet ensemble.

Dans les productions des autres écrivains on sépare l'idée de l'ouvrage de celle de l'auteur et la pensée du sentiment.

Dans les ouvrages des écrivains dont nous parlons, dans les immortels écrits de Fénélon, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Lavater, on cherche moins encore peut-être l'instruction que le plaisir, que cette foule d'émotions délicieuses dont les ouvrages de ces grands écrivains sont des sources inépuisables.

Ces considérations générales, et cette introduction de Lavater, qui peut-être devraient occuper un peu moins d'espace, méritent d'ailleurs de fixer l'attention des lecteurs sous une foule de rapports, et présentent un grand nombre de données préliminaires, sans lesquelles on lirait avec moins de fruit les autres parties de l'ouvrage. Nous ne craignons pas même d'assurer que les lecteurs auxquels ces préambules pourraient déplaire, cherchent plutôt dans leurs lectures des distractions frivoles que des connaissances utiles.

Les lecteurs qui lisent avec d'autres intentions s'arrêteront

avec le plus vif intérêt, dans cette Introduction, 1° à un grand nombre d'articles, principalement à un passage d'Herder, tiré de son ouvrage sur les premiers et les plus anciens documens de l'histoire du genre humain, avec des réflexions de Lavater; 2° aux fragmens sur les difficultés et l'utilité de la physiognomonie; 3° au fragment sur la nature humaine et au Discours de M. M... sur le même sujet; 4° à d'autres fragmens sur les qualités du physionomiste, la physionomie considérée comme science, l'universalité du tout physiognomonique, etc.

L'ART

DE CONNAITRE LES HOMMES

PAR

LA PHYSIONOMIE.

INTRODUCTION.

I.

DIGNITÉ DE LA NATURE HUMAINE.

« Et Dieu dit :

FAISONS L'HOMME A NOTRE IMAGE.

» Ici la création est suspendue ; l'Univers est comme
» dans l'attente. Déjà les eaux, les airs, la terre et la
» poussière, tout est animé, tout vit, tout se meut. —
» Cependant où est la fin sensible à laquelle toutes ces
» creatures se rapportent? où est l'unité dans ce grand
» tout? Chaque être est encore isolé! chacun jouit, mais

» sa jouissance est bornée à un point! où est l'être qui » jouira de tous les autres? où est le regard qui les em- » brassera, le cœur qui en sentira l'impression? La » nature en silence n'offre qu'un désert, qu'une agitation » stérile.

» La création est suspendue, l'univers est dans l'at- » tente.

» S'il existait une créature qui fût le complément, le » lien sensible des êtres créés, le chef-d'œuvre de la » création, — ce serait une copie, un représentant vi- » sible de la divinité, un dieu subalterne, dieu dans » son image!

» Le créateur délibère. — Les facultés de cette nou- » velle création sommeillent encore. Cette image visible » sera infiniment plus belle et plus vivante que les prai- » ries, les bois et les montagnes; plus belle et plus vi- » vante que les poissons, les oiseaux, les reptiles et les » animaux de toute espèce. En elle sera la pensée, cette » faculté productrice et dominatrice du Très-Haut. Quel » sera son regard, sa vie, son attitude? Que sera la na- » ture entière comparée à cette ame humaine, à cette » image visible de Dieu, qui est esprit?

» Le décret est accompli :

Dieu créa l'homme à son image,
Il le créa à la ressemblance de Dieu,
Il le créa mâle et femelle.

» Est-il rien de plus honorable pour la nature humaine, » et n'est-elle pas déifiée en quelque sorte par cette » pause, cette délibération du Créateur, cette empreinte » de son image (1)?

» Quelle simplicité, quelle noblesse dans la structure » du corps humain ! Cependant ce n'est que l'enveloppe » de l'ame, son voile et son organe. Par combien de » langages, de mouvemens et de signes elle se révèle » sur la face humaine, cette divinité présente, mais » cachée ! elle s'y peint comme un miroir magique !

» Il y a je ne sais quoi d'inexprimable et de céleste » dans l'œil humain, dans l'ensemble et dans le jeu des » traits du visage. C'est ainsi que le soleil, inaccessible » à nos regards, réfléchit son éclat dans les gouttes de » la rosée.

» Divinité enveloppée dans une masse terrestre ! avec » quelle énergie et quelle grace te fais-tu apercevoir » dans l'homme (2) !

» Admirez dans le corps humain le premier modèle » de beauté et de perfection, l'unité sublime, l'harmonie » dans la variété, la grace, l'accord, la symétrie dans » ses membres et ses contours ; et quelle douceur, quelle » délicatesse de nuances dans son unité !

» Voyez ce visage divin et plein d'ame, ce front, siége » de la pensée ; ce regard de l'œil, ce souffle de la bouche, » ces graces répandues sur les joues ; tout parle, tout » est à l'unisson : c'est l'harmonique réunion des cou- » leurs dans un seul rayon du soleil.

Dieu créa l'homme à son image,
Il le créa à la ressemblance de Dieu,
Il le créa mâle et femelle.

» Symbole de Dieu et de la nature, en qui résident » l'activité, la force et l'empire, comme il se présente » dans toute sa sublimité ! Étudiez-le ! dessinez ses con-

» tours, copiez-le comme le soleil se peint dans une
» goutte d'eau. — A la vue de tous vos héros, de toutes
» vos déités, de quelque siècle qu'ils soient, de quelques
» attributs qu'on les ait décorés, — je dirai : *Disjecti mem-*
» *bra poetæ!* et le plus sublime idéal d'ange qu'un Platon,
» qu'un Winckelmann pourrait imaginer, dessiné par la
» main d'un Apelles ou d'un Raphaël, la Vénus, l'Ana-
» dyomène, l'Apollon même, ne pourront jamais lui
» être comparés. — Tout au plus serait-ce là des images
» esquissées d'après une ombre légère, que les appro-
» ches de la nuit prolongent déjà d'une manière incer-
» taine. Que l'artiste et le poète, imitant l'abeille, re-
» cueillent dans tout l'univers visible un trésor de beauté,
» de forces, de graces. — Image du Dieu vivant! abrégé
» de la création, fruit du décret divin de la toute-puis-
» sance, tu es, tu resteras toujours au-dessus d'un idéal
» d'artiste (*)!

» Humanité! image profanée du Dieu très-saint!
» abrégé de la création, affaibli et mutilé, temple dans
» lequel la divinité daigna se révéler par des prodiges,
» par des oracles, et quand l'accomplissement des temps
» fut venu par le fils, splendeur de la majesté suprême,

(*) L'enthousiasme et une sorte d'extase religieuse emportent évidemment Herder au delà de la vérité. L'idéal de l'artiste étant une imitation perfectionnée, une représentation d'une nature au-dessus de la condition vulgaire de l'humanité, il est évident qu'il n'est pas au-dessous d'un modèle dont il est le portrait flatté, et remarquable par des apparences extérieures de sublimité et de noblesse dont la nature n'offre pas d'exemple. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

» l'unique et le premier né, par qui et pour qui le monde » a été fait! le second Adam!

» Genre humain, quelle était ta destination? qu'es-tu » devenu (*)? »

Si la grande vérité exprimée dans ce morceau était toujours présente à mes yeux, quel livre j'écrirais! et si je venais à l'oublier, serais-je digne d'être lu par vous pour qui seuls je travaille, par vous qui croyez à la dignité de la nature humaine, à la ressemblance de l'homme avec son créateur?

(*) Herder: *Des plus anciens Documens de l'Histoire du genre humain*, part. I.



NOTES.

(1) *Page* 152. Cette création de l'homme est un sujet que la grande éloquence et la haute poésie ont traité avec le plus d'effet, dans toutes les langues, et d'après les idées mythologiques de tous les peuples.

L'ensemble de cette grande circonstance de l'histoire du genre humain est décrit avec beaucoup de pompe, d'élévation et de noblesse dans l'article précédent. Les détails du même événement sont présentés avec le même intérêt, et d'une manière non moins admirable dans ce fragment de Colardeau.

Prométhée crée l'homme à son image après la victoire de Jupiter.

Osons tout (lui fait dire le poète),
Osons tout, repeuplons ce globe désolé;
Il projette, exécute, et l'homme est modelé.
D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
En solides appuis il façonne l'argile.
Du sang prêt à couler il creuse les canaux,
De la fibre mobile il unit les faisceaux;
Il les enchaîne entre eux, entre eux il les oppose.
Des mouvemens divers il assure la cause,
Au buste assujéti, le bras s'étend soudain;
Les doigts en s'alongeant vont dessiner la main.
Bientôt de ce beau corps, la taille souple et libre,
Sur sa double colonne a pris son équilibre.
Le titan s'applaudit et poursuit son essor
Avec plus de génie, avec plus d'art encor.
De ce noble édifice il couronne le faîte;
Du plus grand caractère il embellit la tête.
Superbe et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'aplanit le front majestueux;
Au fond de son orbite éclate la prunelle.
Un doux voile se forme et s'entr'ouvre autour d'elle,
Un arc demi-courbé qui s'abaisse sur l'œil,
Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
Le teint prend son éclat. La lèvre colorée,
En deux filets de pourpre est déjà séparée.

Il semble en ce moment que le fils de Japet,
Rival de la nature, ait surpris son secret.
Comme en tige de fleurs, une tendre rosée,
En émail, en verdure est métamorphosée;
Ainsi par le titan, le limon préparé,
En organes divers, se transforme à son gré.

(2) *Page* 153. Buffon a parlé de l'homme avec autant de noblesse que de dignité, et presque de la même manière, sans s'écarter de la vérité et de l'esprit philosophique. Tout, dans l'homme, a-t-il dit, annonce le maître de la terre; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans. Il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. L'image de l'ame y est présente par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers ses organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang. Il ne touche la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner. Hist. nat., vol. 4, page 280: *Histoire de l'homme.*

Avant Herder et Buffon, Platon et Aristote avaient appliqué aussi les formes de la haute éloquence à la description de l'homme. Ainsi, Platon a présenté d'une manière rapide et générale l'esquisse d'un tableau des merveilles du corps humain, que Longin cite dans son Traité du Sublime. Aristote, moins éloquent, a dit cependant avec une sorte d'exaltation philosophique : C'est par sa conformation que l'homme seul est susceptible d'une station perpendiculaire, parce que lui seul a une substance divine, si la sagesse et l'intelligence sont les attributs de la divinité. L'homme n'aurait pas l'empire que lui assure son intelligence, s'il touchait à la terre par une grande surface; et la nature, si régulière, si prévoyante dans tous ses ouvrages, lui a donné des membres inférieurs pour porter son corps, et des membres supérieurs pour disposer des objets qui l'environnent, et servir d'instrument à l'intelligence. Voyez le *Traité des Parties*, édit. de Duval.

II.

COMMENT L'AUTEUR A FAIT SES PREMIÈRES OBSERVATIONS PHYSIOGNOMONIQUES.

Mes lecteurs me sauront gré sans doute de leur faire part de quelques anecdotes relatives à la marche que j'ai suivie dans la carrière physiognomonique.

Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans je ne m'étais pas avisé d'écrire un mot sur la physiognomonie, ni même de lire aucun ouvrage qui traitât de cette science, ou de faire des observations qui y fussent relatives, bien moins encore d'en recueillir. Quelquefois cependant, à la première vue de certains visages, j'éprouvais une sorte de tressaillement qui durait encore quelques instans après le départ de la personne, sans que j'en susse la cause, et même que je songeasse à la physionomie qui l'avait produit. Ces impressions soudaines m'entraînaient quelquefois à juger, mais on se moqua de mes décisions; j'en rougis, et devins plus circonspect. Des années s'écoulèrent avant que je hasardasse de nouveau d'articuler un seul de ces jugemens subits, dictés par l'impression du moment. Mais je m'amusais quelquefois à crayonner les traits d'un ami, après l'avoir fixé et contemplé pendant quelques minutes. — J'ai eu, dès ma première jeunesse, un penchant décidé pour le dessin, et surtout pour le portrait, mais avec aussi peu d'habileté que de patience dans l'exécution. Peu à peu mes sensations confuses se débrouillèrent en dessinant; les proportions,

les traits, les ressemblances et les dissemblances me devinrent plus sensibles. — Il m'arriva un jour de dessiner de suite deux visages, dont certains traits avaient entre eux une ressemblance qui m'étonna, et d'autant plus que je savais, à n'en pouvoir douter, que les personnes à qui ces visages appartenaient, étaient d'un caractère très-différent.

Qu'il me soit permis d'entrer ici dans quelques détails sur une de mes premières observations de ce genre. Il y a seize ans que je vis à Zurich le célèbre Lambert, que j'eus ensuite le plaisir de revoir à Berlin : sa physionomie me frappa vivement, à cause de la conformation extraordinaire de ses traits; la sensation fut très-vive, et produisit chez moi je ne sais quel sentiment de vénération. — Mon lecteur s'attend avec raison à trouver ici l'image de Lambert; mais tous mes efforts pour l'obtenir ont été infructueux. — La sensation dont je parle fut peu-à-peu effacée par d'autres ; j'oubliai Lambert et les traits de sa physionomie. Environ trois ans après, je dessinai ceux d'un ami mourant, pour sauver au moins son image. — Ce serait là encore un portrait que je voudrais offrir, mais il s'est perdu dans un incendie. — Mille fois j'avais regardé mon ami, sans jamais comparer sa physionomie avec celle de Lambert; je les avais vus, je les avais entendus disserter ensemble, — et voilà une preuve incontestable que mon tact était bien peu subtil alors. — Je n'observai entre eux aucune ressemblance. Ce ne fut qu'en dessinant que, frappé du saillant de l'image de Lambert soudain représenté sous mes yeux, je dis à mon ami : Ton nez est celui de

Lambert ; et plus je dessinais, plus ce rapport me devenait sensible. Je ne prétends point comparer mon ami à Lambert, je ne dirai pas ce qu'il aurait pu devenir s'il eût plu à Dieu de prolonger ses jours. Sans doute il n'avait pas le génie transcendant de cet homme unique ; il y avait d'ailleurs aussi peu de conformité dans leurs tempéramens que dans le caractère de leurs yeux et de leurs fronts ; mais ils se ressemblaient par la finesse et la forme du nez, et je dois encore observer qu'ils avaient l'un et l'autre, quoique dans un degré différent, un esprit vaste et lumineux.

Cependant la ressemblance de leurs nez me parut assez frappante pour m'engager à être plus attentif, en dessinant, à saisir des rapports de ce genre. Ceux que je découvris plus d'une fois entre différens visages que je dessinai par hasard le même jour, tout en observant une ressemblance morale entre les personnes, au moins dans certaines faces de leurs caractères, fixèrent de plus en plus mon attention.

J'étais néanmoins fort éloigné d'approfondir ces sortes d'observations, et de me livrer à l'étude des physionomies ; ce mot même était un de ceux que j'employais le plus rarement.

Un jour que j'étais chez M. Zimmermann, actuellement médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, et qui demeurait alors à Brougg, je me mis à la fenêtre avec lui pour voir passer un cortége militaire : une physionomie qui m'était absolument inconnue me frappa assez, malgré ma vue basse et la distance où j'etais de la rue, pour me faire porter un jugement décisif ; la reflexion

n'y avait aucune part, et je ne crus pas même avoir dit quelque chose de remarquable. M. Zimmermann me demanda aussitôt, avec une sorte de surprise, sur quoi je fondais ce jugement? Sur la tournure du cou, lui répondis-je. — Et voilà l'époque proprement dite de mes recherches physiognomoniques. M. Zimmermann tenta l'impossible pour m'y encourager; il exigea de moi des jugemens : j'en hasardai quelques-uns; mais la plupart étaient pitoyables, l'expression ne partant plus d'un sentiment subit et d'une sorte d'inspiration. Aujourd'hui même encore je ne comprends pas comment cet homme de génie ne s'en rebuta point, et comment, au contraire, il me pressa d'écrire mes observations. J'entrai pour lors en correspondance avec lui sur cet objet, et je dessinai des visages imaginaires, auxquels je joignais mes remarques. Mais bientôt je négligeai ce travail jusqu'à l'abandonner pendant des années entières; je riais de mes essais, je ne lisais, je n'écrivais plus rien sur cette matière. Mon tour étant venu de fournir une pièce à la Société physique de Zurich, embarrassé sur le choix du sujet, je me déterminai tout-à-coup pour la physiognomonie, et je me mis à composer : Dieu sait avec combien de légèreté et de précipitation! M. Klokenbring, d'Hanovre, me demande cet écrit pour M. Zimmermann; je le donne, tout imparfait qu'il est : M. Zimmermann le fait imprimer à mon insu, et me voilà tout-à-coup appelé à être le défenseur public de la science des physionomies. Cependant, après avoir livré à la presse une seconde production de ce genre, je me crus dispensé pour

le moment d'en publier d'autres. Deux motifs bien différens se réunirent ensuite pour m'exciter à reprendre cette matière. J'entendais prononcer des jugemens absurdes, non contre mes essais, j'en ai toujours connu l'imperfection, et ce ne sont pas les critiques qui me l'ont dévoilée, mais contre la science même, tandis que ma propre persuasion se fortifiait à mesure que je lisais de nouvelles vérités sur les physionomies. D'un côté ces jugemens, de l'autre les pressantes sollicitations que des gens pleins de sagesse, de probité et de religion m'adressaient de toutes parts : voilà ce qui, joint au plaisir de faire de nouvelles observations, m'a déterminé à mettre au jour celles qu'on va lire, et qu'on nommera, si l'on veut, conjectures, radotages, rêveries.

Il y a plus de sept ans que cette résolution fut prise; et je rencontre à chaque pas, dans son exécution, des obstacles aussi nombreux qu'imprévus, mais qui me permettent cependant de recueillir assez d'observations neuves pour que je sois en état de promettre au moins quelque chose d'intéressant.

J'ai fait faire une multitude de dessins relatifs à mes vues; j'ai examiné et comparé nombre de figures humaines de toutes les classes, et j'ai eu recours à des amis pour me seconder. Les fautes multipliées de mes dessinateurs et de mes graveurs sont devenues pour moi une source féconde de recherches et d'instructions. Il fallait m'étudier à bien choisir mes expressions, à discuter, à comparer nombre d'objets auxquels je n'avais donné jusque-là qu'une attention superficielle. En exerçant ma vocation ecclésiastique, j'avais été ap-

pelé à connaître divers personnages très-remarquables et très-singuliers. Un voyage entrepris par raison de santé, aussi-bien que par le désir de voir des personnes et des amis que je ne connaissais pas encore de vue, fournit à mon œil novice, à la vérité, mais attentif, une grande diversité de nouveaux objets. C'est ainsi que mes lumières se fixaient, s'étendaient et se rectifiaient. Plus d'une fois j'avais commencé à lire les auteurs qui ont écrit sur la physionomie, mais sans pouvoir soutenir les lieux communs du grand nombre, et je découvris que la plupart d'entre eux n'avaient fait que piller Aristote (*). Je renonçai donc aux livres pour m'attacher, comme auparavant, à l'étude de la nature elle-même et des images qui la représentent; m'habituant, de préférence, à découvrir le beau, le noble, le parfait; à les définir, à les rendre familiers à mon œil, et à donner une nouvelle énergie à la sensation qu'ils produisaient chez moi. Les obstacles renaissaient chaque jour, mais les ressources se multipliaient à proportion. Tous les jours je me trompais, et tous les jours j'acquérais plus de lumières et d'assurance. Je fus loué,

(*) Ce jugement ne peut s'appliquer à Cureau de Lachambre, dont les observations sont aussi curieuses et aussi importantes, que sa théorie et ses explications sont absurdes.

Voyez son ouvrage ayant pour titre : *Des caractères des passions*, un vol. in-16. Amsterdam, 1658. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

Il a été publié à Paris, en 1662, en une édition en 3 vol. in-4°, chez J. Allain, dédiée par de Lachambre lui-même à Louis XV, dont il était premier médecin. J. P. M.

blâmé, raillé, exalté, et ne pouvais m'empêcher d'en rire, bien sûr de ne rien mériter de tout cela. Mais de plus en plus je me réjouissais de l'utilité et du plaisir que j'espérais procurer par mon Ouvrage : c'est là ce qui me soulage et me console du fardeau dont je me suis chargé. Au moment où j'écris, mes progrès sont tels, que sur beaucoup de physionomies il m'est absolument impossible de rien prononcer, tandis que j'ose décider sur nombre de figures et de traits avec une conviction égale à celle que j'ai de ma propre existence.



III.

DE LA NATURE HUMAINE, PREMIÈRE BASE DE LA PHYSIOGNOMONIE.

L'HOMME est de tous les êtres de la terre le plus parfait, le plus rempli de vie.

Chaque grain de sable est une immensité, chaque feuille un monde, chaque insecte un assemblage d'effets incompréhensibles où la réflexion se perd : et qui pourrait compter les degrés intermédiaires depuis l'insecte jusqu'à l'homme?

Dans l'homme se réunissent toutes les forces de la nature. C'est l'extrait de la création ; il est tout-à-la-fois le fils et le souverain de la terre ; le sommaire et le centre de toutes les existences, de toutes les forces, de toutes les vies du globe qu'il habite.

De tous les êtres organiques que les sens nous découvrent, il n'en est aucun où se rassemblent trois espèces de vie aussi différentes entre elles, et qui cependant se réunissent de la manière la plus merveilleuse pour ne former qu'un seul tout, la vie animale, la vie intellectuelle, et la vie morale, dont chacune est de nouveau le concours des forces les plus diverses, et toutefois les plus harmoniques.

Connaître, désirer, agir, ou bien regarder et penser, sentir et être attiré, se mouvoir et résister : voilà ce qui rend l'homme un être physique, moral et intellectuel.

L'homme doué de ces facultés, de cette triple vie, est pour lui-même un sujet d'observation, l'objet le plus digne d'être observé, comme il est en même temps le plus digne observateur.

De quelque côté qu'on envisage l'homme, il est un sujet d'étude; on peut considérer en lui chaque espèce de vie prise séparément, mais jamais on ne pourra le connaître que par des manifestations extérieures, par le corps, par sa surface. Quelque spirituel, quelque immatériel que soit son principe intérieur, quelque élevé qu'il soit par sa nature, au-dessus de la portée des sens, il devient néanmoins visible et perceptible par sa correspondance avec le corps où il réside, où il se meut comme dans son élément. Ce principe devient ainsi un sujet d'observation, et tout ce qui dans l'homme est susceptible d'être connu ne peut l'être qu'au moyen des sens.

Cette triple vie qu'on ne saurait contester à l'homme, ne peut devenir pour lui un objet d'observation et de recherches qu'autant qu'elle se manifeste par le corps, par ce qu'il y a de visible, de sensible, de perceptible en l'homme. Dans la nature entière, il n'est point d'objet dont on puisse découvrir les propriétés et les vertus, que par des relations extérieures qui tombent sous les sens. C'est sur ces déterminations externes que se fondent le caractéristique de tous les êtres, la base de toutes les connaissances humaines. L'homme serait réduit à tout ignorer, et les objets qui l'environnent, et lui-même, si dans toute la nature chaque force, chaque vie ne résidaient pas dans un extérieur perceptible; si

chaque objet n'avait pas un caractère analogue à sa nature et à son étendue ; s'il n'annonçait pas ce qu'il est, s'il n'était pas possible de le distinguer de ce qu'il n'est pas.

Tous les êtres qui s'offrent à nos regards nous apparaissent sous quelque forme, par quelque surface ; nous les voyons terminés par des lignes qui sont le résultat de leur organisation. Qu'on me pardonne de rappeler ici des vérités si communes ; vérités si universellement connues, qui sont précisément la base de la science physiognomonique, ou de la connaissance immédiate de l'homme. Ce qui est vrai à l'égard des êtres que nous apercevons, et des corps organiques en particulier, est plus vrai encore à l'égard de la nature humaine. L'organisation de l'homme en général le distingue de tous les autres habitans de la terre, et sa physionomie, c'est-à-dire, la surface et le contour de son organisation, l'élève infiniment au-dessus de tous les êtres visibles qui existent et vivent autour de lui. Nous ne connaissons point de forme plus noble, plus sublime, plus majestueuse, et qui renferme autant de facultés, autant d'espèces de vie, autant de forces, autant de mouvemens que la sienne. D'un pas ferme et léger il touche la surface de la terre, tandis que sa tête s'élève vers le ciel ; sa portée s'étend au loin ; il agit par le contact le plus immédiat, le plus varié, avec une promptitude et une facilité inconcevables : et qui pourrait compter et décrire la multitude de ses évolutions ? Il peut, dans le même instant, agir et souffrir infiniment plus que toute autre créature ; il réunit la fermeté à la souplesse,

l'adresse à la force, l'activité au repos. C'est de toutes les créatures la plus flexible et la plus capable de résistance, et il n'en est point qui l'égale dans la multitude et l'harmonie de ses forces. Les facultés de l'homme sont uniques ainsi que sa figure.

Et cette figure est bien plus merveilleuse, plus admirable, plus attrayante encore lorsque les facultés les plus nobles, tant actives que passives, s'y manifestent. Elle est plus ressemblante à la brute dans les parties qui sont le siége des forces animales, comme elle en diffère davantage dans les parties où s'exercent les facultés d'un ordre supérieur, les facultés actives et spirituelles.

La forme, la proportion, la souplesse de l'homme, sa stature élevée et néanmoins susceptible de tant d'attitudes et de mouvemens divers, tout annonce à l'observateur impartial une force éminente et la plus étonnante mobilité; tout lui montre au premier coup-d'œil l'excellence et l'unité organique de la nature humaine. Sa tête et sur-tout son visage, la figure de ses os comparée à celle des os de tout autre animal, découvre à un observateur plus profond, à celui qui a un sentiment plus pur de la vérité, la prééminence et la sublimité des facultés intellectuelles.

L'œil, le regard, la bouche, les joues, la surface du front, considérés, soit dans le point du repos absolu, soit dans les innombrables variations de leurs mouvemens; en un mot, tout ce qu'on appelle physionomie est l'expression la plus parlante et la plus vive du sentiment intérieur, des désirs, des passions, de la volonté,

enfin de tout ce qui constitue la vie morale, si supérieure à la vie animale.

Quoique la vie organique, intellectuelle et morale de l'homme, ainsi que toutes les facultés qui leur sont subordonnées, et tout ce qui constitue leur essence, se réunissent merveilleusement pour ne former qu'une seule et même vie; quoique ces trois espèces de vie ne soient pas logées, comme trois différentes familles, chacune à un étage particulier du corps humain, mais qu'elles coexistent en chaque point, et forment un ensemble par leur concours, il est cependant vrai que chaque espèce de ces forces vitales a un siége particulier où elle s'exerce et se manifeste de préférence.

On ne saurait nier que la force physique, bien qu'elle s'exerce dans toutes les parties du corps, sur-tout dans ses parties animales, ne soit plus remarquable, plus frappante encore dans le bras, depuis sa racine jusqu'à l'extrémité des doigts.

Il n'est pas moins évident que la vie intellectuelle, les facultés de l'entendement et de l'esprit humain se manifestent sur-tout dans la conformation et la situation des os de la tête, et principalement du front, quoique, aux yeux d'un observateur attentif, elles soient sensibles dans tous les points du corps humain, à cause de son harmonie et de son homogénéité dont il sera souvent fait mention dans le cours de cet ouvrage. Il est clair aussi que la faculté de penser n'a son siége ni dans le pied, ni dans la main, ni dans la poitrine, mais dans la tête et l'intérieur du front.

La vie morale de l'homme se découvre sur-tout dans

les traits du visage et dans leur mouvement. La somme de ses forces morales et sensitives, le degré de son irritabilité, la sympathie et l'antipathie dont il est capable, sa faculté de saisir et de repousser les choses qui sont hors de lui, s'expriment sur le visage lorsqu'il est dans l'état du repos; et le moment actuel de la passion irritée se peint dans l'agitation des traits, toujours combinée avec la vive palpitation du cœur, de même qu'au calme du visage se joint toujours le repos dans la région du cœur et dans la poitrine.

Cette triple vie de l'homme, bien qu'elle se réunisse en une seule dans chaque point du corps, pourrait néanmoins être divisée par étages, et répondre à différens genres d'observations physiognomoniques. Si nous vivions dans un monde moins dépravé, la vie animale, la plus basse et la plus terrestre, placée dans le ventre, s'étendrait jusqu'aux organes de la génération, qui seraient son foyer. La vie moyenne ou la morale résiderait dans la poitrine, et aurait le cœur pour centre et pour interprète. La vie intellectuelle, comme la plus relevée, trouverait son siége dans la tête, et l'œil serait son interprète. Ajoutons que le visage est le représentant ou le sommaire de ces trois divisions : le front, jusqu'aux sourcils, miroir de l'intelligence; le nez et les joues, miroir de la vie morale et sensible; la bouche et le menton, miroir de la vie animale, tandis que l'œil serait le centre et le sommaire de toutes ces existences: quoiqu'on ne puisse trop répéter que les trois vies se retrouvant dans toutes les parties du corps, y ont aussi par-tout leur expression.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent semble si connu et si manifeste, que nous rougirions presque de nous arrêter sur des vérités aussi vulgaires, si, d'un côté, elles n'étaient le fondement de tout ce que nous aurons à dire; et si, de l'autre, ces vérités (ce que le siècle à venir aura sans doute peine à croire) n'étaient souvent méconnues dans le siècle où nous vivons, et rejetées même avec l'affectation la plus absurde.

Toute la science physiognomonique, prise dans le sens le plus étendu, aussi-bien que dans le plus restreint, repose sans contredit sur ces propositions universelles et incontestables. Aussi claires que le jour, ces vérités sont néanmoins combattues; on affecte de mettre en doute la vérité la plus frappante, la plus sensible, la plus aisée à démontrer, sans laquelle il n'est plus de connaissances et de vérités pour nous. On ne doute pas de la physionomie de tout ce qui est dans la nature, et on douterait de la physionomie de la nature humaine, c'est-à-dire, de l'objet le plus beau, le plus admirable, le plus vivant qui soit dans la nature!

Nous avons déjà prévenu nos lecteurs que nous ne pouvions donner que des fragmens, et nullement un traité complet de physiognomonie; mais l'esquisse du système entier se trouve dans ce qui vient d'être dit. Pour le remplir, il faudrait considérer séparément la partie physiologique, ou le caractéristique extérieur des forces physiques et animales de l'homme, l'intellectuelle, ou l'expression des facultés de l'entendement humain; la morale, ou l'expression des facultés sentimentales ou sensibles de l'homme et de son irritabilité.

Chacune de ces trois classes sera divisée en deux parties générales : la physiognomonie immédiate, qui observerait le caractère dans l'état de repos, et la pathognomonique qui l'étudierait lorsqu'il est en action.

Cette distinction des trois vies, admise par Lavater, est loin d'être généralement adoptée. En effet, ce qu'il appelle *vie morale*, n'est que le résultat, ou, si l'on veut, l'exercice de la vie intellectuelle, comme les différentes actions du corps, la course, le saut, la station, sont la conséquence ou les effets pratiqués de la vie animale.

Les physiologistes modernes ont mis dans un très-grand jour ces vérités générales. J. P. M.



DISCOURS

DE L'UN DES ÉDITEURS,

Sur quelques applications de la physiologie à l'examen de la nature humaine, considéré relativement à la physiognomonie.

La nature de l'homme..... ce beau, cet important sujet de méditation intéresse également le physiologiste et le philosophe. Il ne peut même être bien vu, bien observé, si, dans son examen, on sépare un instant le flambeau de la philosophie de celui de la physiologie. Lavater a bien senti la nécessité de réunir les lumières de ces deux ordres de connaissances, et d'en former une lumière unique, assez forte pour éclairer tous les points de cette partie fondamentale de l'étude de l'homme. En effet, dans les considérations précédentes, il ne sépare point les réflexions morales des considérations physiologiques, et s'il y brille souvent, comme Platon, par l'éclat de l'éloquence, il s'y montre toujours naturaliste, savant et philosophe comme Aristote.

Dans l'étude de l'homme, il réunit, pour le mieux voir, le moral et le physique dans un même point de

vue, et ne craint pas d'assurer que la supériorité intellectuelle qui caractérise l'espèce humaine, dépend de la perfection organique, et d'une beauté de structure qui se manifeste au dehors, et qui constitue la physionomie de l'espèce.

On doit faire ici, relativement à Lavater et à Buffon, une remarque qui ne sera pas sans intérêt dans l'histoire de la philosophie du 18e siècle.

Lavater, retenu par des opinions particulières et par les préjugés de sa profession, mais entraîné par la nature de ses études et la force des conséquences qu'il tire d'un rapprochement continuel entre l'homme moral et l'homme physique, reconnaît les rapports de la perfection de l'ame avec la perfection des formes matérielles, et ose assurer que la physionomie de l'espèce humaine, le contour de l'organisation propre à l'homme, l'élève infiniment au-dessus de tous les êtres visibles qui existent et vivent autour de lui, et que la forme de son corps est la plus noble.

Buffon, beaucoup plus instruit dans les sciences physiques, plus libre dans ses opinions, beaucoup plus élevé au-dessus des préjugés vulgaires, mais ébloui, trompé, comme Phidias (*), par l'éclat de ses propres ouvrages, regarde l'orang-outang, dont il flatte le portrait, comme très-analogue par l'organisation au hideux Hottentot, dont il exagère la laideur et la misère; sé-

(*) On connaît le trait de Phidias, qui le premier adora Jupiter, que son art avait créé, et dans lequel il crut voir briller toute la majesté d'une nature divine et céleste.

duit lui-même par la force et la beauté de son éloquence, il admet à peine une légère différence physique entre le premier des singes et le dernier des hommes.

Voici comment il s'explique à ce sujet, avec plus d'éloquence que de philosophie, et en se trouvant en contradiction avec les principes qu'il a exposés dans un autre endroit de ses ouvrages (*).

« Vous comparez, dira-t-on, fort injustement le singe »des bois avec l'homme des villes. C'est à côté de »l'homme sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a »rien transmis, qu'il faut le placer pour les juger l'un »et l'autre ; et a-t-on une idée juste de l'homme dans »l'état de pure nature ? La tête couverte de cheveux »hérissés, ou d'une laine crépue ; la face voilée par une »longue barbe, surmontée de deux croissans de poils »encore plus grossiers, qui, par leur largeur et leur »saillie, raccourcissent le front, et lui font perdre son »caractère auguste, et non-seulement cachent les yeux, »mais les enfoncent et les arrondissent comme ceux des »animaux; les lèvres épaisses et avancées; le nez aplati; »le regard stupide et farouche; les oreilles, le corps et »les membres velus; la peau dure comme un cuir noir »ou tanné; les ongles longs, épais ou crochus; une »semelle épaisse en forme de corne, sous la plante des »pieds; et pour attribut du sexe, des mamelles lon»gues et molles; la peau du ventre pendante jusque sur »les genoux; les enfans se vautrant dans l'ordure, ou

(*) Dans son Discours sur la nature des oiseaux, qui doit servir de modèle pour toute espèce de considération sur la nature de l'homme, ou sur celle d'un genre d'animal quelconque.

» se traînant à quatre ; le père et la mère assis sur leurs » talons, tout hideux, tout couverts d'une crasse empes- » tée. — Cette esquisse, tirée d'après le sauvage hot- » tentot, est encore un portrait flatté ; car il y a plus » loin de l'homme dans l'état de nature à l'Hottentot, » que des Hottentots à nous. Chargez donc encore le » tableau, si vous voulez ; comparez le singe à l'homme ; » ajoutez-y les rapports d'organisation, les convenances » du tempérament, l'appétit des singes mâles pour les » femmes, la même conformation dans les parties géni- » tales des deux sexes, — et voyez, supposez qu'elles » ne soient pas les mêmes, combien l'intervalle qui les » sépare est difficile à saisir. »

Ce tableau exagéré de la laideur du Hottentot, se trouve à la suite du portrait flatté et peu exact du Joko ; il est évidemment moins philosophique que les considérations de Lavater : le peintre s'est trop arrêté à un extérieur, à une draperie qui ne fournit aucun trait principal, aucun caractère essentiel ; et l'on peut assurer que son brillant parallèle ne porte sur aucune partie importante de l'histoire des deux espèces qu'il a comparées. Tout, dans l'homme sauvage ou civilisé, annonce, même à l'extérieur et dans sa partie matérielle, l'excellence de sa nature, lorsqu'on le considère avec le double flambeau de la philosophie et de la physiologie ; lorsque, sous une enveloppe peu attrayante, ou parée de tous les attributs des graces et de la beauté, on sait également reconnaître la perfection de sa forme, les dispositions heureuses de sa structure, et cette supériorité d'organisation d'où dépendent l'empire de son intelli-

gence, la puissance de son ame et le développement sans bornes de sa pensée.

Lavater a su apercevoir cette liaison de la supériorité physique avec la supériorité morale dans l'homme; mais il s'est borné à l'apercevoir et à la montrer.

Nous croyons devoir placer les résultats d'une observation détaillée à la suite de ce que son regard rapide et perçant lui a fait découvrir dans une carrière où il ne voulait pas s'engager, et sur tous les points de laquelle nos Études nous ramènent sans cesse.

Lorsque l'on parle de la nature de l'homme ou de la nature des animaux, ce mot, suivant la remarque de Buffon, signifie, ou plutôt indique et comprend dans sa signification la quantité totale, la somme des qualités dont la nature a doué l'homme ou les animaux (1).

Lorsque l'on veut déterminer cette nature, qui est pour l'espèce ce que le tempérament est pour l'individu, on cherche à saisir dans l'ensemble des caractères qui la constituent, les attributs essentiels; on interroge l'organisation d'un animal pour en démêler les traits principaux, les dispositions les plus importantes, celles dont l'influence sur tout l'individu est aussi puissante qu'étendue. On cherche sur-tout à faire apprécier les effets de certains organes dont la conformation peu commune, la perfection et l'énergie décident des goûts, des appétits, des penchans.

(1) La nature générale, la puissance, la force à laquelle on rapporte par abstraction toutes les opérations physiques. Buffon, *Discours sur la nature des oiseaux*.

Il est évident que d'après ces vues et ces considérations philosophiques sur la nature des animaux, on ne rapporte pas, comme dans le système des causes finales, l'organisation aux penchans, aux habitudes, à l'ame; mais que l'on fait dépendre les penchans, les habitudes, la nature de l'ame, des particularités organiques.

Ainsi, dans l'accord et l'harmonie des sens, dans la perfection du toucher, le développement du cerveau et la station perpendiculaire, l'on trouve en grande partie les causes de la supériorité intellectuelle de l'homme et les traits essentiels de sa nature. On voit également pourquoi le plus grand nombre des quadrupèdes, chez lesquels les organes du goût et de l'odorat sont très-actifs et très-développés, ont des appétits véhémens et presque sans liaison avec la vie intellectuelle. — Ces natures grossières sont toutes rapportées à la vie animale, dont la physionomie offre ses caractères les plus prononcés dans la grosseur des lèvres et la longueur des mâchoires.

L'oiseau, dont les sens de l'ouïe et de la vue, plus développés, constituent en grande partie la nature, a des appétits moins ardens. Ses sensations sont légères, précipitées comme son vol, étendues comme la sphère où il se meut en parcourant les airs.

Chaque genre ou chaque espèce prise en particulier, offre, entre son organisation et ses facultés, une chaîne de rapports non moins évidens. Ce que l'on appelle le moral de l'homme ou de l'animal tient au physique, et en dépend comme l'effet de sa cause.

Le lion, inaccessible à la crainte, est fortement armé par la nature. Le lièvre timide, dit Linné, est le premier des animaux, si l'on prend la vélocité des pieds pour terme de comparaison (1). Le triste compagnon de la nuit, le hibou sinistre, et tous les oiseaux de proie nocturnes, ont l'œil plus grand, plus irritable, et capable de recevoir l'impression de la lumière qui luit encore au milieu des ténèbres, et dont la pâle clarté convient mieux à une rétine trop sensible et trop délicate pour ne pas être blessée par l'éclat du jour.

Toutes les espèces douées d'une nature essentiellement carnacière doivent également leurs mœurs aux particularités organiques qui les caractérisent.

Dans leur structure, tout a été véritablement organisé pour la guerre, les combats et le carnage. Les ongles, chez ces animaux, ne sont pas faits pour creuser la terre, ou pour servir au grimpement sur les arbres. Rétractiles et jamais appuyés sur le sol, ils sont portés par la dernière phalange habituellement renversée. Lorsque l'animal veut employer ces armes terribles, la phalange qui les porte est fléchie par les muscles consacrés à cet usage, et retourne à son état habituel lorsque la fureur et la soif du sang sont apaisées : à ces dispositions se joignent des dents angulaires, des molaires très-saillantes, plus propres au déchirement qu'à la mastication, des muscles d'une prodigieuse énergie, et des membres antérieurs très-courts, qui disposent aux grandes évolutions, aux bonds impé-

(1) Voyez dans les Aménités académiques, la dissertation : *De mirabilibus in insectis.*

tueux, aux élans rapides sur une proie fugitive : ensemble de caractères et d'avantages qui décident des appétits sanguinaires, et qui dédommagent les animaux de cette nature, de la faiblesse relative, et du peu d'étendue de l'estomac et de tout l'appareil de la digestion.

Le besoin et la faculté de se nourrir de chair dépendent évidemment de cette combinaison organique, en sont une suite, une conséquence nécessaires; et le naturaliste philosophe ne doit pas laisser dans l'histoire du tigre ou du lion ces épithètes de *féroces* et de *cruels*, insignifiantes et injustes lorsqu'on les applique à des animaux d'une nature carnivore et guerrière; dénominations qu'il faut réserver pour l'homme, lorsqu'étouffant l'instinct d'une nature aimante et sociable, il fait couler le sang ou les pleurs, et mesure son bonheur et sa gloire par le deuil des nations.

Il importe d'étudier, de voir la nature humaine, sous le même point de vue, et de rassembler les caractères organiques d'où dépendent, par une série marquée de rapports, la quantité totale, la somme des qualités qui sont propres à l'homme.

C'est principalement dans le mode de sensibilité générale, d'irritabilité, de réaction vitale; dans la combinaison des sens et la disposition du système nerveux qu'il faut chercher ces caractères.

La sensibilité, dans l'organisation humaine, est plus active, plus uniformément diffuse et répandue dans tous les organes; les impressions ne sont presque jamais solitaires et bornées; les sympathies, les associations sont plus fréquentes, plus étendues, jouent un rôle

plus important dans les phénomènes de la vie ; toutes les affections locales un peu fortes deviennent même générales ; les différentes parties communiquent entre elles avec une promptitude extrême ; tout concourt à cette harmonie : et c'est principalement à l'homme que s'applique l'idée d'Hippocrate sur l'essence de la vie : *Una natura, confluxio una, conspiratio unica, consententia omnia.*

Cette distribution égale de la sensibilité dans toutes les parties ; cette communication sympathique de tous les organes, rend les maladies générales, les affections fébriles sur-tout, beaucoup plus communes dans l'homme que dans les animaux. Les souffrances les plus vives, les blessures les plus graves, les opérations chirurgicales les plus douloureuses, suffisent à peine pour provoquer une réaction fébrile, même dans les grands quadrupèdes, tels que le cheval, le taureau, pour lesquels la castration, par exemple, n'est presque jamais funeste à un âge où cette opération serait très-dangereuse pour l'homme.

La fièvre prolongée et régulière dans sa marche ; ce trouble général de toutes les actions de la vie ; cette altération que favorisent la communication facile et la distribution égale de la sensibilité, a été même regardée par Stahl comme une habitude organique propre à l'espèce humaine (*). On sait aujourd'hui que les animaux peuvent éprouver plusieurs espèces de fièvres,

(*) M. Pinel a adopté cette opinion de Stahl, à laquelle on peut opposer l'expérience et l'observation des médecins vétérinaires éclairés, tels que MM. Huzard, Desplas, Dupui, Girard.

avec la série des mouvemens qui tendent au rétablissement de l'intégrité des forces vitales (*). Mais les affections fébriles le plus éminemment nerveuses, le plus liées avec la diffusion de la sensibilité ; les fièvres rémittentes régulières ; la fièvre tierce ; la fièvre quarte, sont propres à l'homme, et l'un de ses plus funestes partages (**).

A mesure que l'on s'éloigne de l'homme, la sensibilité décroît, est répandue avec moins d'uniformité, plus resserrée, plus locale, plus exclusivement employée dans l'exercice d'une vie purement animale et nutritive. La vie est en même temps plus facile, moins souvent troublée dans ses fonctions ; les différens organes ont à peine cette sphère d'activité, cet empire, cette réaction, dont Bordeu a si bien apprécié l'influence dans l'homme ; et si les jouissances attachées à ce mode d'organisation sont moins variées, les douleurs sont moins vives.

« Ainsi, comme le remarque Bernardin de Saint-Pierre, une partie de ces animaux, dont la vie est prodiguée au soutien de celle des autres, sont peu sensibles. Si on arrache la jambe d'une mouche, l'animal va et vient comme s'il n'avait rien perdu. Après l'arrachement d'un membre aussi considérable, il n'y a ni évanouissement, ni convulsion, ni cri, ni aucun symptôme de douleur. Des enfans s'amusent à les torturer, dans leurs jeux cruels, sans paraître leur faire éprouver

(*) Voyez Burdin : *Cours d'Etudes médicales*, tom. II, p. 615.

(**) *Idem* et *Ibid.*

des symptômes de souffrance bien marqués. Réaumur coupa un jour la corne charnue et musculeuse d'une grosse chenille, qui continua de manger comme s'il ne lui fût rien arrivé. Peut-on penser que des êtres si tranquilles entre les mains des enfans et des philosophes, éprouvent quelque sentiment de douleur quand ils sont gobés en l'air par les oiseaux ? . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

» La nature, en les dévouant à la mort, en a même ôté tout ce qui peut en rendre le dernier instant cruel. C'est d'ordinaire pendant la nuit, et au milieu du sommeil, qu'ils succombent aux dents et aux griffes de leurs ennemis. Vingt blessures portées à-la-fois aux sources de la vie, ne leur laissent pas le temps de songer qu'ils la perdent. Ils ne joignent, à ce moment fatal, aucun des sentimens qui le rendent si amer pour les hommes; les regrets du passé et les inquiétudes de l'avenir. Leurs ames insouciantes s'envolent dans les ombres de la mort au milieu d'une vie innocente, pendant leur sommeil, et souvent au milieu des illusions de leurs amours. »

On ne peut guère expliquer cette réaction limitée, obscure et silencieuse, qu'en supposant dans les animaux qui en fournissent des exemples, une diffusion moins uniforme de sensibilité dans leurs organes, et une sorte d'isolement vital entre les différentes parties de leur structure.

On peut dire sans doute avec Lucrèce, en parlant de tous les corps animés :

> Sensus jungitur omnis
> Visceribus, nervis, venis, quæcumque videmus
> Mollia mortali consistere corpore creta.

Mais l'homme seul présente un exemple de la distribution égale, de la circulation active, de la correspondance en quelque sorte électrique du principe de la sensibilité dans toutes les parties. On peut dire de l'homme avec une précision rigoureuse :

> Totamque infusa per artem
> Mens agitat molem.
>
> VIRG. ÆN. lib. 6.

Un autre trait principal de la nature humaine peut se tirer des variations de la sensibilité, soit dans ses degrés, soit dans la diversité des stimulans qui l'excitent chez les différens individus.

Dans les animaux, et même dans les espèces les plus voisines de la nôtre, ces variations du sentiment sont très-bornées. Les individus d'une même espèce sont excités par des stimulans semblables, d'une manière constante et uniforme. Plus simples dans leur structure, soumis à un plus petit nombre de lois qui n'ont presque pas d'exceptions, tous ces êtres animés parcourent d'un pas égal et ferme la carrière de la vie. L'homme seul s'y traine, y marche, y court, y vole tour-à-tour, et en sort brusquement quelquefois, en portant sur lui-même, dans son désespoir, des instrumens de fureur et de destruction.

L'homme seul présente toutes les nuances, tous les degrés du sentiment, depuis la sensibilité diminuée, étouffée ou suspendue dans le fakir de l'Inde (*), le prisonnier américain, et les martyrs de toutes les religions, jusqu'à la susceptibilité d'une femme que la simple vue d'un objet horrible fait tomber en syncope ou en convulsion (**).

L'homme seul présente aussi, et par un effet de sa nature, une foule de différences dans sa manière de répondre aux diverses causes d'excitement.

Rien n'est fixe et régulier dans cet effet des excitans sur les individus de l'espèce humaine ; l'aliment le plus sain pour le plus grand nombre est presque un poison pour quelques estomacs, qui ne peuvent le supporter ; le même médicament produit les effets les plus variés ; le même virus, des causes semblables de maladie, agissent avec violence sur certaines personnes et n'altèrent pas la santé des autres ; la sensibilité du même individu varie dans les différens âges, dans la même année, quelquefois dans le même instant ; et chaque malade est presque toujours pour le médecin un nouveau sujet d'observations et d'expérience. Ce sont toutes ces variations et ces vicissitudes dépendantes de la na-

(*) On connaît l'horreur des supplices volontaires auxquels cette espèce de moines se condamne par fanatisme ou par ambition.

(**) Les prisonniers américains meurent au milieu des tourmens les plus cruels, sans proférer une plainte, et presque toujours en chantant leur cantique de mort, et en défiant et insultant leurs bourreaux.

ture de l'homme, qui donnent à l'exercice de l'art de guérir cette difficulté, cette inconstance, cette incertitude qu'il est injuste et peu philosophique de lui reprocher.

Ces défauts ne doivent pas être imputés à la science, mais à la nature de l'homme, au mode versatile de sa sensibilité. La médecine, en faisant même de très-grands progrès, sera toujours moins exacte, moins sûre dans ses applications pratiques, que les autres sciences ou les autres arts, parce qu'elle ne se rapporte point à des lois fixes, à des phénomènes immuables. Ces philosophes si sévères, ces physiciens et ces mathématiciens si fiers de la précision de leurs résultats, ces naturalistes qui connaissent si bien toute la nature, excepté l'homme; tous ces sages, tous ces savans qui reprochent si souvent à la médecine sa marche peu assurée, qui vont quelquefois jusqu'à prétendre qu'elle n'est pas une science, verraient qu'elle est une science plus difficile, s'ils connaissaient mieux la nature humaine. Alors peut-être ils désavoueraient d'injustes déclamations, ou seraient forcés de déclarer que l'on peut régler cette sensibilité si capricieuse de l'homme, et qu'eux-mêmes ils sont toujours affectés également dans des circonstances semblables; qu'ils ont des goûts, des appétits constans, que le même aliment, le même médicament, la même cause de douleur ou de plaisir excitent toujours leur sensibilité de la même manière.

Dans l'homme, l'irritabilité, la force motrice est uniformément diffuse et distribuée comme le principe du

sentiment, dans toutes les parties de l'organisation; le développement de ces deux forces vitales est libre, facile; peut s'exalter ou s'abaisser, est susceptible d'une réaction illimitée, et devient la cause de cette force et de cette flexibilité d'organisation que l'on a toujours regardée comme les deux caractères principaux de la constitution humaine.

C'est principalement dans l'étendue de la patrie, dans la manière de supporter l'intempérie des climats les plus sauvages, que se manifeste cette réaction toute-puissante des propriétés vitales dans l'homme, et que l'on peut voir avec quelle énergie les lois physiques, les résistances de la nature sont contre-balancées et modifiées par les forces de l'organisation.

La plupart des animaux sont attachés à quelque région particulière, et ne peuvent exister que par un concours habituel et borné de circonstances semblables; ils sont véritablement les enfans de la terre, les productions indigènes du sol. L'homme seul n'est étranger, exotique dans aucun lieu de la terre; il n'appartient en particulier à aucune zone, à aucun climat. Il se répand dans toutes les régions, dans toutes les zones, et résistant aux températures les plus opposées, il y demeure plus semblable à lui-même que les animaux; vit même où les plantes peuvent à peine végéter, et partage les demeures glacées de la renne, ou dispute aux tigres et aux lions les plages arides brûlées par l'équateur (*).

(*) Bernardin de Saint-Pierre remarque avec raison que si quelques animaux partagent avec l'homme cette faculté de vivre

Ce cosmopolisme, cette faculté de placer souvent un intervalle immense entre sa tombe et son berceau, dépendent, dans l'homme, de la facilité avec laquelle les impressions et les mouvemens organiques, obéissent aux besoins, se dirigent, se combinent, se rassemblent pour maintenir constamment, et dans les milieux les plus différens, la même température (*).

Cette température propre à l'homme est de 32 degrés et demi au thermomètre de Réaumur. Maupertuis, Gmelin, Delisle, Adanson, ne l'ont jamais vu

en tous lieux, ce n'est que par ses soins, sa protection, et qu'alors même ils dégénèrent beaucoup plus que lui.

Voyez *Etudes de la Nature*, vol. II.

(*) C'est principalement dans le poumon, à la surface de la peau, et dans les organes digestifs, que s'établit le travail organique nécessaire à ces compensations. Lorsque l'homme se trouve dans un climat plus froid, il dépense moins de calorique pour sa transpiration, et en dégage une plus grande quantité de l'air et des alimens ; l'équilibre se trouve ainsi rétabli.

Dans une température plus chaude, on perd davantage et l'on gagne moins, parce que l'air que l'on respire est plus rare, et que l'on consomme moins d'alimens.

Cette explication que donne Lavoisier, s'applique aux animaux comme à l'homme ; mais l'homme seul est doué de cette flexibilité, de cette énergie qui se prête aux effets les plus remarquables de température, à ces compensations si étendues, dont l'observation nous démontre que l'organisation humaine peut se plier, s'accoutumer aux modifications nécessaires pour l'accumulation ou la déperdition du calorique, comme elle contracte souvent des habitudes plus difficiles, plus violentes, celles de se nourrir de substances putréfiées, de réagir contre les poisons, ou de neutraliser des causes puissantes d'insalubrité.

varier, ni dans les régions polaires, ni sous le ciel brûlant des zones équatoriales.

Fordice et Solander, qui se sont soumis à des expériences sur la chaleur, ont observé que le thermomètre successivement placé sous la langue et sous les aisselles, s'est maintenu à 32 degrés et demi lorsqu'ils se trouvaient dans un milieu de 34, 39, 43, 49 et 73 degrés.

Il ne paraît pas que les animaux donnent des exemples d'une semblable réaction vitale.

La force de l'homme se manifeste dans plusieurs autres emplois de la vie, dans des habitudes plus violentes, plus difficiles ; sous le poids des fardeaux ; dans les exercices gracieux de la danse et de la voltige ; dans les évolutions et les combinaisons d'efforts exigés pour la cubistique, la phéristique et la palestrique ; enfin dans la docilité, l'énergie que demandent les arts, les métiers et les professions.

Quelques physiologistes ont même pensé que, toutes choses égales d'ailleurs, le cadavre de l'homme se putréfiait plus lentement que celui des autres animaux.

Les considérations qui précèdent sont plus philosophiques qu'anatomiques ; elles se rapportent plutôt à des propriétés, à des résultats de l'organisation humaine, qu'à la disposition et aux caractères de cette organisation.

Le matériel, la structure du corps de l'homme conduit à des réflexions non moins importantes. La perfection de l'instrument répond à celle de ses effets, et il n'est pas impossible de démêler dans l'organisation

les causes principales de la supériorité morale de l'homme, d'entrevoir même dans le cadavre, au milieu de la léthargie de la mort, le principe de la nature des hautes destinées de l'homme.

Le cerveau sur-tout présente dans son organisation plusieurs dispositions importantes que l'analyse parvient à démêler, et desquelles l'induction fait partir une longue suite d'effets et d'influences vitales, que l'on n'observe pas dans les animaux.

Chez l'homme cet organe est beaucoup plus parfait, la nature l'a travaillé avec plus de soin, et le savant le plus sévère ne condamnera pas l'enthousiasme du poète qui fait dire à Prométhée, en parlant de ce chef-d'œuvre de l'organisation dont il va révéler la structure :

> Ecce caput (caput illud erat quod dextra creatrix
> Humanam cerebro meditans includere mentem)
> Finxerat in molli gaudens præludere cera.
> Inspice quæ latebant meliori dona cerebro,
> Hæc clara in docili manus ingeniosa locavit.

On doit principalement remarquer dans cette belle structure du cerveau la liaison intime de toutes ses parties; le nombre, l'étendue de ses cavités et de ses saillies qui multiplient les surfaces, et étendent le théâtre des fonctions cérébrales sans augmentation de poids; il faut ajouter que toutes ces parties, tous ces détails d'une économie dont la nature s'est occupée avec tant de prédilection, communiquent entre eux; que les parties impaires sont au centre, et que toutes, suivant une remarque très-philosophique du professeur Chaussier, semblent se diriger vers un centre, l'ori-

gine des nerfs. — Tout annonce une prééminence de fonction et d'usage dans ces régions élevées du corps humain ; le sang s'y trouve en plus grande quantité, y séjourne plus long-temps, y circule dans des vaisseaux dont les ramifications capillaires sont portées à un point que l'imagination peut à peine concevoir. Il faut en outre observer que dans l'homme le cerveau est non-seulement plus parfait dans ses détails que celui des animaux, mais que sa prééminence se montre au seul aspect de son ensemble ; qu'il est plus développé, plus volumineux, sur-tout dans sa partie que plusieurs motifs portent à regarder comme l'instrument particulier, ou du moins comme le siége, comme le théâtre de la pensée.

Cette partie du cerveau, ces régions supérieures que les anatomistes appellent ses hémisphères, est convexe et renflée dans l'homme ; elle surmonte et couvre l'origine des nerfs, et forme sans doute une région centrale, un lieu de ralliement où les impressions qui arrivent de toutes parts, déterminent des modifications, des changemens évidemment liés avec l'exercice des fonctions intellectuelles. Il y a du moins des rapports marqués entre le développement de la pensée et le volume de ces hémisphères, qui diminuent graduellement dans les quadrupèdes, se réduisent à une simple lame dans les oiseaux, et disparaissent dans les poissons.

Les nerfs, sur-tout les nerfs de l'odorat, du goût et des viscères digestifs, sont en même temps plus volumineux dans les animaux que dans l'homme. Tout pa-

raît destiné dans l'organisation humaine à la prééminence de la vie intellectuelle et morale ; et cette disposition est sur-tout bien remarquable dans le cerveau, où l'on voit le domaine de la vie purement animale se resserrer, pour laisser plus d'espace aux régions de cet organe qui paraissent contribuer si puissamment à l'exercice de la pensée.

Il suffit même d'observer la forme osseuse de la tête, et les caractères de la physionomie passive de l'homme, pour entrevoir cette excellence de structure du cerveau qui tranche si fortement dans le tableau de la nature humaine. La belle convexité de l'os du front, le rapprochement et la position élevée des cavités de l'œil, la grande capacité du crâne, dont l'angle facial de Camper donne la mesure ; et la diminution de la partie de la face qui est le siége de l'expression de la vie animale, indiquent évidemment ce développement, cette prééminence de masse et d'action du cerveau dont nous venons de faire remarquer l'influence.

Ces bases fondamentales de l'homme rappellent l'un des plus grands caractères de sa nature.

L'extérieur révèle l'intérieur.

Ainsi la beauté des palais et des temples annonce la noblesse et la majesté des puissances qui les habitent.

Ces importans résultats que l'anatomie peut offrir au philosophe sur la nature humaine, sont principalement déduits de la comparaison du cerveau de l'homme et de celui des animaux ; la considération du même organe dans les diverses maladies, et celle des rapports de ses altérations avec les dérangemens intellectuels,

ne mènent pas à des conclusions aussi positives. Les expériences physiologiques apprennent seulement que les hémisphères dont nous avons fait remarquer le volume avec tant de soin, sont assez souvent impunément blessés; que l'on peut même les enlever en partie sans donner la mort, et qu'étrangère à une vie purement animale, cette région du cerveau semble alors consacrée à ce que l'exercice de la vie a de plus noble, de plus élevé, les fonctions intellectuelles. Cet emploi cependant n'est pas le seul; et le système nerveux doit évidemment l'étendue et l'activité de ces communications au cerveau, qui, indépendamment de la manière dont il concourt au phénomène de la pensée, figure dans l'économie organique, comme le moyen des sympathies les plus vastes et les plus fréquentes.

Cette fonction générale du cerveau est sans doute une des dispositions qui concourent le plus à la belle harmonie des impressions et des mouvemens dans l'homme.

La sensibilité générale est en outre favorisée par la grande activité de l'organe de la peau, et par l'etat des expansions nerveuses extérieures, plus souples, plus à nu, mieux environnées, de ces réseaux vasculaires qui accompagnent les papilles (*), et dont le gonflement et la turgescence paraissent la condition de toute sensation vive et délicate.

(*) On appelle ainsi les terminaisons saillantes et arrondies des nerfs, qui se trouvent dans les différentes parties des surfaces du corps humain, mais principalement à la langue et au bout des doigts.

Quoique les sensations soient la source, l'origine de toutes nos connaissances, la considération des organes des sens fournirait peu de résultats pour l'examen de la nature humaine, si on se bornait à remarquer dans chacun d'eux la perfection de sa structure et l'énergie de ses fonctions.

Presque tout ce que Cicéron a dit à ce sujet sur les merveilles de la conformation des sens, de l'œil, de l'ouïe, de l'odorat, s'applique aussi bien aux animaux qu'à l'homme (*).

L'énergie, la longue portée d'un ou de plusieurs sens dans quelques individus, a même peu d'influence sur leur nature particulière, et n'ajoute pas à la perfection de l'organe de la pensée. Il ne faut donc pas s'étonner si l'homme, comparé aux animaux relativement à l'énergie primitive et à la structure des organes des sens, n'a pas l'avantage du parallèle.

L'odorat est sans doute bien plus parfait dans les quadrupèdes. Chez ces animaux, dit Buffon, un tel

(*) Tous les amateurs de la bonne, de la haute littérature, connaissent le beau passage de Cicéron sur les sens.

Sensus autem, interpretes ac nuntii rerum, in capite, tanquam in arce, mirificè ad usus necessarios, et facti et collocati sunt, etc., etc. . . . .
Quis vero opifex, præter naturam, quâ nihil potest esse callidius, tantam solertiam persequi potuisset in sensibus? Quæ primùm oculos membranis tenuissimis vestivit et sepsit, etc., etc. . . . .

Cicero, *De naturâ Deor.* II, 56, 57, 58.

Voyez aussi ses *Pensées*, traduites par d'Olivet, pag. 60 et suiv.

sens est un organe universel de sentiment : c'est un sens qui découvre les objets non-seulement par-tout où ils sont, mais même par-tout où ils ont été. C'est un organe du goût par lequel l'animal savoure non-seulement ce qu'il peut toucher et saisir, mais même ce qui est éloigné, et ce qu'il ne peut atteindre ; c'est le sens par lequel il est le plus souvent et le plus sûrement averti, par lequel il agit, se détermine, reconnaît ce qui est convenable ou nuisible.

La vue a cette excellence, cette supériorité dans les oiseaux, chez lesquels ce sens est évidemment plus étendu, plus vif, plus net, plus distinct que dans les autres espèces d'animaux.

Chez la plupart des quadrupèdes, principalement chez les espèces craintives, et sans autre défense que la rapidité de leur fuite, l'oreille présente, du moins dans son appareil extérieur, une supériorité de structure bien marquée ; dans le lièvre, par exemple, l'oreille externe se détache, forme un cornet saillant, sensible, mobile dans tous les sens, se dirigeant au gré de l'animal craintif, et propre à interroger, à sentir les plus petites modifications de l'atmosphère.

On croit, à la vérité, que dans l'homme le sens du toucher est plus parfait que dans les animaux, et on attache une grande importance à cette prééminence. Mais la main, à la structure de laquelle on rapporte cette supériorité, contribue plutôt à la nature et aux destinées de l'homme, comme organe du mouvement, que comme organe du sentiment. En effet, la trompe de l'éléphant, la bouche du cheval, les tentacules de

plusieurs animaux ont une sensibilité plus exquise, plus pénétrante que le sens du toucher de l'homme. Mais la main de celui-ci, unique dans les détails de sa structure, organe des mouvemens les plus délicats et les plus variés, applique successivement sur tous les points des objets les surfaces sensibles de l'extrémité des doigts, observe, compare, sert l'esprit par la variété, la sûreté de ses impressions, rectifie le témoignage des autres sens, donne le télescope à l'œil, le cornet acoustique à l'oreille, les signes écrits à la pensée, des leviers à toutes les puissances, des secours, des instrumens à tous les besoins et à toutes les facultés.

C'est moins, au reste, la prééminence de quelques sens qui doit entrer dans la considération de la nature humaine, que le rapprochement, l'ensemble, l'harmonie, l'équilibre des sens et la variété des impressions, si importantes dans le développement des facultés intellectuelles. C'est relativement à ces avantages qu'il faut considérer les sens; il importe sur-tout de remarquer la mobilité et la flexibilité de chacun d'eux, et la diversité des sensations favorisées par cette disposition.

La main seule n'a pas cet avantage.

La position des organes de la vue et leur direction contribuent aussi puissamment à la variété des impressions, que l'admirable structure des doigts et du pouce.

L'oreille servie, exercée par la parole, favorise également l'intelligence, par le nombre, la diversité des sensations qu'elle fait percevoir. En général, tout paraît bien mieux disposé dans l'homme pour le nombre, la distinction, la variété des impressions, que pour leur

énergie ; sans doute parce que l'homme sent moins pour sentir organiquement, pour obéir aussitôt à des besoins physiques, que pour sentir intellectuellement, pour connaître, pour exercer le sens intérieur, et donner un grand développement aux facultés de son esprit. La disposition de ses organes des sens l'appelle évidemment à cet emploi de la vie, est une des causes organiques de sa destinée, et doit ressortir dans un tableau philosophique de la nature humaine.

Il faut aussi observer que dans l'homme les organes des sens jouissent au plus haut degré de cette flexibilité qui rend tous les organes si susceptibles d'habitude et d'éducation ; que par une suite de cette disposition, ils sont évidemment perfectibles, et que, favorisés par divers instrumens qui en étendent la portée, ils sont aussi remarquables par la sphère de leur activité que par l'étendue du champ de leurs observations.

La variété, la délicatesse des mouvemens, des évolutions, des attitudes, répondent à la variété et à la délicatesse des impressions ou des idées, et y contribuent. L'homme, sous ce rapport, l'emporte de beaucoup sur les animaux. Rien n'égale, dit un de nos philosophes les plus éloquens, rien n'égale la diversité de ses mouvemens et de ses attitudes ; il s'incline, il s'agenouille, rampe, glisse, nage, se renverse en arc, fait la roue sur les pieds et sur les mains, se met en boule, marche, court, saute, s'élance, descend, monte, grimpe, parce qu'il est également propre à s'élever au sommet des rochers, à marcher sur la surface des neiges, à travers les forêts, à cueillir la mousse des fontaines

et le fruit du palmier, à nourrir l'abeille et à dompter l'éléphant.

Cette flexibilité caractéristique se manifeste encore davantage peut-être dans les mouvemens partiels des muscles de la face, de ceux des organes de la voix et de la main.

Ces muscles de la face, par leur isolement, leur délicatesse, leur liberté que nous avons déjà remarquées, expliquent pourquoi l'homme seul a une véritable physionomie : leurs mouvemens divers, nombreux, ont la promptitude de l'émotion ou de la pensée, et quelquefois leur signification est plus exercée, plus détaillée que celle de la parole.

La nature de l'homme réunit les deux extrêmes ; la délicatesse et la force, la flexibilité et l'énergie, les mouvemens partiels et déliés qui expriment les passions, et les mouvemens généraux et puissans qui les servent.

Rien n'égale sur-tout la souplesse, la flexibilité, l'aptitude à l'éducation des muscles qui forment la partie accessoire de son instrument vocal. C'est à ces qualités, qu'avec un organe de la voix bien moins heureusement conformé que celui des oiseaux chanteurs, il devient leur rival, et qu'il donne à l'ouïe toutes les modulations dont il est susceptible.

« Avec sa seule voix, dit Bernardin de Saint-Pierre, » l'homme imite les sifflemens, les cris, les chants de » tous les animaux ; tantôt il rend l'air sensible ; il le » fait soupirer dans les chalumeaux, gémir dans les » flûtes, menacer dans les trompettes, et animer au gré » de ses passions le bronze, le buis et les roseaux. »

Ces effets merveilleux de la nature humaine sont encore bien plus marqués dans la parole, c'est-à-dire, dans la combinaison variée des sons articulés. La nature a fait très-peu pour ce résultat, et ne l'a point attaché invariablement à une structure particulière d'organe : les hordes sauvages n'ont qu'un petit nombre de sons articulés; le sourd de naissance est nécessairement muet. L'homme, soustrait à sa position naturelle, et laissé par quelque événement extraordinaire dans la solitude des forêts, est muet également, et ne peut apprendre à parler si on l'arrache à cet isolement dans un âge trop avancé.

La langue flexible et charnue des perroquets, et la disposition intérieure de leur bec, les rendent propres à articuler quelques sons; mais ce n'est pas là parler : c'est, comme le dit Buffon, le jeu d'un langage sans idée, qui a toujours quelque chose de bizarre et de grotesque, et qui, sans être plus vide que tant d'autres propos, est toujours plus amusant.

La parole, chez l'homme, consiste dans le rapport constant et volontaire des mouvemens des organes de la voix, avec la variété d'idées et d'affections qu'expriment les sons articulés. Pour l'individu comme pour l'espèce, l'exécution de ces mouvemens est aussi longue que difficile. Ce n'est qu'avec des siècles de civilisation et de progrès que les langues se sont perfectionnées, et qu'elles ont acquis cette richesse et cette variété qui distinguent les idiomes de la Grèce, de l'ancienne Rome et de la plupart des nations modernes. Les philosophes rapportent l'origine des langues à de simples cris, à des

interjections arrachées à la douleur ou échappées au plaisir. L'oreille, si voisine de la bouche, entendit ces sons; l'esprit les remarqua, la volonté fit des essais, des efforts pour les reproduire dans des circonstances semblables, pour les modifier ensuite, les augmenter, les varier; et insensiblement les muscles des joues, des lèvres, de la langue, du voile du palais, dirigés, excités par l'ouïe, déterminèrent un assez grand nombre d'articulations pour exprimer la pensée, et contribuer en même temps à ses progrès.

Chez les peuples policés, ces actions de la partie musculaire de l'appareil vocal sur l'air, sont peut-être l'emploi le plus difficile de la vie.

Les mouvemens rapides et délicats qu'exécutent les doigts du plus habile organiste; les pratiques des arts qui exigent le plus de promptitude, de force et d'adresse, ne sont pas comparables à ces mouvemens de la parole, qui ne paraissent naturels et faciles que parce que leur apprentissage est de tous les instans, et que ce genre d'éducation s'exécute et se prolonge sous l'influence continuelle des besoins et des passions.

Les mouvemens partiels de la main, dont nous avons déjà indiqué l'importance, dépendent en grande partie de la conformation de cet organe, et d'avantages organiques dont l'observation a frappé la plupart des philosophes qui ont écrit sur la nature de l'homme.

Ainsi Anaxagore et Aristote ne craignaient pas d'attribuer la supériorité et les grandes destinées de l'espèce humaine à cette heureuse conformation de la main. Cicéron partage cette opinion, et affirme, dans son en-

thousiasme, que si l'homme est vêtu, logé et conservé, s'il a couvert la terre de villes, de temples, et de tant de monumens de civilisation, c'est à la structure admirable de sa main qu'il en est redevable (*).

Cette structure qui est propre à l'espèce humaine, consiste dans la séparation, les contractions isolées du pouce, qui peut successivement et librement opposer ou réunir ses mouvemens à ceux des doigts medius et indicateur, également susceptibles de flexions solitaires où combinées ; ensemble de dispositions qu'exigent toutes les opérations un peu délicates, et sans lequel la main serait pour l'homme, comme pour le singe, un instrument propre seulement à saisir les corps, et non à les interroger, à les modifier, à servir l'intelligence et à contribuer à ses progrès. Il ne faut pas cependant donner trop d'importance à cette circonstance particulière et locale de l'organisation de l'homme ; car ce qui distingue la nature humaine, c'est de valoir par l'ensemble de la structure et des facultés ; c'est de ne pas résulter, comme la nature des animaux, de la supériorité et de l'ascendant d'un organe ou d'un appareil d'organes (**) : différence qu'il faut remarquer, et qui peut justifier, jusqu'à un certain point, l'un de nos plus

(*) Cicero, *De naturâ Deor.* 60.

(**) La perfection de l'organe de la vue exerce une influence bien marquée sur la nature des oiseaux en général; la nature des oiseaux de proie nocturnes dépend de la grande sensibilité de la rétine; celle de l'éléphant, de la réunion du toucher et de l'odorat dans le même organe ; la nature des animaux carnassiers, de la disposition des organes digestifs, etc., etc.

éloquens moralistes d'avoir dit que rapporter uniquement la supériorité de la nature humaine à la structure de la main, c'était attribuer à l'outil le talent de l'artiste, et les beautés de l'Énéide à la plume d'un cygne de Mantoue.

Sans adopter cette comparaison, plus brillante qu'exacte, on doit avouer que l'organisation si parfaite du pouce et des doigts n'est qu'une conséquence des autres dispositions du corps humain, et sur-tout de l'attitude perpendiculaire, qui forme l'un des caractères les plus remarquables de l'homme

Par un résultat nécessaire de cette attitude, les membres supérieurs, dont la main est une partie, et les membres inférieurs, ont des usages tout-à-fait distincts et différens. Plus mobiles que forts, les membres supérieurs, moins longs et moins gros que les inférieurs, ne peuvent servir d'appuis : ce sont des organes particuliers pour des mouvemens faciles et étendus; des instrumens à l'aide desquels l'homme peut aisément saisir, arrêter, embrasser l'objet de ses désirs, éloigner, repousser, combattre celui de ses craintes ou de son inimitié. La main qui termine ces organes doit en être le complément; elle offrirait une de ces bizarreries, ou une de ces inconséquences monstrueuses dont la nature ne présente pas d'exemple, si elle avait la structure grossière du sabot d'un solipède, ou l'organisation négligée de la main d'un singe ou d'un makis.

Les membres inférieurs sont beaucoup plus forts que mobiles ; ils maintiennent le corps dans la situation la plus favorable à l'exercice des sens et des mouvemens

du bras et de la main. Ce sont des appuis, des colonnes sur lesquelles toutes les parties du corps humain sont appuyées et maintenues sans effort, avec autant de grace que de solidité.

Rien ne caractérise mieux l'homme, et ne révèle avec plus d'expression la noblesse de sa nature, que cette situation perpendiculaire, et la démarche, le port, qui en sont l'effet nécessaire : *Vera incessu patuit dea*, dit le poète.

C'est avec ces marques d'une nature céleste que se montre l'espèce humaine, si l'on considère en physiognomoniste cette pose caractéristique du corps, cette attitude du commandement, comme l'a appelée un naturaliste éloquent et philosophe. Que d'avantages réunis dans cette situation propre à l'homme ! quel accord paraît alors entre le physique et le moral, la beauté de l'instrument et ses usages, la physionomie et les facultés !

La beauté des formes, l'énergie et l'action des organes, l'influence de la vie, et l'ensemble de l'organisation, ne sont pas même nécessaires pour faire reconnaître les avantages annoncés par cette attitude de l'homme. Il suffit de regarder un squelette auquel on a conservé la situation et la direction que maintenaient pendant la vie l'action des muscles et la distribution des différentes parties du corps, relativement au centre de gravité. Ainsi jetez un coup-d'œil rapide sur la collection des squelettes des différentes espèces d'animaux qui fait partie du cabinet d'anatomie du muséum d'histoire naturelle de Paris, vous verrez que le

squelette de l'homme n'est pas confondu avec toutes ces dépouilles osseuses ; il en est séparé par un intervalle immense. Isolé, solitaire, il occupe encore une place distinguée dans ce tombeau du règne animal.

On voit aisément les motifs de cette séparation et de cette priorité du rang que l'homme conserve jusque dans l'empire de la mort.

Regardez seulement la tête, remarquez la manière dont elle s'unit avec le cou ; et cette observation suffira pour tout expliquer, pour tout motiver, pour vous reporter, par une foule de rapprochemens naturels et d'inductions faciles, à l'idée des principaux attributs de la nature humaine.

En effet, dans le squelette de l'homme, la tête porte sur le tronc par le centre ; l'ouverture qui est au milieu de la base du crâne, et que les anatomistes appellent le trou occipital, est dans la direction du centre de gravité, et se trouve à une distance presque égale de l'extrémité de la mâchoire inférieure et de la pointe de l'occiput (*).

Cette même ouverture, située beaucoup plus en arrière, même dans l'orang, n'est pas dans la direction du centre de gravité lorsque l'animal est debout : attitude qui est toujours pour lui une situation gênante et opposée à sa nature. Par un effet nécessaire de cette disposition, la tête n'est pas dirigée vers la terre, et attachée au tronc comme celle des quadrupèdes ; elle

(*) Voyez le Mémoire de Daubenton, sur la position du trou occipital dans l'homme. *Mém. de l'Acad. des Sciences*, année 1764.

repose, elle est appuyée sur le cou, peut être maintenue dans cette situation sans effort, et exécuter dans presque tous les sens des mouvemens qui agrandissent le champ des principales sensations.

Les autres dispositions du squelette, qui sont une conséquence de celle de la tête, se rapportent toutes à l'attitude perpendiculaire qu'elles favorisent, qu'elles rendent même indispensable. Ce sont principalement la forme de colonne que présente l'épine dorsale; les courbures alternatives de cette colonne qui multiplient les points par lesquels peut passer la ligne de gravité; la saillie, l'étendue des hanches; l'angle du bassin avec le tronc, et celui des cuisses avec le bassin; l'angle que fait le cou du fémur avec le corps de l'os; le mécanisme admirable qui, dans les mouvemens et les chocs, arrête et absorbe les mouvemens, et prévient les contre-coups; enfin, la saillie de l'os du talon et la voûte du pied qui, touchant le sol par un grand nombre de points, offre pour tout le corps, lorsqu'il est dans une attitude perpendiculaire, une base aussi élégante que solide.

Toutes ces dispositions sont liées entre elles; une seule rend toutes les autres nécessaires; et toutes déterminent une manière d'être du corps de l'homme qui exerce une grande influence sur sa nature; une manière d'être qu'il importe sur-tout au physionomiste de remarquer, et à la vue de laquelle il ne pourra méconnaître toutes les perfections organiques, que rappellent et indiquent ces tristes monumens de l'humanité.

Ces remarques physiologiques et philosophiques sur l'homme, sont loin d'être épuisées. Nous les termine-

rons par quelques réflexions sur les vies intellectuelle, morale et animale, considérées dans leurs rapports avec la nature humaine.

Ces trois vies dont l'exercice et l'expression se confondent à chaque instant, ne sont pas des manières d'exister et de vivre distinctes et séparées; mais différens ordres de résultats d'organisation liés entre eux, dépendans du même principe, et que l'analyse n'isole que pour en mieux connaître toutes les circonstances.

Chacune de ces trois vies paraît s'exprimer et se développer d'une manière plus marquée dans certaines régions du corps des animaux.

Le front, par exemple, semble être le siége particulier de la vie intellectuelle, et la beauté de sa forme indique évidemment dans l'homme la grande étendue et la plénitude de cette vie. Les yeux, à la vérité, sont également le siége de la vie intellectuelle et de la vie morale; mais toute la partie placée entre les yeux et la lèvre inférieure n'appartient guère qu'à la vie morale et en indique tous les états, les différences et les variétés.

La lèvre et la mâchoire inférieure semblent réservées à la vie animale, et ne peuvent se prolonger et faire une saillie remarquable sans qu'il en résulte des signes non équivoques d'animalité.

On peut aussi, jusqu'à un certain point, indiquer le siége particulier de ces trois modes de vie que constituent la pensée, le sentiment et les besoins physiques. Ainsi les effets de la vie intellectuelle se rapportent à la tête, ceux de la vie morale au cœur, et ceux de la vie animale aux différens organes du ventre.

La vie morale est ainsi placée entre la vie animale et la vie intellectuelle : c'est en effet, une vie moyenne, une vie intermédiaire qui tire son origine de la vie animale; qui s'agrandit et se perfectionne par la vie intellectuelle, qui modifie ensuite ces deux vies, substitue les passions aux appétits, embellit le besoin par l'affection, et échauffe la pensée par le sentiment.

Si l'on considère la nature vivante sous le point de vue le plus général, la vie animale, les fonctions digestives et nutritives font tout, ou presque tout. La vie morale et la vie intellectuelle ne sont que des phénomènes du second ordre, des fonctions bornées à un très-petit nombre d'idées, quelquefois à un instinct qui dispense d'éducation et d'expérience, à des appétits, des désirs que le seul besoin du moment fait naître, et aux soins d'une postérité qui n'exige et n'excite ordinairement qu'une sollicitude bornée et passagère. Dans l'homme, au contraire, et c'est le trait principal de sa nature, la vie animale ne paraît presque rien; elle se montre à peine, et semble cachée par l'éclat, le nombre et l'étendue des pensées et des affections.

L'accessoire s'est étendu, il l'emporte sur le principal, il semble même s'en éloigner et former une nature et une existence à part, un homme dans l'homme, comme Buffon a cherché à le prouver dans son discours sur la nature des animaux. — Affaiblissez dans une figure humaine l'expression de ces deux vies morale et intellectuelle, pour faire ressortir davantage les caractères de la vie animale, et vous aurez une composition bizarre et grotesque. On voit alors pourquoi un front écrasé,

des lèvres gonflées qui forment un museau et une mâchoire pesante et prolongée, sont les traits les plus marqués des caricatures. En général toute exagération dans l'expression et la satisfaction des besoins physiques dégrade l'homme, le rapproche des animaux et le rend risible ou méprisable. Les auteurs dramatiques l'ont bien senti; ils ne montrent jamais aucune affection relative à la vie animale que dans les personnages subalternes. Lorsqu'ils rendent si naïve, si franche et si plaisante l'expression du libertinage, de l'ivrognerie, de la gourmandise des valets, ils ne font pas voir de semblables goûts dans les maîtres, et ne développent dans leurs caractères que des vices ou des vertus relatifs à la vie intellectuelle ou à la vie morale, et propres à faire naître l'admiration, la terreur ou la pitié.

La vie animale est donc réduite à sa moindre expression dans l'homme. Plusieurs de ses actes sont même modifiés par les vies intellectuelle et morale qui lui dérobent en quelque sorte tout ce qu'elles peuvent lui enlever, et qu'elles emploient à l'agrandissement de leur empire.

C'est ainsi que l'amour physique et l'attachement pour la progéniture, qui appartiennent presque en totalité à la vie animale, deviennent la source des affections les plus morales, les plus tendres et les plus généreuses.

La bouche et l'organe vocal, presque bornés dans les animaux à des usages relatifs à la digestion et à la respiration, ne sont pas exclusivement employés à ces actes de la vie animale dans l'homme; ils sont en outre

les organes d'une des fonctions les plus importantes ; de la parole, qui contribue si puissamment au développement de la vie intellectuelle, et que l'on a regardée avec raison comme l'un des traits les plus remarquables de la nature humaine.

Ajoutons que dans les modèles du beau idéal, où apparaît dans toute sa plénitude la physionomie de tout ce que la nature de l'homme a de plus noble, de plus élevé, de plus caractéristique, rien ne rappelle l'idée de la vie animale, ni les besoins, ni la faiblesse de l'humanité. L'effet admirable de ces belles compositions, de ces imitations perfectionnées de la nature, résulte principalement du beau développement du front qui est le siege de l'expression de la vie intellectuelle. Ainsi, plus on médite sur la nature humaine, plus on cherche à en découvrir les principaux attributs, et plus on a de raisons pour se convaincre qu'il faut les chercher dans cet ascendant, ce développement, cet empire des vies morale et intellectuelle ; plus l'on voit évidemment que, pour l'homme, vivre, ce n'est pas seulement respirer, se nourrir ; que c'est encore éprouver des sensations nombreuses et variées, se répandre au loin par le désir, par la pensée et le sentiment ; composer son existence d'espérances et de souvenirs, et jouir ou souffrir par les causes et les actions les moins immédiates et les plus éloignées.

Ecole de Médecine de Paris, ce 5 janvier 1806.

IV.

DE LA BEAUTÉ DE LA FORME HUMAINE.

La plupart des fragmens particuliers que j'écris sur la physiognomonie doivent être resserrés dans des bornes étroites, parce que le grand nombre de planches, et la diversité des exemples que je cherche à rassembler ici, me fournissent sans cesse l'occasion de revenir sur les sujets que je pourrais traiter séparément. Mais de peur qu'il ne m'échappe certaines choses que je regarde comme importantes, ou pour éviter qu'on ne les confonde avec d'autres, je serais quelquefois tenté d'indiquer seulement des titres à remplir : c'en serait assez du moins pour exciter l'attention du lecteur, et sauver mes idées de l'oubli.

Par exemple, le titre qu'on lit à la tête de ce fragment est en quelque sorte le sommaire et l'esprit de tout l'ouvrage. Je m'étendrai peu maintenant sur cette matière, mais le peu que j'en dirai est propre à faire la plus grande impression sur l'homme qui réfléchit.

Chaque créature est nécessaire dans l'immense empire de la création ; mais chaque créature ne sait point qu'elle est nécessaire. L'homme seul sur la face de la terre se réjouit de la nécessité de son existence.

Aucun membre du corps humain ne saurait être remplacé par un autre membre. Quelque degré d'excellence qu'ait l'œil comparé à l'ongle du petit doigt, cet ongle est nécessaire à la perfection de l'ensemble, et ne saurait être remplacé par l'œil, d'ailleurs bien plus admirable dans sa structure.

L'existence d'un homme ne peut rendre celle d'un autre superflue, et nul homme ne peut remplacer un autre homme.

Cette persuasion de la nécessité métaphysique de l'existence des hommes qui sont hors de nous, et de la nôtre propre, est encore un des fruits précieux et méconnus de la science physiognomonique; fruit qui contient le germe des cèdres superbes de la tolérance et de l'amour du prochain. — Puissent ces arbres étendre au loin leurs rameaux! — Puissiez-vous, ô siècles futurs, vous reposer sous leur ombrage! Le plus abject, le plus dépravé, le plus pervers des hommes est cependant toujours homme, toujours nécessaire dans l'empire de la création, et susceptible d'un sentiment plus ou moins distinct de son individualité et de la nécessité de son existence. Le plus chétif des avortons vivans l'emportera toujours en dignité sur le plus beau et le plus parfait des animaux. — O homme! regarde ce qui est, et non point ce qui manque. — Même dans sa dégradation, la nature humaine est toujours merveilleuse et admirable.

Je voudrais te le répéter sans cesse : Tu es meilleur, plus beau, plus accompli que tant d'autres de tes semblables : eh bien! réjouis-toi de ces avantages, mais n'en tire pas vanité, rapportes-en la gloire à celui qui d'une même argile forme un vase à honneur et un vase à déshonneur; à celui qui, sans t'avoir appelé au conseil, et sans que tes prières ou ton mérite y contribuassent, t'a créé tel que tu es!

A lui seul en est dû l'hommage, — car, ô homme,

« qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? et si tu l'as reçu, »pourquoi t'en glorifierais-tu? — L'œil peut-il dire à la »main : Qu'ai-je besoin de toi? — Celui qui méprise le »pauvre méprise le créateur qui l'a fait. Dieu a créé »d'un seul sang tout le genre humain. »

Qui pourrait avoir une conviction plus profonde, plus intime de ces divines vérités, que le vrai physionomiste, et qui n'est pas simplement littérateur, écrivain, journaliste de profession, mais qui est homme?

Osons l'avouer cependant, le physionomiste qui a les vues les plus droites, qui se plaît à rechercher dans la nature tout ce qui porte un caractère de bonté, de beauté et de noblesse, qui aime à se repaître de l'idéal de la perfection, dont le goût se forme, se nourrit et s'épure en contemplant ce que l'humanité a de plus sacré et de plus accompli ; ce physionomiste risque souvent, est tenté même de détourner ses regards de ces hommes abjects, de ces visages difformes, de ces masques hideux et grotesques, rebut du genre humain; —il est tenté d'oublier que ces figures choquantes, que ces êtres si vils, n'en sont pas moins des hommes; — il oublie qu'avec toutes ses perfections imaginaires ou réelles, qu'avec les vues les plus nobles, les intentions les plus pures (et encore peut-il toujours se vanter qu'elles soient telles?); il oublie que, malgré l'excellence de ses facultés, la délicatesse de ses sentimens, les avantages de sa figure, — dût celle-ci réaliser la perfection idéale des chefs-d'œuvre antiques ; il oublie, dis-je, qu'aux yeux des êtres d'un ordre supérieur, aux yeux de ses frères, les justes glorifiés, il paraît, et pro-

bablement par sa propre faute, aussi défectueux que le paraissent aujourd'hui à ses regards les monstres du genre humain, au physique et au moral.

Voilà sans doute une vérité qu'on perd trop aisément de vue; je ne saurais donc me la rappeler trop fréquemment, ni en trop faire souvenir les autres. N'oublie donc jamais, ô mon lecteur! que le dernier des hommes est cependant toujours homme; — qu'il lui reste encore de bonnes qualités; — que dans son espèce il est unique, nécessaire comme toi; — qu'il n'est rien dans toute la composition de son être qui ait une ressemblance exacte avec la composition du tien; — que dans son ensemble, et dans chacune de ses parties, il est individuel comme toi. S'il n'était point, il manquerait un chaînon à la chaîne des êtres créés, de même que si tu n'existais pas. S'il n'était point, s'il était différent de ce qu'il est, une multitude de personnes et de choses ne seraient plus ce qu'elles sont. Il est le résultat d'un million de choses, et réciproquement un million de choses dépendent de son existence tellement déterminée, de sa nature tellement constituée.

Considère, examine-le comme un être isolé, et tu découvriras en lui des facultés merveilleuses qui déjà par elles-mêmes sont dignes d'admiration.

Puis compare-le avec d'autres, sa ressemblance, sa dissemblance avec tant d'êtres doués comme lui de raison, te frapperont d'étonnement; tu sentiras alors la nécessité de son existence, et pourquoi il devait être ce qu'il est; contemple sur-tout l'harmonie de tant de parties diverses qui concourent à faire de lui un tout,

un ensemble, et les rapports si compliqués et si nombreux qui naissent de son individualité; tu adoreras alors l'éternelle et incompréhensible puissance qui s'est manifestée avec tant de gloire dans la nature humaine.

Que l'homme avilisse autant qu'il voudra la dignité de cette nature, il ne peut cesser d'être homme; et, comme tel, il sera toujours susceptible d'amendement et de perfection. La plus mauvaise physionomie sera toujours une physionomie humaine, et l'humanité sera toujours la gloire et l'ornement de l'homme. Comme il est impossible que l'animal brute puisse devenir homme, quoiqu'il nous égale ou nous surpasse quelquefois en adresse ; de même il est impossible que l'homme descende à la condition des animaux, quoiqu'il se permette quelquefois des excès qui seraient révoltans même dans la brute.

Mais ce pouvoir de s'avilir à son gré, et de s'abaisser, au moins en apparence, au niveau ou même au-dessous des brutes, ce pouvoir même est une des prérogatives de l'humanité; car la faculté d'imiter volontairement et par choix n'appartient qu'à l'homme seul, et a été entièrement refusée aux animaux. Leurs physionomies ne nous paraissent guère susceptibles de dégradation, non plus que d'embellissement. La physionomie de l'homme, au contraire, quelque rebutante qu'elle soit, peut s'avilir davantage encore, mais elle peut aussi s'ennoblir de nouveau, au moins jusqu'à un certain degré.

L'homme peut se corrompre et se régénérer à un tel

point, qu'il ne faut pas refuser toute estime, même à celui qui porte la plus mauvaise physionomie, ni désespérer entièrement de son retour à la vertu.

Encore une fois, dans chaque physionomie, quelque dépravée qu'elle puisse être, nous retrouvons l'homme, c'est-à-dire, l'image de la Divinité.

J'ai vu les hommes les plus pervers, je les ai vus dans le moment du crime; et toute leur méchanceté, et tous leurs blasphèmes, et tous leurs efforts pour opprimer l'innocence, ne pouvaient éteindre sur leur visage les rayons d'une lumière divine, l'esprit de l'humanité, les traits ineffaçables d'une perfectibilité éternelle. — On aurait voulu écraser le coupable, et l'on aurait encore embrassé l'homme.

Je puise dans la science des physionomies la plus douce consolation; elle est pour moi le garant de l'éternelle bonté de Dieu envers les hommes. Ah! si, éclairé par un rayon de cette science, je distingue et j'aime encore l'homme dans le vicieux, quels doivent être, ô Dieu de charité et père des humains, quels doivent être ton support et ta compassion, lorsque tu laisses tomber tes regards sur les méchans! En est-il un seul où tu ne retrouves plus aucun des traits de Jésus ton image?

Hommes! soyez donc hommes dans toutes vos recherches; — observez ce qui est, mais ne vous hâtez pas de comparer, et ne faites pas d'un idéal arbitraire l'objet de vos comparaisons.

Tout ce qui tient à l'humanité est pour nous une affaire de famille. Tu es homme, et tout ce qui est

homme hors de toi est comme une branche du même arbre, un membre du même corps; il est ce que tu es, et même plus remarquable encore que s'il était précisément ton égal, tout aussi bon, tout aussi excellent que toi; car il ne serait plus alors, comme il l'est à présent, un individu nécessaire, unique, et qui ne saurait être remplacé. — O homme, réjouis-toi de l'existence de tout ce qui se réjouit d'exister, et apprends à supporter tout ce que Dieu supporte.

Recueille-toi quelques instans pour te livrer à l'idée consolante d'être d'une nécessité indispensable dans le système de la création; vérité aussi certaine qu'il est sûr que ton visage et toute ton existence diffèrent des visages et de l'existence du reste des hommes. Réjouis-toi de la nécessité absolue des hommes tes semblables; vérité non moins certaine que la première, — et lorsque tu auras levé un regard d'adoration vers le père de tous les humains, ou versé une larme de reconnaissance, tu seras disposé à continuer cette lecture, sinon tu ne la comprendrais point, ou même elle produirait sur toi des impressions nuisibles.

Dieu tout-puissant, qu'ils sont en grand nombre les hommes que tu as créés, et quelle étonnante variété dans leurs figures! — Tous portent l'empreinte de ta merveilleuse sagesse; et le plus chétif, le plus disgracié, le plus misérable d'entre eux, est encore l'objet de ton amour, et l'ouvrage de ta bonté.

Parmi la multitude innombrable de ceux qui, nés droits et bien conformés, jouissent des dons précieux

Pl. 8.



de la santé et de la raison, on compte un certain nombre d'infirmes, d'impotens et d'imbécilles. Cependant, à peine trouvera-t-on entre dix mille, un géant ou un nain; — à peine entre mille, un homme privé de l'usage de la raison; — à peine entre trois cents, un homme impotent ou contrefait. Ce géant, ce nain, cet imbécille, cet impotent, attestent encore la sagesse et la bonté de celui qui les a faits, de celui qui a créé toutes choses pour la gloire de son nom......

Tous ont reçu la vie, tous la regardent comme un bienfait, et la défendent quand on prétend la leur ravir.

Tous, à ne les considérer seulement que comme des exceptions à la règle, sont des individus remarquables, placés sur la terre pour remplir des vues dignes de la sagesse suprême, et qui dans une autre économie, serviront à manifester la puissance éternelle du Dieu qui les forma.

Toi qui reçus en partage un corps bien organisé, la santé, la raison; toi que le ciel combla de toutes ses faveurs, regarde, sans les mépriser, ceux de tes frères qui sont moins fortunés que toi. Tu es homme, et ils le sont comme toi; et tu parais, aux yeux des êtres supérieurs à nous, ce que le faible est à tes yeux. Il respire le même air que toi; le même soleil vous éclaire, le même Dieu vous protège.

O vous, objets du mepris des hommes, en butte à d'outrageantes railleries, — comment puis-je vous concilier l'amour de vos frères plus fortunés? Je l'ai dit et je le répète: « Celui qui vous méprise insulte à votre » créateur. »

Fils de Dieu, toi qui rendis l'agilité au boiteux, l'ouïe au sourd, la parole au muet, et qui donnes la sagesse aux sages! tu renouvelleras toutes choses et jugeras les hommes selon la justice, lorsque les cieux s'écrouleront, et que la terre et tout ce qu'elle produit, sera consumé. Ah! je te bénirai avec les transports d'une joie ineffable, quand le jour viendra où ces créatures souffrantes, délivrées des maux qui les oppriment, seront revêtues d'un corps glorieux, et transformées en ton image, en l'image du premier né (1)!



NOTE.

(1) *Page* 218. La considération de la beauté de la forme humaine fait sans doute partie d'un tableau complet des attributs de la nature de l'homme. Cette beauté de forme doit son plus grand charme à sa liaison avec les facultés admirables et la supériorité de nature qu'elle annonce. Lavater malheureusement n'a pas vu son sujet sous ce rapport, et plus d'un lecteur se plaindra sûrement de la tournure tout-à-la-fois métaphysique et déclamatoire de l'article qui précède. Pour dissiper cette impression nous réunirons dans cette note quelques observations positives sur le même sujet.

La beauté de la forme humaine a frappé plusieurs observateurs, et a été pour quelques-uns le sujet de remarques d'un grand intérêt. — Voici quelques réflexions qu'elle a inspirées à celui de nos écrivains modernes qui sait le mieux, peut-être, rapprocher les idées morales des idées physiques, et mêler le charme du sentiment et quelquefois de la mélancolie aux études de la nature.

« La nature a rassemblé dans la figure de l'homme ce que les couleurs et les formes ont de plus aimable par leurs consonnances et par leurs contrastes. Elle y a joint les mouvemens les plus majestueux et les plus doux. . . . .
. . . .

» Elle a réuni dans l'homme tous les genres de beauté, et en a formé un assemblage si merveilleux que tous les animaux, dans leur état naturel, sont frappés, à sa vue, d'amour et de crainte.

» Toutes les expressions harmoniques sont réunies dans la figure humaine. . . . .

» Remarquez que la forme de la tête approche de la sphérique
. . . .

» Je ne crois pas que cette configuration lui soit commune avec celle d'aucun animal. Sur sa partie antérieure est tracé l'ovale du visage, terminé par le triangle du nez, et entouré des parties radiées de la chevelure. — La tête est de plus supportée

par un cou qui a beaucoup moins de diamètre qu'elle, ce qui la détache du corps par une partie concave.

» Ces formes ne sont pas tracées d'une manière sèche et géométrique; mais elles participent l'une de l'autre, en s'amalgamant mutuellement comme il convenait aux parties d'un tout. Ainsi les cheveux ne sont pas droits comme des lignes, mais ils s'harmonient par leurs boucles avec l'ovale du visage. Le triangle du nez n'est ni aigu ni à angle droit; mais, par le renflement onduleux des narines, il s'accorde avec la forme en cœur de la bouche, et, s'évidant près du front, il s'unit avec les cavités des yeux. Le sphéroïde de la tête s'amalgame de même avec l'ovale du visage. Il en est ainsi des autres parties, la nature employant, pour les joindre ensemble, les arrondissemens du front, des joues, du menton et du cou, c'est-à-dire les portions de la plus belle des expressions harmoniques, qui est la sphère. Il y a encore plusieurs proportions remarquables qui forment entre elles des harmonies et des contrastes très-agréables : telle est celle du front qui présente un quadrilatère en opposition avec le triangle formé par les yeux et par la bouche, et celle des oreilles formées de courbes acoustiques très-ingénieuses, qui ne se rencontrent point dans l'organe auditif des animaux, parce qu'il ne doit pas recueillir, comme celui de l'homme, toutes les modulations de la parole; mais je m'arrêterai aux formes charmantes dont la nature a déterminé la bouche et les yeux, qu'elle a mis dans la plus grande évidence, parce qu'ils sont les deux organes actifs de l'ame.

» La bouche est composée de deux lèvres, dont la supérieure est découpée en cœur, cette forme si agréable, que sa beauté a passé en proverbe, et dont l'inférieure est arrondie en portion demi-cylindrique. On entrevoit au milieu des lèvres le quadrilatère des dents, dont les lignes perpendiculaires et parallèles contrastent très-agréablement avec les formes rondes qui les avoisinent . . . .

. . . .

» Les mêmes rapports se trouvent dans les yeux : ce sont deux

globes bordés aux paupières de cils rayonnans, comme des pinceaux, qui forment entre eux un contraste ravissant, et présentent une consonnance admirable avec le soleil, sur lequel ils semblent modelés, étant comme lui de figure ronde, ayant des rayons divergens dans leurs cils, des mouvemens de rotation sur eux-mêmes, et pouvant, comme l'astre du jour, se voiler de nuages au moyen des paupières.

» Il y a, dans le visage, du blanc tout pur, aux dents et aux yeux, puis des nuances de jaune qui entrent dans la carnation, comme le savent les peintres ; ensuite le rouge, cette couleur par excellence, qui éclate aux lèvres et aux joues. On y remarque de plus le bleu des veines, et quelquefois celui des prunelles ; enfin, le noir de la chevelure qui, par son opposition, fait sortir les couleurs du visage, comme le vide du cou détache les formes de la tête. . . . .

. . . .

» Le corps humain est le seul qui présente les modulations et les concerts les plus agréables des cinq formes élémentaires, et des cinq couleurs primordiales, sans qu'on y voie les oppositions âpres et rudes des bêtes, telles que les pointes des hérissons, les cornes des taureaux, les défenses des sangliers, les griffes des lions, les marbrures de peau des chiens, et les couleurs livides et meurtrières des animaux venimeux. Il est le seul dont on aperçoive le premier trait et qu'on voie en plein. » (Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la Nature,* étude 10, de la figure humaine.)

L'homme peut donc, sans partialité, distinguer dans la forme de l'homme tous les élémens, toutes les conditions de la beauté, et les reconnaître aussi sûrement dans sa figure que dans les fleurs, les animaux, et les diverses productions de la nature et des beaux-arts.

C'est même à mesure que les caractères distinctifs de l'homme se prononcent davantage que la beauté est plus parfaite, et il suffit aux beaux-arts de forcer un peu l'expression de ces caractères humains à la tête pour arriver au plus admirable idéal.

Voyez, pour le développement de cette idée, l'Analyse physiologique et philosophique de la beauté, publiée dans l'Histoire naturelle et l'Hygiène de la femme, par Moreau (de la Sarthe), docteur en médecine, vol. I, pag. 231.

V.

DE LA PHYSIOGNOMONIE EN GÉNÉRAL.

Ce mot de physiognomonie reviendra si souvent dans le cours de l'ouvrage, que je dois avant tout déterminer le sens que j'y attache. J'appelle physiognomonie le talent de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur, d'apercevoir par certains indices naturels ce qui ne frappe pas immédiatement les sens. Quand je parle de la physiognomonie comme science, je comprends sous le terme de physionomie tous les signes extérieurs qui se font remarquer immédiatement dans l'homme. Chaque trait, chaque contour, chaque modification active ou passive; chaque attitude ou position du corps humain; en un mot, tout ce qui peut servir à faire connaître immédiatement l'homme, soit actif, soit passif, et à le montrer tel qu'il est.

Dans le sens le plus étendu, la physionomie humaine est, selon moi, l'extérieur, la surface de l'homme, considéré soit dans l'état du repos ou du mouvement, soit en original ou en représentation. La physiognomonie serait donc la science qui enseigne à connaître le rapport de l'extérieur avec l'intérieur, de la surface visible avec ce qu'elle embrasse d'invisible, de la matière animée et perceptible avec le principe non perceptible qui lui imprime le caractère de vie, de l'effet manifesté avec la force cachée qui le produit.

Dans un sens plus restreint, la physionomie n'est que

l'air du visage, et la physiognomonie la connaissance des traits du visage et de leur expression.

L'homme se présente sous des points de vue si divers, dont chacun peut être considéré et examiné en particulier, qu'il en résulte un nombre infini de classes de physionomies, qui donnent lieu à autant d'espèces de physiognomonies.

Par exemple, on peut observer séparément la forme de l'homme, la proportion, le contour et l'harmonie de ses membres, sa figure d'après un certain idéal de proportion, de beauté, de perfection; et le talent de bien juger du tout, de déterminer tous ces rapports avec exactitude, et d'y trouver l'expression du caractère dominant, pourrait être appelé physiognomonie fondamentale ou physiologique.

On parvient par le secours de l'anatomie à réduire en surfaces ces parties qui composent le corps humain; on peut observer séparément quelques-unes des parties internes, soit par leurs extrémités extérieures, soit par la dissection des cadavres. La faculté de juger d'après les signes extérieurs, certaines qualités intérieures, serait la physiognomonie anatomique. Celle-ci s'occupe de l'examen et de l'observation des os et des cartilages, des muscles, des intestins, des glandes, des veines et des vaisseaux, des nerfs et des ligamens.

La qualité du sang, la constitution, la chaleur et la froideur du tempérament, la grossièreté ou la delicatesse des organes, l'humidité, la sécheresse, la flexibilité, l'irritabilité de l'homme, sont encore autant de sujets d'observations particulières. L'habileté qu'on aura ac-

quise dans ce genre de recherches, et les conséquences qu'on en déduira relativement aux caractères, pourront être appelées physiognomonie de tempérament.

La médicinale sera celle qui étudie les signes de la santé et de la maladie, qui se manifestent dans le corps humain.

La morale, celle qui cherche à découvrir par des signes extérieurs les dispositions de l'homme au bien et au mal, ses inclinations, la faculté qu'il a d'opérer le bien, de faire ou de supporter le mal.

L'intellectuelle, celle qui a pour objet les facultés de l'esprit humain, en tant qu'elles se manifestent par la conformation, la figure, le teint, les mouvemens, et en général par tout l'extérieur.

Enfin, il y a autant d'espèces possibles de physiognomonies, qu'il y a de faces différentes sous lesquelles l'homme peut être considéré. Celui qui porte un jugement vrai sur le caractère d'un inconnu, seulement d'après les premières impressions que son extérieur produit chez nous, sera un physionomiste naturaliste. On peut nommer physionomiste savant celui qui sait indiquer et classer les traits et les signes exterieurs qui caractérisent un individu ; — et physionomiste philosophe, celui qui, en expliquant pourquoi ces traits et ces signes extérieurs sont determinés de telle ou telle manière, devoile ainsi les causes internes de ces effets sensibles.



1. 20

VI.

DE LA PHYSIOGNOMONIE ET DE LA PATHOGNOMONIQUE.

La physiognomonie, dans un sens restreint, est l'interprétation des forces, ou la science qui explique les signes des facultés.

La pathognomonique est l'interprétation des passions, ou la science qui traite des signes des passions. La première envisage le caractère dans l'état de repos, l'autre l'examine lorsqu'il est en action.

Le caractère dans l'état de repos réside dans la forme des parties solides, et dans la forme des parties mobiles dont l'action est suspendue.

Le caractère de la passion se trouve dans le mouvement des parties mobiles. Le mouvement est en raison de la force motrice. La passion a un rapport déterminé avec l'élasticité de l'homme, ou cette disposition qui le rend susceptible de passions.

La physiognomonie indique le fonds des facultés, et la pathognomonique l'intérêt qui en est le produit.

La première considère l'homme tel qu'il est en général; celle-ci, tel qu'il est dans le moment présent. L'une calcule ce qu'il peut ou ne peut pas devenir, ce qu'il peut être ou ne pas être; l'autre, ce qu'il veut ou ne veut pas être.

La première est la racine et la tige de la seconde, le sol sur lequel elle est plantée. Adopter l'une sans l'autre, c'est supposer des fruits sans arbres, des blés sans terroir.

La physiognomonie est le miroir du naturaliste et du sage.

La pathognomonique est le miroir des courtisans et des gens du monde. Tous les hommes la connaissent, mais peu s'entendent en physiognomonie.

La pathognomonique doit lutter contre la dissimulation ; il n'en est pas de même de la physiognomonie : on ne saurait lui faire prendre le change. Celle-ci nous avertit de ne pas compter pour riche celui qui offre 50 pour cent, et de ne point estimer pauvre celui qui est hors d'état de donner un pour cent, c'est-à-dire que, par la pathognomonique, le pauvre peut paraître riche ; au lieu que , par la physiognomonie, nous ne reconnaissons pour riche que celui qui l'est en effet, quoiqu'il paraisse pauvre dans le moment actuel.

Ces deux sciences sont inséparables pour l'ami de la vérité. Le philosophe les étudie l'une et l'autre, et parvient à apercevoir la physionomie des parties solides et en repos , dans celles qui sont molles et mises en mouvement, — de même qu'il apercevra la mollesse et la mobilité de celles-ci dans les parties solides. Il assigne à chaque pli du front l'espace où les passions doivent exercer leur jeu ; il détermine pour chaque passion le siége où elle réside, la source dont elle découle, sa racine, son fonds capital. Je m'appliquerai, dans tout le cours de cet écrit, et presque à chaque page, à donner à mes lecteurs plus de physiognomonie que de pathognomonique , la dernière de ces sciences étant beaucoup plus connue que la première.

VII.

DE L'UNIVERSALITÉ DE LA PHYSIOGNOMONIE.

Nous serons souvent obligés d'employer les termes *physionomie* et *physiognomonie* dans un sens très-étendu. Cette science juge de l'intérieur par l'extérieur. Mais qu'est-ce que l'extérieur de l'homme ?

Sans doute ce n'est pas seulement sa figure nue et les gestes qui lui échappent sans réflexion, qui indiquent ses facultés internes et le jeu de leur développement.

Etat, condition, habitudes, possessions, vêtemens, tout concourt à modifier, à voiler l'homme. Mais pénétrer à travers toutes ces enveloppes jusque dans l'intérieur ; trouver dans ces déterminations étrangères des points d'appui fixes, d'où l'on puisse conclure avec certitude ce que l'homme est en effet : c'est ce qui paraît excessivement difficile, et en quelque sorte impossible. Cependant ne perdons point courage. Il est vrai que tout ce qui entoure l'homme agit sur lui ; mais d'un autre côté il agit aussi sur les objets extérieurs, et s'il en reçoit des modifications, lui-même modifie ses entours.

De là vient qu'on peut encore juger du caractère d'un homme par son habillement, sa maison, ses meubles. C'est la nature qui nous forme, mais nous transformons son ouvrage, et cette métamorphose même nous devient naturelle. Placé dans ce vaste univers, l'homme s'y ménage un petit monde à part, qu'il fortifie, re-

tranche, arrange à sa manière, et dans lequel on retrouve toute son image.

Accordons, si l'on veut, que la condition et les circonstances déterminent les objets dont l'homme est environné; au moins est-il sûr que la manière dont il se laisse déterminer peut varier considérablement. Il peut, quoique assez indifférent sur ce point, s'arranger comme le font ses pareils, parce qu'il voit après tout que la convenance exige de semblables arrangemens; et son indifférence à cet égard peut aller jusqu'à la nonchalance. De même on pourrait y reconnaître sa ponctualité et son exactitude, y découvrir s'il est d'un caractère entreprenant, s'il aspire à un rang élevé au-dessus de son état, ou, ce qui est sans doute très-rare, s'il semble vouloir descendre à un degré au-dessous de sa condition actuelle.

J'espère qu'on ne trouvera pas étrange que j'étende ainsi le domaine du physionomiste. D'un côté il s'intéresse à toutes les relations de l'homme, et de l'autre sa tâche est si difficile qu'il faut bien lui permettre de saisir tout ce qui peut abréger et faciliter sa marche, et l'approcher du grand but auquel il tend.



VIII.

VÉRITÉ DE LA PHYSIONOMIE.

L'un des principaux objets que je me propose dans cet ouvrage, est de prouver et de rendre sensible qu'il existe une physionomie; de faire voir que la physionomie est vraie, c'est-à-dire qu'elle est l'expression véritable et visible des qualités intérieures, qui par elles-mêmes sont invisibles. Chaque ligne de mon livre devant nous conduire à ce but, ou directement, ou indirectement, il serait superflu de placer ici une dissertation particulière sur la vérité des physionomies. D'ailleurs je serais obligé d'y faire entrer la plupart des choses que j'aurai occasion de dire dans la suite de ces fragmens, appuyées sur divers exemples, et qui seront mieux à leur place et présentées d'une manière plus intelligible et plus lumineuse. Je me bornerai donc ici à développer quelques idées qui pourront servir d'introduction.

Tous les visages, toutes les formes, tous les êtres créés diffèrent entre eux, non-seulement dans leurs classes, dans leurs genres, dans leurs espèces, mais aussi dans leur individualité.

Chaque individu diffère d'un autre individu de son espèce. C'est une des vérités les plus connues, mais en même temps c'est la plus importante et la plus décisive qu'on puisse alléguer en faveur de notre système: une rose diffère toujours d'une autre rose; un œuf, une anguille, un lion, un aigle, un homme, ne ressemblent jamais parfaitement à une autre créature de leur espèce.

C'est ici (pour nous borner à l'homme seul) la première base de la science des physionomies, la base la plus inébranlable, la plus sûre, la plus profonde : malgré toute l'analogie, tout le rapport qu'il y a dans la multitude innombrable des figures humaines, il est impossible d'en trouver deux qui, mises l'une à côté de l'autre, et comparées avec exactitude, ne diffèrent sensiblement entre elles.

Il n'est pas moins certain qu'il serait tout aussi impossible de trouver deux caractères d'esprits parfaitement ressemblans, que de rencontrer deux visages d'une ressemblance parfaite.

Cela seul ne doit-il pas suffire pour faire recevoir comme une proposition démontrée — *que cette différence extérieure du visage et de la figure doit nécessairement avoir un certain rapport, une analogie naturelle avec la différence intérieure de l'esprit et du cœur ?*

Quoi! l'on conviendra d'une différence réelle entre les caractères des hommes; — on admettra de même une diversité sensible entre tous les visages et toutes les formes humaines, et l'on osera nier que l'une de ces différences soit la cause de l'autre? on refusera de convenir que l'esprit se manifeste dans l'extérieur, et que réciproquement le corps agit sur l'intérieur, sur le caractère de l'homme?

On dit que la colère enfle les muscles, et on ne voudra pas que des muscles enflés et un caractère colérique, soient considérés comme effet et cause?

Des yeux pleins de feu, un regard aussi prompt que l'éclair, et un esprit vif et pénétrant se retrouveront

cent fois ensemble, et il n'y aurait point de rapport entre eux, et ce concours serait l'ouvrage du pur hasard? On aimera mieux l'attribuer au hasard qu'à une influence naturelle, qu'à un effet immédiat et réciproque; tandis qu'à l'instant même où l'ame est le plus absorbée dans la méditation, où l'esprit est dans sa plus grande activité, le mouvement ou la position des yeux varie de la manière la plus marquée?

Un œil ouvert, serein, qui nous accueille d'un regard prévenant et gracieux; et un cœur franc, honnête, facile à s'épancher, et qui vole pour ainsi dire à notre rencontre, se trouveraient réunis chez des milliers de personnes uniquement par hasard, et sans qu'il y eût entre elles le rapport de l'effet à la cause?

La nature agirait en tout selon des vues d'ordre et de sagesse, — par-tout il y aurait de l'harmonie entre les causes et les effets, — par-tout on n'apercevrait rien de plus incontestable que ce rapport, — et dans l'objet auquel la nature a prodigué une si riche mesure de beauté et de noblesse, elle agirait arbitrairement, sans ordre, sans lois? Le visage de l'homme, ce miroir de la Divinité, ce chef-d'œuvre de la création visible, n'offrirait point l'effet et la cause; nul rapport entre l'extérieur et l'intérieur, le visible et l'invisible, la cause et le produit? Voilà au fond ce que soutiennent ceux qui attaquent la vérité de la physionomie.

Chez eux, la vérité même se couvre sans cesse de ténèbres et d'illusions; l'ordre établi de toute éternité devient pour eux un jeu mensonger, qui montre toujours d'autres objets que ceux qui devaient paraître.

Le bon sens se révolterait à coup sûr contre celui qui soutiendrait que Newton et Leibnitz ressemblaient à un imbécille de naissance qui ne peut ni marcher d'un pas ferme, ni fixer son regard, ni concevoir, ou énoncer raisonnablement la moindre proposition abstraite. Que dirait-on s'il ajoutait que l'un de ces grands hommes a conçu la Théodicée dans un cerveau pareil à celui du Lapon; et que c'est dans une tête semblable à celle d'un Esquimau, qui ne peut compter que jusqu'à six, et appelle innombrable tout ce qui est au-delà, que l'autre a pesé les planètes et divisé les rayons du soleil?

Le sens commun ne se révolterait-il pas si l'on soutenait qu'un homme robuste peut ressembler parfaitement à un homme infirme; celui qui est en pleine santé à celui qui se meurt de consomption; celui dont le caractère est vif et ardent, à l'homme doux et de sang-froid?

Qui ne se récrierait, si l'on osait avancer que la joie et la tristesse, le plaisir et la douleur, l'amour et la haine, sont caractérisés par les mêmes signes, ce qui reviendrait à dire qu'ils ne sont marqués par aucun signe dans l'extérieur de l'homme? Voilà pourtant les absurdités auxquelles on est conduit quand on relègue la science des physionomies dans le pays des chimères. On renverse cet ordre, on détruit cet heureux enchaînement des choses où nous admirons l'éternelle sagesse.

On ne saurait trop le répéter : attribuer tout à des causes arbitraires, à un hasard aveugle, sans règle et sans loi, c'est la philosophie des insensés, la mort de

la saine physique, de la saine philosophie et de la saine religion : proscrire cette erreur, l'attaquer par-tout où elle se trouve, est l'ouvrage du vrai physicien, du vrai philosophe, du vrai théologien.

J'ai déjà dit que mon intention n'était point d'anticiper sur ce que j'aurai à dire dans d'autres fragmens, mais je dois encore ajouter ici quelques remarques.

Tous les hommes (et ceci ne peut être mis en doute) jugent de chaque objet et sans exception, d'après sa physionomie, son extérieur, sa surface donnée. De ces signes extérieurs, on en infère généralement et sans cesse les qualités intérieures de l'objet. Je suis obligé de ramener les choses les plus rebattues pour prouver ce qui devrait être aussi démontré que l'est pour nous notre propre existence. Mais il faut toujours remonter aux choses incontestables, avant de prouver celles qui sont contestées.

Où est le négociant qui juge les marchandises qu'il achète, autrement que par leur physionomie, s'il ne connaît pas le vendeur? n'est-ce point encore par leur physionomie qu'il les juge, lorsqu'après les avoir achetées sur la bonne foi de son correspondant, il les examine, et les trouve conformes ou contraires à son attente? a-t-il d'autres signes pour les juger que leur couleur, leur finesse, leur surface, leur extérieur, leur physionomie? et quand il veut apprécier la valeur des espèces, n'en use-t-il pas de même? Pourquoi reçoit-il un louis d'or, tandis qu'il rejette l'autre? pourquoi en pèse-t-il un troisième? n'est-ce pas à cause de sa couleur trop vive ou trop pâle, à cause de son empreinte, de son exté-

rieur, de sa physionomie? Un inconnu se présente-t-il à lui pour vendre ou pour acheter; ne commencera-t-il point par le fixer attentivement, et le visage de l'étranger n'entrera-t-il pour rien dans l'opinion qu'il prendra de lui? A peine l'inconnu se sera retiré, qu'il en portera son jugement: « Il a l'air honnête, dira-t-il; » ou bien, « ses yeux n'annoncent rien de bon; » ou encore, « il a quelque chose qui rebute ou qui prévient en sa faveur. » Que son jugement soit fondé ou non, peu importe; il juge cependant: il n'ose pas se décider, il ne juge point définitivement, mais au moins il forme des conjectures, en concluant de l'extérieur à l'intérieur.

Le cultivateur qui visite ses champs ou ses vignobles, sur quoi règle-t-il ses espérances? n'est-ce point sur la couleur, la grandeur, la situation, l'extérieur, — en un mot, sur la physionomie de la semence en fleur, des tuyaux, des épis, des ceps, des sarmens? Au premier ou au second coup-d'œil, il dira d'abord: « Cet » épi est malade, ce bois est sain; ceci prospérera, cela » ne réussira point. » Quelquefois il ajoute: « Voici un » cep qui portera peu de grappes, quelque beau qu'il » paraisse. » Pourquoi en juge-t-il ainsi? C'est qu'il aperçoit ce que le physionomiste découvre aussi dans un beau visage humain, mais dénué d'expression, — un défaut d'énergie. — Et cette découverte, comment se fait-elle, si ce n'est encore par quelque signe extérieur?

Quant au médecin, la physionomie du malade l'instruit mieux souvent que toutes les informations qu'on lui en donne. On est surpris de voir à quel degré certains médecins ont poussé cette connaissance. Je n'en

citerai pour exemples que Zimmermann parmi nos contemporains, et parmi ceux qui ne sont plus en vie, Kæmpf, dont le fils est auteur d'un ouvrage sur les tempéramens.

Le peintre, — mais n'en disons rien : la chose parle d'elle-même, et doit confondre les prétendus incrédules en physionomie. Le voyageur, l'ami de l'humanité, le misanthrope, l'amant, et tant d'autres encore, agissent tous d'après leur sentiment, d'après leur tact physiognomonique, vrai ou faux, clair ou confus ; et ce sentiment, ce tact physiognomonique excite la compassion ou la joie maligne, l'amour ou la haine, la réserve ou la confiance.

Ne nous arrive-t-il pas tous les jours de juger le ciel même sur sa physionomie ? De même chaque mets, chaque boisson qu'on nous sert, ne sont-ils pas appréciés d'après leur physionomie ? A la première vue nous jugeons par l'extérieur de leur bonne ou mauvaise qualité intrinsèque.

On nous apporte une corbeille de fruits : pourquoi les choisissons-nous ? pourquoi nous décider pour les uns et rejeter les autres ? n'est-ce point à cause de leur extérieur ?

La nature entière n'est-elle pas physionomie ? tout n'est-il pas surface et contenu, corps et ame, effet extérieur et faculté interne, principe invisible et fin visible ?

Parcourons toutes les connaissances que l'homme peut avoir acquises : en est-il une seule qui ne soit fondée sur des signes extérieurs, sur des caractères, sur le

rapport du visible à l'invisible, du perceptible à l'imperceptible ?

La physionomie, prise dans le sens le plus étendu ou le plus restreint, est l'ame de tous nos jugemens, de nos efforts, de nos actions, de notre attente, de nos craintes et de nos espérances, et de toutes les sensations agréables et désagréables, causées par les objets qui existent hors de nous.

Elle est notre guide et la règle de notre conduite depuis le berceau jusqu'au cercueil, dans toutes les conditions, dans tous les âges, et chez toutes les nations, depuis Adam jusqu'à l'homme qui mourra le dernier : elle remonte depuis l'insecte écrasé sous nos pieds, jusqu'au plus sublime des philosophes, et pourquoi pas jusqu'aux anges, jusqu'à Jésus-Christ lui-même ?

Chaque insecte connaît son ami et son ennemi ; chaque enfant aime ou craint, sans savoir pourquoi, et uniquement par un tact physiognomonique. Il n'y a personne sur la terre qui ne se laisse diriger par la physionomie ; personne à qui on ne puisse dessiner un visage qu'il trouverait ou très-aimable, ou très-odieux ; personne qui plus ou moins ne considère, ne mesure, ne compare et ne juge d'après la physionomie un homme qu'il voit pour la première fois, quand même il n'aurait jamais entendu prononcer le mot de physionomie ; personne qui, en un mot, ne juge ainsi tous les objets qui lui passent sous les yeux, c'est-à-dire qui n'apprécie leur valeur intrinsèque que d'après leur extérieur.

Il n'est pas jusqu'à l'art de dissimuler, qui ne se fonde

sur la physiognomonie, quoiqu'on en ait fait si souvent une objection contre elle. Pourquoi l'hypocrite cherche-t-il à imiter l'homme de bien? n'est-ce pas parce qu'il pense (quoique cette idée soit peut-être confuse et non réfléchie) que tous les yeux reconnaissent l'honnête homme à certains caractères qui lui sont propres?

Où est le juge, intelligent ou non, qu'il en convienne ou qu'il s'en défende, qui n'ait jamais eu égard dans ce sens à l'apparence des personnes? Quelqu'un peut-il, ose-t-il, doit-il se permettre d'être entièrement indifférent sur l'extérieur des personnes citées devant son tribunal? — Quel souverain choisira un ministre, sans faire aussi quelque attention à son extérieur, sans le juger secrètement et jusqu'à un certain point, sur sa figure? Un officier n'engagera point un soldat sans prendre garde à son extérieur, indépendamment de la taille. Un maître, une maîtresse de maison ne recevront aucun domestique à leur service, sans que l'extérieur, la physionomie n'entrent pour beaucoup dans leur choix, bien ou mal dirigé.

Tant d'exemples rassemblés ne peuvent laisser aucun doute sur l'aveu tacite et unanime, que font les hommes de l'influence que la physionomie a sur leurs sentimens et leur conduite; mais je me lasse de multiplier les exemples, et ce n'est point sans répugnance que, pour prouver des vérités à des savans, je dis des choses qui sont connues, ou qui pourraient l'être de chaque enfant.

Quiconque a des yeux pour voir, qu'il voie; mais si

quelqu'un ne peut souffrir l'éclat de la lumière approchee trop près de ses yeux débiles, s'il en devient furieux , puis-je empêcher qu'il ne se brûle en voulant éteindre le flambeau ? Je n'aime point à tenir ce langage; mais intimement convaincu des choses que je dis et de celles que je dirai, j'ose et je dois parler avec assurance ; car je me sens en état de persuader par des argumens sans réplique tout esprit attentif qui aime sincèrement la vérité. D'ailleurs il importe de rabattre les prétentions de certains despotes littéraires, et de les obliger à mettre plus de réserve dans leurs décisions. Il est donc décidé, non parce que c'est moi qui le dis, mais parce que la chose saute aux yeux,— parce qu'elle serait également vraie, si je n'en avais rien dit; — il est donc décidé que la physionomie est le guide journalier de tous les hommes, soit qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent; — que tout homme, comme dit Sulzer, qu'il s'en doute ou non, se connaît plus ou moins en physionomie; — qu'il n'existe pas une seule créature vivante qui ne tire des conséquences, du moins à sa manière , de l'extérieur à l'intérieur; qui ne juge, d'après ce qui frappe les sens, les objets qui sont inaccessibles aux sens.

Cet aveu tacite, mais universel, que l'extérieur, le visible, la surface des objets, indiquent leur intérieur, leur propriété ; que tout signe extérieur est l'expression des qualités intérieures, — cet aveu, dis-je, me paraît décisif et de la dernière importance, à l'égard de la physionomie humaine.

Je le répète, si chaque fruit a une physionomie qui

lui est propre, le roi de la terre n'en aurait-il pas? L'être le plus simple et le plus inanimé aurait un extérieur caractéristique qui le distingue du reste de la création, et même de ses semblables; — et le plus beau, le plus sublime, le plus composé, le plus animé des êtres n'en aurait point?

Ainsi, quoi qu'on puisse dire, soit dans les plus célèbres académies, soit chez le vulgaire le plus ignorant, contre la vérité de la physionomie de l'homme et la confiance qu'on lui doit; malgré le sourire d'une pitié dédaigneuse, et le regard insultant que l'orgueil philosophique laisse tomber sur celui qui fait profession de croire à l'expression caractéristique du corps humain; il n'en sera pas moins vrai que l'homme, considéré sous le point de vue de la physionomie, sera toujours l'objet le plus important, le plus digne d'une observation suivie; et qu'en général il n'est guère d'occupation plus intéressante que celle de dévoiler aux yeux de l'homme les beautés et les perfections de la nature humaine.



IX.

DES PRÉJUGÉS CONTRAIRES A LA PHYSIOGNOMONIE.

Avant de pouvoir continuer à démontrer que la physiognomonie est une véritable science fondée sur la nature, et à faire sentir sa grande utilité; avant de tourner l'attention de mes lecteurs vers la nature humaine en général, il me paraît nécessaire d'indiquer quelques-unes des causes pour lesquelles on est si fort prévenu contre la physiognomonie, sur-tout contre celle que j'appelle morale et intellectuelle, et d'examiner ce qui a pu donner lieu à la haine qu'elle excite, et aux sarcasmes dont elle est l'objet.

Que ce soit là le sort qu'elle éprouve, c'est un fait qui n'a nul besoin de preuves. Parmi cent personnes qui prononcent sur cette matière, il y en a toujours plus de quatre-vingt-dix qui se déclarent publiquement contre la science des physionomies et la tournent en ridicule, bien qu'elles y croient en secret, au moins jusqu'à un certain degré. Quelques-unes cependant la condamnent de bonne foi. Il est impossible de pénétrer les différentes raisons de cette conduite ; et, quand même on le pourrait, qui serait assez hardi pour tirer tous ces secrets des profondeurs du cœur humain, et les exposer à la clarté du jour?

Cependant, il est aussi facile qu'essentiel d'indiquer plusieurs des raisons qui expliquent pourquoi la haine et le mépris qu'inspire cette science, sont si universels, si vifs et si implacables.

I.

On a écrit les plus grandes absurdités sur la physionomie. On a défiguré cette belle science, on l'a transformée en un charlatanisme déraisonnable et bizarre, on l'a confondue avec la chiromancie et l'art prétendu divinatoire de lire la destinée sur le front. Rien de plus insipide, de plus ridicule, de plus révoltant que les écrits sur cette matière, à compter depuis Aristote. Et d'un autre côté, quel bon ouvrage avait-on à opposer en faveur de la physionomie? Où est l'homme éclairé, l'homme de goût, l'homme de génie qui se soit attaché à l'examen de cette science avec l'impartialité, l'application, l'amour de la vérité qu'elle exige, et qu'illusoire ou non, elle semble toujours mériter, ne fût-ce même que parce que quarante ou cinquante auteurs de différentes nations en ont écrit pour ou contre?

Qu'elle est faible et timide la voix des écrivains distingués qui ont reconnu la vérité et la dignité de cette science!

Quel sera l'homme assez courageux, assez ferme, assez accoutumé à penser par lui-même, pour vénérer comme sacré ce qui est devenu ridicule par la profanation de plusieurs siècles? — N'est-ce pas ici la marche ordinaire des choses humaines? D'abord on commence par trop élever, on s'enthousiasme, on se livre à une sorte d'idolâtrie, puis on rabaisse sans mesure : on avait exagéré la louange; et sans avoir des raisons plus solides, on finit par déprimer ce qu'on avait loué avec excès.

La manière rebutante dont cette science a été traitée devait naturellement conduire à rebuter de la science elle-même. Est-il une vérité, est-il une doctrine religieuse, quelque sublime qu'elle soit d'ailleurs, qui n'ait subi le même sort ? Est-il une bonne cause qu'on ne puisse rendre mauvaise, du moins pour un temps, lorsqu'elle est mal présentée, mal défendue. Des milliers d'hommes se sont écartés de la foi évangélique, uniquement parce qu'on défendait le christianisme par de mauvaises raisons, et qu'on présentait la vérité même sous un faux jour.

2.

D'autres se déclarent contre la physiognomonie par bonté de cœur, et avec les meilleures intentions du monde. Ils croient, et ce n'est pas tout-à-fait sans fondement, que la plupart des hommes en abuseraient au préjudice de leurs semblables. Ils prévoient le grand nombre de jugemens iniques que des hommes ignorans et méchans porteraient sur d'autres. La calomnie, ne pouvant citer des faits, se prévaudrait de la physionomie pour rendre suspectes les intentions. Les belles ames, pour lesquelles en particulier la physiognomonie mériterait d'être vraie, parce que leur éclat répandrait un nouveau jour sur cette science ; ces belles ames, dis-je, croient devoir la combattre, non parce qu'elle peut leur être nuisible, mais parce que tant d'autres auxquels elles supposent un meilleur caractère que ne l'annonce leur visage, y perdraient évidemment, si l'expression de la physionomie devenait l'objet d'une vraie science.

3.

N'est-il pas vraisemblable aussi que bien des personnes la rejettent par faiblesse d'esprit? Peu de gens ont reflechi et sont capables de réflexion, peu de gens, même entre ceux auxquels on ne saurait entièrement refuser l'esprit observateur, sont en état de fixer, de concentrer assez leurs observations. Et combien peu y en a-t-il encore qui ne se laissent point entraîner par le torrent des préjugés à la mode; qui aient assez de courage ou d'ambition pour marcher dans une route nouvellement tracée! Et la paresse, dont la redoutable influence s'etend sur tout, combien n'émousse-t-elle pas l'esprit humain! Que d'éloignement, quelle aversion n'inspire-t-elle pas pour les sciences les meilleures et les plus utiles!

4.

Il se peut encore que parmi nos incrédules, il s'en trouve qui ne sont tels que par modestie et par humilité. On a loué leur physionomie, et ils ne croient point avoir toutes les vertus dont on lui suppose l'expression. D'après des expériences secrètes et humiliantes, ils s'estiment beaucoup au-dessous de l'opinion qu'on a d'eux; et de là ils infèrent que la science des physionomies est illusoire et frivole.

5.

Beaucoup d'autres, au contraire, — triste réflexion, mais qui n'est, hélas! que trop vraie, ne sont ennemis de cette science que parce qu'ils en redoutent la lu-

mière. Je le déclare ici solennellement, et ce que j'ai dit plus haut en est déjà la preuve : tous les adversaires de la physiognomonie ne sont pas méchans. J'ai vu les gens les plus sensés et les plus estimables s'élever hautement contre elle. Mais j'ose soutenir que presque tous les méchans en sont les adversaires, et supposé qu'un méchant homme s'avise d'en être le partisan, il a sans doute pour cela des raisons particulières qui ne sont pas difficiles à deviner. Mais, dira-t-on, pourquoi la plupart des méchans se déclarent-ils ouvertement contre elle? c'est qu'ils y croient en secret, c'est qu'ils sentent intérieurement que leur physionomie n'est pas ce qu'elle serait s'ils étaient gens de bien, s'ils avaient une conscience pure, exempte de remords.

Ils ont donc un grand intérêt à décrier cette science comme chimérique, et à tâcher d'en faire un objet de plaisanterie.

Plus un témoin dépose à notre charge, plus son témoignage nous paraît irrécusable, plus aussi nous le redoutons : c'est alors qu'on fait usage de tout ce qu'on a d'esprit et d'adresse pour lui trouver un côté qui prête au ridicule.

L'avare qui cherche à satisfaire sa passion de toutes les manières possibles, mais qui en même temps emploie tous les moyens imaginables pour la cacher, n'a-t-il pas intérêt de décrier une science qui, dévoilant son caractère, le montrerait dans toute sa nudité? et agirait-il ainsi s'il n'appréhendait secrètement qu'elle ne fût pas aussi chimérique qu'il voudrait le faire croire? Si l'avare n'a point de signes caractéristiques qui le dé-

cèlent, pourquoi se trouble-t-il lorsqu'on parle de ces signes? Plus il importe à celui qui ne s'est pas encore déclaré l'esclave d'une passion vile qui le domine en secret; plus, dis-je, il lui importe de cacher à tous les regards son côté vicieux, plus il aura d'objections à faire contre la vérité de la physionomie, par cela même qu'il y croit.

Ainsi cet acharnement des vicieux contre la physiognomonie, est précisément selon moi une preuve frappante de la foi qu'ils y ajoutent au fond de leur cœur. Ils en voient la vérité dans autrui, et ils tremblent de devenir à leur tour des preuves de sa réalité. Et ceci est d'autant plus vraisemblable, que je sais, à n'en pouvoir douter, que les mêmes personnes qui en plaisantent en public sont très-avides de lire ou d'entendre des jugemens physiognomoniques. J'en appelle hardiment à tout lecteur prévenu contre la physiognomonie ou qui affecte de l'être, et je lui demande s'il ne désire pas en secret qu'un observateur dont il ne serait point connu personnellement, et qui n'eût vu de lui autre chose que son portrait, lui fît un commentaire sur sa physionomie? Je serais tenté de demander aussi à ceux qui traitent mes idées de chimère, s'ils en liront moins mes Essais? Oh! je le sais, je le prédis sans être prophète, zélés antagonistes de la physionomie, vous me lirez, vous m'étudierez, et vous serez souvent de mon avis: souvent vous retrouverez avec plaisir dans mon livre des observations que vous avez faites intérieurement sans les exprimer en paroles, et cependant vous me réfuterez publiquement. Dans le silence de votre cabinet,

j'obtiendrai quelquefois de vous un sourire d'approbation, et l'instant d'après vous vous moquerez d'une vérité dont vous aviez le sentiment. Vous ferez désormais des observations plus fréquentes, votre marche en deviendra plus sûre, mais vous n'en continuerez pas moins à tourner toutes mes observations en ridicule; car il est du ton philosophique de notre siècle de plaisanter sur les choses que l'on croit au fond du cœur et que l'on ne peut se dispenser de croire.



X.

SUR L'INDIFFÉRENCE POUR LA SCIENCE DES PHYSIONOMIES.

Arrêtons-nous un moment sur l'indifférence qu'on témoigne pour la physiognomonie ; car au fond c'est de l'indifférence qu'on a pour elle, plutôt que du mépris et de la haine. C'est un bonheur pour le genre humain, que peu de gens naissent observateurs. La sage providence a donné à chaque individu un instinct particulier, qui le détermine à agir de telle ou telle manière, et qui lui sert de guide dans le chemin de la vie. Ce même instinct combine aussi plus ou moins les connaissances que nous acquérons en quelque sorte sans nous en apercevoir. Chacun de nous a un cercle d'activité qui lui est propre ; chaque homme a sa mesure particulière de peine et de plaisir ; et comme ce n'est que par un certain nombre d'expériences réitérées qu'il découvre ce qui lui est analogue, l'amour ou la haine que lui inspirent certains objets se confirme et s'enracine par degrés. De cette manière il satisfait ses besoins, il sent clairement le rapport que les objets ont avec lui, et ne se met guère en peine de celui qu'ils ont entre eux. Il sent que tels ou tels objets opèrent sur lui de telle et telle manière, et il ne demande point pourquoi ils agissent ainsi ; il aime mieux se laisser aller au gré des circonstances, et quelque avides que paraissent les hommes de connaître l'essence des choses et les causes des effets, il est rare cependant que cette connaissance devienne pour eux un besoin réel. Combien de gens,

même entre ceux qui prétendent penser et observer, qui se contentent de lieux communs et d'apparences équivoques!

Ainsi, de même que l'homme mange, boit et digère sans penser à son estomac, de même il voit, apprend, agit et combine ses expériences sans s'en apercevoir. C'est encore ainsi que les traits et les manières d'autrui produisent sur lui des effets; il sent s'il doit approcher ou fuir, ou plutôt il est attiré ou repoussé, et par conséquent il n'a besoin ni d'examen, ni d'éclaircissement.

Il y a aussi une classe de gens qui, à titre de science mystérieuse, portent un profond respect à la physiognomonie. Ils aiment à entendre parler d'un habile physionomiste, tout autant que d'un magicien ou d'un joueur de gobelets; et bien qu'on révoque encore en doute l'infaillibilité du physionomiste, il n'est personne cependant qui ne consentît à donner quelque chose pour se faire dire la bonne aventure par un sorcier moral de cette espèce (*).

(*) C'est ainsi qu'il nous paraît que l'on pourrait juger aujourd'hui le docteur Gall, et que ce docteur se plaît à se faire juger lui-même. Ses opinions, ses décisions ressemblent presque aux miracles opérés au baquet de Mesmer, ou sur le tombeau de Saint-Pâris, et dans les charniers de Saint-Médard. Le mot sorcier moral et magicien physiologiste s'applique véritablement à ce docteur, et sans vouloir préjuger son système, que nous exposerons avec détail dans la suite, nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris de ce que l'auteur n'ait pas souvent dit la bonne aventure aux belles dames de Vienne et de Berlin, qui toutefois ne se seraient peut-être pas livrées sans crainte à ses tâtonnemens indiscrets et révélateurs. (*Note des nouveaux éditeurs.*)

Mais laissons là nos adversaires avec leur haine, leur mépris ou leur indifférence ; qu'ils essaient de nous nuire chacun à leur manière ; assez d'autres feront cas de cet ouvrage, et sauront l'apprécier à sa juste valeur. Ce serait une entreprise bien téméraire, que de vouloir fixer l'attention de tous les hommes sur un même point, ce point fût-il humanité entière ; mais celui qui s'intéresse à tout ce qui concerne la nature humaine, qui dédaigne de s'envelopper dans une froide réserve, et peut se passer de la triste ressource de fonder son élévation sur le mépris dont il accable d'autres hommes ; celui-là, dis-je, se réjouira de retrouver ici ses propres opinions, et de voir exprimé quelquefois en paroles ce qu'il éprouve au-dedans de lui-même.

XI.

DES AUTORITÉS FAVORABLES A LA PHYSIOGNOMONIE.

Il est hors de doute que l'autorité a plus de poids sur la multitude que la raison, même dans les choses qui sont du ressort de l'entendement. Ainsi, tant pour réveiller l'attention des moins instruits d'entre mes lecteurs, que pour fournir aux plus éclairés des argumens populaires propres à persuader les esprits faibles, je produirai ici quelques autorités plus ou moins importantes d'hommes savans et sages; et je ne crains point de m'exposer au ridicule, de compagnie avec eux. Ces autorités sont incomplètes et peu nombreuses; mais on verra qu'elles ne sont pas dénuées de principes solides, et peut-être qu'elles seront aussi inattendues qu'importantes pour une partie de mes lecteurs.

I.

SALOMON.

L'homme malin et corrompu marche avec une bouche de travers; il fait signe de ses yeux, il parle de ses pieds, il désigne de ses doigts. *Prov. VI,* 12, 13.

Il cligne des yeux pour machiner des renversemens; et tandis qu'il se mord les lèvres, il exécute le mal. *Prov. XVI,* 30.

La sagesse paraît sur le visage du sage, mais les regards du fou parcourent les bouts de la terre. *Prov. XVII*, 24.

Les yeux hautains et le cœur enflé. *Prov. XXI*, 4.

L'homme méchant assure sa face, mais le juste pénètre son dessein. *Prov. XXI*, 29.

Il y a une race de gens dont les yeux sont altiers et les paupières élevées. *Prov. XXX*, 13.

II.

JÉSUS, FILS DE SIRACH.

Le cœur de l'homme change son visage, soit en bien, soit en mal. La face joyeuse est la marque du cœur qui est dans la prospérité. *Ecclésiastique*, *XIII*, 29, 30.

L'homme est connu à son regard, et le sage à l'air de sa face.

L'habillement du corps, le ris des dents, et sa démarche, font connaître quel il est. *Ecclésiast. XIX*, 26, 27.

La méchanceté de la femme change son visage. *Ecclésiastique*, *XXV*, 24.

III.

CICERO.

Figuram corporis habilem et aptam ingenio humano dedit natura; nam cùm cæteras animantes abjecisset ad pastum, solum hominem erexit, ad cœlique quasi cognationem domiciliique pristini conspectum excitavit. Tum speciem ita formavit oris, ut in eâ penitus reconditos mores effingeret; nam et oculi nimis arguti, quemadmodum animo affecti simus, loquuntur; et is qui appellatur vultus, qui nullus in animante esse præter

hominem potest, indicat mores; cujus vim Græci norunt, nomen omnino non habent. Omitto opportunitates habilitatesque reliqui corporis moderationem vocis, orationis vim, etc. *De Legibus I, 9.*

IV.

MONTAIGNE.

Il n'est rien plus vraisemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit. Il n'est pas à croire que quelque dissonance advienne sans quelque accident, qui a interrompu le cours ordinaire. Je ne puis dire assez souvent combien j'estime la beauté, qualité puissante et avantageuse..... non-seulement aux hommes qui me servent, mais aux bêtes aussi; je la considère à deux doigts près de la bonté. *Liv. III, c. XII.*

V.

BACON.

Descriptio, qualis possit haberi notitia de animâ ex habitu corporis, aut de corpore ex accidentibus animæ duas nobis peperit artes, utramque prædictionis : inquisitionibus alteram Aristotelis, alteram Hippocratis decoratam. Quamquam autem tempora recentiora has artes superstitiosis et phantasticis mixturis polluerint, repurgatæ tamen ac in integrum restitutæ, et fundamentum habent in naturâ solidum, et fructum edunt ad vitam communem utilem. Prima est physiognomia, quæ per corporis lineamenta animi indicat propensio-

nes ; altera somniorum naturalium interpretatio, quæ corporis statum et dispositionem et animi agitationibus detegit. *De Augm. Sc.*, lib. IV, 1.

VI.

LEIBNITZ.

Si les hommes s'étudiaient davantage à observer les mouvemens extérieurs qui accompagnent les passions, il serait difficile de les dissimuler. Quant à la honte, il est digne de considération que des personnes modestes ressentent quelquefois des mouvemens semblables à ceux de la honte, lorsqu'elles sont témoins seulement d'une action indécente. *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, liv. II, chap. XX.

VII.

ERNESTI.

Ex eo etiam animi corporisque cernitur conspiratio, quod ferè solet naturalis corporis habitus cum habilitatibus propensionibusque animi consentire, ut ex oratione, incessu, colore de animi ingeniique ratione conjectura fieri possit. Iidem enim corporis animique celeres habere motus solent; qui sermone contrà et incessu naturâ lento, ingenio etiam hebetiore esse solent et tardiores animi impetus plerumque habent; nihil ut de eo dicam quod quidam ex oris vultûsque lineamentis, totius capitis conformatione, de animi naturâ et indole judicari posse existimant, in quo qui-

dem experientiam minimè illi habent repugnantem. Quamquam enim accidit interdum, ut animi hominum conformationi oris non respondeant satis, non tamen propterea negandum est naturalem animorum indolem talem fuisse, qualem vultus prodit; cùm operâ et studio propensiones naturales ita infringi et dejici, vitiaque ingenii emendari possint, ut eorum nullum penè vestigium relinquatur. Quam in rem insigne est Socratis exemplum, etc. *Init. Solid. Doctr.*, pag. 170.

VIII.

SULZER.

C'est une vérité méconnue, mais non moins réelle, qu'entre tous les objets qui charment nos regards il n'en est pas de plus intéressant que l'homme, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. L'acte le plus grand et le plus inconcevable de la nature, est d'avoir su tellement modeler une masse de matière brute, qu'on y voit l'empreinte de la vie, de la pensée, du sentiment et d'un caractère moral. Si nous ne sommes pas saisis d'étonnement et d'admiration à la vue de l'homme, c'est uniquement l'effet de l'habitude qui nous familiarise avec les choses les plus merveilleuses. De là vient que la figure humaine et même le visage n'excitent point l'attention du vulgaire. Mais pour celui qui s'élève au-dessus du préjugé de la coutume, et qui sait envisager les objets attentivement et avec réflexion, chaque physionomie est un objet remarquable. Quelque frivole que paraisse à la plupart des hommes la physiognomonie,

ou la science de découvrir le caractère de l'homme par son visage et sa figure, il est cependant très-vrai de dire que toute personne attentive et qui a un peu de sensibilité, possède cette science, au moins jusqu'à un certain degré, puisqu'elle découvre, à ne pouvoir s'y méprendre, dans la physionomie et le maintien d'un homme, ce qui, au moment actuel, se passe dans son intérieur. Nous disons souvent avec la plus grande persuasion, qu'un homme est gai ou triste, qu'il est pensif, inquiet, chagrin, etc. ; et nous serions fort surpris qu'on s'avisât de nous contredire là-dessus. Il est donc certain que nous pouvons démêler dans la figure d'un homme, et sur-tout dans son visage, quelque chose de ce qui se passe dans son ame. NOUS VOYONS L'AME DANS LE CORPS. Ainsi, nous pouvons dire : LE CORPS EST L'IMAGE DE L'AME, OU L'AME ELLE-MÊME RENDUE VISIBLE. — *Théorie générale des Beaux-Arts*, partie II, art. *Portrait.*

IX.

WOLF.

Nous savons que rien ne se passe dans l'ame sans produire un changement dans le corps, sur-tout qu'il ne s'élève point de désir, qu'il ne se forme point de volonté en elle, sans qu'un mouvement corporel n'y corresponde aussitôt. Or, comme toutes les modifications du corps proviennent de son essence, et que l'essence du corps consiste dans la manière dont il est composé, il faut que sa structure, et par conséquent sa forme extérieure et celle de ses membres, soient d'ac-

cord avec l'essence de l'ame. Ainsi, la différence des caractères se montre dans la différence des corps, c'est-à-dire que le corps a quelque chose en soi, dans sa forme totale ou dans celle de ses parties, d'où l'on peut déduire les dispositions naturelles de l'ame.

Je dis les dispositions naturelles, car il n'est pas question ici de celles que l'éducation, la société, l'instruction, etc., nous font acquérir. L'art de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur, cet art appelé physiognomonie, a donc un fondement réel. Du reste mon but n'est pas d'examiner dans ce moment si l'on a bien réussi jusqu'à présent à expliquer cette liaison du corps et de l'ame. Quand je parle ici de la forme du corps et de ses membres, j'entends par-là tout ce qu'on peut en apercevoir distinctement, comme la figure en général, la situation des parties et leurs proportions relatives.

L'expérience nous fait voir, et je l'ai déjà observé, que l'éducation, la société, l'instruction, et certains exercices, parviennent à changer les penchans naturels. Ainsi la constitution du corps indique seulement les penchans primitifs de l'homme. On y reconnaît ce à quoi il est enclin par sa nature, et non pas ce qu'il fera quand la raison ou l'habitude auront triomphé de ses inclinations naturelles. Il est donc vrai qu'il ne saurait arriver aucun changement dans l'ame, sans qu'un mouvement corporel n'y corresponde. Cependant, comme on éprouve que les penchans naturels se révoltent toujours contre la raison et l'habitude, et que l'on observe même que lorsque ces penchans sont bons, ils résistent

aux mauvaises habitudes, on peut inférer de là que les changemens survenus dans le corps ne sauraient avoir entièrement détruit la conformation originelle des membres, assortie aux inclinations naturelles. La matière est délicate, et j'appréhende fort que la physiognomonie n'exige plus de pénétration et de lumières qu'on n'en avait lorsqu'on osa entreprendre de la réduire en règles.

Les linéamens du visage servent à former son expression, et cette expression est vraie toutes les fois que l'homme est exempt de contrainte : ainsi, ces linéamens décèlent les inclinations naturelles quand on les considère dans leur vraie position. — *Pensées philosophiques sur la conduite des Hommes*, §§ 213, 214, 216, 219.

X.

GELLERT.

L'air du visage fait une partie essentielle de la décence. — Ce qui plaît ou rebute le plus dans l'air d'une personne, c'est le caractère de l'esprit et du cœur qui se peint sur le visage et dans les yeux. Une ame honnête, douce et paisible, exempte d'orgueil et de remords, remplie de bienveillance et d'humanité, une ame supérieure aux sens et aux passions, se découvre aisément sur la physionomie et dans toute l'action du corps. Un air modeste, gracieux, enchanteur, en est l'expression ordinaire ; c'est elle qui imprime sur le front un caractère de noblesse et de majesté, et dans les yeux celui de la candeur et de la cordialité ; c'est d'elle

que proviennent cette douceur, cette affabilité répandues sur toute la physionomie, cette gravité du front que tempère la sérénité; ce regard affectueux qu'accompagne la pudeur; en un mot, la plus belle expression, le plus beau coloris du visage résultent d'un bon esprit et d'un bon cœur. — Mais, dira-t-on, la physionomie est trompeuse : oui. On peut la contrefaire; cependant il est bien rare que la contrainte ne trahisse pas l'imposture; et l'on distingue aussi aisément l'air naturel de l'air emprunté, qu'on distingue une pensée juste de celle qui n'est qu'éblouissante. Le fard n'est jamais la peau elle-même, quelque adroitement qu'il soit appliqué. Cette objection même, que sous une heureuse apparence on cache quelquefois un cœur déréglé; cette objection, dis-je, ne m'ébranle point. J'en conclurais plutôt que ces personnes avaient beaucoup de disposition naturelle aux bonnes qualités, dont leur physionomie conserve encore les traces. Enfin, s'il est vrai qu'une ame pleine de douceur et de sérénité est souvent voilée par un extérieur morne et sombre, et qu'un regard hautain et menaçant accompagne quelquefois un caractère aimable : cette dissonance peut provenir ou de mauvaises coutumes qu'on a contractées, ou de mauvais exemples qu'on a eus sous les yeux; peut-être aussi cet extérieur désagréable est-il l'effet d'un vice de tempérament, ou peut-être enfin est-il notre propre ouvrage, la suite d'une longue habitude que nous sommes pourtant parvenus à réformer.

L'expérience nous prouve que certains penchans déréglés et vicieux impriment sur le visage des traces bien

sensibles. Et qu'est-ce que le plus beau visage, si l'on y voit les traits odieux de la luxure, de la colère, de la fausseté, de l'envie, de l'avarice, de l'orgueil et du mécontentement? A quoi sert l'extérieur le plus séduisant, s'il laisse entrevoir un caractère frivole ou malhonnête? Ainsi, le plus sûr moyen d'embellir notre physionomie, autant qu'il dépend de nous, est d'embellir notre ame et d'en refuser l'entrée à toute passion vicieuse; le meilleur moyen de rendre cette physionomie expressive et intéressante, est de penser juste et avec délicatesse. Enfin, pour y répandre un caractère de dignité, remplissez votre ame de sentimens vertueux et religieux: ils imprimeront sur tous les traits de votre visage la paix de votre ame et la noblesse de vos pensées. Le célèbre Young a dit quelque part qu'il ne pouvait se figurer d'aspect plus divin que celui d'une belle femme à genoux dans l'heure de la dévotion, qui ne se croit point aperçue, et sur le front de laquelle se réunissent l'humilité et l'innocence d'une ame pieuse.

Il n'est pas douteux que cette expression d'affabilité et de bienfaisance que nous aimons tant à trouver dans l'extérieur, nous deviendrait naturelle si nous étions en effet aussi bons que nous nous efforçons de le paraître, et il nous en coûte plus peut-être pour feindre la bonté qu'il ne nous en coûterait pour l'acquérir. Supposons deux ministres d'état égaux en qualités naturelles, et doués des mêmes avantages extérieurs. L'un s'est formé aux vertus du christianisme, l'autre s'est borné à la politesse et aux talens de l'homme du monde: lequel plaira le plus par son extérieur et ses manières?

celui dont le cœur est rempli du noble amour de l'humanité, ou celui qui par amour-propre seulement cherche à paraître aimable? —

La voix est souvent aussi l'expression naturelle du caractère, et elle participe à ce qu'il a de bon ou de mauvais. Il y a un certain ton qui décèle le manque d'idées, et qu'on perdrait en apprenant à penser. — C'est le cœur qui est l'ame de la voix. *Leçons de morale*, p. 303, 307.

XI.

LA CHAMBRE.

Celui-là n'avait pas raison qui se plaignait autrefois de ce que la nature n'avait pas mis une fenêtre au-devant du cœur pour voir les pensées et les desseins des hommes, non-seulement parce que ce sont des choses qui ne tombent pas sous les sens, et que quand les yeux verraient tout le fond et tous les replis du cœur, ils n'y pourraient rien remarquer qui leur en donnât la moindre connaissance; mais encore parce que la nature a pourvu à cette découverte, et a trouvé des moyens plus certains pour la faire, que n'eût été cette étrange ouverture que Momus s'était imaginée; car elle n'a pas seulement donné à l'homme la voix et la langue pour être les interprètes de ses pensées; mais, dans la défiance qu'elle a eue qu'il en pouvait abuser, elle a fait encore parler son front et ses yeux, pour les démentir quand elles ne seraient pas fidèles. En un mot, elle a répandu toute son ame au-dehors, et il n'est point be-

soin de fenêtre pour voir ses mouvemens, ses inclinations et ses habitudes, puisqu'elles paraissent sur le visage, et qu'elles y sont écrites en caractères si visibles et si manifestes. — En effet, le secret de la sagesse consiste à savoir ce que l'on est, ce que l'on peut, et ce que l'on doit faire; et celui de la prudence, à connaître aussi ce que sont les autres, ce qu'ils peuvent, et ce qu'ils désirent. Y a-t-il aucune connaissance qui doive être plus agréable et plus utile que celles-là, et celui qui les aurait acquises ne se pourrait-il pas vanter de jouir des plus grands avantages qui se puissent trouver dans la vie? Cependant l'art de connaître les hommes enseigne toutes ces choses; car quoiqu'il semble n'avoir d'autre but que de découvrir les inclinations, les mouvemens de l'ame, les vertus et les vices qui sont en autrui; si est-ce qu'il apprend en même temps à chacun à les reconnaître en soi-même, et à en faire des jugemens plus justes et plus sincères que s'il les considérait d'abord en sa personne.

Mais comme cet art est obligé d'examiner à fond les choses qui regardent les mœurs, il est impossible qu'en cherchant leurs causes et la manière dont elles se forment, il ne fasse entrer en son dessein la plus belle et la plus curieuse partie de la physique, et qu'en parlant de la conformation des parties, des tempéramens, des esprits et des humeurs, des inclinations, des passions et des habitudes, il ne découvre ce qu'il y a de plus caché dans le corps et dans l'ame.

Je dis bien davantage : par toutes ces connaissances il élève l'esprit jusqu'au souverain créateur de l'uni-

vers ; car lui faisant voir les miracles sans nombre qui se trouvent dans l'homme , il le porte insensiblement à glorifier l'auteur de tant de merveilles , et le conduit ainsi à la fin à laquelle il est destiné. *L'Art de connaître les Hommes, par le sieur de la Chambre, conseiller et médecin du roi.* P. 1.

FRAGMENT ET PASSAGE DE HERDER SUR L'EXPRESSION DES DIFFÉRENTES PARTIES DU VISAGE.

De tous les auteurs parvenus à ma connaissance qui ont dit quelque chose de la physiognomonie , ou qui en ont traité expressément , il n'en est point qui me paraisse aussi profond et aussi vrai , aussi sublime et aussi précis que Herder.

Les morceaux de sa Plastique (*) que je voudrais insérer ici , et dont je ne puis donner que l'abrégé , sont non-seulement des autorités en faveur de la physiognomonie, qui absorbent en quelque sorte toutes celles que j'ai rapportées jusqu'à présent ; ils forment seuls , pour ainsi dire , un abrégé de physiognomonie ; ils en sont la substance et le résumé. Je regrette infiniment de n'avoir pu les faire entrer dans l'édition allemande , et j'ose à peine inviter mes lecteurs à se contenter d'une traduction imparfaite de morceaux presque intraduisibles. — Mais quelque inférieurs qu'ils puissent être à l'original, ils ne laisseront pas de leur paraître encore importans et instructifs.

(*) *De la Plastique :* Observations sur la *forme* et la *figure*, tirées du songe de Pygmalion. Υε χαλλος, ερωτημα τύφλου. Riga, chez Hartknoch , 1778.

XII.

HERDER.

« Quelle main pourra saisir cette substance logée
» dans la tête et sous le crâne de l'homme? Un organe
» de chair et de sang pourra-t-il atteindre cet abîme de
» facultés et de forces internes qui fermentent ou se
» reposent? La Divinité elle-même a pris soin de couvrir
» ce sommet sacré, séjour et laboratoire des opérations
» les plus secrètes; — la Divinité, dis-je, l'a couvert
» d'une forêt (*), emblème des bois sacrés où jadis on
» célébrait les mystères. On est saisi d'une terreur reli-
» gieuse à l'idée de ce mont ombragé qui renferme des
» éclairs dont un seul, échappé du chaos, peut éclairer,
» embellir, ou dévaster et détruire un monde.

» Quelle expression n'a pas même la forêt de cet
» Olympe, sa croissance naturelle, la manière dont la
» chevelure s'arrange, descend, se partage ou s'entre-
» mêle?

» Le cou, sur lequel la tête est appuyée, montre, non
» ce qui est dans l'intérieur de l'homme, mais ce qu'il
» veut exprimer. Il désigne la fermeté et la liberté, ou
» bien la mollesse et la douce flexibilité. Tantôt son
» attitude noble et dégagée annonce la dignité de la
» condition; tantôt en se courbant il exprime la résigna-
» tion du martyre, et tantôt c'est une colonne, emblème
» de la force d'Alcide. Enfin ses difformités, son enfon-

(*) La chevelure.

» cement dans les épaules, sont encore des signes caractéristiques et pleins de vérité.

» Passons au visage humain, tableau de l'ame, image de la Divinité.

» Le front est le siége de la sérénité, de la joie, des noirs chagrins, de l'angoisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté. C'est une table d'airain où tous les sentimens se gravent en caractères de feu. — Je ne conçois pas comment un front peut jamais paraître un objet indifférent.

» A l'endroit où il s'abaisse, l'entendement paraît se confondre avec la volonté. C'est ici où l'ame se concentre, et rassemble des forces pour se préparer à la résistance.

» Au-dessous du front commence sa belle frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans sa douceur, — arc tendu de la discorde lorsqu'il exprime le courroux: ainsi, dans l'un et l'autre cas, c'est le signe annonciateur des affections. Je ne connais point d'aspect plus attrayant pour l'observateur éclairé, qu'un angle fin, bien prononcé, et qui se termine avec grace entre le front et l'œil.

» Le nez met un ensemble à tous les traits du visage; il forme pour ainsi dire une montagne de séparation entre deux vallées opposées : — la racine du nez, son dos, sa pointe, son cartilage, les ouvertures par lesquelles il respire la vie. — Que de signes expressifs de l'esprit et du caractère!

» Les yeux, à n'en juger même que par l'attouchement, sont, par leur forme, des portes de l'ame, des

» globes diaphanes, des sources de lumière et de vie.
» Le simple tact découvre que leur forme artistement » arrondie, leur coupe et leur grandeur, ne sont pas des » objets indifférens. Il n'est pas moins essentiel d'ob-» server si l'os de l'œil avance beaucoup, ou s'il se perd » imperceptiblement, si les tempes se creusent en ca-» vernes, ou présentent une surface unie.

» En général, la région où se rassemblent les rapports » mutuels entre les sourcils, les yeux et le nez, est le » siége de l'expression de l'ame dans notre visage, c'est-» à-dire l'expression de la volonté et de la vie active.

» Le sens noble, profond et occulte de l'ouïe, a été » placé par la nature aux côtés de la tête, où il est caché » à demi. L'homme devait ouïr pour lui-même : aussi » l'oreille est-elle dénuée d'ornemens. La délicatesse, le » fini, la profondeur, voilà sa parure.

» J'arrive à la partie inférieure de la face humaine que » la nature environne d'un nuage dans les mâles, et sans » doute avec raison. C'est ici que se développent sur le » visage les traits de la sensualité, qu'il convenait de » cacher dans l'homme. Chacun sait combien la lèvre » supérieure caractérise le goût, le penchant, l'appétit, » le sentiment de l'amour; que l'orgueil et la colère la » courbent; que la finesse l'aiguise; que la bonté l'ar-» rondit; que le libertinage l'énerve et la flétrit; que » l'amour et le désir s'y attachent par un attrait inexpri-» mable. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir » de support. — Rien de mieux articulé dans l'homme » que la lèvre supérieure à l'endroit où elle ferme la » bouche. Il est encore de la plus grande importance

» d'observer l'arrangement des dents et la conformation » des joues. Une bouche délicate et pure est peut-être » une des plus belles recommandations ; la beauté du » portail annonce la dignité de celui qui doit y passer ; » ici, c'est la voix, interprète du cœur et de l'ame, l'ex-» pression de la vérité, de l'amitié et des plus tendres » sentimens.

» La lèvre inférieure commence déjà à former le men-» ton, et l'os de la mâchoire qui descend des deux côtés » le termine. — Comme il arrondit toute l'ellipse du » visage, il peut être regardé comme la véritable clef de » voûte de l'édifice. Pour répondre à la belle proportion » des Grecs, il ne doit être ni pointu, ni creux, mais » uni, et sa chute doit être douce et insensible. Sa dif-» formité est hideuse. » —

Je n'ai point extrait de Herder tout ce que je m'étais proposé d'extraire. Plusieurs morceaux sont absolument intraduisibles ; d'autres retrouveront leur place dans la suite de cet ouvrage.



XIII.

DE LA PHYSIOGNOMONIE CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE.

« Jamais la physiognomonie, quand on lui suppose» rait quelque chose de réel, ne pourra devenir une » science. » Voilà ce qui sera répété mille et mille fois parmi ceux qui me liront, et par ceux qui ne me liront pas ; voilà ce qu'ils soutiendront peut-être opiniâtrément, quelque aisé qu'il soit de faire à leur assertion une réponse sans réplique.

Quelle est donc cette réponse ? — La voici :

La physiognomonie peut devenir une science aussi bien que tout ce qui porte le nom de science, aussi bien que la physique, car elle appartient à la physique ; aussi bien que la médecine, puisqu'elle en fait partie : que serait la médecine sans sémiotique (*), et la sémiotique sans physionomie ? aussi bien que la théologie, car elle est du ressort de la théologie : qu'est-ce en effet qui nous conduit à la Divinité, si ce n'est la connaissance de l'homme, et qu'est-ce qui nous fait connaître l'homme, si ce n'est son visage et sa forme ? aussi bien que les mathématiques, car elle tient aux sciences de calcul, puisqu'elle mesure et détermine les courbes, les grandeurs et leurs rapports connus et inconnus ; aussi bien

(*) La sémiotique est une partie de la médecine que l'on pourrait appeler la physiognomonie médicale. Elle a spécialement pour objet d'observer et de décrire, autant qu'il est possible, les symptômes des maladies. (*Note des Editeurs.*)

que les belles-lettres, car elle y est comprise, puisqu'elle développe et détermine l'idée de la beauté et de la noblesse.

La physiognomonie, comme toutes les autres sciences, peut, jusqu'à un certain point, être réduite en lois déterminées, avoir des caractères qu'on pourra enseigner et apprendre, communiquer, recevoir et transmettre. Mais, ici comme dans toutes les autres sciences, il faut beaucoup abandonner au génie, au sentiment; et dans bien des parties, la science manque encore de signes et de principes déterminés ou déterminables.

De deux choses l'une, il faut ou refuser le nom de science à toutes les sciences quelconques, ou l'accorder également à la physiognomonie.

Dès qu'une vérité ou une connaissance a des signes distincts, des règles et des principes clairs, elle est scientifique, et elle l'est autant qu'elle peut être communiquée par des mots, des images, des règles, des déterminations. Il ne s'agit donc que de savoir si la différence frappante et incontestable des physionomies et des formes humaines peut non-seulement être aperçue d'une manière obscure et confuse, mais encore s'il n'est pas possible d'en fixer les caractères, les signes, les expressions; s'il y a moyen d'établir et d'indiquer certains signes distinctifs de la force et de la faiblesse, de la santé et de la maladie, de la stupidité et de l'intelligence, de la grandeur d'ame et de la bassesse, de la vertu et du vice, etc.; et s'il y a moyen de distinguer les degrés et les nuances de ces caractères principaux d'une manière précise, c'est-à-dire, si on peut parvenir à

les classer scientifiquement. C'est l'unique point d'examen que présente la question ; et je déclare à quiconque ne veut pas l'approfondir, que ce n'est pas pour lui que j'écris, et que quand il prodiguerait sur cette matière tout le bel esprit à la mode, je ne lui ferais point de réponse. La suite de cet ouvrage ne laissera aucun doute sur le point en question.

Que dirait-on de celui qui bannirait la physique, la médecine, la théologie, les belles-lettres, etc., du domaine des sciences, uniquement parce que chacune d'elles offre encore un si vaste champ à défricher, tant d'obscurités, d'incertitude, tant d'objets qui ont besoin d'être déterminés?

N'est-il pas vrai que le physicien peut poursuivre jusqu'à un certain point ses premières observations? qu'il peut les analyser, les revêtir de paroles, les transmettre, et dire : Voici comment je m'y suis pris pour faire mes recherches; voici les objets que j'ai considérés, les observations que j'ai rassemblées; voici comment je les ai rangées, décomposées, comparées; enfin voici la conséquence que j'en ai tirée : telle est la route que j'ai suivie, suivez-la de même? Mais pourra-t-il toujours tenir le même langage? son esprit observateur n'atteindra-t-il jamais des vérités plus fines, et qui ne seront pas de nature à être communiquées? ne portera-t-il jamais son essor au-delà de ce qu'il pourra montrer au doigt, ou faire épeler à celui qui se traîne sur ses pas? Cependant la physique n'en sera pas moins une science. Combien de vérités n'avait pas pressenties Leibnitz, vérités qui étaient inaccessibles à d'autres avant que, dans les

sphères où s'élançait son génie, un Wolf eût tracé ces routes que tout froid logicien peut maintenant parcourir sans effort? N'en est-il pas ainsi de toutes les sciences? En est-il une seule qui ait été parfaitement connue dès son origine? n'a-t-il pas fallu toujours que l'essor sublime et l'œil perçant du génie la devançât de plusieurs siècles? Combien de temps ne s'écoule-t-il pas jusqu'à ce qu'il arrive un Wolf qui montre les avenues, qui fraie les routes pour chaque vérité découverte, pressentie, ou entrevue de loin? Est-il parmi les modernes un philosophe plus éclairé que Bonnet? Qui mieux que lui associe le génie de Leibnitz avec le sang-froid et la clarté de Wolf? qui est plus observateur que lui? qui distingue mieux le vraisemblable du vrai, l'observation des conséquences? Est-il un meilleur guide, un guide plus doux et plus aimable que lui? Cependant pourra-t-il tout communiquer? à qui rendra-t-il compte de tel sentiment anticipé de la vérité, de tel résultat, de telle source de plusieurs observations fines, profondes, mais indéterminables? Pourra-t-il les exprimer ces observations par des signes, des sons, des images, et en déduire des règles? N'en est-il pas de même de la médecine, de la théologie, de toutes les sciences et de tous les arts?

La peinture, mère et fille de la physiognomonie, n'est-elle pas une science? et cependant combien n'est-elle pas bornée! Voilà de l'harmonie, ici de la disproportion; ceci est plein de vérité, de force et de vie, c'est la nature même : cela est contraint, placé dans un faux jour, mal colorié, bas, difforme.

Voilà ce que vous pouvez dire, et prouver par des

raisonnemens que chaque élève pourra comprendre, retenir et répéter; — mais les écoles de peinture donnent-elles du génie au peintre? Pas plus que les théories et les cours de belles-lettres n'inspirent le génie poétique. — A quelle hauteur immense le peintre, le poète qui sortit tel des mains du créateur, ne s'élève-t-il pas au-dessus de tout ce qui peut se compasser en règles? — Mais quoique le sentiment énergique, l'instinct, les facultés qui lui sont propres, ne soient pas de nature à être versés dans un moule ordinaire, et réduits en règles, n'y aurait-il dans l'art rien de scientifique, rien qui soit susceptible de déterminations? Il en est de même de la physiognomonie. On peut jusqu'à un certain point déterminer la vérité physiognomonique, et l'exprimer en signes et en paroles. On peut dire: « Ceci est le caractère d'un esprit sublime; ce trait-ci est propre à la douceur, cet autre à la colère; ce regard est celui du mépris, cet autre celui de la candeur; là je découvre du jugement; voici l'expression du talent; ce trait est inséparable du génie. » Mais dira-t-on de même, C'est ainsi que vous devez observer; c'est là le chemin que vous devez suivre, et vous trouverez ce que j'ai trouvé, et vous parviendrez à la certitude? Quoi! ne voudra-t-on pas reconnaître que dans cette science, comme dans toutes les autres, un observateur exercé et doué d'une plus heureuse organisation se distingue par un coup-d'œil plus juste, plus pénétrant, plus vaste; qu'il prend un essor plus élevé, qu'il fait souvent des observations qui ne peuvent être exprimées en paroles, ni réduites en règles? S'ensuit-il de là que la

science en soit moins science dans tout ce qui peut être exprimé par des signes et communiqué par des règles? La physiognomonie n'a-t-elle pas cela de commun avec toutes les autres sciences? — Encore une fois, qu'on me nomme la science où tout soit déterminé, où il ne reste plus rien qui soit propre et particulier au goût, au sentiment, au génie? Malheur à une telle science, si elle existait! Le génie mathématique lui-même n'a-t-il point le pressentiment de certaines vérités, qui ne sont pas susceptibles de démonstration?

Albert Durer mesura l'homme, Raphaël le mesura aussi; mais il le sentit et le pénétra : le premier copia la nature en artiste, et dessina selon toutes les règles de l'art; l'autre traça l'idéal avec ses proportions, et ses dessins n'en furent pas moins l'expression de la nature.

Le physionomiste purement savant mesure comme Durer : le génie physiognomonique mesure et sent comme Raphaël. Du reste, plus l'esprit observateur acquerra de finesse, plus la langue s'enrichira, plus on fera de progrès dans l'art du dessin, plus l'homme étudiera l'homme, l'être le plus excellent et le plus intéressant de la terre; plus aussi la physiognomonie deviendra scientifique, c'est-à-dire, plus elle sera déterminée, plus elle sera facile à étudier et à enseigner. Elle deviendra la science des sciences, et alors proprement elle ne sera plus science, mais sensation, sentiment vif et prompt de la nature humaine. — Alors il y aurait de la folie à la réduire en science : bientôt on verrait de toute part disputer, écrire, ouvrir des cours

sur la physiognomonie, et dès lors elle ne serait plus ce qu'elle doit être, la première science de l'humanité.

Quel parti faudra-t-il donc que je prenne? Traiterai-je scientifiquement la physiognomonie? Oui, et non : souvent je présenterai les observations les plus précises, souvent je ne communiquerai que de simples pressentimens, laissant à l'observateur le soin d'en rechercher les caractères, et au philosophe celui d'en fixer les déterminations. Souvent j'inviterai seulement les yeux à voir, et les cœurs à sentir; et m'adressant quelquefois à un spectateur oisif, je lui dirai, afin de ne point passer pour entièrement inepte à ses yeux, je lui dirai tout bas: Tenez, voici ce qui est à votre portée; et cela suffit pour vous faire conjecturer que d'autres sont en état d'en voir davantage.

Qu'il me soit permis de terminer ce morceau en appliquant à mon sujet quelques idées d'un grand homme, qui joignait à des connaissances rares et profondes le don de discerner les esprits, don qu'il possédait au point que, par le seul regard extérieur, il décidait si un malade auquel tout l'art des médecins ne pouvait rendre la santé, avait cependant l'espoir d'être guéri.

« Maintenant nous ne connaissons encore qu'en » partie; et nos explications, nos commentaires ne sont » que des fragmens : mais quand la perfection sera ve» nue, ces faibles essais seront abolis; car ils ne sont » encore que le langage mal articulé d'un enfant; et ces » mêmes idées, ces mêmes efforts me paraîtront pué» rils, quand une fois je serai parvenu à la maturité. Jus» qu'ici nous ne voyons la gloire de l'homme qu'obscu-

»rément et à travers un voile, bientôt nous la verrons »face à face. — Aujourd'hui nous ne connaissons encore »qu'imparfaitement, bientôt je connaîtrai comme j'ai »moi-même été connu de celui qui est le principe, le »mobile, et la fin de toutes choses! A lui soit honneur »et gloire dans toute l'éternité! Amen! »



X IV.

SUITE DE L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

Mes lecteurs me sauront gré, sans doute, d'essayer de leur prouver par quelques exemples préliminaires qu'il est possible de réduire la physiognomonie en science. Je n'annonce que des exemples préliminaires, mon but étant seulement de les encourager à entrer eux-mêmes dans la carrière des observations. — D'ailleurs mon ouvrage fournira des preuves continuelles de ce que j'avance, bien que je sois très-éloigné de croire que notre siècle soit destiné à produire un système scientifique sur les physionomies ; et bien moins encore que ce soit à moi qu'on puisse en avoir l'obligation. Commençons seulement par rassembler un nombre suffisant d'observations, et tâchons de les caractériser avec toute la précision, toute la justesse dont nous sommes capables. Quant à moi, je borne mon ambition à préparer des matériaux pour le siècle suivant; à laisser des mémoires sur cet objet à quelque homme qui aura dix fois plus de loisir, et bien plus de talens et de génie philosophique que moi, et à lui léguer pour ainsi dire cette vérité : Un système physiognomonique est une chose possible.

Il s'agit principalement de reconnaître ce qu'il y a de manifestement déterminé dans les traits, et de fixer des signes caractéristiques dont l'expression soit généralement reconnue. Je demanderai donc pour le moment : Si la petite tête ci-dessous n'est point scientifiquement

déterminable d'après le contour du front et des sourcils ? Si ce front et ces sourcils n'annoncent pas un caractère entièrement différent, de ce qu'il serait si le contour du front formait une ligne droite, ou si les sourcils étaient relevés en forme d'arc? Je n'en demande pas davantage.



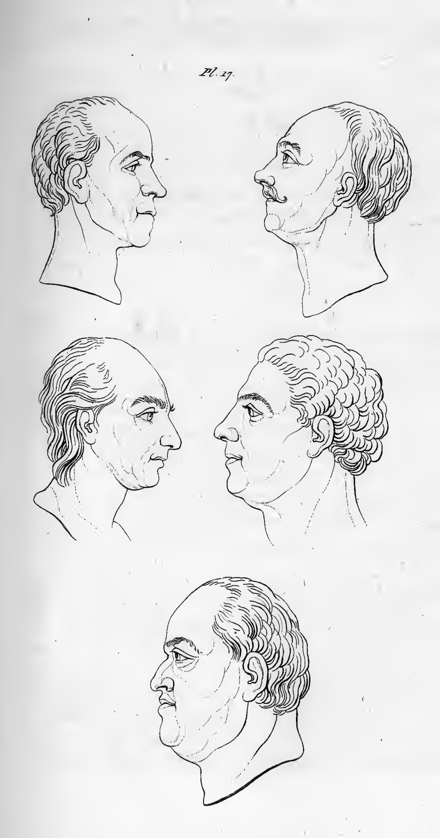
XV.

EXERCICE PHYSIOGNOMONIQUE RELATIF AUX RÉFLEXIONS PRÉCÉDENTES.

Voici cinq profils très-différens l'un de l'autre, mais pas autant à beaucoup près qu'ils pourraient l'être. (*Voyez la Planche ci-jointe.*)

Tout connaisseur verra du premier coup-d'œil qu'ils ont été copiés d'après nature ; mais il apercevra aussi qu'ils s'écartent sensiblement de la nature. Cependant, à ne considérer ces visages que tels qu'ils sont là devant nous, doutera-t-on qu'ils ne puissent être déterminés et classés scientifiquement? On n'a qu'à comparer les contours, la situation et l'obliquité des fronts, comparer les yeux, et sur-tout les contours inférieurs de la paupière supérieure, comparer les angles que forme le contour extérieur de la pointe du nez et de la lèvre supérieure, comparer enfin les mentons. — Qu'on observe, et qu'on se rende compte des caractères de cette différence; qu'on y substitue d'autres traits, et qu'on se demande ensuite s'ils ne produiront pas d'abord une impression différente.

Je m'en tiendrai pour le présent à cet exemple préliminaire. — Par degrés je conduirai mon lecteur à d'autres observations.


Pl. 27.

XVI.

DE L'UTILITÉ DE LA PHYSIOGNOMONIE.

« Une connaissance plus distincte, plus déterminée, » plus juste, plus étendue, — en un mot, plus parfaite » de l'homme, est-elle utile en soi, ou ne l'est-elle point? » Est-il avantageux ou non de connaître les qualités in- » ternes par la forme et les traits extérieurs? » L'examen de cette question mérite de trouver place parmi les premiers morceaux de ces Essais.

On sent bien que si elle m'eût paru problématique, cet ouvrage n'aurait point vu le jour. J'ajoute qu'elle ne m'a point paru difficile à résoudre, et je présume que bien d'autres penseront comme moi.

D'abord elle rentre dans cette question générale : « Est-ce un avantage pour l'homme d'acquérir des con- » naissances, de les augmenter et de les perfectionner? » Il me semble que chaque personne non prévenue pressentira aisément la réponse.

En effet, il faudrait totalement méconnaître la nature de l'homme et des objets qui l'entourent, ou s'aveugler sur le rapport frappant qui existe entre son bonheur et les instincts dont il est doué, pour refuser d'admettre que l'usage modéré de chaque faculté, et la satisfaction raisonnable de chaque instinct, sont avantageux, utiles, indispensables au bien-être de l'homme.

S'il a été doué de forces corporelles et d'un instinct qui le porte à les exercer, il est donc manifestement avantageux et utile qu'il emploie ces forces naturelles.

De même, s'il a reçu l'aptitude et la faculté d'aimer, il est avantageux et utile qu'il aime. — Par conséquent aussi, puisqu'il a de la capacité et du penchant pour acquérir des connaissances, il est avantageux, utile, indispensable qu'il satisfasse cet instinct, qu'il fasse usage de cette faculté au moins jusqu'à un certain degré. Aussi ne se peut-il rien de plus sophistique que tous les argumens par lesquels on prétend prouver que les lumières sont nuisibles à l'homme, et qu'un état d'ignorance leur est préférable.

Je puis, et je dois supposer ici qu'on accordera du moins à la physiognomonie cette utilité générale qu'on ne peut raisonnablement refuser à aucune des sciences humaines. Or, n'a-t-on pas regardé de tout temps, et à juste titre, la connaissance de l'homme comme la plus importante et la plus utile de toutes les connaissances? Est-il pour l'homme un objet plus intéressant que l'homme? Est-il une connaissance qui puisse influer davantage sur sa félicité que celle de lui-même?

Il y a plus encore : de tout ce qu'il est possible de savoir de l'homme, de tous les raisonnemens qu'on peut former sur son être, sur son esprit, son cœur, ses facultés et ses talens, rien n'est plus incontestable, ni d'une utilité plus certaine, que les connaissances acquises par des signes qui frappent les sens : connaissances qui se trouvent ainsi fondées sur l'expérience. Quel est le philosophe qui ne préfère la partie empirique de la psycologie à tout le reste?

Ainsi, indépendamment de ses autres avantages, la

physiognomonie, à titre de connaissance en général, de connaissance de l'homme, enfin de connaissance empirique de l'homme, a déjà le mérite d'une triple utilité.

Si l'on veut se convaincre plus particulièrement de ses avantages, qu'on suppose pour un instant que toute espèce de tact physiognomonique, que toutes les connaissances de ce genre, même les moins distinctes, soient bannies de l'univers; combien de confusion, d'incertitude, d'absurdités n'en résulterait-il pas dans mille et mille de nos actions? Quel tourment que l'incertitude au moment où il faut agir! Quel obstacle dans notre commerce immédiat avec les hommes! Quelle perte que celle de la confiance fondée sur une masse de vraisemblances, ou confusément senties, ou distinctement observées! Et combien d'actions et d'entreprises qui ne pourraient jamais avoir lieu!

L'homme est destiné à vivre avec ses semblables, et la connaissance de l'homme est l'ame de la société; c'est elle qui la rend utile et agréable; et, jusqu'à un certain point, elle est absolument indispensable à chaque individu. Or, la science des physionomies n'est-elle pas le meilleur, le plus facile, le plus infaillible moyen d'acquérir cette connaissance, puisque dans mille et mille cas, il est impossible de juger l'homme par ses actions?

Qu'on réfléchisse seulement sur les divers détails qu'il importe de savoir touchant les qualités d'un homme, chaque fois qu'on doit avoir des relations avec lui, l'employer, ou lui confier ses intérêts. Que signifient les

mots vagues de bon et de méchant, de spirituel ou de borné, lorsqu'il s'agit de connaître quelqu'un ?

Vous me dites : Cet homme est bon et il a de l'esprit; mais je ne l'ai jamais vu cet homme, et il y a tant d'espèces et de degrés de bonté et d'esprit, que les deux qualités que vous lui attribuez ne m'instruisent guère encore.

Il en serait de même de toutes les autres dont vous pourriez me faire l'énumération : ces mots auraient toujours un sens et un degré infiniment indéterminés, et vos observations, votre manière d'en tirer des conséquences, me laisseraient toujours dans l'incertitude. — Si, au contraire, je vois cet homme, sa figure, ses mouvemens, ses gestes, si je l'entends parler, — quelle précision n'acquiert pas tout d'un coup à mes yeux l'idée que vous m'avez donnée de lui ? Avec quelle rapidité se modifie chez moi, se confirme ou se contredit le jugement que vous en avez porté ! Combien je me sens instruit depuis que je l'ai vu ! Combien n'ai-je pas remarqué de convenances et de disconvenances que vous ne m'aviez point expliquées, que vous ne pouviez point m'expliquer, sinon par son extérieur, c'est-à-dire comme physionomiste ? Voilà donc une nouvelle preuve que vous me fournissez, de l'utilité de la physiognomonie.

Après cela, que le physionomiste multiplie les observations, qu'il saisisse des distinctions fines, qu'il fasse des expériences, qu'il indique des signes, qu'il invente de nouveaux mots pour de nouvelles observations, et qu'il sache abstraire des propositions générales ; en un mot, qu'il enrichisse et perfectionne la science, le lan-

gage et le sens physiognomoniques, — et l'usage et l'utilité de la science croîtront avec ses progrès.

Qu'on se transporte en idée dans la sphère d'un politique, d'un pasteur, d'un instituteur, d'un médecin, d'un négociant, d'un ami, d'un père de famille, d'un époux; — l'on sentira aussitôt quels avantages chacun d'eux peut tirer des connaissances physiognomoniques. On pourrait composer une physiognomonie particulière pour chacun de ces états.

Mais il y a plus : en parlant de l'utilité de la physiognomonie, on ne doit pas s'arrêter seulement à ce qui peut en être appelé scientifique dans le sens le plus restreint, se borner aux effets qu'elle peut produire, considérée sous ce point de vue; il s'agit encore d'envisager un effet immédiat qui résulte nécessairement de cette étude, c'est-à-dire, d'exciter et de perfectionner l'esprit d'observation et le tact physiognomonique.

S'il est vrai que ce tact soit uni à la sensation du beau et du difforme, au sentiment de la perfection et de l'imperfection — (et quel est l'écrivain physiognomonique bien intentionné qui ne cherche à exercer, à exciter l'un et l'autre?), ne voit-on pas combien l'usage de la physiognomonie acquiert d'étendue et d'importance? Ici mon cœur s'émeut au pressentiment qu'il éprouve. — Une nouvelle source de connaissances réveillera dans les âmes l'amour du noble et du beau, excitera un dégoût invincible pour tout ce qui est bas et ignoble; le penchant au bien s'accroîtra dans chaque homme devenu physionomiste : accoutumé désormais à la contemplation et au sentiment immédiat de la beauté de la vertu,

et de la difformité du vice, un charme puissant et doux, varié, mais continuel, l'entraînera sans cesse vers tout ce qui tend à la perfection de sa nature.

La physiognomonie est une source de sentimens délicats et sublimes; c'est un nouvel œil qui aperçoit dans la création mille traces de la sagesse et de la bonté divine, et qui contemple sous un nouveau point de vue l'auteur adorable de la nature humaine, qui a su mettre tant de vérité et d'harmonie dans cet ouvrage de sa main.

Là, l'œil exercé du connaisseur trouve une source inépuisable de plaisirs intellectuels et moraux, où l'œil faible et novice du spectateur inattentif ne soupçonne rien. Lui seul comprend la plus belle, la plus éloquente, la moins arbitraire, la plus invariable et la plus énergique des langues, la langue naturelle de l'esprit et du cœur. de la sagesse et de la vertu. Il apprend à la lire sur le visage de ceux qui la parlent sans le savoir; il reconnaît la vertu à travers tous les voiles qui la cachent. C'est avec un secret ravissement que le physionomiste ami de l'humanité pénètre dans l'intérieur d'un de ses semblables, et y aperçoit les plus nobles dispositions; au moins il en voit le germe, qui peut-être ne se développera que dans le monde à venir. Il distingue dans les caractères le fond d'avec l'habituel, et l'habituel d'avec l'accidentel: ainsi il ne juge l'homme que d'après lui-même.

Je ne saurais décrire le plaisir que j'éprouve souvent, je dirais presque tous les jours, lorsque, au milieu d'une foule de gens inconnus, j'en découvre qui portent sur leur front, si je puis m'exprimer ainsi, le

sceau de l'approbation divine et d'une plus haute destinée! — lorsque je vois entrer dans ma chambre un étranger dont le visage réfléchit l'intégrité, et m'annonce au premier coup-d'œil le triomphe de la raison! — C'est alors que les sens, l'esprit et le cœur se dilatent et s'ouvrent au bonheur, qu'une faculté est excitée par l'autre, que l'âme s'exalte, s'élève, s'agrandit. — O Dieu tout bon, tu as voulu que l'homme fût heureux par ses semblables! — C'est dans de pareils momens que je devrais écrire sur l'utilité de la physiognomonie. Elle enchaîne les cœurs ; c'est elle qui forme les amitiés les plus durables et les plus sacrées.

Elle est aussi l'ame de la prudence. Tandis qu'elle perfectionne et qu'elle exalte les plaisirs de la société, elle avertit en même temps le cœur du moment où il convient de se taire ou de parler, de consoler ou de reprendre, de censurer ou de donner des encouragemens.

Elle peut devenir la terreur du vice. Qu'il se réveille le tact physiognomonique, qu'il opère chez les humains, et nous verrons notés d'infamie ces tyrans hypocrites, ces avares, ces épicuriens, ces fourbes qui, sous le masque de la religion, étaient son opprobre, et les perturbateurs de la félicité publique.

L'utilité seule de la physiognomonie pourrait fournir la matière d'un gros volume, même de plusieurs, en l'appliquant à diverses classes de personnes. Le plus sûr, mais aussi le moindre des avantages qu'elle procure, est celui qu'elle donne au peintre, dont l'art se réduit à rien, s'il ne consiste dans la physiognomonie; et le

plus grand bien qu'elle produit, c'est de former, de guider et de corriger le cœur humain. Les observations particulières que j'aurai fréquemment occasion de rapporter, serviront à rendre ce dernier avantage de plus en plus sensible. J'ajouterai seulement pour conclure ce fragment, — hélas, trop imparfait! — ce que j'ai déjà dit : — Le peu de connaissances que j'ai acquises en ce genre, et l'exercice que je suis parvenu à donner à mon tact physiognomonique, me sont tous les jours infiniment utiles, et même, j'ose le dire, presque indispensables : sans eux je serais arrêté dans ma carrière par des obstacles que maintenant j'ai le bonheur de surmonter.

XVII.

DES INCONVÉNIENS DE LA PHYSIOGNOMONIE.

Je crois entendre une ame honnête m'adresser ce langage : « Que fais-tu, toi l'ami déclaré de la religion » et de la vertu? — combien de maux tu vas causer! — » Tu te proposes d'apprendre aux hommes l'art malheu- » reux de juger leurs frères sur les traits de leur visage, sur » des mines équivoques? La fureur de censurer, de blâ- » mer, d'épier les défauts d'autrui, n'est-elle pas déjà » trop générale? Faut-il encore que tu enseignes à puiser » au fond des cœurs les secrets, les pensées, les fautes » qu'ils recèlent? Vois des observateurs s'élever de toute » part, portant autour d'eux un regard perçant, des » yeux armés. Dans les sociétés, les convois, les temples, » — par-tout des physionomistes; — rien ne les occupe, » ne les touche, ne les intéresse que le soin d'étudier les » visages et de sonder les cœurs. Et c'est toi, c'est ton » livre qui les a fait naître. Chez eux le penchant à juger, » à condamner leurs frères se tourne en passion, les » agite, les embrase, et détruit jusqu'aux derniers restes » d'humanité et de vertu qui pouvaient encore se trouver » dans leurs cœurs.

» Tu parles de l'utilité de ton objet! Tu crois ensei- » gner aux hommes à connaître, à sentir la beauté des » caractères de la vertu et la laideur du vice, et tu pré- » tends les attirer ainsi à la vertu, et leur inspirer l'hor- » reur du vice par le sentiment de sa difformité extérieure! » Considérés de plus près, sais-tu à quoi se réduiront tes

» efforts? à inviter à devenir bon, afin de passer pour tel;
» et cet être déjà si vain, si avide de louanges, qui n'aime
» que trop à paraître aux autres ce qu'il devrait être en
» effet, deviendra plus vain encore, et briguera l'estime
» et la louange, non-seulement par ses actions et ses pa-
» roles, mais encore par chaque trait, chaque linéament
» de son visage. Voilà donc ce que tu opères, au lieu de
» l'affaiblir ce trop puissant ressort des actions humaines,
» et d'en fortifier un meilleur; au lieu d'apprendre à
» l'homme à rentrer en lui-même, à corriger son inté-
» rieur, à rester innocent ou à devenir bon en silence,
» sans raisonner sur les caractères extérieurs du vice et
» de la vertu. »

L'accusation est grave, et n'est pas dénuée d'une apparence de vérité. Mais combien la défense est facile, et avec quel plaisir je l'entreprends vis-à-vis de ceux qui forment ces plaintes par une vraie sollicitude pour l'humanité, et non pour faire étalage de sensibilité!

Elle porte sur deux chefs, cette accusation : « J'en-
» courage la manie de juger le prochain, et je nourris la
» vanité; ou bien, l'homme, par ma faute, sera plus
» enclin que jamais à juger, à censurer autrui; je le rends
» plus vain encore qu'il ne l'est, et l'engage à revêtir les
» apparences de la bonté. »

Je vais répondre à chacune de ces objections, et l'on m'en croira sans doute, quand j'assure que déjà je me suis souvent répété, et que j'ai senti dans toute sa force ce qu'elles peuvent avoir de fondé.

La première objection concerne l'abus qui peut résulter de cette science.

D'abord il est sûr qu'on ne saurait abuser d'un bien avant qu'il existe, et lorsqu'il vient à exister il ne commence à produire du mal que parce qu'il donne innocemment lieu à l'abus.—Faudra-t-il, à cause de cela, se passer du bien?

D'ailleurs les raisonnemens qu'on fera sur l'abus qui peut résulter, ou, si l'on veut, qui résultera inévitablement de cette science, n'ont pourtant qu'un poids déterminé; car celui qui veut être équitable ne s'arrête pas seulement à calculer le mal; il pèse en même temps les avantages; et si la balance penche évidemment de leur côté, il se tranquillise, et cherche autant qu'il lui est possible à prévenir et à détourner les inconvéniens.

Pour nous inspirer cette fermeté héroïque dans toutes les bonnes entreprises qui ne sont point exemptes d'un mélange de mal, et nous guérir de l'inquiétude pusillanime qui se laisse détourner d'une bonne action à cause des maux accessoires qu'elle entraîne, — jetons les yeux sur celui qui a procuré le plus grand de tous les biens. Rempli de la plus tendre humanité, pacifique sans faste, il tint néanmoins ce langage : « Je ne suis »point venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée. » Il déplora chacune des suites fâcheuses qui résultèrent de sa mission; cependant il n'en fut pas moins tranquille et ferme dans l'exécution de ses plans; il voyait dans l'avenir les effets de toutes ses actions, et le bien l'emporter infiniment sur le mal.

Je déplore sans doute l'abus qu'on pourra faire de mon ouvrage; mais convaincu qu'il produira infiniment plus de bien que de mal, cette idée me rassure. Je prévois

clairement et dans toute leur étendue les effets nuisibles qui en résulteront, ou du moins qui peuvent en résulter, sur-tout dans les premiers mois ou les premières années, et chez ceux qui s'en tiennent à la superficie des connaissances divines et humaines. Loin de me cacher ces inconvéniens, je me les représente aussi vivement qu'il est possible, afin de m'animer à faire de continuels efforts pour les prévenir, autant qu'il est en moi, et j'en tire un puissant motif de rendre d'ailleurs mon travail aussi utile qu'il est en mon pouvoir. Enfin, loin de me décourager à l'idée des effets pernicieux que je prévois, puisque toute entreprise, quelque bonne, je dirai même quelque divine qu'elle soit, entraîne toujours plus ou moins de mal, je m'affermis à chaque pas dans la conviction « que mon entreprise est bonne » en elle-même, et que tout homme qui me lira avec » quelque attention deviendra plutôt meilleur que plus » méchant, à moins que son cœur ne soit déjà totalement corrompu. » Voilà ce que j'avais à dire en général. Il me reste à discuter plus particulièrement la première objection.

I.

Je n'enseigne ni la nécromancie, ni un secret difficile à découvrir, dont il n'eût tenu qu'à moi de rester seul en possession, qui nuira mille fois pour une qu'il sera utile, et que par cela même il est dangereux de publier. Je m'occupe d'une connaissance universellement répandue, à la portée de tout le monde ; le lot est le partage de chaque homme, et je rends compte de mes sensations, de mes observations et de mes ré-

sultats. Qu'on se rappelle toujours que les caractères extérieurs sont destinés à faire connaître l'intérieur ; que toutes les connaissances humaines viendraient à cesser, si nous perdions la faculté de juger de l'intérieur par l'extérieur, que tout homme quelconque possède jusqu'à un certain degré le tact physiognomonique, qu'il naît avec ce tact comme avec deux yeux dans la tête, s'il est bien conformé. Qu'on n'oublie point que dans toutes les assemblées, dans toute espèce de commerce et de société, les hommes jugent toujours par la physionomie, soit d'après des sentimens obscurs, ou d'après des observations plus distinctes. — Qu'ainsi, supposé même que la science physiognomonique ne parvînt jamais à être réduite en système, chacun n'en exercerait pas moins ce talent tout-à-la-fois naturel et acquis, comme il l'a fait long-temps avant que j'aie songé à publier mes Essais. Serait-ce donc un si grand mal de substituer à des idées obscures des idées plus claires et plus précises ? Au lieu d'abandonner les hommes à un sentiment grossier, erroné et confus, et de les exposer à porter des jugemens absurdes, ne vaut-il pas mieux perfectionner leur tact, leur dicter des règles de prudence, employer et la voix de l'humanité et l'exemple des physionomistes les plus expérimentés pour les rendre circonspects dans leurs jugemens, chaque fois que les conséquences en pourraient devenir nuisibles? Encore une fois, serait-ce donc un si grand mal de parvenir à ce but?

Je le déclare ici solennellement : « Quiconque refuse » de se rendre à mes avis salutaires ; quiconque refuse,

» malgré les raisons et les exemples que j'allègue, de » reconnaître qu'il est possible de se tromper dans ses » jugemens ; quiconque se plaît à penser mal de ses » frères, à répandre les fausses idées qu'il s'en fait, et » à détruire leur réputation, se rendra coupable sans » que j'y aie part ; mon ame ne sera point souillée de » son crime au jour où toutes les mauvaises actions se» ront découvertes et punies, au jour où la justice éter» nelle réserve une double peine à celui qui aura porté » des jugemens téméraires. »

II.

Je crois pouvoir soutenir qu'il ne se trouvera que bien peu de personnes qui ne s'étant point permis précédemment d'épier et de juger avec malignité leurs semblables, commenceront à l'époque de mon ouvrage à contracter cette malheureuse disposition.

Et sans que la physiognomonie y donne lieu, combien n'y a-t-il pas de gens dont l'esprit et le cœur ne connaissent d'autre aliment que le plaisir de juger et de critiquer les autres, soit en particulier, soit dans les sociétés ; de disserter malignement sur ce qu'ils font et ne font pas, sur les qualités qu'ils ont et celles qui leur manquent, sur leurs desseins et ce qu'il en faut attendre, sur les défauts de leur caractère, de leur cœur, etc. ? Voilà autant de sujets d'observations et de médisance dans lesquels n'entre pour rien la science des physionomies.

Et quelle est dans la plupart des cas la base des jugemens téméraires et tranchans qu'on porte sur l'esprit, et principalement sur le cœur et le caractère d'un

homme? une action, un mot, une anecdote qu'on aura découverte et divulguée, peut-être plusieurs actions, plusieurs petites particularités, mais qu'on nous donne pour très-authentiques. Soit : nous les admettrons comme telles ; mais nous allons voir si cette manière de juger les caractères est appuyée sur un fondement bien solide.

« Cette action, dites-vous, est mauvaise, celle-ci est » injuste, cette autre équivoque. » D'accord, mais vous l'a-t-on racontée bien exactement? cela est plus rare que vous ne pensez. Vous a-t-on rapporté toutes les circonstances de cette action, et en connaissez-vous tous les motifs? « Non. » Quoi! vous les ignorez, et cependant vous fondez sur cette action un jugement définitif?

Que j'aime bien mieux avoir pour base de mes observations sur l'homme la physionomie de son visage, celle de toute sa figure, de son maintien et de ses gestes, base infiniment plus solide que celle qu'on fonde sur telle ou telle action détachée de l'ensemble et des circonstances! Cet homme, dit-on, est violent et colère. Comment le savez-vous? — Par ses actions. — A la bonne heure ; mais je viens à le rencontrer cet homme, et je suis frappé de la douceur et de la modestie qu'expriment son visage et tout son maintien. J'aperçois en lui un homme doux, mais vif et qui s'irrite quelquefois (mais quiconque ne s'irrite jamais n'est pas homme, et sa douceur n'est pas une vertu réelle) ; je le considère, et rien ne m'annonce un caractère violent.

Dès-lors je ne néglige rien pour éclaircir les faits qui ont donné lieu à cette imputation. On m'apprend qu'il

lui est échappé quelques expressions indiscrètes. Et à quel propos? — Hélas! un homme hautain et dur l'avait poussé à bout par les prétentions les plus injustes. — C'est donc la physiognomonie qui m'a réconcilié avec cet homme, c'est elle qui me l'a fait voir sous un jour bien différent de celui sous lequel la médisance me l'avait montré.

Cet autre, me dit-on, quoiqu'il possède un très-gros revenu, est fort économe dans sa table, ses meubles, ses habits. — J'approuve cette économie. — « Y pen»sez-vous? s'écrie-t-on. Il pousse l'avarice au plus haut »point, il se refuse presque le nécessaire, et appré»hende la moindre dépense. »

Je hausse les épaules, je réfléchis en silence, ne pouvant concilier cette passion avec l'air noble et gracieux de son visage, et la franchise naturelle qu'annoncent ses manières; et peu de temps après je découvre que cet homme respectable, décrié dans toute la ville pour son avarice, ne s'impose tant d'économie qu'afin d'affranchir d'une dette considérable son père, autrefois en crédit, mais ruiné maintenant par des dépenses excessives.

« Ce Juif n'a aucun respect ni pour le sanhédrin, ni »pour les docteurs de sa loi. — On l'a vu disperser et »chasser à coups de fouet des gens qui ne lui avaient »jamais fait aucun mal; — il aime la bonne chère, et »voit des gens méprisables : il se plaît à semer la divi»sion, et tout nouvellement encore on lui a entendu »dire à ses confidens : Je ne suis point venu apporter »la paix sur la terre, mais l'épée. »

Quelle idée ces différentes actions vous donnent-elles de celui qui les a faites? Qu'on vous présente au contraire le portrait du même homme, dessiné, je ne dirai point par Raphaël, par le plus grand des peintres, mais seulement par un Holbein; et n'eussiez-vous qu'une très-petite mesure de tact physiognomonique, oh! avec quelle certitude, quelle intime persuasion vous porterez de lui un jugement directement opposé au premier! Les traits isolés dont on vous a fait le récit, mis à leur place, n'ont plus rien de choquant, vous les trouvez assortis à son grand caractère, dignes d'un ami de l'humanité.

Enfin, si l'on considère que la physionomie représente l'homme tout entier à un œil exercé; que son langage aussi clair, aussi varié qu'infaillible, exprime tout l'intérieur de l'homme placé devant vous, on n'aura point à craindre que la science dont elle est l'objet donne lieu à des jugemens téméraires ou faux: tout au contraire elle doit les prévenir, si jamais on parvient à la répandre et à la perfectionner.

III.

On fait contre elle une seconde objection: on lui reproche « de nourrir la vanité, en excitant l'homme à » devênir meilleur seulement pour acquérir les avantages » d'une belle physionomie. »

Défenseur de l'innocence! peu s'en faut que tu ne me séduises par cet argument. Cependant je te dirai, mais avec douleur, « que ton idéal a été pris dans un » monde peuplé d'êtres innocens, et qu'il ne convient » pas au nôtre. »

Les hommes que tu veux corriger ne sont pas des enfans qui sont bons sans le savoir : il s'agit d'hommes faits, à qui l'expérience doit apprendre à discerner le bon du mauvais, et qui, pour devenir meilleurs, doivent nécessairement connaître et leurs mauvaises et leurs bonnes qualités. Permets que l'homme associe au noble penchant qui le porte à la vertu le désir d'être approuvé des gens de bien, et ne détruis point cet appui des vertus humaines; permets à l'homme de reconnaître et de sentir que Dieu attache au vice la difformité, et qu'il revêt la vertu d'un charme inimitable; — permets-lui un sentiment de joie lorsqu'il voit ses traits s'embellir à mesure que son cœur s'ennoblit. Cependant dis-lui que la vertu dont la vanité est le principe n'est pas une vertu pure et solide, que la vanité porte un caractère ignoble, « et que la vraie beauté, que donne la » vertu, ne peut jamais être acquise que par la vertu » même, qui suppose aussi un cœur exempt de vanité. »

Vois-tu s'échapper une larme des yeux de ce jeune homme qui s'est écarté du sentier de la vertu? son miroir, ou peut-être le regard douloureux qu'a fixé sur lui un physionomiste qui l'aime, l'avertit de sa dégradation : — chaque grand idéal des maîtres de l'art lui présente la nature humaine dans toute sa dignité. — Il déplore ses erreurs, et dès cet instant il forme le vœu de les réparer; il aspire à devenir un jour un des ornemens de la création.

XVIII.

DE LA FACILITÉ DE L'ÉTUDE DE LA PHYSIOGNOMONIE.

La moins compliquée des sciences ou des connaissances humaines, le plus simple, le plus commun des arts, paraissent difficiles tant qu'ils sont nouveaux, tant qu'ils ne sont enseignés que verbalement ou par écrit, et avant que l'expérience et une pratique journalière les aient rendus familiers. En un mot, il n'est rien qui ne présente d'abord des difficultés, sans en excepter les choses mêmes qui s'exécutent tous les jours, et avec une facilité qu'on aurait peine à croire, si elle n'était aussi incontestable qu'étonnante. Combien d'objections à faire sur la possibilité de traverser le vaste Océan, — de construire une montre de poche, une montre de bague, et tant d'autres chefs-d'œuvre de l'art, si tous les jours nous n'avions l'occasion d'en juger par nos propres yeux! Combien de difficultés dans l'art de guérir les maux physiques! et cependant il est possible de surmonter ou de prévenir une partie des obstacles que rencontre la médecine.

On ne devrait jamais décider légèrement ni avec précipitation de la possibilité, de la facilité ou de la difficulté de ce qu'on n'a point encore essayé. La chose la plus aisée peut être difficile pour celui qui n'en a pas fait l'épreuve à plusieurs reprises, tandis qu'à force d'essais les plus grandes difficultés s'aplanissent. Lieu commun cent fois rebattu, me dira-t-on : soit; mais c'est pourtant à ce principe que tient la preuve de la

facilité de l'étude physiognomonique, et celle de la légèreté ou de l'obstination de ceux qui aiment mieux nier la possibilité de cet art, que d'ouvrir les yeux pour en reconnaître la réalité.

Pour moi j'en ai fait l'essai, et j'en puis dire au moins quelque chose; moi, cependant, qui de vingt qualités que je crois nécessaires au physionomiste, puis à peine m'en attribuer une seule. Une vue très-courte; peu de loisir; nulle patience; nulle habileté dans l'art du dessin; très-peu de connaissance du monde; une vocation qui me fournit, à la vérité, l'occasion de connaître les hommes, mais qui m'occupe trop pour que je puisse me livrer à une étude particulière et suivie; des notions très-superficielles de l'anatomie; défaut de cette connaissance des ressources de la langue et de la propriété des termes, qui ne peut être acquise que par une lecture étendue et bien méditée des meilleurs écrivains, et sur-tout des auteurs épiques et dramatiques de toutes les nations et de tous les siècles. — Quels désavantages! — Et cependant à peine se passe-t-il un jour sans que mes anciennes observations ne se confirment, ou que je n'en fasse de nouvelles.

Pour peu qu'on sache observer et comparer, et qu'on soit une fois entré dans le chemin que la nature elle-même a tracé, fût-on encore plus dépourvu de connaissances que je le suis, chaque jour, au milieu même des difficultés qui sans doute se présenteront de toutes parts, on avancera néanmoins de quelques pas.

N'avons-nous pas toujours des hommes sous nos yeux? Dans la ville la moins considérable, il y a un con-

cours perpétuel de monde; on y trouve des personnes dont les caractères sont ou différens, ou même entièrement opposés; plusieurs de ces caractères nous sont connus indépendamment de la science des physionomies; nous savons avec certitude que tels et tels sont bienfaisans, durs, légers, défians, spirituels, bornés ou stupides : leurs visages diffèrent autant que leurs caractères; et déterminer, décrire ou dessiner les différences de leurs physionomies, n'est pas plus difficile que d'établir la différence des caractères que nous leur connaissons.

Tous les jours nous sommes à portée d'étudier les hommes; tous les jours leurs intérêts se confondent ou se croisent avec les nôtres. Ils ont beau se déguiser, trop souvent la passion les démasque, et nous montre leur vraie forme par un trait subit de lumière, ne fût-ce que d'un côté seulement.

Après cela, est-il croyable que la nature eût rendu son langage aussi inintelligible, ou même aussi difficile qu'on le prétend? Quoi! elle aurait donné à l'œil et à l'oreille du sentiment, des nerfs, un sens interne; et le langage des surfaces serait resté incompréhensible? Elle qui fit le son pour l'oreille, et l'oreille pour le son; elle qui apprend de si bonne heure à l'homme à parler et à comprendre le langage; elle qui créa la lumière pour l'œil, et l'œil pour la lumière, aurait exprimé les dispositions intérieures de l'homme, ses facultés, ses penchans, ses passions, sous des formes infiniment variées, — lui aurait donné un sens, un instinct et un sentiment propres à saisir les rapports du visible à l'invisible, —

et l'aurait mis dans l'impossibilité de satisfaire à cet égard le besoin, la soif qu'il a d'acquérir de nouvelles connaissances! Eh! n'a-t-elle pas soumis à ses regards curieux, ne lui a-t-elle pas découvert des mystères bien plus profonds, et cependant bien moins utiles et moins essentiels à la société? ne lui a-t-elle point appris à suivre le cours des comètes et à calculer leur orbite? ne lui a-t-elle point mis le télescope à la main pour apercevoir les satellites des planètes? ne l'a-t-elle pas doué d'une raison capable de calculer leurs éclipses plusieurs siècles d'avance? Et cette mère si prévoyante aurait opposé des difficultés insurmontables à ceux de ses enfans qui, amis de la vérité et de l'humanité, se plaisent à contempler la gloire du Très-Haut dans le chef-d'œuvre de la création?

Quoi! les choses dont tu n'as nul besoin te seraient rendues faciles, et les difficultés invincibles n'auraient été réservées que pour celles qui te touchent de plus près, et qui t'importent le plus!

Homme, réveille-toi pour contempler l'humanité s'offrant à tes regards sous mille faces diverses! Viens puiser des lumières dans une source inépuisable! Triomphe de ta paresse, et ne crains point les obstacles. Tout ce qui est difficile te deviendra aisé, si tu le juges important et si tu as du courage.

Il s'agit seulement d'un côté de sentir le besoin de bien connaître les hommes, et de l'autre de croire que ce besoin peut être satisfait en grande partie : avec cette double conviction, tu sauras aplanir ce qui d'abord t'avait paru insurmontable. L'analyse est le grand secret

pour arriver à une connaissance quelconque. Passe ainsi d'un objet à l'autre, en commençant par le plus facile, et sois assuré du succès. Le plus haut degré, si jamais on y parvient, ne saurait être atteint que pas à pas : d'abord on monte la première marche, on passe à la seconde, et ainsi de suite; seulement il faut bien se garder d'en omettre, d'en sauter aucune.

Y a-t-il une science, quelque hérissée de difficultés qu'elle ait pu être (et ne l'ont-elles pas été toutes), qu'une méditation profonde et une application suivie ne soient venues à bout d'éclaircir et de perfectionner?

Quand je parlerai de la méthode qu'il conviendrait peut-être de suivre pour étudier la physiognomonie, le lecteur attentif sera en état de juger s'il est si difficile, ou même impossible de prendre pied et de gagner du terrain dans cette science, ainsi que tant de gens le prétendent.

XIX.

DE L'UNIVERSALITÉ DU TACT PHYSIOGNOMONIQUE (*).

Nous entendons par tact physiognomonique — la sensation et les conjectures que font naître certaines physionomies, d'après lesquelles nous jugeons du caractère moral qu'elles annoncent, de l'intérieur de l'homme dont nous voyons le visage ou le portrait.

Ce sentiment ou ce tact est très-général, c'est-à-dire qu'il n'est point d'homme (et même point d'animal) qui n'ait reçu un tact physiognomonique pour juger, aussi bien que des yeux pour voir. Chacun éprouve des sensations différentes, selon la différence des physionomies qui les occasionent. Chaque figure laisse des impressions que telle autre n'aurait point produites.

Quelque variées que puissent être les impressions qui résultent du même objet sur divers spectateurs, quelque contradictoires que soient les jugemens qu'on porte d'une seule et même figure, il y a pourtant certains contours, certaines physionomies, certains traits — dont tous les hommes, excepté ceux qui sont reconnus pour absolument dépourvus de sens, porteront le même jugement, et qu'ils rangeront dans la même classe; de même que tous les hommes, quelque différens que soient en général leurs opinions et leurs jugemens sur la ressemblance du même portrait, conviendront una-

(*) Nous aurons occasion de revenir sur cette matière, et de parler des degrés de l'esprit physiognomonique.

nimement « que tel portrait est parlant, ou qu'il ne » ressemble en rien à l'original. » On pourrait alléguer cent preuves en faveur de l'universalité de ce sentiment physiognomonique; mais il suffira d'en citer quelques-unes pour mettre la chose hors de doute.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs de l'habitude générale et constante parmi les hommes de juger de l'intérieur par l'extérieur : j'ajouterai seulement qu'il suffit de faire attention pendant quelques jours à ce qu'on entend ou ce qu'on lit sur les hommes, pour recueillir des décisions physiognomoniques, prononcées par ceux mêmes qui sont les adversaires de cette science. « Je lis cela dans ses yeux. — Il suffit de le voir. — Il » a l'air honnête. — J'augure bien de ce visage-là. — » Voilà des yeux qui n'annoncent rien de bon. — La » probité se peint dans ses regards. — Je m'en fierais à » lui seulement sur sa physionomie. — Si un tel me » trompe, je ne me fie plus à personne. — Il a un air de » candeur, une physionomie ouverte. — Je me défie de » ce sourire. — Il n'ose regarder personne en face. » Même les décisions antiphysiognomoniques confirment comme exceptions l'universalité du sentiment dont je parle. — « Sa physionomie est contre lui. — Je n'aurais » pas soupçonné cela à le voir. — Il vaut plus ou moins » que son visage ne promet, etc. »

Qu'on observe les hommes dans toutes les classes, depuis le politique le plus raffiné jusqu'aux gens de la lie du peuple, qu'on fasse attention à leurs jugemens sur les personnes qu'ils fréquentent, et l'on sera surpris de voir combien un sentiment purement physiognomo-

nique a d'influence sur leur manière de penser. J'ai eu depuis quelque temps de fréquentes occasions d'en faire la remarque ; et parmi ceux qui me l'ont fournie, il en est qui ne savent pas même que j'écris sur cette matière, —et qui de leur vie n'ont entendu prononcer le mot de physiognomonie. J'en puis donc appeler à l'expérience, qui confirmera que tous les hommes en général suivent plus ou moins, sans le savoir, l'impulsion d'un sentiment physiognomonique.

Voici une autre preuve en faveur de l'universalité de ce sentiment obscur, qui nous indique la distinction des caractères intérieurs d'après les différences des signes extérieurs. Cette preuve non moins frappante, quoiqu'on n'y fasse pas assez d'attention, est tirée du grand nombre de termes physiognomoniques en usage dans toutes les langues et chez toutes les nations ; du grand nombre de dénominations morales, qui au fond sont purement physiognomoniques.

Le développement de cette preuve serait intéressant : il pourrait devenir une source de remarques importantes et neuves sur le génie des langues, et servir à fixer le vrai sens des mots. On pourrait aussi tirer parti des proverbes physiognomoniques ; mais j'avoue que je ne suis pas assez érudit pour remplir cette tâche, et mes occupations m'interdisent les recherches qu'il faudrait faire pour recueillir les exemples que chaque langue me fournirait. Peut-être faudrait-il encore en appeler ici à cette multitude de traits physiognomoniques, de caractères, de descriptions qu'on rencontre fréquemment dans les meilleurs poètes, et qui sont si propres à intéresser tout

lecteur doué de goût et de sensibilité, qui connaît les hommes et qui les aime.

Parcourez l'*Iliade*, le *Messie* de Klopstock, le *Lutrin* de Boileau, par-tout vous trouverez des passages physiognomoniques, des portraits frappans, pleins de vérité et d'énergie, où le poete, en décrivant les traits, l'attitude et la figure d'un personnage, expose en quelque sorte son caractère moral et la situation où il se trouve.

Je reviens aux termes physiognomoniques, dont je ne citerai que deux exemples.

Droiture physique, rectitude morale : combien de sens renferment ces mots! En même temps qu'ils expriment une ame bien ordonnée, ils désignent l'attitude et la démarche naturelles à l'homme, une attitude où tous les membres sont à leur place, une démarche sûre qui le conduit directement à son but.

Effronté n'est pas moins significatif. Celui qui trouva cette expression était bien persuadé que les plis et la rougeur du front témoignent ce qui se passe dans l'intérieur de la tête et du cœur.

Au reste, ce n'est pas seulement l'aspect d'une figure humaine qui excite le tact physiognomonique. Il peut s'exercer aussi sur des tableaux, des dessins, des silhouettes et de simples lignes. Je doute qu'il y ait un seul homme hors d'état de saisir l'expression et la signification de cent, peut-être même de quelques centaines de lignes; sinon par lui-même, du moins après la première explication qu'on lui en aura donnée.

Entre les physionomies qui forment le groupe ci-

dessous, il n'en est aucune, je pense, qui ne répugne à notre sentiment physiognomonique; on les trouvera communes ou basses; et le lecteur le moins attentif y découvrira l'empreinte de la brutalité.



XX.

DES DIFFICULTÉS DE LA PHYSIOGNOMONIE.

Ce fragment devrait être le plus long de mon ouvrage, et cependant il sera un des plus courts. Un volume entier ne suffirait pas pour exposer et développer les difficultés sans nombre dont la science des physionomies est environnée.

Toutes les objections qu'on fait contre elle, fondées ou non, prouvent du moins qu'on reconnaît généralement les difficultés qui accompagnent cette branche de l'étude de la nature.

On ne fait pas même toutes les objections qu'on pourrait faire, et je doute que tous ses adversaires réunis parvinssent à rassembler autant de difficultés qu'il s'en présente, dès ses premières recherches, au physionomiste philosophe. Mille fois j'ai été effrayé par leur nombre et leur variété ; mille fois j'ai été tenté de renoncer à la poursuite de cette étude ; mais, d'un autre côté, j'ai toujours été ranimé et raffermi par les observations certaines, solides, positives, que j'avais déjà rassemblées, et que je voyais confirmées par mille expériences, sans jamais être démenties par une seule expérience contraire. Voilà ce qui m'a rendu le courage, et déterminé à me faire jour à travers une partie de ces difficultés ; j'ai laissé tranquillement à part celles qui me paraissaient insurmontables, jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de les éclaircir, ou que je décou-

vrisse le moyen de concilier tant de contradictions apparentes.

En général c'est une chose singulière que le talent de voir, de créer, ou d'imaginer par-tout des difficultés sans bornes et sans mesure, même dans les choses les plus aisées et les plus simples! Je pourrais citer nombre de gens qui le possèdent au plus haut degré, et j'ai observé qu'ils ont un caractère distinctif qui leur est tout-à-fait propre. Du reste je n'ai garde de contester leur mérite : il se peut qu'ils soient le sel des sociétés, mais à coup sûr ils n'en sont point l'aliment. — J'admire leurs talens, mais je fuirais leur amitié, si jamais il pouvait arriver qu'ils désirassent la mienne. Qu'on me pardonne cette petite digression. Je reviens aux difficultés qui assiégent la physiognomonie; elles ne m'arrêteront pas long-temps, quelque nombreuses qu'elles soient, mon intention n'étant point de parler ici des objections qu'on fait contre cette science. Les plus essentielles retrouveront leur place dans le cours de cet ouvrage, et j'y répondrai successivement. D'ailleurs, le fragment sur le caractère du physionomiste, qui suivra bientôt, m'obligera de revenir encore sur cette matière ; il me sera même permis d'être court, parce que la plupart des difficultés se réunissent presque sur le même objet ; savoir, l'extrême finesse d'une infinité de traits et de caractères, ou l'impossibilité d'exprimer et d'analyser certaines sensations et observations.

Il est sans doute incontestable que les plus légères dissemblances, celles qui sont à peine sensibles pour

des yeux novices, expriment souvent des caractères très-différens. La suite de cet ouvrage en fournira des preuves presque à chaque page. Il ne faut souvent qu'un léger enfoncement ou la plus petite élévation, une ligne prolongée ou raccourcie, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu ou d'un fil, — le moindre dérangement ou la moindre obliquité, — pour altérer sensiblement un visage et l'expression d'un caractère. Qu'on essaie, pour s'en convaincre, de tracer cinq ou six fois à l'ombre le profil du même visage, et toujours avec la plus grande exactitude; puis de comparer ces silhouettes après qu'elles auront été réduites en petit.

Les différences inévitables qu'on trouvera dans ces représentations du même visage prouveront combien la précision est difficile, impossible, en employant même le moyen le plus sûr d'attraper la ressemblance; et cependant, par les raisons que j'ai alléguées, combien cette précision n'est-elle pas essentielle pour la science des physionomies? Il peut souvent arriver que le siége du caractère, ou du moins d'une de ses parties, soit tellement caché, masqué et enveloppé, qu'il ne devienne sensible que dans certaines sensations du visage, très-rares peut-être, et que ces indications fugitives disparaissent avant d'avoir fait sur vous une impression suffisante. Et quand même l'impression eût été vive, il se peut encore que le trait qui l'a produite soit très-difficile à saisir, qu'il soit impossible de l'exprimer par le pinceau, et bien moins encore par le burin ou par les paroles. La même chose peut avoir lieu lorsque les signes sont permanens, et en quelque

sorte distinctifs et certains. Il en est plusieurs de cette espèce, qu'on ne peut ni expliquer, ni imiter; il en est même beaucoup que l'imagination a peine à saisir: on les sent plutôt qu'on ne les aperçoit. Le rayon qui verse à-la-fois sur nous une douce lumière et une chaleur salutaire, qui pourra le décrire, le dessiner?—qui pourra même le voir? Qui peut exprimer ou peindre le regard de l'amour, — la douce émotion de l'être sensible qui répand autour de lui des bienfaits? — l'aurore ou le déclin du désir et de l'espérance? — les traits délicats d'une tendresse paisible, désintéressée et pure? — Ce précieux instinct d'une ame noble qui, sous le voile de l'humilité, se porte avec ardeur vers tout ce qui tend à diminuer la misère, à augmenter le bonheur, et dont la bienfaisance embrasse à-la-fois et son siècle et la postérité? — Qui pourra décrire tous les mouvemens secrets qui viennent se réunir dans l'œil du défenseur, ou de l'adversaire de la vérité, de l'ami, ou de l'ennemi de sa patrie? —Qui nous peindra le regard perçant du génie qui embrasse et pénètre tout, éclaire, éblouit, répand autour de soi avec rapidité la lumière ou les ténèbres? — Rendra-t-on l'image du feu avec l'encre de la Chine, la lumière avec le crayon, l'expression de la vie avec de l'huile et de l'argile? — Il en est de la physionomie comme de tous les objets de notre goût, à remonter depuis le plus matériel jusqu'au plus subtil, depuis le goût physique des alimens jusqu'au goût moral des plus sublimes vérités: nous sentons, mais sans pouvoir exprimer nos sensations.

Combien d'accidens plus ou moins graves, tant phy-

siques que moraux ! combien de circonstances cachées, d'altérations, de passions ! combien même l'habillement, l'attitude, le jeu de la lumière et des ombres, ne peuvent-ils pas nous induire en erreur, et nous présenter un visage sous un faux point de vue ? ou, pour mieux dire, quels faux jugemens ne peuvent-ils pas nous dicter sur la nature de ce visage et de son expression ?

Qu'il est facile alors de glisser sur les qualités essentielles du caractère, et d'adopter pour base de notre jugement ce qui n'est que purement accidentel !

Zimmermann a dit que l'homme le plus sensé, dans ses momens d'ennui « ressemble parfaitement à un imbécille. » Il a raison, si on ne considère que l'attitude actuelle des parties mobiles et musculaires du visage.

Et jusqu'à quel point, pour ne citer parmi les exemples qui se présentent en foule, qu'un des plus communs ; jusqu'à quel point la petite-vérole ne peut-elle pas défigurer le visage, quelquefois même pour toute la vie ?

Combien elle dérange, embrouille et rend méconnaissables les traits les plus fins et les plus distinctifs !

Je ne parlerai point ici des difficultés que l'artificieuse dissimulation suscite à l'observateur le plus exercé ; j'en dirai peut-être un mot ailleurs ; mais voici encore une remarque que je ne dois point passer sous silence.

Le physionomiste le mieux intentionné, le plus habile, le plus philosophe, est toujours homme ; c'est-à-dire que non-seulement il est sujet à l'erreur, mais en-

core qu'il n'est pas exempt de partialité, tandis qu'il devrait être impartial comme Dieu même.

Rarement peut-il s'abstenir d'envisager les objets sous un certain rapport qu'ils ont avec lui-même, avec ses opinions, ses goûts, ou ses aversions particulières.

Le souvenir confus de certains plaisirs ou déplaisirs que telle ou telle physionomie réveille dans son ame par des circonstances accessoires et fortuites; — l'impression qu'un objet d'amour ou de haine aura laissée dans son imagination, — ne peuvent-ils, ou plutôt ne doivent-ils pas nécessairement influer sur ses observations et ses jugemens? Ainsi, tant que la physiognomonie ne sera enseignée que par des hommes, et non par des anges, elle aura toujours à combattre des difficultés infinies.

C'est accorder, ce semble, aux sceptiques de notre science tout ce qu'ils peuvent demander : — espérons néanmoins que nous parviendrons dans la suite à résoudre plus d'une difficulté, qui d'abord devait paraître insoluble au lecteur, et peut-être à l'auteur lui-même.

Au reste, je ne saurais terminer ce fragment sans décharger mon cœur d'une inquiétude qui lui pèse, et que déjà j'ai laissé entrevoir ; c'est que des esprits faibles et dénués de philosophie, qui jamais ne s'étaient avisés de faire des observations, et qui n'en feront jamais, se croiront autorisés par mon ouvrage à s'ériger en physionomistes. Mais qu'ils écoutent l'avis que je vais leur donner. Ce n'est pas uniquement pour avoir lu mon livre, fût-il dix fois plus profond et cent fois

plus complet, — qu'ils deviendront physionomistes; comme il ne suffit pas, pour devenir un grand peintre, d'avoir copié les dessins de Preysler, et étudié les théories de Hagedorn et de de Piles; — de même qu'on n'est point un médecin habile, uniquement pour avoir assisté aux leçons de Boerhaave, — ni un profond politique, parce qu'on a lu Grotius et Puffendorf, et appris Montesquieu par cœur.



XXI.

SUITE DE L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

Il me reste à parler, dans ce supplément, d'une objection qui paraît grave, et qui sans doute sera souvent répétée.

Chaque homme, dit-on, diffère de l'autre, au point que non-seulement il n'y a aucun visage, mais encore aucune de ses parties, aucun nez, aucun œil, etc., qui ressemble parfaitement à un autre : ainsi, toute classification devient impossible ; et tout étant indéterminé, confus et incertain dans les prétendues classes qu'on voudrait établir, la physiognomonie se réduit à rien. Cette objection, à laquelle on attache tant d'importance, perd toute sa force quand on vient à considérer qu'elle porte sur toutes les sciences humaines en général, sur toute connaissance quelconque, et qu'elle se trouve ainsi déjà réfutée par chaque science particulière. N'en peut-on pas dire autant de tous les objets et même de tous leurs attributs ? Chaque objet ne diffère-t-il point d'un autre objet, chaque attribut d'un autre attribut?

Prenons l'exemple le plus simple et le plus à notre portée, la stature du corps humain : il est évident qu'on ne saurait trouver deux personnes dont la taille soit précisément de la même hauteur.

Mais serait-ce là une raison de ne point classer les

hommes selon leur grandeur, d'anéantir l'usage et de contester la justesse de cette division en cinq classes ; savoir, celles des nains, des petites, moyennes, et grandes tailles, et des gigantesques ? A-t-on jamais osé faire une pareille objection contre l'art de la médecine, ou contre la doctrine de la diversité des maladies? Et il en est de celles-ci comme de tout le reste : aucune n'est la même dans chaque individu ; et malheur au médecin qui, sans faire usage de la physiognomonie physiologique ou pathologique, c'est-à-dire, sans consulter dans chaque cas particulier son sentiment physiognomonique, sans laisser agir son esprit observateur, se bornerait à traiter chaque maladie selon la classe à laquelle elle appartient, et ne penserait point à modifier sa cure d'après les symptômes particuliers qu'il observe chez son malade ! Faudra-t-il cependant renoncer à toute classification des maladies ? Niera-t-on pour cela que les unes se ressemblent plus que les autres ? qu'il en est plusieurs qu'on doit ranger dans la même classe ? que par conséquent on peut les soumettre à des règles classifiques dans le traitement, etc., etc.

Je sens vivement combien l'on a raison de dire que ces abstractions, ces classifications, et tous les raisonnemens qu'on établit et qu'on entasse sur ces idées classifiées et abstraites, font un tort réel aux sciences, gênent l'esprit humain dans son essor, l'égarent mille fois, et le détournent de l'étude si importante de la nature, qui, toujours individuelle en toutes choses, est

l'unique source de la vérité , le véritable aliment du génie.

Rien de plus fondé, je le répète, pourvu seulement qu'on ne prétende point décrier par-là toute abstraction, toute classification, comme inexacte, fausse et nuisible. Je n'ai pas dessein de prouver ici que, malgré tous les inconvéniens qu'elles entraînent, elles sont la chose du monde la plus indispensable et la plus utile. Cette matière mériterait d'être traitée à part et philosophiquement, sur-tout dans le siècle où nous vivons. Seulement je voudrais profiter de cette occasion pour faire sentir au lecteur qui réfléchit, l'importance d'une remarque générale et philosophique que j'ai déjà laissé entrevoir; savoir :

« Que tous nos jugemens ne sont proprement que des » comparaisons et des classifications, que le rapprochement et la confrontation des objets que nous ne connaissons pas, avec ceux que nous connaissons davantage. »

Il est au moins d'une évidence manifesté que la physiognomonie ne mérite point le reproche exclusif « que » tous les individus différant les uns des autres, elle ne » peut s'élever à aucune abstraction, aucune classification, à aucun ordre scientifique. » Cette objection, dis-je, ne saurait lui être faite avec le moindre fondement, plutôt qu'à toute autre science. On ne considère pas que si cette objection était solide, si toutes les conséquences qu'on a voulu en déduire existaient effectivement dans toute leur force, on pourrait prouver par

les mêmes raisons que nous devrions cesser de parler. Je m'explique.

Qu'est-ce que le langage ? en quoi consiste-t-il, si ce n'est en termes qui expriment des idées générales ?

J'excepte les noms propres des hommes, des édifices, des villes, des lieux, et ceux de quelques animaux.

Chaque terme qui exprime une idée générale est-il autre chose que le nom d'une classe de choses ou de propriétés, de qualités qui se ressemblent entre elles, et qui cependant diffèrent aussi à bien des égards ? La vertu et le vice forment deux classes d'actions et de dispositions ; mais chaque action vertueuse proprement dite diffère d'une autre action vertueuse ; et cette variation est si grande jusqu'au point de séparation où commence le vice, qu'il est souvent telle action qui paraît n'appartenir à aucune classe.

On dit, en parlant de plusieurs personnes rassemblées : Toutes se sont bien réjouies ; et le mot réjouir qu'exprime-t-il, si ce n'est une classe de sensations différemment modifiées dans chaque individu, et que la situation actuelle du même individu modifie de nouveau? Nous avons les termes joie, gaieté, bonne humeur, plaisir, enjouement, sérénité, contentement, ravissement, délices ; ajoutez-y vingt autres termes encore, et voyez combien de millions de nuances et de degrés il reste encore à remplir, combien de milliers de cas qui n'appartiennent proprement à aucune de ces classes. N'en est-il pas de même aussi à l'égard de plusieurs sons que nous proférons sans pouvoir les écrire? Faudra-t-il donc créer un mot, inventer un signe particu-

lier pour chaque situation individuelle, pour chaque variation, chaque nuance, chaque souffle, chaque mouvement? ce serait vouloir être Dieu! Ou bien faudra-t-il ne plus parler, parce que tout langage n'est autre chose qu'une classification perpétuelle, et que toute classification est imparfaite et fautive?



XXII.

IL EST RARE D'AVOIR L'ESPRIT OBSERVATEUR EN PHYSIOGNOMONIE.

AUTANT est général en physiognomonie le sentiment obscur et vague dont nous avons parlé dans le XII[e] fragment, autant est rare l'esprit observateur. Nombre de gens sentent les vérités qui font l'objet de cette science, mais bien peu savent les méditer. Nous faisons succéder ce fragment à celui des difficultés de la physiognomonie, par la raison qui nous a fait ajouter au fragment de l'universalité du tact physiognomonique, celui de la facilité de l'étude des physionomies. L'un se trouvera éclairci, redressé et confirmé par l'autre.

Le talent de l'observation paraît la chose la plus facile, — et cependant rien n'est si rare. Qu'est-ce qu'observer? C'est examiner avec attention les différentes faces d'un objet, le considérer d'abord dans chacune de ses parties, comparer ensuite l'ensemble avec d'autres objets réels ou possibles, — se faire une idée claire et distincte de ce qui le désigne, le détermine, le rend ce qu'il est; en un mot, se représenter si nettement les qualités individuelles d'un objet dans son ensemble et dans ses parties, qu'on ne confonde jamais les caractères qui lui appartiennent avec ceux qui distinguent d'autres objets, quelque ressemblance qu'ils puissent avoir avec lui.

Il suffit d'écouter les jugemens de différentes per-

sonnes sur un même portrait, pour se convaincre que rien n'est plus rare que le talent de bien observer. Ce qui m'en a sur-tout convaincu, c'est que j'ai vu des hommes de génie, des observateurs justement célèbres, des physionomistes bien plus habiles que je n'ose me flatter de le devenir jamais, confondre des portraits et des silhouettes entièrement différens, et identifier des caractères très-distincts.

La méprise est facile, j'en conviens, et probablement j'y suis tombé moi-même plus d'une fois; mais au moins elle sert à prouver que le véritable esprit observateur est très-rare, même parmi ceux qui se sont particulièrement appliqués à observer.

Je frémis quand je songe aux fausses ressemblances qu'on trouve entre certains portraits ou silhouettes, et des personnes encore vivantes; quand je vois qu'à certains yeux chaque caricature peut se changer en portrait fidèle, ou même passer pour un pur idéal. Ces jugemens ont une parfaite analogie avec ceux que prononce le commun des hommes sur les caractères de leurs semblables : toute calomnie, pour peu qu'elle ait un air de vraisemblance, est avidement accueillie, et passe pour une vérité. C'est ainsi que mille portraits manqués ne laissent point de passer pour ressemblans. De là viennent tant de faux jugemens physiognomoniques; de là toutes ces objections contre la science même, objections qui paraissent d'abord si solides, et qui néanmoins n'ont aucun fondement réel. On nomme ressemblant ce qui ne l'est pas, faute de savoir observer avec assez d'attention et de finesse.

Même les peintres en portraits ne sont pas à l'abri de ces sortes de méprises (*).

Mon but n'est de blâmer, ni d'offenser personne ; mais je voudrais donner d'utiles avertissemens : je voudrais qu'on se gardât des comparaisons et des jugemens louches et précipités, jusqu'à ce qu'on fût sûr de ne jamais trouver de ressemblance entre deux visages qui ne se ressemblent point, et de ne pas confondre deux visages qui se ressemblent.

Aussi, dans le cours de cet ouvrage, je saisirai chaque occasion qui s'offrira pour fixer l'attention de mes lecteurs sur les différences légères et à peine perceptibles qu'on peut trouver dans certaines physionomies et certains traits du visage qui, au premier coup-d'œil, paraissent avoir de la ressemblance.

Je vais dès à présent proposer quelques exemples.

I.

Plusieurs personnes diront, au premier coup-d'œil, qu'à la coiffure près, ces quatre profils de la planche se ressemblent. Il est certain que s'ils étaient distribués sur quatre pages différentes de cet ouvrage, et que les cheveux fussent arrangés de la même manière, bien des gens ne manqueraient pas de dire : « Voilà un visage

(*) Dans un autre fragment sur la peinture en portraits, je prendrai la liberté de parler des défauts que j'ai remarqués à cet égard parmi cette classe de peintres. Je ne dirai point là-dessus tout ce que j'ai sur le cœur ; mais j'en dirai peut-être assez pour donner matière à réfléchir.

» que j'ai déjà vu deux ou trois fois. » Qu'un observateur attentif examine avec d'autres personnes une collection de portraits ou de silhouettes, et il entendra faire aux gens les plus sensés des comparaisons qu'il trouvera choquantes. Les quatre visages que nous avons devant les yeux n'offrent à la vérité rien d'hétérogène, mais leur caractère diffère assez cependant pour qu'un véritable observateur se sente révolté, si l'on vient à les confondre. Il y a du rapport entre eux, à-peu-près comme entre des sœurs qui se ressemblent. Mais le front du n° 4 est très-inférieur aux trois autres. Le nez de la figure 2 est le plus beau, et celui qui annonce le plus de pénétration. Le bas du visage dans le profil 4 n'est pas à beaucoup près aussi spirituel que celui des trois autres : à cet égard il est évident que la préférence est due au troisième, dont l'œil est aussi le plus intelligent des quatre. Dans la bouche 2, il y a une expression de timidité enfantine qui contraste avec le nez, et qui ne se retrouve pas dans la bouche des trois autres ; car celle du 4 a quelque chose de grossier et d'insensible plutôt que d'enfantin. J'omets d'autres différences que je pourrais indiquer ; mais le peu d'observations que je viens de faire et qui seront vérifiées par le tact physiognomonique, montrent combien il faut apporter d'exactitude et de sagacité dans l'étude des physionomies, et prouvent encore qu'on peut glisser légèrement sur certaines différences très-caractéristiques, à cause d'une ressemblance apparente.

Je vais offrir encore quelques exemples qui, par eux-mêmes, peuvent instruire le lecteur, quand ils ne ser-


1
2
3
4



viraient pas à prouver en même temps que l'esprit observateur est rare en physiognomonie.

2.

Caricature du lord Anson.

Prenons la caricature du lord Anson. Une physionomie aussi distinguée que la sienne ne saurait être défigurée au point de devenir entièrement méconnaissable. Ainsi, quiconque aura vu une seule fois le visage de cet amiral, soit en nature, soit en portrait, s'écriera d'abord à la vue de ces caricatures : « C'est Anson. » Peu de gens diront : « Ce n'est point Anson ; » bien moins encore : « Voilà trois horribles caricatures d'Anson ; » et cependant elles diffèrent beaucoup l'une de l'autre.

Tandis qu'un œil distrait les confondra, l'observateur attentif, après les avoir mises soigneusement en parallèle, y découvrira des différences sans nombre.

« Voilà, dira-t-il, trois visages défigurés d'un grand » homme, que presque aucune caricature ne saurait to- » talement avilir. Le premier visage ombré est celui d'un » homme qui dit avec sagesse : Je veux ; et avec fermeté : » Je puis. L'arc du front exprime visiblement un grand » projet ; — les sourcils répondent à l'exécution. Le front 2 » ne trace pas des plans aussi lumineux, aussi réfléchis » que ceux du front 3, et les plans de celui-ci ne valent » pas ceux du front 1. Mais, d'un autre côté, le nez 2 » annonce plus de jugement que le nez de la première » figure ; car il a moins de cavité depuis les sourcils : le 3

» est beaucoup plus judicieux (*) et plus mâle que le » second. » — (Celui qui ne remarque point les différences sensibles de ces trois nez, ne possède assurément pas l'esprit observateur physiognomonique.)

« La bouche 1 exprime plus de goût et de sagesse que » la bouche 2; — la troisième plus d'habileté et de fer» meté que les autres. Il y a dans les yeux de la première » figure quelque chose de plus judicieux et de plus ferme » que dans les yeux de la troisième; mais ceux-ci l'em» portent sur les yeux de la seconde. »

(*) *Un nez judicieux* fera sourire plus d'un lecteur; mais, pour ne pas dénaturer l'original, je suis obligé de recourir à des expressions qui ne sont pas consacrées par l'usage, et qui n'ont pu l'être, puisqu'il est question ici d'une science nouvelle, au moins en quelque sorte.

XXIII.

DES QUALITÉS DU PHYSIONOMISTE.

Chaque homme a des dispositions à tout, et cependant l'on peut dire avec vérité qu'il n'a que pour très-peu de choses des dispositions particulières.

Tous les hommes ont des dispositions au dessin ; car ils peuvent tous apprendre à écrire, bien ou mal; mais un seul à peine entre dix mille deviendra bon dessinateur. Il en est ainsi de la poésie et de l'éloquence, et l'on en peut dire autant de la physiognomonie.

Il suffit d'avoir des yeux et des oreilles pour avoir aussi des dispositions à cette dernière science; mais entre dix mille il n'en est pas un qui deviendra bon physionomiste.

Je crois donc qu'il ne sera pas inutile d'examiner les caractères auxquels on peut reconnaître ceux qui ne sont pas destinés à être physionomistes, et ceux qui ont de grandes dispositions à le devenir; et de tracer en même temps le portrait du vrai physionomiste.

J'attache beaucoup d'importance au succès de ce morceau, parce que j'ai fort à cœur de détourner de l'étude particulière de la physiognomonie tous ceux qui n'y apporteraient point les dispositions et les talens qu'elle exige. Un physionomiste manqué, dont l'esprit est faible et le cœur corrompu, est, selon moi, le plus méprisable et le plus dangereux des êtres qui rampent sur la terre.

Sans les avantages de la figure, personne ne deviendra bon physionomiste. Les plus beaux peintres sont devenus aussi les plus grands peintres. Rubens, van Dyck, Raphaël, qui offrent trois degrés de beautés mâles, sont aussi trois génies de la peinture ; mais chacun d'un ordre différent. Les physionomistes les mieux partagés du côté de l'extérieur, seront toujours aussi les plus habiles. De même que l'homme vertueux est le mieux en état de juger de la vertu, l'homme droit de ce qui est équitable et juste ; de même ceux qui ont les plus beaux visages sont les plus capables de prononcer sur la beauté et la noblesse des physionomies, et de découvrir en même temps ce qu'elles ont d'ignoble et de défectueux. Si la beauté était moins rare parmi les hommes, peut-être la physiognomonie serait-elle plus accréditée.

Combien les anciens n'avaient-ils pas à cet égard d'habileté et de pénétration? et qu'il en est peu d'entre nous qui soient capables de les atteindre! Que d'obstacles à nos progrès dans la nature de nos climats, dans la forme de nos gouvernemens, et dans nos mœurs si polies et si efféminées! La culture des lettres, nos alimens substantiels, nos appartemens échauffés, l'usage mortel des boissons du Nouveau-Monde, tout concourt, hélas! à épuiser le peu de vigueur que nos pères nous ont transmis.

Ceux qui jadis étaient marqués de quelques défauts corporels, les aveugles, les boiteux, ceux qui avaient le nez écrasé ou la taille contrefaite, n'osaient point approcher de l'autel du Seigneur. De même l'entrée du sanctuaire de la physiognomonie doit être fermée à tous

ceux qui s'y présentent avec un cœur pervers, des yeux louches, un front mal conforme, une bouche de travers (1). « L'œil est la lumière du corps : si ton œil est » simple, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton œil est » mauvais, tout ton corps sera ténébreux. Examine donc » si la lumière qui est en toi n'est pas ténèbres ; car si » la lumière qui est en toi n'est que ténèbres, combien » seront grandes les ténèbres mêmes ! Mais si tout ton » corps est éclairé, et s'il n'a aucun endroit ténébreux, » tout sera éclairé comme quand une lampe t'environne » de sa lumière. »

Ces paroles ne sauraient être assez mûrement pesées, assez profondément méditées par celui qui se propose de devenir physionomiste.

Œil simple et qui vois les objets tels qu'ils sont, à qui rien n'échappe, et qui n'y ajoutes rien, tu es la plus parfaite image de la raison et de la sagesse, que dis-je, image ! tu es la raison, tu es la sagesse même. Sans ta vive lumière, le physionomiste ne voit rien, tout ce qui l'environne est voilé de ténèbres.

Celui qui a dit, ou qui a pu dire sérieusement une fois en sa vie : « Qu'importe la figure d'un homme ? je m'ar- » rête uniquement aux actions et non pas au visage ; » celui qui a dit ou aurait pu dire : « Tous les fronts me » paraissent égaux : je n'aperçois aucune différence » entre les oreilles, » ou quelque chose d'équivalent, — ne deviendra jamais physionomiste.

Celui qui préfère l'art à la vérité, et ce qu'on appelle manière dans la peinture à la correction du dessin ; qui estime le travail presque surnaturel de van der Werf et

l'ivoire de ses chairs, plus qu'une tête du Guide; celui qui n'aime point à rêver dans les paysages de Gesner; qui dans l'arche de Bodmer (*) ne trouve pas où poser son pied, qui ne sent point dans les apôtres de Klopstock ce que l'humanité a de plus sublime, dans son Eloa un archange, et l'Homme-Dieu dans son Christ auprès de Samma; celui qui ne voit dans Goethe qu'un bel esprit, dans Haller qu'un écrivain dur, et qui ne trouve que de l'obscurité dans Herder; celui dont le cœur n'éprouve point une douce émotion à la vue de la tête de l'Antinoüs, dont l'ame n'est point élevée par la sublimité de l'Apollon, et qui ne la sent pas même d'après Winckelmann ; celui qui, à l'aspect de ces ruines de l'ancienne perfection idéale de l'humanité, ne s'afflige point, presque jusqu'à verser des larmes, de la dégradation de l'homme et de l'art son imitateur; celui qui en examinant les antiques n'aperçoit pas dans Cicéron une tête intelligente et lumineuse ; dans César un caractère entreprenant, dans Solon une profonde sagesse, dans Brutus une fermeté inébranlable, dans Platon une sagesse divine ; ou bien celui qui, considérant les médaillons modernes, ne voit pas au premier coup-d'œil dans Montesquieu la plus haute sagacité dont l'homme puisse être doué ; dans Haller un regard serein et réfléchi, et le goût le plus épuré ; dans Locke un profond penseur; dans Voltaire le satirique le plus spirituel; celui-là, dis-je, ne deviendra jamais un physionomiste supportable.

(*) L'un des plus célèbres poètes de la Suisse, auteur du Poème sur le déluge.

Celui qui n'éprouve pas un mouvement de respect lorsqu'il surprend quelqu'un faisant le bien sans se croire aperçu; celui que la voix de l'innocence, le regard ingénu de la pudeur non profanée, l'aspect d'un bel enfant qui dort dans le sein de sa mère penchée sur lui, et respirant son haleine; — celui que le serrement de main d'un ami fidèle et le langage de ses yeux attendris ne touchent point; — celui qui, indifférent sur tous ces objets, peut même en détourner la vue avec un ris moqueur, égorgera plutôt son père qu'il ne deviendra physionomiste.

Mais que faut-il donc pour l'être? Quelles seront les dispositions, les talens, les qualités du physionomiste?

D'abord, comme je l'ai déjà observé, il faut une figure heureuse, un corps bien constitué, une organisation fine, des sens faciles à émouvoir et qui transmettent fidèlement à l'ame l'impression des objets extérieurs, sur-tout un regard pénétrant, prompt et sûr.

Des sens subtils invitent l'esprit à observer, et à son tour l'esprit d'observation perfectionne les sens et doit les maîtriser.

Au reste, les meilleures vues ne se trouvent pas toujours, se trouvent même rarement chez ceux qui observent le mieux, et les hommes ordinaires ont souvent de l'avantage à cet égard sur les hommes de génie : il n'est pas douteux que l'aveugle Sanderson, seulement avec une vue faible, n'eût été un excellent observateur.

Observer ou apercevoir les objets en les distinguant, est l'ame de la physiognomonie : c'est proprement en

quoi elle consiste. L'esprit d'observation chez celui qui se livre à cette étude doit être également subtil, prompt, sûr, étendu. Observer c'est être attentif. L'attention est une direction de l'ame vers un objet particulier, qu'elle choisit parmi un grand nombre d'autres qui l'environnent, ou parmi ceux dont elle pourrait faire la matière de ses méditations; être attentif, c'est considérer un objet séparément, à l'exclusion de tout autre; en saisir les signes et les caractères, les analyser et par conséquent les bien distinguer. Observer, faire attention, distinguer, découvrir les ressemblances et les dissemblances, les proportions et les disproportions, est l'ouvrage du jugement. Ainsi, sans un jugement exquis, le physionomiste ne pourra jamais, ni observer avec justesse, ni arranger et comparer ses observations, et moins encore en déduire des conséquences. La physiognomonie est le jugement réduit en pratique, ou bien la logique des différences corporelles.

Quelle solidité, quelle maturité de jugement ne faut-il pas pour bien voir; pour ne voir ni plus ni moins que ce qui est dans l'objet observé; pour tirer toutes les conséquences qui découlent d'observations et de prémisses exactes, sans en ajouter ni en supprimer aucune? Combien le jugement du physionomiste doit-il être exercé, pour connaître s'il est arrivé au point où il peut se flatter d'avoir recueilli assez d'observations sûres, positives, déterminées, pour découvrir et apprécier la valeur relative des différentes routes qui conduisent à la vérité physiognomonique?

A une profonde sagacité, le vrai physionomiste doit

joindre une imagination vive et forte, un esprit prompt et subtil. Il lui faut de l'imagination pour exprimer tous les traits avec netteté et sans effort, pour se les rappeler facilement et aussi souvent qu'il le veut, pour classer les images dans sa tête, selon qu'il le juge à propos, et opérer sur elle avec autant d'aisance que si les objets étaient présens, et qu'il ne tînt qu'à lui de les transposer à son gré.

Il doit avoir de l'esprit pour trouver la ressemblance des signes découverts avec d'autres objets. Par exemple, s'il aperçoit dans une tête, ou dans un front, quelque chose de caractéristique, ces traits s'impriment aussitôt dans son imagination, et son esprit lui fournit des ressemblances qui aident à déterminer ces images et leur prêtent plus de signes et d'expression. Il doit être habile à saisir des approximations pour chaque trait caractéristique observé, et en déterminer les degrés à l'aide de son esprit. Jamais il ne saura exprimer ses observations d'une manière supportable, s'il n'a l'esprit très-exercé. L'esprit seul crée et forme le langage physiognomonique, langage si pauvre jusqu'à présent. Sans une grande richesse de langage, personne ne deviendra un habile physionomiste; et la langue la plus riche est encore indigente, comparée aux besoins de la physiognomonie. — Ainsi, non-seulement le physionomiste doit posséder sa langue à fond; il doit être aussi le créateur d'un langage nouveau, également précis, agréable, naturel et intelligible.

Tous les règnes de la nature, toutes les nations, tous les ouvrages du génie, de l'art et du goût, tous les

magasins de mots, doivent fournir à ses besoins.

S'il veut être sûr de ses jugemens; s'il veut que ses déterminations portent une empreinte de solidité, l'art du dessin lui devient indispensable. Un peintre habile dans la théorie de son art et qui en même temps l'a exercé; — un médecin versé dans la connaissance du sien et qui a déjà vu un grand nombre de malades, — ne pourront-ils pas raisonner sur la peinture et la médecine avec bien plus de justesse et de certitude que d'autres qui ont autant et même plus de théorie, mais auxquels manque la pratique? Le dessin est la langue naturelle de la physiognomonie, sa première et sa plus sûre expression; c'est un puissant secours pour l'imagination, et l'unique moyen d'établir avec certitude, de désigner, de rendre sensibles une infinité de signes, d'expressions et de nuances, qui ne sauraient être décrits par des mots, ni d'aucune autre manière que par le dessin. Nombre d'observations importantes doivent nécessairement échapper au physionomiste, qui ne dessine point avec aisance, avec précision et d'une manière caractéristique : il ne pourra ni les retenir, ni les communiquer à d'autres.

Une étude non moins indispensable pour lui est celle de l'anatomie du corps humain; il doit bien connaître non-seulement les parties qui sont exposées à la vue, mais aussi les rapports, l'arrangement et la séparation des muscles; savoir bien distinguer la proportion et la liaison de tous nos vaisseaux et de tous nos membres; avoir l'idéal de la plus haute perfection du corps humain, non-seulement pour apercevoir au premier coup-

d'œil chaque irrégularité dans les parties solides et musculeuses, mais aussi pour indiquer d'abord toutes ces parties par leur nom, en sorte que la langue physiognomonique lui soit très-familière (2).

Il doit posséder encore la physiologie, ou la connaissance de l'organisation du corps humain dans l'état de santé (*). De plus, il faut qu'il connaisse bien les tempéramens, c'est-à-dire, non-seulement la couleur, l'air et toutes les apparences qui résultent des différens mélanges du sang et des humeurs, mais encore les parties qui forment la substance du sang et leurs diverses proportions ; sur-tout il doit s'attacher aux signes extérieurs de la constitution du système nerveux, car dans l'étude des tempéramens, cette partie est bien plus essentielle que la théorie du sang (**) (3).

Mais de toutes les connaissances du physionomiste, la plus importante est celle du cœur humain. Combien il doit être attentif à examiner, à observer et à dévoiler son propre cœur! Cette science si difficile et si néces-

(*) Cette définition de la physiologie n'est pas recevable aujourd'hui. La physiologie, suivant la véritable acception de ce mot, est la science de la nature animée, l'esprit des lois vitales et la connaissance des phénomènes de l'organisation. Elle s'occupe plus particulièrement de l'homme ; mais elle s'étend aussi aux autres animaux et aux plantes qu'elle doit considérer dans le même point de vue, et comme le sujet d'une même histoire. (*Note des Editeurs.*)

(**) Cette idée de Lavater sur les tempéramens appartient à Zimmermann. Voyez le *Traité de l'Expérience,* traduit par A. Lefebvre de V. D. M. (*Note des éditeurs.*)

saire, il devrait la posséder au plus haut degré de perfection possible : ce n'est qu'à proportion de la connaissance qu'il aura acquise de lui-même, qu'il sera plus capable de connaître les autres.

Indépendamment de l'utilité générale qu'il y a d'étudier le cœur humain et sur-tout le sien propre, de connaître la filiation des penchans et des passions, leur affinité et leurs rapports, leurs symptômes et leurs déguisemens, une raison particulière oblige le physionomiste à se livrer à cette étude. Pour l'indiquer, j'emprunterai les termes d'un critique qui rendait compte de mes premiers essais physiognomoniques. « Les sen-
» sations que l'observateur éprouve en considérant quel-
» que objet ont certaines nuances dont il est singuliè-
» rement frappé, et qui souvent n'existent que pour lui
» seul, car elles peuvent se rapporter seulement à la
» constitution individuelle de ses facultés intellectuelles,
» et au point de vue particulier sous lequel il envisage
» tous les objets dans le monde physique et moral. De
» là vient qu'il fera nombre d'observations qui n'auront
» d'usage que pour lui : avec quelque vivacité qu'il les
» sente, il ne réussira que difficilement à les communi-
» quer à d'autres. Cependant ces observations délicates
» auront certainement de l'influence sur les jugemens
» que portera le physionomiste. Ainsi, supposé qu'il se
» connaisse lui-même (et c'est à quoi il faudrait rai-
» sonnablement s'appliquer avant que d'entreprendre de
» connaître les autres), il doit comparer de nouveau le
» résultat de ses observations avec la façon de penser
» qui lui est propre ; il doit séparer ce qui est générale-

» ment accordé, de ce qui peut être uniquement l'effet » de sa manière d'observer individuelle. » Je ne m'arrêterai pas maintenant à cette importante remarque, dont l'équivalent se trouve déjà dans le fragment sur les difficultés de l'étude physiognomonique, et dans d'autres endroits de cet ouvrage.

Il ne me reste donc à répéter ici, qu'une connaissance exacte, une connaissance approfondie de son propre cœur, est un des principaux traits qui doit caractériser le physionomiste.

Ah! quels indices, quels pressentimens je lis sur mon visage chaque fois qu'un mouvement déréglé s'élève dans mon cœur! comme je suis obligé de baisser les yeux, de détourner la tête, de fuir les regards des hommes et les reproches de mon miroir! — Combien je redoute l'épreuve de mes propres regards et l'œil pénétrant de mes semblables, chaque fois que je surprends mon cœur coupable de quelque artifice, soit envers lui-même, soit envers autrui! — Lecteur, s'il ne t'arrive pas souvent de rougir de toi-même — (quand tu serais le meilleur des hommes, car le meilleur d'entre nous n'est pourtant qu'un homme); si, dis-je, il ne t'arrive pas souvent de baisser les yeux devant toi et devant d'autres; si tu n'oses t'avouer à toi-même et confier à ton ami que tu sens dans ton cœur le germe de tous les vices; si dans le calme de la solitude, où n'ayant pour témoin que Dieu, pour confident que ton propre cœur, tu n'as pas eu mille fois honte de toi-même; si tu n'as pas la force de suivre la marche de tes passions en remontant jusqu'à leur pre-

mière trace, d'examiner la première impulsion qui te détermine à faire le bien et le mal et de tout avouer à Dieu ou à ton ami; si tu manques d'un ami qui puisse recevoir cet aveu, et qui puisse à son tour se montrer à toi tel qu'il est; d'un ami qui soit pour toi le représentant du genre humain et de la divinité, et aux yeux duquel tu paraisses revêtu du même caractère sacré, d'un ami dans lequel tu puisses te reconnaître, et qui se retrouve également en toi; si, en un mot, tu n'es point un homme de bien, — tu n'apprendras jamais à bien observer, ni à bien connaître les hommes; tu ne seras jamais un bon physionomiste, et tu n'es pas digne de l'être.

Si tu ne veux pas que le talent d'observer tourne au préjudice de tes frères et devienne ton propre tourment, oh! combien ton cœur doit être bon, pur, tendre et généreux! Comment reconnaîtras-tu les signes de la bienveillance et de la charité, si toi-même est dépourvu d'amour? Comment, si l'amour n'aiguise ton regard, pourras-tu discerner l'empreinte de la vertu, l'expression d'un noble sentiment? sauras-tu en démêler la trace sur un visage défiguré par accident, ou rebutant au premier coup-d'œil? Si de viles passions assiégent ton ame, combien de faux jugemens elles te dicteront! — Que l'orgueil, l'envie, la haine et l'égoïsme fuient loin de ton cœur; sans quoi, ton œil étant mauvais, tout ton corps ne sera que ténèbres: tu liras le crime sur des fronts où la vertu est écrite, et tu supposeras chez les autres tous les vices dont ta conscience t'accuse. Celui qui a quelque ressemblance avec ton

ennemi aura tous les défauts et tous les vices que ton amour-propre offensé suppose, peut-être faussement, à ton ennemi. Les beaux traits t'échapperont, les mauvais seront exagérés, et tu n'observeras que des caricatures et des difformités.

Ah! si j'étais animé de l'esprit de ces hommes sublimes qui avaient le don de sonder les cœurs et de lire les pensées, combien de traits j'ajouterais encore au caractère moral du physionomiste! — Pour terminer cette esquisse, j'observerai que le physionomiste doit connaître le monde, fréquenter les hommes de tout état, les voir, les étudier dans toutes sortes de circonstances et de situations: une vie retirée ne saurait lui convenir, et il ne doit point se borner à ne voir que des gens ordinaires, ou se renfermer toujours dans le même cercle. Enfin les voyages, des relations étendues et variées, le commerce des artistes et des savans qui ont fait de la connaissance des hommes une étude refléchie, celui des personnes très-vicieuses ou très-vertueuses, très-instruites ou très-bornées, et sur-tout celui des enfans; le goût des lettres, de la peinture et de tous les ouvrages de l'art: — toutes ces ressources et d'autres encore sont pour lui d'un besoin indispensable (4).

Résumons en peu de mots : le physionomiste doit joindre à un corps bien fait et bien organisé, le talent de l'observation, une imagination forte, un esprit vif et pénétrant, beaucoup de connaissances et d'habileté dans les arts; sur-tout il doit avoir une ame ferme et douce, innocente et calme, un cœur exempt de passions farouches, et dont tous les replis lui soient connus.

Personne ne comprendra l'expression de la générosité, ne distinguera les signes qui annoncent une grande qualité, s'il n'est généreux lui-même, animé de nobles sentimens et capable de grandes actions.

En traçant ainsi le caractère du physionomiste, j'ai prononcé mon propre arrêt, c'est-à-dire, ma condamnation. Ce n'est point une fausse modestie, c'est une intime conviction, qui me fait dire que je suis très-éloigné d'être un bon physionomiste. J'ouvre seulement la carrière, j'en vois toute l'étendue, je la mesure, et j'offre des fragmens, des matériaux pour un édifice qu'acheveront les travaux de la postérité.



NOTES.

(1) *Page* 327. Il est évident que dans cette assertion Lavater se laisse égarer et qu'il s'abandonne sans mesure à son exaltation et à son enthousiasme. Il faut seulement conclure de tout ce passage que, sans une organisation régulière, on ne deviendra pas physiognomoniste. Les qualités physiques qui d'ailleurs peuvent contribuer davantage aux progrès des observations physiognomoniques sont : la finesse de la vue et cette sensibilité profonde et exquise qui dans tous les genres est une sorte d'instinct de l'ame, le démon familier du philosophe, l'étincelle du talent et la flamme du génie.

Il faut cependant avouer que l'habitude, l'expérience et l'éducation physiognomonique ajoutent beaucoup à ces qualités originelles, et que ce n'est qu'à force de voir, d'observer, que l'on pourra parvenir à observer et à voir avec sagacité.

(2) *Page* 333. Lavater avait trop long-temps médité sur les études de la physionomie, pour n'en pas entrevoir tous les rapports avec tous les autres genres d'études, pour ne pas apprécier en particulier la liaison de la physiognomonie avec l'anatomie. Nous avons pensé en conséquence agir d'après ses principes, et nous conformer à ses intentions en remplissant toutes les lacunes qui se trouvaient dans son ouvrage, relativement à ces rapports de la physiognomonie avec les sciences anatomiques et physiologiques.

Nous avons cherché dans ces différentes additions à présenter sous un nouveau point de vue, et avec beaucoup plus de développement, les applications des sciences physiologiques aux différentes parties des beaux-arts, qu'elles peuvent éclairer, et qu'il est important de trouver dans un ouvrage que peut-être on devrait regarder comme un traité d'histoire naturelle et de physiologie à l'usage des poètes et des artistes.

(3) *Page* 333. Lavater adopte ici l'opinion de Zimmerman sur les tempéramens, que l'on peut en effet rapporter avec bien plus

de raison aux différens états de la sensibilité, qu'à la prédominance de certaines humeurs, dont les diverses proportions ne sont jamais que des effets secondaires et subordonnés aux dispositions du système nerveux.

L'observation habituelle de l'homme malade ne permet guère d'avoir d'autre opinion sur la cause des principales variations de la constitution physique propres à chaque individu, et déterminant la mesure de ses douleurs et de ses plaisirs. Un médecin aimable et philosophe, le docteur Dubreuil, paraît avoir adopté cette doctrine, dans la note suivante que son illustre ami, M. Cabanis, trouva dans ses papiers.

« Sur trois personnes qui se présentent à moi, ayant des nerfs délicats, des connaissances, une existence morale bien développée; l'une a une sensibilité profonde, un caractère sérieux, un esprit sage, une conduite régulière, et elle rapporte toutes ses idées habituelles au diaphragme et à la région précordiale. Le second malade, plein de vivacité et d'idées qui se succèdent rapidement les unes aux autres, violent dans ses idées, inconstant dans sa conduite, formant tous les jours de nouveaux projets, sent que dans tous ses maux la tête est la première affectée, que le sang s'y porte avec violence. Le troisième, triste, opiniâtre et mélancolique dans ses sentimens, bizarre dans ses goûts, ami de la solitude, a les hypocondres engorgés, quelquefois gonflés, un peu douloureux; ses digestions sont imparfaites, et il ne s'occupe que de ses maux. »

(4) *Page* 337. En suivant ce conseil, de connaître et d'observer les hommes de toutes les classes de la société, il importe de commencer ce cours pratique de physiognomonie par les hommes dont la physionomie a beaucoup d'expression et de franchise: ainsi, les physionomies altérées, les expressions violentes des figures du peuple, doivent d'abord être observées. On pourra ensuite passer aux physionomies déterminées d'une manière constante par certaines professions, telles que celles de cordonnier, de tailleur, de boulanger, de boucher, de batelier, de gens d'affaires, de prêtres, etc., etc.

Ces essais donneront insensiblement l'habitude de bien voir, de voir avec sagacité ; et l'on pourra ensuite arriver, par une foule de degrés et de nuances, jusqu'aux physionomies *politiques, diplomatiques* et *auliques* les plus raffinées et les plus équivoques.

C'est à cet enchaînement, à cette succession d'observations que les nouveaux éditeurs se sont attachés dans la distribution de l'ouvrage de Lavater, qui, sans une semblable méthode, se borne à exciter inutilement la curiosité et la surprise des lecteurs.

On peut ajouter à ces réflexions très-judicieuses des anciens éditeurs, une observation qu'ils n'auraient sans doute pas désavouée; observation qui concerne le passage auquel s'applique la note première. On y voit avec surprise Lavater vouer au mépris des hommes, ses semblables, par la seule raison qu'ils ne sont pas de bons physionomistes ; tandis qu'on l'a vu plus haut exalter sans mesure les perfections de la nature humaine, et manquer d'expressions pour rendre l'excellence, pour ainsi dire idéale, des êtres, même les plus abjects au physique comme au moral. C'est avec peine qu'on est obligé de relever de pareilles contradictions dans un homme qui paraît pénétré d'un amour si vrai et si pur pour tout ce qui est sorti des mains du Créateur. J. P. M.

XXIV.

OBSERVATIONS D'UN SAVANT ALLEMAND SUR LA PHYSIOGNOMONIE, AVEC DES REMARQUES ET DES ADDITIONS DE LAVATER.

« Je suis aussi convaincu que l'auteur de cet ouvrage » de la vérité de la physiognomonie, de la signification » de chacun des traits qui composent notre figure, et il » me paraît certain que l'ame perce au travers du voile » qui l'enveloppe, comme le nu sous la draperie qui le » couvre.

» Even in the outward shape dawn's
» The high expression of the mind.

» Tout dans la nature est enchaîné, par-tout on dé- » couvre de l'harmonie, des rapports de cause et d'effet, » et ces rapports ont sur-tout lieu entre l'homme exté- » rieur et l'homme intérieur. Combien de choses influent » sur nous ! nos parens, la terre qui nous porte, le soleil » qui nous échauffe, la nourriture qui s'assimile à notre » substance, les événemens de notre vie : tout cela sert » à former, à modifier l'esprit et le corps ; tout laisse » dans l'un et dans l'autre une empreinte durable, et le » rapport du visible à l'invisible est tel, qu'avec un nez » tant soit peu différent César n'eût pas été le même » César que nous connaissons.

» D'ailleurs, quand l'ame est agitée elle pénètre, » comme la lune, dans l'esprit d'Ossian. Chaque passion

» a son langage particulier, qui est le même par toute » la terre et pour tout le genre humain. » (Du levant au couchant l'envie n'a point l'air gracieux de la bienveillance, — ni le mécontentement l'air de la résignation. Par-tout où la patience est la même, elle s'annonce par les mêmes signes, et il en est ainsi de la colère, de l'orgueil et de toutes les passions.) « Il est vrai que Philoc» tète gémit autrement que l'esclave châtié par son maître, » et que les anges de Raphaël sourient avec plus de no» blesse que les anges guerriers de Rembrandt; mais la » joie et la douleur, quelque variées qu'en soient les » nuances, n'ont chacune qu'un seul langage qui leur » est propre; elles agissent selon les mêmes lois, sur les » mêmes muscles et les mêmes nerfs; et plus les actes » de la passion sont répétés, plus elle devient habituelle » et dominante, et plus aussi les sillons qu'elle trace » s'impriment profondément.

» Mais les facultés intellectuelles, les talens acquis, » le degré de capacité, le genre de vocation et de travail » auquel on est propre, sont des choses plus cachées à » nos yeux. » (J'en conviens, mais aussi l'expression une fois trouvée, il n'est guère possible de la méconnaître dans les objets qui la retracent.) « Un bon obser» vateur découvrira sans peine l'homme colère, le vo» luptueux, le mécontent, l'orgueilleux, le méchant, » le bienfaisant; mais il ne saura point désigner de même » le philosophe, le poète, l'artiste, ni apprécier les di» verses facultés qui les distinguent, et bien moins en» core pourra-t-il en indiquer la marque et le siége, et » nous apprendre si le jugement se manifeste dans l'os

» de l'œil, l'esprit dans le menton, et le génie poétique » dans le concours des lèvres. » (Et cependant j'espère, je crois, je sais qu'avant la fin du siècle où nous sommes, la chose deviendra possible; je gagerais même que l'habile auteur de ces observations conviendrait de cette possibilité, et que lui-même réaliserait mes espérances, s'il voulait consacrer un seul jour à examiner et à comparer une suite bien choisie de caractères remarquables, pris ou dans la nature, ou dans des portraits ressemblans.) « Nous éprouvons, continue-t-il, » certains pressentimens chaque fois que nous rencontrons un personnage distingué, et plus ou moins nous » sommes tous physionomistes empiriques; nous croyons » apercevoir dans le regard, les mines, le sourire, le » mécanisme du front, ou de la finesse, ou de l'esprit, ou de la pénétration. En voyant quelqu'un pour » la première fois, nous nous attendons à lui trouver tel » ou tel talent, tel ou tel genre de capacité; nous en » jugeons d'après un sentiment confus, et quand ce tact » s'est exercé par un fréquent commerce avec des gens » de tout ordre, nous devinons souvent avec une justesse » surprenante.

» Est-ce un sentiment, un sens intérieur dont nous » sommes pourvus, ou bien est-ce comparaison, induction, conséquence tirée d'un caractère connu, et appliquée sur la foi de quelque ressemblance extérieure » à un inconnu? Le sentiment est le bouclier des fanatiques et des insensés, et quoiqu'il soit souvent conforme à la vérité, il n'en est pourtant ni l'indice, ni » la preuve. L'induction, au contraire, est le jugement

» fondé sur l'expérience, et c'est la seule méthode que
» je veux suivre pour étudier la physiognomonie.

» J'accueille tel étranger avec un visage riant; j'évite
» cet autre avec une froide politesse, sans que je sois
» attiré ou repoussé par les signes de quelque passion;
» — mais en examinant plus attentivement, je découvre
» toujours certains traits qui me rappellent ou quelqu'un
» que j'aime, ou quelqu'un que je n'aime pas. Et les
» enfans, ce me semble, sont excités par quelque chose
» de pareil lorsqu'on les voit fuir ou caresser un étran-
» ger; seulement il leur faut moins de signes qu'à nous:
» la couleur de l'habit, le son de la voix, souvent même
» un mouvement imperceptible suffit pour les faire sou-
» venir de leurs parens, de leur nourrice, ou de telle
» autre personne qui leur est connue. »

Arrêtons-nous un moment pour consulter sur ce point la nature ou l'expérience journalière. Notre auteur a raison sans doute; ce qu'il dit a souvent lieu, et même plus souvent qu'on ne pense d'ordinaire. Cependant je m'engage à démontrer que la nature et l'art offrent une multitude de traits et de contours dont l'expression est intelligible pour l'observateur le moins exercé, et qui font impression sur lui indépendamment de toute comparaison avec des objets connus. Il en est des physionomies comme des sons et des objets en général, les unes nous plaisent et les autres nous blessent; je crois qu'il ne faut chercher la raison de ces impressions contraires que dans la nature de l'homme, dans l'organisation de nos yeux et de nos oreilles. Montrez à un enfant qui n'a pas eu occasion encore de voir beaucoup

d'objets, la gueule ouverte d'un lion ou d'un tigre, et le visage souriant d'un homme de bien ; à coup sûr il frémira à la vue de l'un, et répondra au sourire de l'autre par un sourire semblable, non d'après une comparaison raisonnée, mais par un sentiment naturel et primitif : il écoutera de même avec plaisir une mélodie agréable, tandis qu'un bruit éclatant le fera souffrir. Dans ces deux cas il ne saurait être question ni de réflexion, ni de comparaison.

« Ce n'est pas seulement par l'effet du tact, mais par » des raisons très-fondées, qu'en voyant un homme qui » ressemble à Turenne, je le suppose plein de sagacité, » calme et réfléchi lorsqu'il trace des plans, et ardent » dans l'exécution. Si je vois trois hommes, et que je » retrouve dans le premier les yeux de Turenne en même » temps que sa prudence ; dans le second, son nez et » son grand courage ; dans le troisième, sa bouche (*) » et son activité, j'aurai découvert le siége de chacune » de ces qualités, et chaque fois que j'apercevrai le même » trait, je serai en droit de répéter le même jugement. » Que n'a-t-on commencé depuis des siècles à étudier » la forme humaine, à classifier les traits caractéristi- » ques, à les assortir selon leurs nuances, à fixer par le » dessin les inégalités, les lignes et les rapports les plus » remarquables, à commenter chaque fragment : nous

(*) Notre auteur oubliait dans ce moment que là où sont les yeux de Turenne se trouvent sûrement aussi son nez et sa bouche. La nature ne travaille point comme un compositeur d'imprimerie. — Elle forme un tout d'un seul jet.

» aurions à présent l'alphabet du genre humain, al-» phabet plus volumineux que celui des Chinois, et » qu'il ne s'agirait plus que de consulter pour trouver » l'explication de chaque visage.

» Quand je considère que l'exécution d'un tel ouvrage » élémentaire n'est pas absolument impossible, j'en » attends de plus grands effets encore que M. Lavater » lui-même. Je me figure alors une langue si riche, si » correcte, que sur une simple description orale on » pourra retracer une figure; qu'un tableau fidèle de » l'ame indiquera aussitôt le profil du corps; que le » physionomiste fera revivre par une sorte de palingé-» nésie les grands hommes dont les Plutarques anciens » et modernes auront célébré la mémoire, et qu'il lui » sera facile d'esquisser un idéal pour chaque emploi de » la société. » (On ne saurait mieux dire, — et soit que l'auteur plaisante ou qu'il parle sérieusement, c'est là ce que j'ose attendre, au moins en partie, du siècle qui s'avance (*). Cette idée n'est point chimérique, et je me propose, en parlant des lignes de la physionomie, de hasarder quelques essais qui tendront à la réaliser.)

« C'est de pareils idéals que seront garnis à l'avenir » les cabinets des princes; et celui qui viendra solliciter » un emploi auquel il n'est point propre, devra se rési-» gner sans murmure, s'il est évident qu'un des traits » de son visage l'exclut de la place qu'il ambitionne. » Riez ou souriez, amis ou ennemis de la vérité, il n'est pas moins sûr que la prédiction doit s'accomplir. « Je » me figure ainsi un monde nouveau, d'où l'erreur et

(*) Lavater écrivait à la fin du dernier siècle.

» la fraude seront à jamais bannies. » (Elles le seraient si la physiognomonie devenait une croyance générale, si tous les hommes pouvaient devenir observateurs, si le besoin de dissimuler n'inventait toujours de nouveaux artifices capables d'égarer le physionomiste, au moins pour un temps, etc., etc.) « Reste à savoir ensuite si nous » en serions plus heureux. » (Il n'en faut pas douter, quoique d'un autre côté le combat actuel de la bonne foi et de la vertu contre la ruse et le vice, opère le développement de toutes les facultés de l'homme, déifie, si j'ose m'exprimer ainsi, la vertu humaine, et l'élève jusqu'au ciel d'où elle tire son origine.) « La vérité, continue » notre auteur, doit toujours éviter les extrêmes. Atten- » dons beaucoup de la science des physionomies; mais » cependant n'en exigeons pas trop. Je me vois encore » assailli d'une foule d'objections, dont plusieurs sont » très-embarrassantes. Est-il bien vrai qu'il y ait tant » d'hommes qui se ressemblent? ou bien cette ressem- » blance apparente n'est-elle pas le plus souvent une » impression générale qui s'évanouit à un examen plus » attentif, sur-tout lorsqu'il s'agit de comparer séparé- » ment un trait à un autre? »

» N'arrive-t-il jamais qu'un trait soit en opposition » avec un autre? qu'un nez timide se trouve placé entre » des yeux qui annoncent le courage? » (Je ne me rappelle pas, si j'en excepte les accidens extraordinaires, d'avoir remarqué des traits contradictoires dans les parties solides, ou susceptibles d'un contour bien prononcé; mais j'ai vu très-souvent de la contradiction entre les parties molles et solides, — comme aussi entre

la forme originelle des parties molles et la situation où nous les voyons. — On pourrait, par exemple, nommer forme originelle celle que conserve un corps mort, qu'une maladie violente n'a point exténué.)

« Est-il bien décidé d'ailleurs que la ressemblance des » formes suppose aussi toujours celle des ames? C'est » dans les familles que la ressemblance des visages est » sur-tout frappante, et néanmoins on y remarque sou- » vent une très-grande différence entre les caractères. » J'ai connu des jumeaux qui se ressemblaient au point » qu'on prenait souvent l'un pour l'autre, et qui n'avaient » pas au moral un seul trait de conformité. » (Si cela est exactement vrai, je renonce à la physiognomonie, et donne à celui qui m'en convaincra un exemplaire de cet ouvrage avec cent dessins physiognomoniques. Je ne veux pas seulement être mon propre juge, et j'en appelle à la décision de notre auteur lui-même : qu'il choisisse trois personnes pour examiner le fait ; s'il est vérifié, j'aurai perdu : — mais il nous faudra sur-tout des silhouettes bien exactes de ces frères jumeaux. Quant à moi, je proteste sur mon honneur que je n'ai découvert nulle part l'ombre d'une pareille contradiction.)

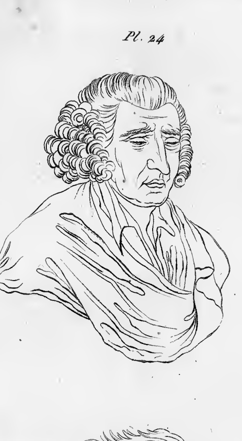
« Que penser enfin de cette foule d'exceptions qui, pour » ainsi dire, étouffent la règle? Je vais en citer quelques- » unes d'après mes propres observations. Voyez Samuel » Johnson, il a l'air d'un porte-faix ; ni le regard, — » ni un seul trait de la bouche n'annoncent un esprit » pénétrant, un homme versé dans les sciences. »

(Une autorité aussi respectable que celle de notre

auteur devrait me fermer la bouche, et me faire croire que, «puisqu'il l'a vu ainsi, c'est moi qui me trompe.» Mais d'où vient que, dans le cours de plus de six années d'expérience, je n'ai pas trouvé un seul exemple de cette espèce? Souvent il m'est arrivé, et sur-tout dans les premiers temps de ma carrière physiognomonique, de supposer du sens et de l'esprit à des gens qui en étaient entièrement dépourvus; mais je n'ai jamais pris, que je sache, un homme sensé pour un idiot; tant il est vrai que les signes de l'esprit sont frappans et infaillibles! Mais au lieu de toutes ces protestations, qui n'ont de garant que ma seule probité, présentons deux têtes de Johnson.

Celle qui est à gauche, dessinée peut-être d'après la quatrième copie, me paraît assez mal faite, et cependant, selon moi, c'est-à-dire d'après des observations que chacun peut répéter quand il voudra, elle porte le caractère d'un profond penseur. Ces sourcils formant deux lignes horizontales sous un front étroit, ce nez qui s'incline vers le bas, le contour de cette bouche fermée, la forme de ce menton, ces yeux entr'ouverts, cet air réfléchi, — en un mot tout offre, à mon avis, les signes de la sagacité et de la méditation. — Le profil de la seconde vignette n'est pas moins caractéristique. — Tout y est en harmonie depuis le front jusqu'au menton. — Si on ne voyait de ce visage que le front, ou l'œil, ou le menton, — on reconnaîtrait dans chacun de ces traits pris séparément, l'expression d'un sens exquis! — et combien plus la retrouve-t-on dans l'ensemble!

Pl. 24





« La physionomie de Hume (continue notre auteur) » était des plus communes. » (C'est l'idée qu'on s'en est formée généralement ; mais je crois pouvoir supposer que la mine ou le jeu des traits, objet ordinaire de la plupart des observations et décisions physiognomoniques, aura éclipsé la physionomie fondamentale ; le contour et la voûte du front, par exemple, auxquels peu de personnes font attention ; — et cela seul peut rendre raison du jugement qu'on a porté sur Hume.)

« Churchil semblait avoir passé sa vie à garder des » troupeaux ; Goldsmith avait l'air niais, et le regard si » peu animé de Strange ne décèle point l'artiste. » (Ce regard dénué d'expression est assez commun aux grands artistes. Il faut distinguer entre l'artiste et l'homme de génie. La froideur est l'apanage de l'artiste qui n'est qu'artiste.) « Dirait-on que Wille, avec autant de feu, » passe sa vie à tirer des parallèles? » (Il est possible de réunir beaucoup de vivacité à beaucoup de sang-froid. C'est une observation que divers exemples m'ont confirmée ; elle paraît contradictoire, mais elle ne l'est point. Il est rare de trouver de la chaleur chez ceux qui sont vifs, emportés, hardis dans leurs résolutions, expéditifs dans leurs affaires ; rien de plus froid que ces sortes de gens, à moins qu'on ne les prenne dans leurs momens de vivacité. Or, le style et le visage de Wille ont parfaitement ce caractère, si toutefois le portrait en profil que j'ai vu de lui est ressemblant.)

« Nous connaissons tous un peintre des Grâces, que » l'on prendrait plutôt pour un juge sévère accoutumé » à dicter des arrêts de mort. » (Je comprends mainte-

nant, me disais-je à moi-même lorsqu'on me fit voir son portrait, pourquoi les tableaux de ce peintre célèbre sont si peu de mon goût? pourquoi trouve-t-on si peu d'ame dans ses compositions les plus brillantes?)

« J'ai vu (c'est notre auteur qui parle) un criminel »condamné à la roue pour avoir assassiné son bienfai- »teur, et ce monstre avait le visage ouvert et gracieux »comme l'ange du Guide. Il ne serait pas impossible »de trouver aux galères des têtes de Régulus, et des »physionomies de vestales dans une maison de force. » (Voilà ce que je puis même affirmer, et en partie d'après ma propre expérience. Mais quelque détestables que soient les passions qui ont dominé ceux qui offrent de pareils contrastes, je crois toujours qu'elles agissaient sur des caractères qui n'étaient pas foncièrement méchans. Un homme heureusement né, dont l'organisation est délicate et dont les fibres s'irritent aisément, peut dans certains momens se laisser entraîner à des crimes atroces qui le feraient passer aux yeux du monde pour le plus abominable des mortels; et cependant il est possible qu'il soit au fond bien plus honnête et bien meilleur que cent autres qui passent pour gens de bien, et qui seraient incapables des forfaits qui nous obligent à le condamner. Qui pourrait ignorer que, sur-tout chez les personnes délicatement organisées, la vertu la plus éminente avoisine souvent le crime le plus odieux?)

« Montrez-les-moi ces paroles, répondra l'auteur des »Essais physiognomoniques; je les commenterai comme »j'ai commenté Socrate : car un petit trait qui d'abord

» n'aura point été aperçu expliquera peut-être ce qui » nous paraît une énigme.

» Mais d'après cette méthode ne trouverons-nous pas » dans le commentaire bien des choses qui n'ont jamais » existé dans le texte? » (Cela pourrait arriver sans que j'en eusse l'intention. Je conviens également qu'avec une bonne physionomie on peut commettre une action digne de blâme. Mais, d'un côté, cette physionomie ne sera plus si bonne dans le moment de la faute; de l'autre, celui qui la commet fera toujours cent bonnes actions pour une mauvaise.)

« On nous dit de juger d'un caractère inconnu d'a- » près un caractère connu; mais est-il si facile de bien » connaître l'homme, quand il se cache dans les ténè- » bres, quand il s'environne de contradictions, et qu'il » est tour-à-tour l'opposé de ce qu'il était? Qu'il est » rare de trouver celui dont on peut dire :

Qui qualis ab initio processerit et sibi constet.

(Vérité importante qui renferme une grande leçon pour le physionomiste.)

« Si nous ne connaissions d'Auguste que sa clémence » envers Cinna, de Cicéron que l'histoire de son con- » sulat, quels hommes ne seraient-ils pas à nos yeux! » Elisabeth! quelle figure majestueuse entre les reines, » et combien elle se rabaisse en jouant le rôle d'une » coquette surannée! Jacques II, brave à la tête des ar- » mées, et lâche sur le trône; Monk, le vengeur de son » roi et l'esclave de sa femme; Algernoon, Sidney et

» Russel, patriotes dignes de l'ancienne Rome, et ce-» pendant vendus à la France! Bacon, le père de la » philosophie, qui n'est pas un juge incorruptible! etc. » De pareilles découvertes inspirent une sorte d'effroi; » on est tenté de fuir les hommes, de renoncer à leur » commerce, à leur amitié; et si ces ames de caméléon » sont alternativement méprisables et généreuses sans » que la forme extérieure change pour cela, à quoi donc » nous sert la forme? »

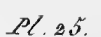
(Elle sert à montrer ce que les hommes pourraient et devraient être : — de même que la mine ou l'air du visage désigne ce qu'ils sont à l'instant où ils agissent, le visage, dans l'état de repos, indique la mesure de leur force, et le jeu des traits l'emploi qu'ils en font. Quelquefois peut-être l'expression de leurs faiblesses est-elle à l'ensemble du caractère ce que les taches du soleil sont à l'égard de cet astre : — l'œil ne peut les découvrir qu'armé d'un télescope). « D'ailleurs nos ju-» gemens ne se ressentent-ils pas trop du milieu par lequel » nous sommes accoutumés à voir? (Oui, sans doute.) » Schnellfungus n'aperçoit les objets que par un verre » obscur; un autre les contemple au travers d'un » prisme : bien des gens ne considèrent les vertus que » dans un miroir conique, et les vices que dans un mi-» croscope. » (Rien de mieux exprimé; cependant le même cas a lieu dans tous les jugemens prononcés sur les actions morales : dira-t-on pour cela qu'il n'y a point de morale?) « Swift, j'en suis sûr, aurait écrit » une physiognomonie bien différente de celle de La-» vater.

» Et quelle riche matière d'observations nous reste » encore ! par exemple, les physionomies nationales ; » toutes ces familles si variées qui partagent la nom- » breuse postérité d'Adam. Depuis l'Esquimau jusqu'au » Grec, combien de nuances! L'Europe, la seule Alle- » magne, offrent des diversités qui ne sauraient échap- » per à l'observateur ; des têtes qui portent l'empreinte » de la forme du gouvernement, car c'est toujours elle » qui achève notre éducation ; des républicains fiers des » lois qui fondent leur sûreté ; des esclaves orgueilleux, » contens de l'oppression qu'ils subissent, parce qu'ils » peuvent opprimer à leur tour ; les Grecs du siècle de » Périclès, et les Grecs sous Hassan-pachas ; les Ro- » mains du temps de la république, sous les empe- » reurs et sous les papes ; les Anglais sous Henri VIII » et sous Cromwel ; les soi-disant patriotes Hampten, » Pym et Vane : voilà dès objets qui m'ont toujours » frappé. »

Je ne saurais exprimer le plaisir que m'ont fait ces réflexions écrites avec tant d'esprit et d'énergie. L'auteur, que, sans le vouloir, j'ai eu le malheur d'offenser, s'est acquis des droits à ma reconnaissance en me permettant de publier cet écrit. Je voudrais entendre souvent des objections faites dans le même esprit, et recevoir des directions et des avis exprimés du même ton. — Faut-il demander pardon à mes lecteurs d'avoir inséré ce morceau, ou plutôt ne dois-je pas m'attendre que la plupart souhaiteront que j'en aie souvent de pareils à leur offrir ?

Je joins à celui-ci un squelette du visage de l'auteur.

Quelque imparfait que soit ce dessin, on y reconnaîtra les signes infaillibles de l'esprit d'observation. Remarquez sur-tout ce front étroit et ferme, penché en arrière, le calme et l'énergie de l'ensemble.



Pl. 25.

XXV.

RÉFLEXIONS SUR DES OBJECTIONS CONTRE LA PHYSIOGNOMONIE.

J'ai balancé quelque temps si je parlerais ou non dans le premier volume de cet ouvrage des objections que l'on fait contre la science des physionomies. Quelques amis dont je respecte les lumières m'en éloignaient; mais, tout bien considéré, il m'a paru juste de venir au secours du lecteur qui cherche la vérité, et de l'aider à sortir de l'embarras où le jettent plusieurs des objections qu'il entend répéter journellement.

Celles qu'on peut faire contre la vérité de l'expression des traits du visage sont innombrables. Une grande partie d'entre elles me paraissent aisées à détruire, d'autres au contraire offrent de grandes difficultés à celui qui veut y répondre, ou plutôt cette réponse est jusqu'à présent impossible.

Avant de passer aux détails, j'établirai quelques observations générales qui, pesées avec soin, serviront à résoudre une partie des difficultés.

On peut alléguer des objections insolubles contre les vérités les plus incontestables : on en peut faire contre les faits les mieux attestés, sans que la certitude de ceux-ci en soit ébranlée.

A l'exception des mathématiques, il n'est point de science qui n'ait son côté faible : pourquoi donc la

science des physionomies n'aurait-elle pas le sien, elle qui sort à peine du berceau?

Pour ne citer qu'un seul exemple parmi tant d'autres qui se présentent, n'est-il pas de toute certitude que les rayons de la lumière se croisent? et comment répondre à toutes les objections qu'on pourrait faire contre la possibilité du fait?

Lorsqu'il s'agit d'examiner un fait quel qu'il soit, il importe avant tout de peser les raisons qu'on allègue en sa faveur. Une preuve qui en démontre l'existence, fût-elle unique, a plus de poids que n'en auraient dix mille objections. L'autorité d'un seul témoin positif qui, du côté des lumières et de la bonne foi, mérite une pleine confiance, l'emporte sur celle d'une infinité de témoins purement négatifs. Toute objection contre une vérité certaine n'est proprement qu'un témoin négatif. Quand dix mille personnes s'accorderaient à dire : « Voilà ce que je n'ai point observé, voilà » ce que je n'ai point expérimenté, » qu'est-ce que cela prouverait contre le témoignage d'un seul homme honnête et raisonnable qui dirait : « Je l'ai observé, et il » ne tient qu'à vous d'en faire aussi l'expérience? » Il est impossible de faire une objection fondée contre l'existence évidente d'un fait. Rien au monde ne saurait renverser ce qui est positif, ce qui est de fait; on ne saurait y opposer un autre fait également positif, — et toutes les objections seront purement négatives.

Qu'on applique ces principes à la physiognomonie. Des preuves incontestables de la signification réelle et manifeste des traits du visage humain feront tomber

d'elles-mêmes un grand nombre d'objections, auxquelles peut-être on aurait eu de la peine à répondre. Il faut donc s'attacher avant tout à ce que la science des physionomies offre de positif et de certain, et bientôt on sera en état de répondre à plusieurs objections, ou d'écarter celles qui ne méritent point de réponse.

L'attention qu'on donne au positif, l'importance qu'on y attache, est peut-être une des marques de l'énergie et de la fermeté du caractère. Un esprit médiocre ou superficiel s'en met peu en peine, et s'arrête au négatif avec une opiniâtreté invincible.

Examinez d'abord ce que vous êtes, quelles sont vos facultés, vos forces, vos connaissances acquises, avant de rechercher ce que vous n'êtes pas, ce que vous ignorez, ce qui vous manque, ce qui est au-dessus de votre pouvoir. Tout homme qui veut devenir sage et heureux doit suivre cette règle, et, si je puis m'exprimer ainsi, s'identifier avec elle. Le vrai sage considère toujours en premier lieu ce qu'il y a ; le faux sage, le pédant considèrent avant tout ce qui manque. Le vrai philosophe commence par l'examen des preuves positives en faveur d'un fait (je supplie mes lecteurs de ne point s'écarter de l'idée que j'attache à cette assertion), tandis que les petits esprits fixent d'abord leur attention sur les preuves négatives qui l'attaquent. Telle, par exemple, fut de tout temps la méthode des incrédules, des ennemis du christianisme. Quand la doctrine de l'Evangile serait fausse, — cette manière de démontrer sa fausseté n'en serait pas moins contraire aux règles de l'équité et de la logique : il faudrait

donc la rejeter comme telle cette méthode, avant que d'entrer en lice avec ceux qui voudraient l'employer.

Pour en revenir à la physiognomonie, il s'agirait donc de savoir « si les argumens qu'on peut alléguer » en sa faveur sont assez positifs, assez péremptoires, » pour que les objections les plus plausibles ne puissent » les détruire. » Quant à moi, j'en suis aussi convaincu que de ma propre existence, et tout lecteur impartial le sera de même quand il aura achevé de lire mon ouvrage, pourvu seulement qu'il ait assez d'intelligence et de bonne foi pour ne pas nier « que les yeux nous » ont été donnés pour voir, quoiqu'il y ait dans le » monde bien des yeux qui ne voient point. »

Il n'est pas impossible que je sois attaqué à ce sujet par des savans d'une certaine classe. On pourrait, par exemple, me citer, d'après Réaumur, les papillons femelles et la mouche-fourmi, pour prouver qu'on peut se méprendre en déterminant les causes finales d'un être physique. On pourrait me dire : « Les ailes sem» blent faites pour voler, et cependant les insectes que » je vous ai nommés ne volent point; donc il n'est pas » sûr que les ailes soient faites pour voler. — De même, » puisqu'il y a des êtres qui ne voient pas, quoiqu'ils » aient des yeux, il n'est pas bien sûr non plus que ce » soit précisément pour voir que nous ayons reçu des » yeux, etc. » J'avertis que je ne répondrai jamais sérieusement à des objections de cette espèce. C'est au simple bon sens que je veux en appeler. J'observe dix ou vingtpersonnes, je leur trouve des yeux et la faculté de voir quand elles les ouvrent à la lumière. Si ces

dix ou vingt personnes n'ont point été expressément choisies, si on les a prises au hasard parmi une foule d'autres, il est de la dernière probabilité que tous les êtres semblables à eux sont doués du sens de la vue, au moyen de l'organe que nous appelons les yeux. Cette manière de raisonner est au moins celle de tous les âges et de toutes les nations, et si elle est juste dans le cas dont nous venons de parler, elle doit donc l'être aussi à l'égard de la physiognomonie.

Il me paraît donc « que le devoir essentiel du défen- » seur de cette science est de faire voir que dix, vingt » ou trente personnes prises au hasard de la multitude, » ont, de l'aveu de tout le monde, une expression phy- » siognomonique, c'est-à-dire qu'on observe chez elles » un rapport marqué entre les facultés internes et la » forme extérieure, de même qu'on observe que dix, » vingt ou trente personnes prises au hasard ne voient » que par le secours de leurs yeux. » Ce fait une fois démontré, l'universalité de l'expression physiognomonique se trouvera aussi bien établie que cette autre vérité : « Le sens de la vue dépend des yeux, puisqu'il est » prouvé que vingt ou trente personnes prises au hasard, » ne voient que par le moyen des yeux. » Sur ce petit nombre je suis en droit de conclure la même chose de dix mille autres, n'importe que je les aie vues ou non.

« Mais, dira-t-on, quand on pourrait prouver cette » assertion à l'égard de certains traits du visage, s'en- » suit-il qu'on le puisse à l'égard de tous ? » Je pense que oui, et je m'adresse à vous, amis de la vérité, pour me tirer d'erreur, si vous croyez que je me trompe.

Quand j'observe que l'homme voit par les yeux et qu'il écoute par les oreilles, et que je ne puis douter que ces organes n'aient une destination positive et déterminée, je ne crois pas tirer une fausse conséquence en admettant que les autres organes, et en général les autres parties qui composent un tout aussi bien ordonné, ont de même leur destination et leurs fonctions particulières; et cette conséquence n'en sera pas moins juste, quand je ne serais pas encore parvenu à connaître la destination de quelques-unes de ces parties.

Je crois pouvoir démontrer à tout homme pourvu de sens commun « que, dans chaque individu du genre » humain, on observe quelque chose dont la significa- » tion est déterminée au moins dans certaines circons- » tances ; et il me sera tout aussi facile de prouver cette » vérité, que de faire comprendre au plus simple des » hommes que parmi les membres de notre corps, il en » est au moins quelques-uns qui ont leur destination » précise et déterminée. »

Observez vingt ou trente personnes prises indifféremment; voyez-les rire ou pleurer, et vous trouverez beaucoup de rapport dans l'expression et les témoignages de leur joie et de leur tristesse. — Quelques-uns de leurs traits auront acquis une sorte de ressemblance qui n'existait pas avant qu'elles se trouvassent dans la même situation d'esprit.

Or, puisqu'on avoue que l'extrême joie et l'extrême tristesse ont des expressions auxquelles on peut les reconnaître, et qui diffèrent autant l'une de l'autre que la joie et la tristesse diffèrent entre elles, pourrait-on

ne pas accorder aussi « que l'état de calme qui tient le » milieu entre la joie et la tristesse n'ait aussi son ex- » pression particulière, » ou bien, en d'autres termes, « que cet état donne visiblement aux muscles voisins » des yeux et des lèvres une situation différente ? »

Si l'on en convient à l'égard des trois états que je viens de nommer, pourquoi ne pas l'admettre aussi à l'égard de toutes les autres dispositions de l'ame, de l'orgueil, par exemple, de l'humilité, de la patience, de la générosité, etc. ?

D'après des lois constantes, une pierre s'élève en l'air lorsqu'on l'y jette avec force ; — en suivant les mêmes lois, elle retombe par terre : — et ne serait-ce pas encore d'après ces mêmes lois qu'elle reste immobile si personne ne la remue ?

D'après des lois constantes, la joie, la tristesse, le calme, ont chacun des expressions qui leur sont propres : — pourquoi la colère, la douceur, la fierté, l'humilité, n'auraient-elles pas aussi une expression particulière ? Il n'y a point de milieu, ou tout dans la nature est soumis à des lois, ou tout en est affranchi ; tout est effet ou cause, ou rien n'est tel. — Ces maximes devraient être un des premiers axiomes de la philosophie, et si l'évidence en est reconnue, la science que je défends se trouvera munie contre toutes les objections, contre celles même auxquelles on n'a point encore trouvé de réponse, puisqu'il sera prouvé dès-lors « que tout visage » a certains traits qui caractérisent l'ame au même point » que les yeux caractérisent la vue. »

« Mais, dira-t-on, les signes de la joie, de la tris-» tesse, de l'attention, de l'inattention, etc., étant in-» finiment variés, comment établir des règles fixes qui » apprennent à les connaître? » Que de variété entre les yeux humains, — entre ceux de tous les êtres doués du sens de la vue! — Combien l'œil de l'aigle et celui de la taupe, l'œil de l'éléphant et celui du moucheron, ne diffèrent-ils pas entre eux! Et ne croit-on pas cependant que tous les yeux voient, tant qu'on n'y distingue point des signes de maladie ou d'extinction?

La même différence a lieu entre les oreilles, entre les jambes : nous ne croyons pas moins que toutes les oreilles sont destinées à entendre, toutes les jambes à marcher.

Si donc cette différence ne nous empêche pas de les considérer comme les expressions, comme les organes de la faculté de voir, d'écouter et de marcher, pourquoi ne ferions-nous pas le même raisonnement à l'égard de tous les traits et linéamens du corps humain? — Les signes destinés à exprimer des situations de l'ame qui se ressemblent, ne sauraient être plus variés que le sont les yeux, les oreilles et les jambes de tous les êtres qui voient, qui écoutent et qui marchent; — et cependant il n'est pas plus difficile de reconnaître et de déterminer ce que les signes de ces situations ont de commun entre eux, que de déterminer et de reconnaître ce qui est commun à tous les yeux, à toutes les oreilles, des êtres jouissant de la faculté de voir et d'entendre. Si on voulait peser ce raisonnement avec une attention

sérieuse, à combien d'objections trouverait-on la réponse, et combien d'autres objections tomberaient d'elles-mêmes?



XXVI.

RÉFUTATION DE QUELQUES OBJECTIONS PARTICULIÈRES.

Ire OBJECTION.

« Il y a des gens, dit-on, qui, sans avoir essuyé de » maladies, sans s'être livrés à la débauche, ont tou» jours eu le visage pâle et défait, et parviennent néan» moins à un âge très-avancé, en continuant à jouir » d'une santé ferme et robuste. »

RÉPONSE.

Ces cas sont rares. Il y a toujours mille personnes dont le teint et l'air du visage annoncent la constitution, sur une seule où l'on est trompé à cet égard par les signes extérieurs. Je présume au reste que ces cas extraordinaires proviennent généralement des impressions que la mère a reçues pendant sa grossesse (*).

« Je ne citerai (m'écrit un ami) entre les mystères » que nous offre ce sujet, qu'une seule classe de phé» nomènes, — les maladies héréditaires. Quant aux » maux rachitiques et vénériens dont les enfans ne se » ressentent qu'à un certain âge, ce sont des exemples » trop fréquens pour en faire mention; mais Borelli » parle de deux jeunes garçons qui, sans s'être blessés, » sont devenus impotens l'un et l'autre à l'âge de quinze » ans, époque à laquelle leur père était devenu tel par » accident. » Revenons à ces visages pâles et défaits

(*) On ne peut trop s'élever contre une pareille erreur. J. P. M.

qu'on nous a cités en objection. Une frayeur qui aura saisi une femme enceinte explique assez naturellement, ce me semble, la pâleur de son enfant. — Dieu seul connaît les lois secrètes de l'imagination, ou de la sympathie, ou de l'influence, qui ont donné lieu à des cas semblables. Mais en général ils peuvent être envisagés comme des exceptions dont les causes occasionelles ne sont cependant pas bien difficiles à découvrir. Et d'ailleurs, sait-on si ces mêmes personnes n'auraient pas joui d'une santé plus parfaite encore, si de pareils accidens ne fussent pas arrivés? A quoi donc se réduit l'objection? Selon moi, elle ne prouve pas plus contre la physiognomonie, que l'existence des nains, des géans et de quelques monstres, contre la proportion et la symétrie du corps humain.

IIe OBJECTION.

L'ami que j'ai déjà cité m'écrit encore : « Je connais » un homme des plus robustes qui, à l'exception des » mains, a l'air faible et débile, et passe pour tel chez » tous ceux qui ne connaissent pas sa vraie consti- » tution. »

RÉPONSE.

Je voudrais voir cet homme, car j'ai de la peine à me persuader que l'expression de sa vigueur ne soit sensible que dans les mains. — Cependant si cela est ainsi, au moins sa force sera-t-elle marquée dans une partie du corps, et supposé même qu'elle n'ait d'expression quelconque, vous n'aurez encore qu'une exception,

qu'un exemple unique. Mais, je le répète, je me défie de cette observation; jamais je n'ai vu un homme robuste qui ne m'ait paru tel par divers caractères.

III[e] OBJECTION.

« On a vu des gens dont le visage annonçait une » bravoure héroïque, être les premiers à fuir devant » l'ennemi. »

RÉPONSE.

Moins on est, — plus on cherche à paraître.

Mais quel air avaient ces prétendus braves? — ressemblaient-ils à l'Hercule Farnèse? — J'en doute fort: qu'on les dessine, qu'on nous les montre. Le physionomiste dira peut-être au second, si ce n'est au premier coup-d'œil: *Quanta species!* D'ailleurs, il est possible que la maladie, un accident ou l'hypocondrie déconcerte la valeur la plus éprouvée, et ce mélange même n'échappera point aux yeux du physionomiste.

IV[e] OBJECTION.

« On voit des personnes d'un extérieur très-fier ne » donner dans leur conduite aucun signe d'orgueil.

RÉPONSE.

On peut être orgueilleux et affecter l'humilité.

Ou bien encore, l'éducation et le commerce du monde peuvent donner l'air orgueilleux, tandis que le cœur est humble; mais cette humilité de cœur perce

à travers la fierté de l'extérieur, comme les rayons du soleil percent un léger nuage, et cet homme orgueilleux en apparence serait plus humble encore, s'il avait l'air moins arrogant.

Ve OBJECTION.

« On voit des mécaniciens d'une adresse surprenante » exécuter les ouvrages les plus délicats et les plus finis » avec des mains aussi grossières que celles des bûche» rons et des porte-faix, tandis que les doigts déliés de la » main d'une femme sont souvent incapables de tout » travail mécanique qui exige un peu d'adresse. »

RÉPONSE.

Je voudrais voir à côté les unes des autres, puis comparer ces mains de femme et ces mains si grossières. — La plupart des naturalistes attribuent à l'éléphant une figure lourde, un air stupide, et relèvent le contraste qu'il y a entre l'adresse dont cet animal est doué, et sa stupidité apparente, ou plutôt prétendue. Mais comparez l'éléphant avec le tendre agneau : — lequel, au simple aspect de la structure de son corps, annonce le plus d'adresse? Ce n'est pas tant la masse qui en décide, que la nature, la mobilité, la souplesse du corps, les nerfs, la sensibilité interne.

De plus, la délicatesse n'est pas de la force, et la force n'est pas de la finesse. Apelles eût mieux dessiné avec du charbon, que bien des peintres en miniature avec le pinceau le plus fin. Le mécanicien peut unir à des organes grossiers un esprit très-subtil, et dans ce

cas il travaillera mieux avec des doigts épais, qu'un homme ordinaire avec des doigts très-déliés. Au reste, si rien dans le visage et l'extérieur de l'artiste dont vous me parlez n'annonce ce qu'il est, à coup sûr l'exemple est contre moi; mais, pour en décider, connaissez-vous tous les indices du génie mécanique? avez-vous observé si ses yeux sont clairs, pénétrans, enfoncés, si son regard est prompt, sûr et ferme; si l'os voisin de l'œil est saillant? avez-vous pris garde à l'arc de son front, à la souplesse de ses membres, délicats ou grossiers? avez-vous, je le répète, aperçu, observé, apprécié tout cela? Il est facile de dire : cet homme n'a pas l'air de ce qu'il est. Reste à savoir quel est celui qui porte ce jugement.

VIe OBJECTION.

« On voit des gens très-spirituels dont le visage n'ex»prime rien. »

RÉPONSE.

Ce fait doit être énoncé avec plus de précision.

Quant à moi, après m'y être trompé bien souvent, j'ai toujours trouvé que c'était pour avoir mal observé. —C'est ainsi que j'assignais toujours autrefois le même siége aux signes d'une qualité; j'étais accoutumé à ne les chercher que là, et souvent je ne les trouvais point: par exemple, quoique je fusse assuré qu'il devait exister dans tel individu une force extraordinaire, je ne parvenais point à découvrir le siége du signe de cette force. D'où vient? parce que je ne songeais à le cher-

cher que dans un seul trait, ou bien dans l'ensemble du visage. Je suis tombé sur-tout dans cette erreur à l'égard de personnes dont les connaissances se bornaient à un genre particulier, et qui d'ailleurs passaient pour médiocres; de celles aussi dont toutes les forces de l'ame se portaient vers un but, vers un objet particulier; enfin, de celles dont les forces n'étaient encore que faiblement déterminées, ou, pour m'exprimer avec plus de justesse, qui n'avaient pas encore essayé ou assez exercé leurs forces. J'ai vu, il y a plusieurs années, un grand mathématicien, l'admiration de l'Europe, qui au premier coup-d'œil, et même long-temps après, paraissait avoir la physionomie la plus commune. Je copiai son portrait dont la ressemblance était parfaite, et, obligé ainsi d'observer ce visage avec plus de soin, je découvris un trait particulier qui donnait à son regard une expression caractéristique, et cette même expression je la retrouvai quelques années plus tard chez un autre savant, très-inférieur, il est vrai, à celui-ci, mais néanmoins d'un rare mérite, et dont le visage, d'ailleurs peu expressif, semblait fait pour confondre toute ma science physiognomonique. Depuis je n'ai jamais retrouvé ce regard chez personne qui n'eût une qualité ou un talent extraordinaire, quelque commune que parût sa physionomie.

Ces exemples prouvent qu'on est fondé à soutenir comme à nier « que tel homme joint à un extérieur »très-ordinaire des qualités d'esprit très-distinguées.»

On m'écrit en forme d'objection que M. d'Alembert a l'air commun. Je ne puis rien dire jusqu'à ce que

j'aie vu M. d'Alembert; mais je connais son profil gravé par Cochin, qu'on dit être fort au-dessous de l'original, et, sans faire mention de plusieurs indices difficiles à caractériser, il est sûr que le front et une partie du nez sont tels, que je n'en ai jamais vu de semblables à aucun homme médiocre.

VII[e] OBJECTION.

« Il est au moins des gens très-bornés dont la phy-
» sionomie annonce beaucoup d'esprit et de feu. »

RÉPONSE.

Eh ! sans doute on en rencontre tous les jours. Je réponds à cela, et suis pleinement fondé à répéter la même réponse : « Qu'il est possible que les dispositions
» naturelles soient excellentes, mais qu'elles aient été
» ensevelies dans l'inaction, ou gâtées par l'abus qu'on
» en a fait. » Il y a de l'énergie : mais qu'est-ce qu'une force mal dirigée ? Un feu consacré à la volupté peut-il encore servir à la recherche et à la propagation de la vérité ? ou bien qu'espérer d'un feu sans lumière ? d'un feu qui brûle sans objet, etc. ?

Je puis assurer sur mon honneur que parmi tant d'hommes célèbres dont je suis contemporain (et j'ai l'avantage d'en connaître personnellement un grand nombre, sur-tout en Allemagne et en Suisse), il n'en est pas un seul dont le degré d'esprit, de sensibilité ou de génie, ne soit exactement marqué dans les traits du visage, et sur-tout dans la structure de la tête.

Tout être capable d'observer ne doit point rougir d'être observé. Sortie des mains de Dieu, la créature ne doit point avoir honte d'être créée et formée telle qu'elle est. J'espère donc que les personnes d'un caractère mâle qui liront mon ouvrage (et ce n'est que pour de tels lecteurs que j'écris, et non pour des enfans), j'espère que ces personnes ne m'accuseront point d'indiscrétion, si, pour confirmer ce que je viens d'avancer, je place ici les noms de quelques personnages célèbres encore vivans. D'ailleurs ce sera fournir une nouvelle preuve de l'universalité du tact physiognomonique, car je suis bien sûr de n'être point contredit par ceux qui ont l'avantage de connaître les grands hommes dont je me permets de citer les noms.

Souffrez que je commence par vous, respectable Bodmer (*). Qui n'aperçoit, en le voyant, un esprit original, naïf, ingénieux ? qui ne reconnaît en lui le poète, l'ami de la jeunesse?

Qui n'aperçoit dans Gessner (**) l'aimable enthousiasme d'un amant de la nature, qui sait la peindre et l'embellir? un homme dont le coup-d'œil est aussi sûr que le goût?

On ne dira, dans aucun sens, de Mendelssohn (***), qu'il était né pour être athlète; mais pourrait-on méconnaître en lui le tact le plus fin, l'esprit le plus lumineux?

(*) Ce vénérable vieillard, que nous avons déjà eu occasion de nommer, est âgé de 82 ans.

(**) Auteur des Idylles, etc.

(***) Auteur du Phédon.

Qui ne trouve dans Zimmermann (*) le plus rare assemblage de finesse et d'énergie? une profonde connaissance de la nature humaine sous le voile de la satire philosophique? la chaleur du sentiment unie au calme de la raison, et la gravité unie à l'enjouement?

Qui ne reconnaîtrait dans Spalding (**) le penseur, l'homme modeste, mais ferme dans ses principes, l'écrivain plein de douceur, d'élégance et de sensibilité?

Dans Basedow (***) un observateur profond, actif, infatigable, toujours fidèle à la raison?

Je le demande à ceux qui ont vu Sulzer, Haller, Lambert; pouvait-on les regarder, les observer, les comparer, sans lire sur leurs fronts ces mots que le doigt de Dieu semblait y avoir tracés : Où sont leurs pareils?

Et pour chercher des exemples dans la plus haute classe de la société, qui n'aperçoit dans Charles, duc de Wurtemberg, un esprit créateur, prompt à inventer, à exécuter, et—ce qui semble en être rarement séparé—également prompt à détruire?

Dans Frédéric, roi de Prusse, un génie qui entreprend, opère, accomplit tout ce qu'il veut, une fermeté inébranlable, une précision qui se fait remarquer dans son langage, dans ses écrits, dans toutes ses actions?

(*) Médecin du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre.

(**) Un des premiers prédicateurs de Berlin, auteur d'un ouvrage intitulé : *De la Destination de l'Homme.*

(***) Auteur de plusieurs Traités sur l'Éducation.

J'avancerai bien plus. Parmi tous les bons portraits de personnages remarquables qui ont passé sous mes yeux, (et combien n'en ai-je pas rassemblés !) je ne me rappelle pas d'en avoir vu un seul qui ne portât des marques sensibles de grandeur.

Je ne citerai en exemple que les noms suivans : Charles XII, Louis XIV, Turenne, Sully, Polignac, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Newton, Clarke, Maupertuis, Pope, Locke, Swift, Lessing, etc.

Je crois même que l'expression de ce caractère de grandeur se retrouve dans chaque silhouette exacte ; j'en pourrais produire plusieurs qui feraient adopter cette opinion à tout observateur exercé.

XXVII.

ANECDOTES PHYSIOGNOMONIQUES.

1.

Le père d'un jeune homme vertueux qui allait commencer ses voyages lui dit en prenant congé de lui : Tout ce que je te demande, mon fils, c'est de me rapporter le même visage.

2.

Une jeune personne qui avait presque toujours vécu à la campagne, et en qui brillaient l'innocence et la piété, rencontra un soir son visage dans une glace, au moment où, ayant fini sa prière, elle allait poser sa bible et emporter la lumière. Frappée de sa propre image, elle baisse les yeux, et une noble modestie colore ses joues. Elle passa l'hiver en ville. Entourée d'adorateurs, occupée d'objets frivoles, et entraînée dans un tourbillon de plaisirs, elle oublia et sa bible et ses exercices de dévotion. Vers le printemps, la jeune dame retourne à la campagne : elle se retrouve dans sa chambre, elle approche de la table où reposait sa bible, se présente devant le miroir—et pâlit en se regardant. Elle pose la lumière, se jette sur un sopha, puis tombe à genoux, et s'écrie : « O Dieu ! je ne me reconnais »plus ! combien je suis changée ! mon visage porte l'em»preinte de ma folle vanité ! comment n'en ai-je pas »été frappée plus tôt ? Ah ! c'est dans le sein d'une pai-

» sible retraite, dans le doux exercice de la piété et de la » bienfaisance que je veux en effacer la trace!

3.

« Que je meure si cet homme n'est un fripon! disait » Titus en parlant du prêtre Tacite. Je l'ai vu dans la » tribune pleurer et sangloter trois fois, quand rien ne » devait exciter ses larmes, et se détourner dix fois pour » cacher un sourire lorsqu'il était question de vices et » de calamités. »

4.

« A combien estimez-vous mon visage? » demandait un inconnu à un physionomiste. Celui-ci lui répondit, comme de raison, que cela n'était pas facile à apprécier. — « Il vaut quinze cents écus, dit le questionneur; car » cette somme vient de m'être prêtée, seulement sur ma » physionomie, par une personne qui ne me connaissait » pas. »

5.

Le trait suivant est tiré des *Éloges des Savans.* « Un » étranger qui se nommait Kubisse, passant dans une » salle chez M. de Langes, fut tellement frappé à la vue » d'un portrait qui y était avec plusieurs autres, qu'il » oublia de nous suivre, et s'arrêta à considérer ce ta- » bleau. Environ un quart d'heure après, ne voyant pas » venir M. Kubisse, nous fûmes à lui, et le trouvâmes » les yeux encore fixés sur le portrait. — Que pensez- » vous de ce portrait? lui dit M. de Langes, n'est-ce pas

» celui d'une belle femme? — Oui, répondit M. Kubisse;
» mais si ce portrait est bien ressemblant, la personne
» qu'il représente a l'ame la plus noire : ce doit être une
» méchante diablesse. — C'était le portrait de la Brin-
» villiers, célèbre empoisonneuse, presque aussi connue
» par sa beauté que par ses forfaits, qui l'ont conduite
» sur le bûcher (1). »

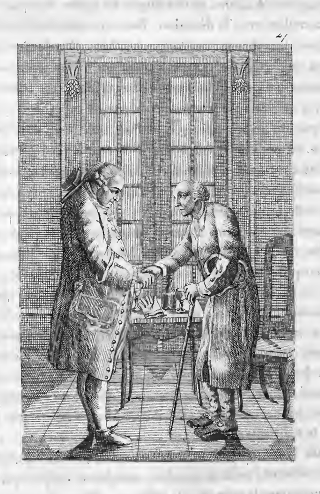
6.

Un ami du comte de T., qui réside à W., entra un jour chez ce seigneur avec un visage qu'il affectait de rendre serein. Après avoir terminé l'affaire qui l'amenait, il voulait se retirer. « Je ne vous laisse pas sortir,
» lui dit le comte. — Cela est fort étrange, lui répondit
» son ami, il faut que je m'en aille. — Vous ne sortirez
» pas de ma chambre, » et en même temps le comte ferma la porte à clef. — « Au nom du ciel! pourquoi
» cela? — Parce que je lis sur votre visage que vous mé-
» ditez un mauvais coup. — Qui? moi! pouvez-vous m'en
» croire capable? — Vous projetez un meurtre, ou je n'y
» vois plus clair. » — Il pâlit à ces mots, avoua que le comte avait deviné juste, lui remit un pistolet qu'il tenait caché, et lui raconta ce qui donnait lieu au dessein qu'il avait formé. Le comte fut assez généreux pour tirer son ami de la situation pénible qui l'aurait conduit au crime.

7.

Un pauvre demandait l'aumône dans la rue. « Com-
» bien vous faut-il? » lui dit un passant, frappé de l'hon-

nêteté de sa physionomie. — « Eh! comment oserais-je
» vous dire cela, répondit le mendiant; vous me don-
» nerez ce qu'il vous plaira, je serai satisfait et recon-
» naissant de tout. — Non, dit le physionomiste, dites
» ce qu'il vous faut, et que ce soit peu ou beaucoup,
» soyez sûr que vous l'aurez. — Donnez-moi donc huit
» sous. — Les voici; si vous m'eussiez demandé cent
» florins, vous les auriez également obtenus. »



NOTE.

(1) *Page* 378. On connaît ces vers de Voltaire :

> **Plus loin, la Brinvilliers, dévote avec tendresse,**
> **Empoisonne son père en courant à confesse.**

La marquise de Brinvilliers était fille de d'Aubraî, lieutenant civil de Paris. Il paraît que son caractère pervers, ainsi que son goût pour la débauche, se développa de bonne heure, et qu'elle sut le concilier avec la dévotion. Dans sa confession générale que l'on trouva lors de son arrestation à Liége, elle s'accusait d'avoir perdu sa virginité à sept ans et d'avoir brûlé une maison.

Cette femme, qui doit à ses crimes atroces une sorte de célébrité, fut mariée très-jeune, en 1651.

Elle parut d'abord aimer son mari et tenir à ses devoirs jusqu'à l'époque où un aventurier nommé Godin de Sainte-Croix, lui inspira une violente passion. Ses intrigues avec cet amant devinrent bientôt scandaleuses, au point que M. d'Aubrai fit enfermer à la Bastille le jeune Sainte-Croix, qui sortit de prison avec la vengeance dans le cœur. Pour la satisfaire, il acquit la connaissance des empoisonnemens, qui lui fut donnée par l'italien Exili.

La marquise de Brinvilliers revit son amant, et lui sacrifia son père et ses frères, qui moururent empoisonnés en 1671. Elle épargna son mari, parce qu'il avait été moins sévère. Plusieurs crimes succédèrent, d'ailleurs, à ce parricide, et souvent pour des causes assez légères ; quelquefois, assure-t-on, pour contribuer au bonheur des personnes qui lui avaient inspiré quelque intérêt, et dont elle faisait la fortune, à leur insu, en empoisonnant avec beaucoup d'art les parens dont elles héritaient. On cite surtout le trait suivant :

Un jour la marquise de Brinvilliers aperçut dans un couvent où quelques affaires l'avaient appelée, une jeune novice qui paraissait plongée dans la plus cruelle affliction. Vivement touchée, profondément émue, elle s'approche de cette jeune fille, l'interroge

avec toutes les marques de l'intérêt. Elle apprend alors que ses vœux qu'elle doit incessamment former sont la cause de son chagrin, et que des parens injustes sacrifient son bonheur et sa liberté à la fortune d'un frère aîné. Madame de Brinvilliers répond à ces témoignages de confiance par des consolations, et promet à la jeune novice de faire auprès de sa famille les démarches les plus actives.

Quelque temps après, la novice apprit que son père, sa mère et son frère venaient de mourir de mort subite, et rentra dans le monde sans pouvoir même soupçonner la cause de l'événement qui lui rendait la liberté.

Le plus profond secret cacha pendant long-temps les crimes de madame de Brinvilliers. La mort de Sainte-Croix les découvrit. Ce scélérat, en travaillant un jour à un poison très-actif, laissa tomber son masque de verre et mourut aussitôt.

Sa maîtresse eut l'imprudence de réclamer une cassette avec inquiétude et empressement. Cette cassette fut ouverte par ordre de la justice. Madame de Brinvilliers se sauva, mais elle fut arrêtée à Liége et conduite à Paris, où on la brûla en 1676, à six heures du soir, après lui avoir tranché la tête.

Le grand observateur des passions, Lebrun, se plaça sur son passage pour saisir et retracer les traits de sa physionomie à ses derniers instans.

On assure que madame de Brinvilliers choisissait souvent les fêtes et les repas qu'elle donnait, pour atteindre ses victimes, et que souvent il en résultait de cruelles méprises. Un jour, par exemple, elle s'était proposé d'empoisonner avec un plat de petits pois quelques convives qui les aimaient beaucoup. Elle en fait mettre en conséquence un très-petit plat à l'extrémité de la table, où elle avait eu soin de placer ces friands convives. Un évêque du Mans, assis à l'autre extrémité et également amateur des petits pois nouveaux, en demande avec instance. Madame de Brinvilliers refuse avec grace, et répond à ses demandes par des plaisanteries. Le prélat, que tout ce bel esprit ne satisfait pas, profite d'un moment où la maîtresse de la maison est occupée d'autres

convives, et parvient à goûter de ce plat éloigné et refusé avec une opiniâtreté qui le désolait. Quelques jours après il mourut après avoir éprouvé de violentes coliques.

Madame de Sévigné, à qui on pourrait reprocher de voir un côté plaisant dans les événemens les plus tragiques, parle ainsi de la mort de la Brinvilliers.

« C'en est fait, la Brinvilliers est en l'air. Son pauvre petit corps a été jeté au feu après l'exécution, et ses cendres au vent : de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits il nous prendra quelque humeur empoisonneuse dont nous serons tout étonnés. »

XXVIII.

DU SENS PHYSIOGNOMONIQUE.

Tout homme qui a le sens de la vue est aussi doué d'une certaine mesure de sens physiognomonique ; et de même qu'il distinguera au premier coup-d'œil, sans le moindre raisonnement, le blanc du noir, il discernera aussi de prime abord, sans raisonnement et sans abstraction, les bonnes et les mauvaises physionomies, celle du sage et celle de l'imbécille. Rien ne prouve mieux le caractère divin de notre science que cette universalité interne et innée, qui l'identifie en quelque sorte avec la nature humaine.

Rassemblez tous les sophistes du monde ; qu'ils s'épuisent en démonstrations pour vous prouver « qu'il n'y » a point de physiognomonie, que la face de l'homme » est trompeuse, qu'il faut juger les actions et non le » visage, » vous les en croirez peut-être sur parole, ils vous persuaderont peut-être un instant ; — mais rentrez dans le cercle de la société, ouvrez les yeux, et vous oublierez bientôt la doctrine du sophiste, et vous céderez derechef à la vérité. Il en est du sens physiognomonique comme du sentiment moral. On a beau vous disputer celui-ci ; vous voyez un homme sauver son semblable d'un péril imminent, aux risques de sa propre vie : — et vous riez de l'idiot, et vous plaignez le barbare, qui se moquaient de vos principes.

Toutes les créatures, sans exception, ont un sens,

un pressentiment physionomique; il appartient à l'enfant, à l'imbécille, à l'animal, à l'insecte.

Ce sentiment est un lien qui réunit tous les êtres vivans. Je l'ai déjà dit cent fois et je le répète encore, ne nous arrêtons pas au nom; il est inutile de s'en mettre en peine. Si celui de sens ou de sentiment vous déplaît, choisissez-en d'autres : faculté de pressentir, instinct, sympathie et apathie naturelles, jugement involontaire ou naturel : — n'importe comment vous l'appellerez; mais la chose existe, et fût-elle même sans nom, elle n'en serait pas moins empreinte dans nos cœurs.

Je vais plus loin, et je crois que cette espèce de sens ne nous a pas seulement été donné pour le présent, mais aussi pour l'avenir; qu'il nous apprend même à connaître les caractères qui ne sont pas encore développés. Nous pressentons également ce que l'homme est, ce qu'il sera, et ce qu'il ne sera pas. Nous savons d'avance de quelle manière, avec une telle physionomie, il jugera, agira, souffrira, dans tel cas donné. Peu de personnes, j'en conviens, auront le courage de s'expliquer sur cette matière, faute de l'avoir suffisamment approfondie; et cependant essayez de prédire à des gens sainement organisés ce qu'ils ont à attendre de certaines physionomies : ils souscriront, j'en suis sûr, à votre décision, ces mêmes physionomies fussent-elles entièrement neuves pour elles. Entendons-nous malgré cela. Il y a mille choses qui ne sauraient être pressenties; mais une infinité d'autres le seront, au point que l'observateur le moins physionomiste et le moins instruit dira tout de suite : Oui, il en sera ainsi; ou bien si cette

proposition vous paraît encore trop hardie, vous m'accorderez pourtant qu'il est aisé de prédire en bien des cas, « de quoi certaines physionomies ne sont pas ca-» pables. »

Le génie physionomique pressentira dans le jeune garçon le héros futur, l'homme souverainement vertueux ou vicieux, un fainéant ou un esprit infatigable, l'étourdi ou le sage; c'est-à-dire qu'il pressentira ce que l'enfant deviendra dans de certaines conjonctures favorables ou défavorables. Le connaisseur philosophe parcourra rapidement cent situations diverses qui pourront convenir ou ne pas convenir à la physionomie qu'il étudie; il ne dira pas : « Voilà ce qu'elle sera nécessai-» rement; » mais bien : « Voilà ce qu'elle pourrait être. »

Non-seulement le physionomiste exercé, mais aussi le génie physionomique, et avec de certaines restrictions tout individu quelconque, pourra se faire une idée du caractère futur et de la façon d'être d'un sujet donné.

Plus nous avons de pressentimens, de présages, de justesse, de tact sur le caractère de l'homme, et plus nous pouvons être sûrs de notre génie physionomique. J'appelle justesse de tact celui qui est confirmé par l'expérience, et dont le raisonnement peut ensuite, au besoin, indiquer les signes, les substances et les ingrédiens. Faute de mieux, je me sers toujours encore du mot pressentiment, et j'entends par ce terme le sentiment d'une chose présente qui n'est pas encore visible, le sens de l'esprit de la chose.

Ce n'est pas que le vrai physionomiste néglige le

calme de la réflexion qui anatomise les détails : tant s'en faut; mais le génie physionomique commence par fixer les premières sensations rapides qui devancent le raisonnement; il ne songe pas d'abord à les rectifier ; il s'attache seulement à les déterminer, à les analyser, à les résoudre en signes ; il craint de gâter le sentiment qu'il éprouve, il ne cherche qu'à le perfectionner.

Le génie physiognomonique ne se borne pas à pressentir ce qui existe effectivement ; il pénètre aussi ce qui n'existe pas, et ce qui pourrait exister néanmoins; il voit ce que l'homme peut devenir et ce qu'il deviendra, ce qu'il ne sera pas et ce qu'il ne pourra jamais être ; il connaît ce que dans telle situation et dans telle circonstance chaque individu fera ou ne fera pas, dira ou ne dira pas. Il démêle dans chaque visage les traits factices et hétérogènes qui s'y sont glissés, et dans chacun de ces traits il aperçoit les actions qui en résulteront, et qui jusqu'ici n'ont pas encore eu l'occasion d'éclater. Il peut donc y avoir aussi une physiognomonie prophétique, c'est-à-dire que le génie prévoit les événemens qui sont une conséquence naturelle du caractère. Ainsi, en disant : « Voilà une physionomie *patibulaire*, il ne » prétend dire autre chose, sinon qu'il découvre sur » cette physionomie des passions, des intentions et des » penchans qui pourront conduire à des actions dignes » du dernier supplice. » Vous n'exigerez pas qu'il prédise aussi la nature du crime, qu'il en ait une idée claire et nette ; mais ne soyez point surpris si vous l'entendez s'écrier : « Celui-ci est fait pour le trône, celui-là » pour la potence. » Sa prédiction ne s'accomplira pas

toujours, et cependant son pressentiment peut être juste; l'homme mérite souvent en bien ou en mal ce qui ne lui arrive pas.

Le génie pressent, ce qui signifie en d'autres termes qu'il devance l'observation. Comme génie, il n'observe pas; il voit, il sent. N'allez pas isoler cette idée, avant d'en avoir saisi le véritable sens. L'observation explique et accrédite ce que le génie ne se souciait pas d'observer, ce qu'il voulait simplement apercevoir. Il transmet ces découvertes par le moyen des observations; mais, considéré abstractivement, il se borne à voir, à sentir, à pressentir. On parvient à l'observation par l'étude, on l'enseigne même à quiconque est en état de bien voir; mais il s'en faut de beaucoup qu'on apprenne à voir à tous ceux qui ont des yeux, — et par conséquent bien moins à ceux qui n'en ont pas.

Je connais des génies physionomiques qui n'ont aucun esprit d'observation, qui ne savent pas comparer les objets, ni les envisager sous leurs différentes faces, qui ne sont pas capables de trouver ou d'abstraire l'esprit de la chose. Leur premier coup-d'œil est celui de la découverte; ils pressentent en quelque sorte de prime abord le bon et le mauvais de l'homme. Je les ai souvent priés de m'indiquer, de m'expliquer les traits particuliers qui leur servaient à développer le caractère avec tant de rapidité et de justesse; mais ils n'avaient point de réponse à me donner : et je le conçois. La lumière nous réjouit et nous récrée, sans que nous cherchions à nous rendre compte de son influence salutaire; l'obscurité nous attriste et nous déplaît, sans

que nous remontions aux causes de l'aversion qu'elle nous inspire : — et de même, à-peu-près, certains visages réjouissent ou affligent le génie physionomique, l'homme dont le tact physionomique est juste et sain, irritable et pur, sans qu'il puisse déterminer avec précision chaque trait séparé. J'avoue que toutes nos facultés doivent être excitées et exercées pour arriver au développement et à la maturité. Le pressentiment ne peut se passer non plus de ces ressources, et l'observation sera toujours son meilleur aliment. Mais de même que le principe de la vie doit précéder la nourriture qui l'entretient, de même aussi le génie doit devancer l'observation. Le génie est, à mon avis, une large mesure de ce sentiment vif qui saisit promptement les caractères de la nature, et qui ne saurait être acquis ni donné. J'en possède une très-petite dose; mais à force de l'exercer et de l'étayer par des observations, je l'ai déjà considérablement aiguisé et affermi; et, ce qui est singulier, c'est qu'il y a certaines espèces de physionomies dont je devine le caractère sur-le-champ, sans que je sache pourquoi, sans que je les aie vues ni connues auparavant; tandis qu'il m'en coûte une peine infinie à déchiffrer d'autres visages, qui me sont expliqués ensuite par des physionomistes beaucoup moins habiles que moi. Je suis donc tenté de croire qu'il existe pour chaque individu une espèce particulière de physionomies auxquelles son tact exclusif se connaît de préférence, et que son impulsion est appelée à juger comme si elles lui étaient soumises par un monopole.

Les antiques gravées sur cette planche sont de mauvaises copies de seize têtes célèbres, ou plutôt elles nous offrent seize caricatures; cependant il n'en est pas une seule dont la physionomie soit tout-à-fait commune, et si nous venions à rencontrer un visage de cette espèce, nous pourrions être sûrs de rencontrer quelque chose d'extraordinaire.

1. Dans la tête de Cicéron, et dans chacune de celles qui lui ressemblent, il y a sans contredit une sérénité peu ordinaire, une grande richesse d'idées, et beaucoup de facilité à les exprimer. C'est ce qui paraît surtout dans le front d'une manière très-frappante.

2. Socrate. — Si, par une méprise du dessinateur, l'œil n'avait pas été placé trop près du nez, cette tête démentirait tout ce qu'on a dit sur le peu d'expression de la physionomie de Socrate, ou le défaut de l'harmonie entre son visage et son ame.

3. Thalès. — Ce visage annonce une force inébranlable, une force homogène.

4. Hippocrate, — observateur paisible, doué d'un sens droit et d'un esprit serein : ce visage est plein d'harmonie.

5. Archytas, — plus sérieux, plus ferme, plus profond, plus attentif, plus réfléchissant qu'Hippocrate.

6. Platon. — L'artiste n'a pas su rendre la délicatesse de l'original; cependant qu'on me montre un visage pareil, avec ce front, ce nez, ce regard si ferme (quoique l'œil soit trop allongé dans la copie), qui n'exprime un vif sentiment de l'honnête et du beau.

7. Xénocrate. — Le dessin du contour est faible et incorrect; celui de l'œil sur-tout est pitoyable; et néanmoins on lit sur ce visage un caractère d'attention, le talent d'écouter, et celui de comprendre sans effort.

8. Porcius Caton. — Je trouve dans l'harmonie et l'homogénéité de ce visage, sur-tout dans la bouche, l'expression d'une ame libre et tranquille.

9. Valerius Publicola. — Le dessin n'est pas pur; l'œil est détestable. Le visage indique seulement un esprit intelligent, de l'éloquence, et de l'habileté dans les affaires.

10. Homère. — Quelque différent que soit ce visage des autres portraits que nous avons d'Homère, son expression, ne fût-ce même que celle du nez, est si sublime, qu'elle ne peut convenir qu'à la sublimité du génie du père des poëtes.

11. L. Junius Brutus. — Cette tête est la plus mal dessinée de toutes; physionomie disgracieuse où l'on ne démêle aucun indice de tendresse et de sensibilité. Mais encore distingue-t-on dans cette misérable caricature, au moins dans la partie inférieure du visage, des traces visibles d'un caractère qui n'est pas commun.

12. M. Junius Brutus. — Le bout du nez n'a rien que d'ordinaire. Mais, dans le front et toute la forme de la tête, on ne saurait méconnaître le grand homme.

13. Germanicus. — La bouche n'a pas assez d'expression. Tout le reste annonce manifestement un noble et grand caractère.

14. Titus. — Le dessein de l'œil, de la bouche et

Pl. 28.

1

3

5

7




9
10
11
12
13
14
15
16

de la narine est insoutenable ; mais le front et le nez nous disent encore distinctement que cette physionomie est celle de Titus.

15. Antonin le Pieux. — Malgré les défauts de cette copie, le front y conserve l'empreinte d'un jugement exquis et d'une fermeté stoïque.

16. Marc-Aurèle. — Il y a dans l'œil quelque chose de céleste, et on distingue dans le contour du profil, depuis la racine du nez, l'expression d'un grand sens, un caractère de sagesse et d'honnêteté.

XXIX.

DES PRÉTENDUES MÉPRISES DU PHYSIONOMISTE.

« Les physionomistes les plus habiles sont sujets, » dit-on, à porter de faux jugemens. »

Il nous importe d'opposer quelques remarques à cette objection, l'une des plus fortes qu'on puisse faire contre la physiognomonie.

Je pose d'abord en fait qu'il y a du vrai dans cette assertion; j'essaierai néanmoins de montrer en peu de mots que le physionomiste peut avoir l'air de se tromper, — et même que plus il est habile, plus il doit paraître en défaut, quoiqu'en effet ses décisions soient justes.

Ainsi nous accordons que le physionomiste se trompe quelquefois, mais nous soutiendrons toujours que ses erreurs ne montrent que les bornes de sa pénétration, et ne prouvent nullement que la science dont il fait son objet soit une science mensongère. Conclure des méprises du physionomiste « qu'en général la physio- » gnomonie ne mérite aucune confiance, » c'est comme » si l'on soutenait que la raison est une chimère, parce » qu'il peut arriver à tout homme raisonnable d'agir » d'une manière contraire à la raison. »

Nier, seulement à cause de ces méprises, l'habileté du physionomiste, c'est faire un raisonnement pareil à celui-ci : « Plus d'une fois la mémoire d'un tel s'est » trouvée en défaut; — donc il n'a point de mémoire,

»ou à coup sûr cette faculté chez lui est des plus fai-»bles. » Cela n'est pas si sûr ; et pour en décider il faudrait commencer par savoir quelle proportion il y a entre les cas où elle lui a été fidèle, et ceux où elle s'est trouvée en défaut. Un avare donnera dix fois en sa vie : cela seul suffira-t-il pour le qualifier de généreux ? Demandez auparavant combien il pouvait et devait donner au-delà de ce qu'il a fait? — L'homme de bien commettra des fautes dans plus d'une occasion; mais, avant de lui ôter votre estime, sachez dans combien de cas il s'est montré irréprochable. Celui qui joue souvent est sans doute plus exposé à perdre que celui qui ne joue point. Ceux qui ont acquis l'habitude d'aller en patins tombent quelquefois, et apprêtent à rire aux spectateurs tranquilles. Celui qui donne à beaucoup de pauvres s'expose quelquefois à placer mal ses dons; il est très-sûr au contraire que celui qui ne donne jamais ne risque pas de donner mal-à-propos; il peut donc se vanter d'une prudence qui le met à cet égard à l'abri de toute surprise. — Celui qui ne juge point ne risque pas sans doute de porter un faux jugement. Le physionomiste juge plus souvent que celui qui se moque de la science des physionomies : — c'est pourquoi il se trompe plus souvent que celui qui évite de prononcer des jugemens physiognomoniques. Il est, aux yeux de l'anti-physionomiste, ce qu'un homme généreux est aux yeux d'un avare. « Tous les bienfaits de cet »homme sont mal employés, » dit l'avare : — l'anti-physionomiste tient à-peu-près le même langage; il soutient « que tous les jugemens du physionomiste sont faux. »

Et quel est le jugement favorable prononcé par le physionomiste, dont l'exactitude ne puisse être contestée? Il n'est pas un seul homme, tel sage, tel éclairé, tel vertueux qu'il puisse être, qui ne porte au-dedans de soi le germe de tous les défauts, de toutes les imperfections et de tous les vices : — ou, en d'autres termes, il n'est point d'homme dont les plus nobles penchans ne puissent dégénérer en excès, ou prendre une fausse direction.

Vous voyez un homme doux et paisible qui dix fois de suite aura gardé le silence lorsqu'on a provoqué sa colère, qui peut-être même ne s'est jamais irrité des offenses personnelles qu'il a reçues. — Le physionomiste lit sur son visage toute la noblesse, toute la fermeté de son ame. — Au premier coup-d'œil il dira de lui : « Sa douceur est inaltérable. » — Vous ne répondez rien : — peut-être il vous échappe un souris — ou bien vous vous écriez : « L'habile physionomiste! moi-» même j'ai surpris cet homme dans une violente co-» lère. » Mais dans quelle occasion s'est-il si fort irrité? serait-ce peut-être lorsqu'on disait du mal d'une personne qui lui est chère? « Oui, il s'est mis hors de lui-» même en prenant la défense de son ami. » — En faut-il davantage pour prouver que la science des physionomistes est un rêve, et le physionomiste un rêveur? « De bonne foi, qui a raison des deux, et lequel a tiré une fausse conséquence? — Il peut arriver à l'homme le plus sage de dire quelque chose d'insensé : — le physionomiste le sait, n'en tient pas compte, et déclare « que cet homme est doué d'un grand sens. » — Et vous

vous moquez de cette décision, parce que l'homme sage a dit une sottise en votre présence! Encore une fois, de quel côté est la méprise? — Le physionomiste ne décide ni sur une, ni sur plusieurs actions : — comme physionomiste, ce ne sont pas même les actions qu'il juge; il observe les dispositions, le caractère, les qualités essentielles, les facultés, les forces prédominantes, qui dans certaines circonstances paraissent en opposition avec la conduite.

D'ailleurs l'homme réputé inepte ou vicieux a peut-être des talens naturels;—son cœur renferme peut-être le germe de toutes les vertus. — Si l'œil du physionomiste ami des hommes, et porté à la recherche de ce qu'il y a d'estimable chez eux, aperçoit quelques traces de ces heureuses dispositions; — s'il fait part de cette découverte, — ou seulement s'il refuse de porter un jugement définitif contre cet homme, — aussitôt encore il devient l'objet des plaisanteries. Et ne peut-il pas arriver néanmoins que les dispositions aux plus sublimes vertus, que le feu du génie restent ensevelis sous la cendre jusqu'à ce qu'un souffle vivifiant les anime et les enflamme? Il ne s'agirait que d'approcher du monceau, d'y souffler avec confiance, lors même qu'au premier, au second, au troisième souffle on ne verrait encore que des cendres. — Il est vrai que le spectateur quittera la partie; il rira, il racontera le fait et s'en divertira : mais le physionomiste aura eu la patience d'attendre, et bientôt il se chauffera au feu qu'il aura allumé.

Il arrive souvent que les plus heureuses dispositions

se cachent sous l'extérieur le plus rebutant. (Nous dirons dans la suite pourquoi cela devait être ainsi.) Un œil vulgaire, inexpérimenté, n'aperçoit que ruine et désolation ; il ne voit pas que l'éducation et les circonstances ont mis obstacle à chaque effort qui tendait à la perfection. Le physionomiste observe, examine, et suspend son jugement. Il entend mille voix qui s'écrient : « Voyez quel homme ! » -- Mais au milieu du tumulte il distingue une autre voix, une voix divine, qui lui crie aussi : « Voyez quel homme ! » Il trouve des sujets d'adoration là où d'autres blasphèment, parce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas comprendre que cette même figure dont ils détournent la vue, offre des traces du pouvoir, de la sagesse et de la bonté du Dieu créateur.

Le physionomiste qui est homme et chrétien, — c'est-à-dire, l'homme sage et bon, agit très-souvent d'une manière opposée à son tact physiognomonique. — Je m'explique mal ; — il paraît agir d'une manière contradictoire à l'opinion qu'il a de certaines personnes; il ne les traite point d'après le jugement qu'il porte d'elles : nouvelle cause des erreurs apparentes du physionomiste, et qui fait si souvent méconnaître en lui le véritable observateur, ou même expose à la raillerie et l'esprit d'observation et la vérité. Il voit le scélérat sur le visage du mendiant qui se présente à sa porte — et ne le rebute pas, et lui parle avec cordialité ; il jette un regard profond dans son ame, — et qu'y voit-il ? — hélas ! vices, désordre, dégradation totale. — Mais est-ce là tout ce qu'il y découvre ? quoi ! rien de

bon? — Supposé que cela soit, encore il y verra l'argile qui ne doit et ne peut dire au potier : « Pourquoi » m'as-tu faite ainsi? » Il voit, il adore en silence; et détournant son visage, il dérobe une larme, dont le langage est énergique, non pour les hommes, mais pour celui qui les a faits. D'une main fraternelle il offre à l'indigent le don de la charité; il donne non-seulement par pitié pour la triste compagne de son infortune, non-seulement pour l'amour de son innocente famille qui languit sans secours, mais pour l'amour du malheureux lui-même, — pour l'amour du Dieu qui, jusqu'aux méchans, a tout créé pour la gloire de son nom; il donne pour enflammer s'il est possible une étincelle qu'il aperçoit encore. — Le malheureux abuse du don : n'importe, le chrétien a suivi la voix de son cœur. Et cependant si sa conduite a des témoins, ils s'écrieront à coup sûr : « Voyez comment cet honnête » homme s'en laisse imposer! »

L'homme n'est point le juge de ses semblables. Oh! combien le physionomiste humain n'en est-il pas convaincu! — Le plus puissant, le maître des hommes, n'était point venu ici-bas pour juger, mais pour sauver le monde. Ce n'est pas que les vices du coupable lui fussent cachés; il les découvrait aux autres quand la charité exigeait qu'ils fussent dévoilés; mais il ne condamnait point, ne punissait point : il pardonnait : — « Va, et ne pèche plus désormais. » — Ne daigna-t-il pas admettre auprès de lui-même un Judas, le garder, l'embrasser, quoique depuis long-temps il vît en lui le perfide qui devait le trahir?

Sagesse sans bonté est folie. Je ne voudrais point avoir ton œil, ô Jésus! si en même temps tu ne me donnais ton cœur. Que la justice règle mes jugemens, et la bonté mes actions!

Supposons un nouveau cas. Qu'un homme décrié, qu'une femme perdue de réputation, et trouvés coupables dans dix occasions où ils prétendaient ne pas l'être, se voient enfin accusés à tort et en appellent à l'observateur des physionomies : celui-ci les met à toutes sortes d'épreuves, et découvre que pour cette fois l'accusation est injuste. La prudence l'avertit qu'il s'expose au ridicule en se déclarant pour les accusés ; — mais sa conscience lui défend de se taire : — « il parle pour attester que ces gens, criminels autrefois, sont innocens aujourd'hui. » Aussitôt toutes les voix s'élèvent contre sa décision : « Un pareil jugement, s'écrie-t-on, n'aurait pas dû échapper à un physionomiste. » Encore une fois, de quel côté est ici l'erreur?

Je me flatte d'avoir donné ici quelques avertissemens qui engageront les personnes sensées à juger le physionomiste avec autant de circonspection qu'elles en attendent de sa part dans les jugemens qu'il portera sur d'autres et sur elles-mêmes.

XXX.

REMARQUES DÉTACHÉES.

J'AURAIS encore bien des choses à ajouter ; mais il est temps de finir.

J'ai tâché jusqu'ici d'assembler des matériaux, et d'exercer par des exemples le tact physiognomonique de ceux qui se donneront la peine de réfléchir. Dans cette vue, j'ai passé sous silence la plupart des objections, et je me suis contenté de les réfuter par des faits.

Il en est souvent des objections contre la physionomie, comme des disputes sur la légitimité et le but moral de certaines actions de la vie. Rien de plus aisé que d'attaquer celles-ci par des sophismes embarrassans. Mais l'homme de bien qui ne s'arrête pas à disserter sur la vertu, écoute les argumens captieux qu'on lui oppose, il en dit modestement son avis, se tait quand il le voit rejeté, s'indigne ou sourit, et s'en va pratiquer les devoirs dont l'utilité ou la possibilité avait été mise en question, — et à la fin les disputeurs sont obligés d'avouer « que cet homme a raison et qu'il agit » sagement. »

Nombre de gens passeront des journées entières à se quereller sur la physiognomonie, à inventer contre cette science des objections qu'il est difficile quelquefois de résoudre sur-le-champ. En attendant, le physionomiste écoute en silence ; il rit des rieurs, et va

tirer de la foule un homme dont le mérite a été méconnu : il l'embrasse et l'appelle son frère, — et cette découverte lui procure une joie que tous les sophismes du monde ne sauraient troubler, joie aussi inaltérable que le sentiment délicieux qui naît d'une bonne action.

« Il ne saurait y avoir, me dira-t-on, une physio- » gnomonie générale, puisque chaque individu sent à » sa manière de la sympathie ou de l'antipathie pour » les hommes qui l'entourent. Les objets produisent sur » chacun de nous une impression particulière, d'après » laquelle nous agissons. Souvent c'est l'extérieur qui » décide de l'amitié, de l'amour, de la haine; et cet » extérieur se trouve toujours dans un rapport merveil- » leux avec l'intérieur. » Je me garderai bien de contester la vérité de cette proposition; mais elle ne détruit point cette autre vérité : « Que certaines facultés » et certains instincts peuvent être déterminés d'une » manière abstraite par des signes extérieurs. »

Je serais tenté d'appeler le sentiment physiognomonique « un vif intérêt que je prends aux objets visibles, » — intérêt qui me fait connaître, sinon en tout, du » moins en grande partie, le rapport qu'il y a entre l'exis- » tence d'un individu et celle d'un autre, entre son exis- » tence et la mienne propre. »

Mais ce sentiment qui nous dispose à l'étude de cette science est quelquefois un obstacle à ses progrès. Si d'un côté la bonté nous attire et la laideur nous repousse, —

de l'autre le désir qui nous entraîne vers la première, l'éloignement que nous avons pour la seconde, nous empêchent de considérer l'une et l'autre avec assez d'attention et d'impartialité pour les bien connaître.

Mais faut-il donc connaître tout à fond? il me semble que chacun est naturellement physionomiste jusqu'à un certain point ; que chacun a le tact physiognomonique dans un degré qui peut lui suffire à la rigueur.

Je sens par moi-même que les objets extérieurs m'affectent aujourd'hui tout autrement qu'ils ne m'affectaient dans ma jeunesse, et cependant il se pourrait que ce changement ne fût pas un effet du progrès de mes connaissances. Il n'y a peut-être que le rapport des choses qui ait changé.

La physiognomonie est un sentiment poétique qui aperçoit les causes dans les effets. La plupart des hommes apprécient un poème comme ils apprécient un tableau ; ils cherchent dans l'un et dans l'autre des beautés, des ressemblances ou des caricatures.

Les jugemens qu'on a portés ou qu'on va porter encore sur mes Essais donneront lieu à des écrits sans nombre sur la science des physionomies. La devise de Bayard, sans peur et sans reproche, ne s'accorde pas mieux avec la belle physionomie de ce brave chevalier, que les critiques de nos jeunes docteurs littéraires ne s'accordent avec leur mine savante et leur air empesé.

S'il m'était permis de demander une grace, je souhaiterais qu'on s'abstînt encore de parler de mon ouvrage soit en bien, soit en mal, et qu'on me donnât le temps de répondre par induction des difficultés qui paraissent insolubles.

En attendant, je ne risque rien d'assurer que de toutes les objections qu'on m'a faites, il n'en est pas une seule qui ne puisse être aisément levée, en distinguant entre les parties solides et les parties molles, entre les dispositions et l'emploi des facultés.

Tout est dans l'homme, si je puis m'exprimer ainsi, étiquette et contenu, branches et racine, disposition et emploi, chair et os.

Développez cette idée, suivez-la aussi loin que vous le pourrez, et elle vous donnera la clef de toute la physiognomonie.

Mais, quand même tout ce que j'ai rapporté dans ce volume ne serait autre chose qu'une représentation de quelques personnages réels, qu'une galerie de physionomies et de caractères ; quand même je n'aurais montré et prouvé nulle part l'harmonie qui existe entre l'intérieur et l'extérieur, je ne croirais pourtant pas avoir entrepris un travail inutile. Cependant je suis pleinement convaincu que tout homme qui voudra réfléchir sur cet ouvrage, et qui ne le regardera pas comme une simple lecture d'amusement ; que tout homme sensé et attentif trouvera dans le peu que j'ai

dit, de quoi exercer son coup-d'œil et son tact physiognomonique. J'ose me flatter qu'en lui fournissant quelques signes positifs sur lesquels il peut compter, je l'ai mis à même de suivre et d'approfondir ce que j'ai senti et observé, et que je lui ai ouvert une carrière dans laquelle il pourra désormais se pousser lui-même.

Je dois, en finissant, supplier instamment tous ceux qui seraient tentés de s'adresser à moi, de m'épargner toute espèce de questions et de consultations sur tel visage ou tel portrait que ce soit. J'aurai beaucoup d'obligation à quiconque voudra me faire parvenir une silhouette exacte de personnes qui se distinguent par un talent ou un mérite éminent; mais qu'on me dispense d'en témoigner ma reconnaissance par écrit.

XXXI.

LA PHYSIOGNOMONIE, BASE DE L'ESTIME ET DE L'AMITIÉ.

La physiognomonie unit les cœurs, elle seule forme des liaisons intimes et durables; et l'amitié, ce sentiment céleste, n'a pas de fondement plus solide. Qu'un incrédule en physiognomonie, qui ne reconnaît aucun rapport entre l'homme intérieur et l'homme extérieur, se moque ouvertement de mon assertion, ou qu'il en plaisante en cachette, je n'en serai point surpris; mais croire à la physiognomonie, en être l'ami et le défenseur, et ne voir cependant que de l'enthousiasme ou de l'extravagance dans ce que je viens d'avancer : voilà ce qui me paraît inconcevable, et le *oui* et le *non* ne sont pas plus contradictoires.

Combien de visages on rencontre qui n'invitent point à l'amitié, et qui semblent aussi peu faits pour exprimer ce sentiment, que pour l'inspirer! Et n'en est-il pas d'autres, au contraire, qui portent un caractère de candeur, de bonté, d'affection, auquel on ne peut refuser la confiance? S'il est vrai que les parties solides du corps indiquent la mesure des forces de l'homme; les contours, ses talens; et les parties mobiles, l'usage qu'il en fait d'ordinaire : et si de cet ensemble se manifeste un rapport avec mes propres facultés, ma sensibilité, mes penchans, n'en résulte-t-il pas que la science des physionomies sera mon guide dans le choix

d'un ami? Pourquoi certaines personnes nous plaisent-elles au premier abord, et davantage encore, plus nous les regardons? Pourquoi d'autres qui rebutent au premier coup-d'œil, paraissent-elles de plus en plus déplaisantes, à mesure qu'on les examine? Enfin, pourquoi celles qui nous ont plu ou déplu à dix pas de distance, ne produisent-elles point le même effet sur nous quand nous les voyons de plus près?

Il n'en faut chercher la raison que dansla convenance ou disconvenance qui se trouve entre leur physionomie et la nôtre.

Quoi! si j'aspire à trouver dans autrui des talens, de l'esprit, de la sensibilité, ou du sang-froid et de la fermeté, ou de la bonté et de la candeur, et qu'une des qualités que je cherche se présente à moi sous les traits les plus distincts (car elle porte sans contredit un caractère marqué, ou bien il n'y aura plus ni physionomie, ni distinction d'objets); si donc je la reconnais à ne pouvoir m'y tromper, ne me réjouirai-je point d'avoir trouvé ce que je cherchais, et mon cœur ne s'attachera-t-il pas à l'objet chez qui je le découvre?

Incrédules en physionomie! montrez-moi deux personnes intimement liées, qui, s'aimant d'une affection mutuelle, se communiquent leurs peines et leurs plaisirs, leurs sentimens et leurs lumières, leurs pensées et leurs actions, et nous verrons s'il y a entre l'extérieur

de l'un et l'extérieur de l'autre quelque chose d'hétérogène. J'appelle ainsi le contraste de lignes droites et de lignes circulaires d'un profil fort saillant et d'un profil extrêmement enfoncé.

Pourquoi Charles XII n'était-il pas ami des femmes? pourquoi sa valeur faisait-elle l'admiration de ses ennemis? Observez l'arc qui s'élève depuis la racine de son nez, contemplez son front martial, et vous trouverez l'expression d'une mâle énergie qui devait naturellement effaroucher les femmes, et captiver l'estime du guerrier.

Les hommes, sans doute, sont formés de manière que chacun trouve à s'assortir; mais chaque homme ne convient pas à tous les autres; chacun a sa manière de voir, et paraît dans un jour particulier sous lequel seul il peut être bien vu. Si donc je viens à découvrir chez quelqu'un, en employant pour cela le moyen le plus prompt, le plus facile, le plus naturel et le plus sûr, c'est-à-dire, en étudiant son extérieur, sa physionomie, si, dis-je, je viens à découvrir chez lui des facultés, des qualités et des signes qui semblent répondre aux désirs, aux besoins de mon cœur, si je respire librement dans son atmosphère, s'il n'y a rien d'hétérogène entre sa figure et la mienne, point de disconvenance apparente entre nos caractères, un attrait mutuel nous rapproche, et notre amitié se fonde sur la base la plus solide. Les liaisons qui ne sont l'ouvrage que de l'intérêt et des circonstances, changent

avec celles-ci, et sont en petit ce que les alliances des souverains sont en grand. Il n'en est pas de même de l'amitié qui naît d'une conformité physiognomonique ; elle subsiste aussi long-temps que les physionomies elles-mêmes.

Il résulte de là que ce n'est point par des sollicitations que la vraie amitié s'obtient. C'est, ou ne pas entendre le véritable sens de ce mot, ou ne pas connaître le cœur humain, que de demander à quelqu'un d'avoir de l'amitié pour nous. Je puis solliciter la bienveillance d'un autre homme, parce que j'ai droit à ce sentiment de la part de tous ceux qui sont hommes ; mais l'amitié ne s'accorde qu'à ceux qui la donnent en même temps. Prier quelqu'un de devenir notre ami, c'est en quelque sorte le prier de nous prêter ses lèvres, ou d'avoir d'autres yeux que les siens.

Mais quoi, personne ne doit-il offrir son amitié, ni solliciter celle d'autrui? Personne ne saurait le faire avec discernement que le physionomiste, et lui seul devrait la demander et l'offrir. Bien entendu qu'il n'est pas question ici de l'amour que nous devons à tous les hommes en général, à nos frères, à notre patrie, ni d'aucun des sentimens fondés sur nos relations domestiques ou civiles, mais de l'amitié proprement dite. Il ne s'agit donc plus ni de moi, ni de tel autre physionomiste en particulier. Je parle en général du génie physiognomonique bien cultivé, bien exercé; lui seul (ou quelquefois aussi le simple tact physionomique,

quand il est pur et délicat), lui seul peut donner et demander l'amitié à juste titre; lui seul est en droit de dire : Nous sommes à l'unisson! et lui seul peut faire éclore le germe des qualités qu'il aperçoit. C'est d'après le pouvoir de sonder les cœurs, que les apôtres distribuaient les dons de l'esprit; et c'est ainsi, en quelque manière, que le physionomiste place son aversion, son amitié, son estime. Cette idée exige quelque développement.

Que faisait l'apôtre? Il lisait au fond de l'ame, il pressentait les facultés non développées encore. Eclairé par l'esprit de vérité, il voyait les dons qui déjà résidaient dans l'homme, comme l'ange futur réside en lui, et les faisait éclore par l'imposition des mains, ou par tel autre signe qui garantissait au nouveau chrétien ce qu'il avait reçu, ce à quoi il était destiné. Ainsi l'apôtre ne faisait proprement aucun don; seulement il découvrait un trésor caché, qui, sans lui, fût resté inutile. Mais l'homme inspiré du Saint-Esprit qui se montrait aux yeux du néophyte, son aspect auguste, ses discours que dictait une sagesse divine, ses œuvres émanées d'un pouvoir divin, disposaient le cœur à la foi. Vivifiée par la présence de l'apôtre et par l'imposition solennelle des mains, cette foi faisait éclore le don du ciel, et le nouveau chrétien recevait le Saint-Esprit, ou, dans d'autres termes, la divinité commençait à agir en lui d'une manière nouvelle, assortie à son organisation et à sa destination. Pour produire cet effet, il fallait, d'un côté, des dispositions préordonnées, de l'autre, des

circonstances extérieures capables de développer les facultés cachées ; et il en est ainsi généralement de tout ce qui doit être vivifié, de tout ce qui doit agir d'après de nouvelles lois. Car tout dans le monde est soumis aux mêmes règles et au même ordre, le physique comme le moral, les effets naturels comme ceux qui nous paraissent surnaturels ; et il en est de même de l'amitié. Le physionomiste découvre des rapports, des convenances qu'un autre n'aperçoit pas avec autant de facilité, de rapidité, de précision et de certitude. Il les indique, et conclut, à l'exemple de l'apôtre, à ce qui est caché. Il ne donne rien, il ne peut que développer et mettre au jour ce qui existait déjà ; car, en général, il nous est aussi impossible de donner à un homme une faculté nouvelle, que de greffer sur son corps un membre nouveau. Ce qui existe en nous est susceptible de culture, de développement, de maturité, d'accroissement ; mais ce qui n'existe pas ne saurait ni se développer, ni mûrir, ni être produit. Ainsi la connaissance de ce qui est dans l'homme est l'indice de son éducation et de la culture de ses facultés, et c'est là ce qui règle l'estime et l'amitié.

Ce qui est invisible dans l'homme se montre dans ce qui est visible en lui, comme le créateur se manifeste dans la création. Si ce n'est donc pas la physionomie qui produit l'estime et l'amitié, que sera-ce? Si ce qui nous attire et ce qui nous repousse n'est marqué par aucun signe, qu'est-ce donc qui aura des signes?

Mais n'y aurait-il point d'exceptions à faire, me demandera-t-on? Je réponds que je n'en connais pas une

seule, c'est-à-dire, « que jusqu'ici au moins je n'ai ren-
» contré aucune personne avec qui j'aie désiré de former
» une liaison intime, à moins que son visage ne m'ait
» garanti que je pouvais me livrer à elle avec confiance. »
Et, supposé encore que je me trompe, qu'en pourra-t-on conclure? N'est-il pas toujours évident que si tout dans la nature a une physionomie, l'homme doit avoir la sienne? En conséquence, l'homme qui mérite notre amitié et notre estime, en aura une qui le distingue de ceux qui sont indignes de ces sentimens; et si sa physionomie est reconnaissable, donc elle sera aimée.

Il peut y avoir des visages dont l'expression est celle d'un amour universel, qui, semblable à l'amour divin, s'étend sur les méchans comme sur les bons, qui fait verser des larmes de joie et de compassion sur le juste et sur l'injuste; avec un caractère aussi aimant, ils sont aimés presque de tout le monde. Ces visages doivent être fort rares, mais je ne crois nullement leur existence impossible. Il peut y en avoir dont l'expression n'est sentie que d'un petit nombre de personnes; mais ils appartiennent en entier et tiennent lieu de tout au petit nombre qui les comprend. Il est telles physionomies qui inspirent l'estime et le respect, sans inviter à l'amitié; d'autres qui inspirent l'amitié, mais non l'estime; d'autres enfin qui réunissent les deux avantages.

La force qui rend capable d'agir, excite l'estime; la sagesse impose le respect; la force qui rend capable de souffrir avec constance, un respect mêlé de compassion; l'inclination à faire le bien inspire l'affection; et cha-

cune d'elles, savoir, la capacité, la sagesse, la force d'esprit et la bienveillance, a des signes caractéristiques ; or, ce qui inspire l'amitié étant l'effet de quelques-unes de ces qualités ou de leur ensemble (selon le caractère ou les besoins de celui qui cherche un ami), doit donc être aussi marqué par des signes. Ce n'est pas toujours de la conformité des sentimens et des caractères que naît l'amitié ; elle est plutôt l'effet du rapport qui se trouve entre mes facultés et les besoins d'un autre, entre mes besoins et ses facultés. Plus ces facultés et ces besoins sont inhérens dans sa nature et dans la mienne, plus l'amitié est sincère, solide, intime et fondée sur la physionomie. Quand elle est purement physiognomonique, indépendante de tout autre rapport que de celui des traits et de la forme du visage, elle est indissoluble comme l'union des membres d'un même corps, qui ne peut être détruite que par la mort ou par une force étrangère.

Je suis toujours lent à demander l'amitié ; je m'empresse tout aussi peu à l'offrir ; et, dans la persuasion où je suis que, pour être intime et solide, elle doit être fondée sur des convenances physiognomoniques, j'ai résolu depuis long-temps « de ne jamais accorder ni » demander ce sentiment à quelqu'un, dût-il avoir une » haute réputation de vertu ou de sainteté, à moins de » le connaître personnellement, ou de pouvoir juger de » sa physionomie par des portraits ou des silhouettes » d'une exacte ressemblance. » Et, d'après le même principe, « je n'exclus personne de mon amitié sans

» l'avoir vu, dût-on le charger des accusations les plus » odieuses, même avec une apparence de vérité. »

Qu'un homme paraisse, et sa présence détruira les jugemens faux ou téméraires qu'on aura prononcés sur lui. Le meilleur des hommes peut se laisser surprendre et commettre une action répréhensible, s'abandonner pendant un temps à une passion illégitime, et le plus méchant des hommes peut faire, ou du moins contrefaire une bonne action; mais il ne saurait changer son visage, au moins il n'en peut déguiser les parties essentielles, ni la forme de l'ensemble. Celles-ci ne sont point le fruit de l'arbre, mais la tige et la racine du fruit; et, quoiqu'il soit vrai qu'on reconnaisse l'arbre à son fruit, il est certain aussi qu'on juge plus rarement encore du fruit par l'arbre et la tige. Ceci exige et suppose peut-être un esprit d'observation plus exercé; mais si on le possède, on distinguera parmi les fruits ceux que des causes accidentelles auront gâtés (l'arbre le plus sain peut être détruit extérieurement par les insectes). Ainsi l'ami qu'un physionomiste habile aura choisi d'après les principes de sa science, justifiera ce choix, quand même on pourrait l'accuser de quelques défauts ou de quelque vice.

Note. Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer, à la fin de ce premier volume, l'espèce de désordre qui règne dans les idées de Lavater, en voyant les soins qu'il prend de relever l'excellence de son système physiognomonique, et de combattre les objections que ce système, tout séduisant qu'il est, a dû nécessairement faire naître. Les raisons qu'il donne ne sont pas toujours assez imposantes, et le dépit de l'auteur offensé perce trop

souvent à travers l'espèce de calme philosophique dont il veut se parer.

Nous aurions désiré, pour la gloire de Lavater, qu'il eût dédaigné d'entrer dans des explications indignes de la noblesse de son caractère, et que laissant à d'autres le soin de sa défense, il eût envisagé son sujet sous un point de vue beaucoup plus élevé, et sur-tout qu'il eût établi les bases de son système sur des connaissances plus riches d'anatomie et de physiologie. C'était là le seul moyen de faire taire ses détracteurs, et d'élever à la science de l'homme un monument dont l'antiquité ne nous a laissé que quelques traces, et que la postérité, en l'accueillant avec transport, eût rendu plus parfait en l'agrandissant. **J. P. M.**



FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES,

PLANCHES ET VIGNETTES,

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME,

AVEC LEUR EXPLICATION.

Nota. Tous les articles non désignés comme étant des Éditeurs, sont de LAVATER. Tous ceux signés des lettres initiales J. P. M., sont de M. le docteur MAYGRIER.

NOTICE HISTORIQUE SUR LAVATER, PAR LES ÉDITEURS.

PLANCHES QUI SE RAPPORTENT A LA NOTICE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ÉTUDES DE LA PHYSIONOMIE.

PHYSIOGNOMONIE ÉLÉMENTAIRE.

INTRODUCTION ET CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Le relieur aura soin de placer les planches suivant l'ordre établi dans cette table.

FIN DE LA TABLE.